

# LA MECHTA JOYEUSE

\* \*

# LA MECHTA JOYEUSE

Souvenirs d'Algérie en deux volumes :

*\* D'août 1960 à mai 1961*

*\*\* De juin 1961 à décembre 1961*

*Louis-René THEUROT*

# LA MECHTA JOYEUSE



*Volume 2/2*

*De juin 1961 à décembre 1961*

Auto-Édition

(Ré-édition de septembre 2010)





## Chapitre XI

### Juin 1961 : Retour en Algérie.



Ref : 1961\_06\_005

Figuiers de barbarie. Un symbole ...

AÏN ABID Le 21 juin 1961

Chers parents,

*Vous voyez, la provenance de cette lettre : Aïn Abid. Hé oui ! Il faut que je vous écrive, de nouveau, de cet endroit. Au moins, vous pouvez voir que je suis bien arrivé mais, soyez assurés que ce n'est tout de même pas dans une joie particulièrement exubérante que j'ai retrouvé la Mechta Joyeuse et ses habitudes.*

*Je me souviens d'un camarade qui est resté 24 mois en AFN sans prendre une seule permission et qui déclarait que, pour lui, il n'y avait qu'une chose qui comptait : « La Quille » car, disait-il, partir pour revenir presque aussitôt équivalait à un second recommencement du service militaire et, cette fois, en sachant, de façon précise, ce qui nous attend.*

*Si je le comprends, maintenant, je n'ai pas été jusqu'à partager son opinion, avant, puisque je ne l'ai pas appliquée, heureusement. Il faut tout de même dire que le plaisir du départ en « perm » contrebalance, largement, l'amertume du retour. Ce départ a malheureusement l'inconvénient de venir, dans l'ordre logique des choses, avant le retour.*

*Nous sommes rentrés ! Hélas, trois fois hélas !*

*La SNCF n'a pas plus changé que le reste Ils manquent vraiment de wagons et il est heureux que je sois arrivé, suffisamment tôt, pour trouver une place assise. J'ai donc retrouvé, à la gare St Charles, Albert tout aussi content que moi de rentrer, ainsi qu'un autre camarade, dont le départ avancé l'avait fait partir en même temps que nous et qui a utilisé, également, le train de 21 h 02 pour revenir, toujours incognito et involontaire. Après la traversée sans histoire en Breguet « Provence » et un repas très correct, nous avons fait escale à Philippeville. Une heure d'attente là-bas puis décollage en Breguet « Deux ponts » jusqu'à Constantine. Vu la faible distance, l'avion resta à basse altitude et l'influence du relief, par ce temps orageux, se fit sentir. C'était « légèrement tabassé » comme l'on dit en Vol à Voile. Nous n'en eûmes, heureusement, que pour vingt minutes avant de nous poser.*

*Bien entendu, il fait, ici, plus chaud que de votre côté mais la véritable plaie ce sont les mouches. Je ne pensais plus qu'il puisse en exister autant. Le sol est jonché de cadavres, tués à coup d'insecticide, mais il y en a toujours plus dans l'atmosphère. Je ne vous parlerai pas, aujourd'hui, d'Aïn*

*Abid, de ses habitants et de sa vie, car, maintenant, je ne pense pas que cela présente un quelconque intérêt pour vous.*

*Je vais donc terminer cette première lettre en espérant que vous n'aurez pas attendu de la recevoir pour m'écrire. A bientôt (187 au jus) et bons baisers à tous trois.*

*Louis-René*



## Retour de permission.

C'est déjà fini et me voici de retour en Algérie. Je ne veux surtout pas le laisser paraître, mais je ne suis pas tout à fait mécontent de retrouver la Mechta Joyeuse, même s'il y a trop de mouches. Bien sûr, je regrette de ne plus être auprès des miens. Pourtant, et ça je ne l'avouerai pas, surtout pas à mes camarades, elle ne fut pas si idéale que cela, cette permission.

Tout d'abord, l'arrivée en gare de Lyon au petit matin, brumeuse et glaciale, à se croire dans le massif de Collo. Je devrais donc savoir ce que c'est ! Oui ! Mais je suis en tenue d'été (la faute au Sirocco) et je commence à grelotter dès que je descends du train en gare de Melun. Heureusement, la voiture parentale est là qui m'attend et m'emmène, bien vite, « à la maison » où je peux adopter une tenue civile mieux appropriée aux circonstances. Tout à la joie des retrouvailles, je reste persuadé que je vais pouvoir m'adapter, très vite, au « décalage climatique ».

« L'année est pourrie ! » C'est ce que j'apprends bientôt. Cela est dû, paraît-il, aux essais atomiques de Reggane. Des gens, bien informés, prétendent, même, que nous allons vers un nouvel âge glaciaire. ...

Ma grand-mère se désole. Les limaces et les loches ont mangé presque toutes les fraises dans son jardin. Elle qui se faisait une joie d'en offrir à son petit fils.

Certes, tous ces avatars météorologiques sont peu de choses et ne comptent pas en face de la joie de se retrouver en famille. Pourtant, chaque jour, cette pluie qui ne cesse de tomber, a de quoi miner le moral. Mes jours de perms s'égrèneront peu à peu et l'inactivité forcée, où je me trouve plongé, ne correspond pas à l'idée que je m'étais faite de cette période.

Déçu, je l'étais quand, par exemple, je rendis visite aux copains du vol à voile. Les planeurs attendaient dans les hangars et n'avaient pratiquement pas été sortis depuis le début de la saison. J'avais beaucoup espéré en faire quelques tours. Deux ans auparavant, profitant d'une saison précocement ensoleillée (trop sèche et trop chaude, au goût de certains), je m'étais initié à ce sport. Le service militaire constituait donc, pour moi, un intermède fort gênant, faisant obstacle à cette passion toute neuve. Eh bien ! J'attendrai des jours meilleurs. Si ce n'est pas pendant la permission, ce sera après la quille. Raison de plus pour l'attendre avec impatience.

En fait, mon « malaise » résulte d'un tout autre phénomène que celui dû au « décalage climatique » dont je viens de parler. Il s'agirait, plutôt, d'un « décalage d'opinion ».

Il est, bien évident, que beaucoup de discussions avec la famille et les amis portent sur l'Algérie. Mes proches m'écoutent gentiment. Grâce à mes courriers, ils sont avertis du changement de mes idées ou, plutôt, de l'évolution de mes opinions, survenue depuis que je suis « là bas ». Maman est contente car, à travers mes récits, elle retrouve l'Algérie que lui a décrite son père. Les miens et mes proches doutent, tout de même, de la détermination du gouvernement et du Président à tenir ses promesses jusqu'au bout.

Mes certitudes, issues de ce que j'ai pu voir sur le terrain et dans le pays, semblent les rassurer. Au moins, le danger n'est-il pas aussi présent que l'on peut l'entendre dire. Tout de même, cette longue guerre <sup>(1)</sup> pèse sur l'état d'esprit des français. Dans ma famille, il y a des cousins, plus jeunes, qui risquent fort de voir leur tour venir, si cela doit continuer encore quelques années. Que répondre à des parents qui sont dans la crainte de voir leur progéniture marcher vers ce qui leur semble être un holocauste ?

Avec les amis, les voisins et autres relations, c'est autre chose. Si l'on m'écoute, quelquefois, c'est, la plupart du temps, avec un sourire en coin. Ces gens là ont l'air de penser que je récite bien ma leçon et que la propagande de l'armée est vraiment efficace.

Je ne parle pas, bien entendu, des communistes et il y en a un certain nombre parmi mes connaissances. Avec eux, de toute façon, le dialogue a toujours été à sens unique. Mais, maintenant, c'est le rejet ! Ils ne veulent plus discuter avec un de ces salopards en tenue de léopard.

Non, je parle de gens qui n'ont pas d'opinions politiques extrêmes. Des « Français moyens » dirons-nous.

Certains iront jusqu'à me dire :

**- *Tu as bien changé ! Tu es devenu un vrai fasciste depuis que tu es dans les Paras !***

J'essaye de rester calme. S'énervé, et il y a de quoi devant de telles assertions, ne servirait qu'à renforcer mes interlocuteurs dans leur jugement. Je peux toujours tenter de leur expliquer que je ne suis ni fasciste ni Para (pour eux, cela

---

<sup>1</sup> Je rappelle, une fois de plus, qu'à cette époque, entre nous aussi, bien que dans les journaux ou à la radio, on ne parle pas « d'affaire », ni « d'événements » mais bien de GUERRE, n'en déplaise aux politiques qui se sont fait longtemps tirer l'oreille pour reconnaître cet état (pour des raisons économiques, apparemment).

veut dire la même chose (<sup>2</sup>)), je peux toujours tenter de leur dire que je ne me sens pas du tout embrigadé dans un quelconque système, que j'essaie de rester un témoin objectif de ce que j'ai vu « là-bas », mais ... « cause toujours ! ».

A propos du « putsch », j'oserai, au début, raconter comment j'ai offert le café aux Paras rebelles, venus nous relever, et comment « Il a été dit que » nous avons dû céder le terrain après de durs combats.

C'est trop beau ! Cela prouve bien, pour mes interlocuteurs, que je mérite le qualificatif dont ils m'ont précédemment affublé (qualificatif mis à toutes les saucées !).

Par la suite, j'éviterai ce sujet, puisque prendre le « jus » ensemble est considéré, de nos jours, comme un acte fascisant.

Je ne serai, d'ailleurs, pas plus heureux quand j'essaierai d'exprimer une des idées forces sur l'avenir de l'Algérie :

**« La France est encore là-bas pour 50 ans ! ».**

Décidément, je suis complètement abruti par les slogans et par le bourrage de crâne.

Un certain Adolf a bien dit, à une époque récente, « **Nous bâtirons un Reich pour mille ans** ». 50 ans seulement ? Les militaires Français sont « petits » !

J'essaierai bien d'expliquer que, 50 ans, c'est « un ordre de grandeur », c'est peut-être, même, un minimum pour permettre à une nation de naître et de devenir, non pas indépendante (quel intérêt ! (<sup>3</sup>)) mais une démocratie véritable et adulte.

---

<sup>2</sup> J'ai la très nette impression (je veux dire : certitude) qu'aujourd'hui, le mot PARA évoque, dans l'opinion publique française, quelque chose d'abominable.

Et pourtant, je me souviens, ce devait être dans les années 52, 53, j'étais allé assister à une cérémonie à l'école de gendarmerie de Melun. Différentes unités militaires avaient déjà défilé devant un public plutôt indifférent, quand apparurent les « PARAS », en tenue de combats, mitraillettes en travers du corps. A cette vue, les applaudissements crépitaient. La foule leur fit une véritable ovation.

**Français, que vous êtes versatiles !**

<sup>3</sup> L'**Indépendance** n'est pas la **Liberté**. L'indépendance n'est que la prise du pouvoir par une clique d'activistes et d'arrivistes sans scrupules. L'indépendance, c'est le remplacement d'inégalités certaines par un autoritarisme total. Quant au pauvre peuple, à qui l'on a fait miroiter des lendemains qui chantent, bien content s'il lui reste seulement le droit de se lamenter.

J'essayerai de dire, aussi, que la violence, dans laquelle cette région du monde est plongée depuis plusieurs années, violence un peu moins virulente, certes, que par le passé, mais qui existe encore, rend indispensable la présence d'une armée. Cette armée devant disposer de tous les moyens lui permettant de garantir la vie et protéger les biens des différentes composantes de la population algérienne.

J'essayerai ... et j'essayerai encore ... car je suis trop enthousiaste de ce que j'ai pu voir. Trop enthousiaste de la vision de ces SAS, du travail admirable de ces « détachés » militaires au service d'une population, de ce plan de Constantine qui transforme le pays, du pétrole et du gaz qui arrivent et qui vont apporter la vraie indépendance, la seule qui soit importante, l'indépendance économique. Trop enthousiaste du travail qui a été fait par les générations précédentes, des marécages pestilentiels transformés en magnifiques domaines agricoles, de ces si belles villes, de cette nature sauvage et encore inexploitée.

Je ne convaincrs personne. Sans doute, suis-je un piètre orateur ? Peu importe car, dans quelques jours, j'y retournerai et je sais que j'ai encore bien des choses à y voir.

En attendant, ce sentiment d'être incompris, ce sentiment de venir d'une autre planète, me décevra et me troublera plus, peut être, que je ne veux bien l'avouer. Quand à chacun de mes arguments on m'oppose : Esclavagisme, asservissement, massacres et tortures, je ne suis pas sans comprendre que, s'il y a quelque part une préparation psychologique intense, c'est bien ici, en France, et dans la tête même du peuple français.

Mais, alors, que fait le gouvernement ? Que fait notre chef suprême ? Pourquoi laisser, ainsi, évoluer et dériver les esprits ?

Certes, tant que la droite restera au pouvoir, il n'y a pas de raison pour que la détermination du pays change, pour que les fabuleuses promesses de mai 1958 ne soient pas respectées.

Pourtant, ici en France, il y aura des élections, un jour ou l'autre et, ceci, avant 50 ans (dans 4 ans en principe). Si, dans un pays, las d'une trop longue guerre, des tribuns de gauche sont appelés à diriger la nation, que se passera-t-il alors ? Bien sûr, c'est la Gauche, au début, qui a envoyé le contingent. C'est aussi la Gauche qui, la première, en 1958, voulait négocier. C'est aussi la Gauche qui a laissé tomber l'Indochine. (4).

---

<sup>4</sup> **Rien de plus faux !** Mendes-France n'a pas bradé l'Indochine, comme il a été dit trop souvent. Il a seulement été obligé de négocier car, après Dien Bien Phû, notre Armée était bel et bien vaincue.

N'est-t-il pas dans la nature des choses que la Gauche soit anticolonialiste et défaitiste et que la droite soit impérialiste et déterminée ?

Moi, qui ai une sensibilité plutôt à gauche, me voila, aujourd'hui, réconforté par la présence d'un gouvernement de droite.

**« Tant que de Gaulle vivra et restera au pouvoir, il n'y a pas d'inquiétudes à avoir concernant le devenir de l'Algérie ! »**

---

*« Toute la responsabilité de la perte de l'Indochine incombe à De Gaulle qui y a fait mener une politique funeste. »*

Cela, aussi, je l'ai appris des années plus tard grâce à des historiens qui ont bien voulu expliciter les rôles de certains acteurs, dont le Maréchal Leclerc et l'Amiral Thierry d'Argenlieu. Rôles soigneusement occultés à l'époque de mon récit.

C'est heureux, d'ailleurs, car, là, il y aurait eu, alors, de quoi s'inquiéter pour l'avenir de l'Algérie !

*AÏN ABID*  
*Le 24 juin 1961*

*Chers Tous*

*Nous sommes dimanche aujourd'hui et il fait beau sur toute la France.*

*C'est, du moins, ce que la radio vient d'annoncer.*

*Pas de doute, j'ai pris ma « perm » trop tôt. D'autant que, si je l'avais prise plus tard, elle ne serait pas maintenant finie.*

*Raisonnement stupide me direz-vous ! N'ayant rien d'autre à faire, voilà à quelles pensées j'en suis réduit.*

*J'espère donc que vous allez passer un bon dimanche, puisque, au moment où j'écris, nous n'en sommes qu'au matin à 10 h. exactement et que j'aurai droit au compte-rendu de la journée.*

*En attendant, vous savez avec quelle impatience j'attends quelques nouvelles de vous, je vous dis à tous trois : Bon dimanche et bons baisers.*

*Loulou*

## Impôts

Depuis que je suis revenu, le camarade G. (dessinateur et secrétaire adjoint) ne semble pas d'excellente humeur. Ce n'est pas mon retour qui le soucie car il pourra bientôt prétendre, lui aussi, à partir en permission. Alors ! Que s'est-t-il donc passé pendant mon absence qui justifie son mécontentement ? Je ne vais pas tarder à le comprendre. C'est à peu près à la date de mon départ que notre Président a déclaré « le cessez-le-feu unilatéral ». « *De quoi te plains-tu ? Il suffit que je ne sois pas là pour qu'il n'y ait plus rien à faire* » dis-je à mon camarade !

Pas du tout ! Durant cette période, il y a tout de même eu quelques sorties. Opérations « **prestiges** », tel est le nom donné aux actions qui ont eu lieu et qui continuent présentement.

Il s'agit de « simples promenades » sans buts offensifs véritables. Bien entendu, si des individus armés sont aperçus, les nôtres sont bien obligés de tirer. « Légitime défense » en quelque sorte ! C'est, ainsi, qu'il y a quelques jours, une sacoche fut récupérée sur un Fell qui avait inutilement tenté de fuir.

J'ai déjà évoqué l'intérêt que présentait, pour nous, l'habitude des rebelles de tout écrire, de tout noter. Mon collègue, lui, a récupéré le travail qui consiste à retaper à la machine tous les documents saisis afin de pouvoir en garder et distribuer quelques exemplaires. Il me montre les doubles qu'il a encore. Ce sont des listes. Un peu fastidieuses à recopier, d'ailleurs, mais là n'est pas le problème. Ces listes, ces relevés de compte dirons-nous, ont été établis par un collecteur d'impôts et les noms des « obligés donateurs » apparaissent très clairement avec, en regard, les sommes ainsi prélevées.

Dans cette liste, parmi ces noms, il y a ... **des Européens !**

Ce sont, non seulement des Arabes, quelles que soient leurs conditions sociales (du Fella au notable), qui payent l'Impôt à la révolution mais aussi des « Pieds-noirs » commerçants, exploitants agricoles et autres.

Voilà ce qui chagrine si fortement mon camarade : « *Tu te rends compte ! Nous sommes là pour les défendre et ces salauds là, pendant ce temps, ils payent les Fells !* ».

J'ai bien tenté de le calmer, de lui expliquer que ceux, qui versent l'impôt, le font pour être tranquilles et qu'ils n'ont, sans doute, guère le choix.

Peine perdue !

Un matin, n'y tenant plus, au moment où le Commandant arrive à son bureau, il ira jusqu'à lui demander : « *Qu'est-ce qu'on attend pour agir contre ces*

*traîtres ?* ». Peu habitué à être interpellé de cette façon, le Commandant accuse le coup et répond tout d'abord : « *C'est notre affaire !* ».

Comme à son habitude, il s'empresse, aussitôt, de tempérer son petit mouvement d'humeur en justifiant sa position et en s'efforçant de l'expliquer :

- *Non, il n'est pas possible d'arrêter tous les gens dont les noms apparaissent sur la liste.*

*S'il fallait interner tous ceux qui payent l'impôt révolutionnaire, c'est toute l'Algérie qui se retrouverait derrière les barreaux.*

Mon camarade insiste : - *Oui, mais les Arabes, c'est normal ! Les Pieds noirs, eux, ce sont des salauds qui nous tirent dans le dos.*

Tranquillement, le Commandant lui expliquera que :

-Si les Arabes payent, c'est surtout pour sauver leur peau et non par conviction nationaliste.

-Si certains Européens payent (pas tous, tout de même !) c'est, quelquefois aussi, pour sauver leur peau. C'est vrai que nous les protégeons le mieux que nous pouvons. Nous ne pouvons, toutefois pas, empêcher certaines brimades ou certaines brutalités. Les pneus crevés, les véhicules détruits, les pistes et routes endommagées, les menaces et contraintes sur le personnel musulman, pour l'empêcher de travailler, tout cela constitue des moyens de pression non négligeables.

-Nous sommes aujourd'hui arrivés au temps des moissons. Il est tellement facile, compte tenu de la chaleur et de la sécheresse, d'allumer des incendies et de détruire tout l'espoir d'une récolte.

-Les Européens vivent leur 7<sup>ème</sup> année d'insécurité, avec tout ce que cela comporte de souffrances, d'inquiétudes et de difficultés. Même les plus acharnés à défendre leur bien, leur domaine, leur terre, bref leur pays, peuvent être atteints par la lassitude et préférer verser leur contribution aux Fells en espérant échapper, ainsi, pour quelques temps encore, à la vindicte des rebelles.

-Il y a longtemps que les gros, les défaitistes et les lâches, ont abandonné le pays ou qu'ils se contentent de faire gérer leurs biens par personnes interposées depuis la Métropole. Ceux qui sont encore là, aujourd'hui, ce sont des gens qui s'accrochent et qui luttent pour rester chez eux.

-Peut-être ne voient-ils, en se pliant au dictat du FLN, que leurs intérêts personnels et immédiats. Plutôt que de leur reprocher, il faut essayer de les comprendre. Les soldats du contingent, quand ils crient « La quille », ne voient-ils pas autre chose, eux aussi, que leur propre intérêt ? Eux non plus ne sont certainement pas motivés par les « intérêts supérieurs de la Nation ».

-S'il fallait arrêter tous les traîtres, il faudrait commencer par tous ceux qui, en Métropole, déblatèrent sur notre compte et sur le dos de ces Européens d'ici, qui ont le courage de se dire « Français d'Algérie ».



-Il faudrait commencer par les porteurs de valises et par les soi-disant intellectuels qui approuvent les régimes totalitaires des pays de l'Est et qui dénoncent le « fascisme » de notre République.

-Que l'on se rassure tout de même, les Européens, dont les noms apparaissent sur la liste, nous les avons à l'œil et nous surveillerons, tout spécialement, les allées et venues pour essayer de coincer les collecteurs de fonds.

Que répondre à tous ces arguments ? Personnellement, je suis totalement convaincu par la plaidoirie du Commandant. Pourtant, je ne suis pas sûr que cela soit suffisant pour calmer la rancœur de mon camarade. S'il n'insiste pas, c'est qu'il n'est, décemment, pas capable d'entreprendre un réquisitoire plus soutenu.

Non, il ne devait pas être totalement convaincu car je l'entendis plus tard murmurer :

***- Ces PIEDS-NOIRS tout de même ! ...***

*AÏN ABID*  
*Le 25 juin 1961*

*Chers Parents,*

*Départ en opération, annoncée pour vendredi matin, pour le djebel Sidi Driss. Jeudi soir, tout est prêt. A 23 h 30, le téléphone sonne : Opération annulée. , mise en alerte pour Constantine. Vendredi matin, 11 h 30, départ pour cette ville où tout est calme. Décrochage ce même jour à 18 h 30. Le départ pour le Sidi Driss est remis au lendemain. A 22 h 15, coup de téléphone : l'opération Sidi Driss est annulée. Mise en alerte de deux heures pour le barrage. Ce matin, fin d'alerte. Toutes les opérations sont remises jusqu'à nouvel ordre.*

*Vous le voyez, les bonnes habitudes sont reprises et, malgré 3 semaines de « cessez-le-feu unilatéral », les opérations continuent sous l'appellation « d'Opérations Prestiges ». Car, paraît-il, c'est uniquement pour faire « voir » que nous sommes là. Que faisons-nous auparavant, alors ?*

*Dès mon arrivée à la Mechta Joyeuse, j'ai entrepris une vaste opération contre les mouches. Les bombes et les produits fumigènes, n'ayant qu'une action réduite contre ces diptères, j'ai décidé, en grand tacticien que je suis, de les combattre par leurs propres armes. Ces bestioles ont, en effet, la très détestable habitude de se poser partout. C'est donc avec des « buvards Timor », sur lesquels elles ont immédiatement afflué, que j'ai lancé l'offensive. Le résultat ne s'est pas fait attendre, le taux de mouches volantes, dans l'atmosphère, est devenu raisonnable et presque analogue à celui existant dans vos contrées. Par contre, de ce choc et de cette victoire, découlent de multiples inconvénients. Tout d'abord, il faut fermer toutes les issues car, sinon, les odeurs des étables environnantes ont vite fait de ramener des vagues d'assaillants. De plus, il faut balayer souvent et, enfin, il n'est pas rare de voir tomber les cadavres, foudroyés en plein vol, dans le vin, la soupe ou, même, dans la chemise.*

*Ce qui est admirable, ici, c'est le soleil. Encore faut-il se mettre à l'ombre pour l'admirer. S'il manque souvent de vigueur à Melun, ici il abuse un peu trop de ses forces et il finit par nous faire carrément suer.*

*Sortir dans la rue, en plein après-midi, équivaut à se jeter dans un four. Les tonnes de lumières, les millions de « Bougies » ou de « Lumens », qui chutent du ciel, sont insoutenables à nos yeux.*

*En plein après-midi, la chaleur est, certes, favorable au Vol à Voile car des cumulus, petits mais serrés, se forment et s'évanouissent constamment. J'ai pu observer, encore hier, une trombe de chaleur (ce qui n'est jamais qu'un « thermique » de forte intensité) : Absolument immobile sur le sol, montait une colonne de poussière grise dont le pied d'à peine 20 cm de diamètre creusait un entonnoir dans la terre sèche. La colonne, dont les particules tourbillonnaient violemment, se pliait lentement, se redressait et oscillait à son propre gré. Brusquement, comme la corde du Fakir, la colonne oscilla une dernière fois puis se replia sur elle-même et sembla retomber, s'effondrer avant de s'évanouir complètement, comme débarrassée du charme qui la maintenait.*

*En passant sur la route de Constantine, j'ai d'ailleurs pu constater qu'au-dessus du centre de Vol à Voile de l'Oum Settas, évoluaient quatre appareils qui, malgré l'heure tardive, semblaient tenir l'air aisément.*

*Maintenant, à part tous ces départs où l'on ne part pas beaucoup, il ne nous reste qu'une seule occupation qui n'ait pas l'inconvénient de trop dégager de calories : La lecture. C'est pourquoi si tu pouvais, Maman, hâter l'envoi de quelques bouquins, tout serait pour le mieux...*

*Ayant bien reçu votre première lettre de cette nouvelle période, j'espère bien que les autres arriveront aussi et, en attendant les prochains courriers, je vous expédie celui-ci auquel je joins, bien entendu, mes meilleurs baisers.*

**Louis-René**

## La moisson

Nous venons de passer une journée à Constantine où tout était calme. Que craignait le haut commandement ? Cela, nous ne le saurons jamais ! Dans toute la campagne alentour, c'est la moisson. Il était temps ! Depuis le mois de mai, avant mon départ en permission, il me semblait que tout ces épis étaient mûrs, tant le soleil et la chaleur avaient fait rissoler les champs.

Peut être, n'était-ce pas une grande année pour les récoltes, la sécheresse était arrivée trop tôt. En fait, les grandes années étaient rares et, présentement, ce « grenier à blé », tant vanté, me paraissait couvert d'une végétation plutôt chiche.

Pour moi, « terres à blé » étaient synonymes de **Brie** ou de **Beauce**. Et, tout au long de nos pérégrinations, je m'étais efforcé de glaner des informations sur les « riches domaines agricoles » des hauts plateaux.

Au fil du temps, j'y avais appris que, bien souvent, les exploitants étaient des fermiers (littéralement, celui qui paye un loyer, ou fermage, à un propriétaire) ou des métayers. Des gens qui travaillaient durement mais qui n'étaient pas mêmes propriétaires de leurs terres. Quand aux propriétaires il y avait, cela pouvait être, aussi bien de riches Arabes, que de lointains métropolitains.

Je m'étais laissé dire que la moyenne des terres ne dépassait que rarement la centaine d'hectares. En Brie, la moyenne dépasse largement les 200 Ha et, en Beauce, les 400. Quant à la production, là aussi, c'était décevant : 10 Quintaux à l'Hectare en moyenne alors que, dans ma région, on annonçait 40.

Où étaient donc tous ces « gros colons » qui possédaient toutes ces terres ? Où étaient donc ces terres immenses et productives ?

Quand je parle de 10 quintaux à l'hectare, il s'agissait plus d'un maximum que d'une moyenne <sup>(5)</sup>.

---

<sup>5</sup> De 40 quintaux, le rendement du blé, en Brie, atteignait 70 quintaux à l'Hectare, dans les années 1970. En 2000, on en annonçait 100.

Les chiffres, que j'avais notés à l'époque, sont assez vraisemblables. J'ai relevé, depuis, dans « **L'illustration** » du centenaire de l'Algérie :

« *En Algérie, la production de céréales est de 10 quintaux à l'hectare pour les terres cultivées par les Européens et de 5 quintaux, seulement, pour les terres cultivées par les indigènes. Or, la culture indigène représente 2,2 millions d'hectares sur 3 millions.* »

C'était moins, bien souvent ! Certaines années, la récolte n'était même pas suffisante pour permettre « la soudure ». C'est ce qu'on appelait « les années de disettes ». Certaines étaient même des années de famines .

La seule comparaison, soutenant l'égalité avec ma Brie natale, tenait dans la configuration des fermes. Dès le début de mon séjour, en me montrant, de loin bien souvent, lesdites fermes (Bou Saber ou Bou Nogrha, par exemple), mes interlocuteurs m'avaient fait remarquer : « *Ces bâtiments ont des allures de forteresses. On voit bien que la région n'est pas sûre !* ». Je me contentais, alors, de hocher la tête mais je savais très bien que, là, n'était pas l'explication.

Partout, dans le bassin Parisien, nos fermes adoptent la même forme et, au Lycée, nos professeurs nous avaient expliqué qu'il ne fallait pas y voir de quelconques raisons d'insécurité mais, plutôt, de rationalité. Le regroupement des bâtiments, autour d'une grande cour commune, permettait une meilleure gestion et un accès plus facile, et plus efficace, pour ceux qui avaient à y travailler.

---

Simple remarque : Si la différence dans la production, entre Européens et indigènes, tient dans la façon de « *faire suer le burnous* », alors je plains les ouvriers agricoles de Seine et Marne !

Jeannine VERDES-LEROUX, dans « Les français d'Algérie », dit (page 275) :

*Il faut rappeler que les superficies des terres cultivées – possédées et louées – doivent être rapportées au lieu – le Sersou est très différent de la Mitidja -, aux produits cultivés, au rendement : dans les années 1950, par exemple, un hectare de blé dans le Sersou donnait entre 6 et 10 quintaux. Ce sont des évidences que la presse parisienne a ignorées, ce qui a entraîné des évaluations fausses de la richesse des colons, aussi bien par les Français de France que par un grand nombre d'appelés.*



1961\_06\_010 ILLUSTRATION 1930. Une grande ferme Algérienne.

Ainsi donc, pendant que nous roulions à travers la campagne Algérienne, nous ne pouvions que constater que le temps des moissons était arrivé. Je notais, au passage, que les machines agricoles, là encore, ne soutenaient pas la comparaison avec « chez nous ». Dans les terres que nous traversions, nous voyions bien des machines en pleine activité. Toutefois, ce sont rarement les énormes moissonneuses-batteuses (les « moise-batt ») automotrices que j'avais vu tourner dans nos champs mais, plus fréquemment, des moissonneuses-lieuses tirées, quelquefois par des tracteurs, quelquefois par des chevaux

Enfin, tout cela s'active. Ce qui s'active, aussi, ce sont nos troupes. L'armée française est mise à contribution, non pour moissonner, mais pour surveiller. Le long de la route d'Aïn Abid au Kroubs, ce sont les unités de la gendarmerie mobile, avec leurs A.M. (AutoMitrailleuses), qui patrouillent. Plus loin, on aperçoit des Half-tracks et les E.B.R. (Engins Blindés de Reconnaissance) des Spahis.

Toute la poussière, soulevée par ce remue ménage, les machines dans les champs, les véhicules sur les pistes, tout cela se mêle à la brume de chaleur et donne un côté un peu irréel au paysage.

Peut-être est-ce là l'explication que je cherche à notre déplacement à Constantine ? Si les gendarmes et d'autres troupes sont occupées aux champs, nous, nous remplaçons, pour un jour, le front urbain dégarni. Simple hypothèse, bien sûr !

Pour cette journée, le P.C. est installé devant la préfecture de police. Depuis ce belvédère, la vue porte très loin sur la plaine, au dessous, jusqu'aux contreforts du Sidi Driss qui barre l'horizon vers le nord.

Par delà la brume de chaleur et les colonnes de poussière, que je viens d'évoquer, apparaissent bientôt des colonnes de fumée. Pas de doute ! Ce sont bien des récoltes, ça et là, qui brûlent.

Il est tellement facile d'allumer un feu ! N'est-ce pas aussi, pour la rébellion, un bon moyen de démontrer à la population qu'ils tiennent, malgré tout, le pays, que notre grande machine militaire est totalement inefficace ?

Peu à peu, dans la journée, le nombre d'incendies augmentera. Par radio, nous apprendrons, même, que certaines unités sont obligées d'évacuer les lieux quand un front de flamme devient trop dangereux pour les véhicules.

Nous sommes, aujourd'hui, de simples observateurs. Les jumelles et les binoculaires ont été sorties et nous pouvons voir par endroits, à travers la fumée, le rougeoiement des flammes. En fin d'après midi, toutes les fumées se rassemblent et sont rabattues, malgré le peu de vent. Une chape grise semble recouvrir tout le paysage, les montagnes au loin disparaissent et, par moments, l'odeur de la paille brûlée parvient à nos narines.

Quel gâchis ! Cette scène me semble un peu apocalyptique, surtout après les réflexions que je me suis faites, précédemment, sur la prétendue richesse de ce pays. (6).

---

6 Je dis bien « **prétendue richesse** ». Je cite, ici, le témoignage de Charles MARIEL, propriétaire de « quelques bonnes terres » dans le Constantinois :

*« C'était un pays béni des Dieux pour l'agriculture et, déjà du temps des romains, les hauts plateaux constantinois étaient considérés comme le grenier de Rome. Mais il y avait des fléaux qui rendaient la vie difficile et les récoltes irrégulières :*

- *La grêle qui hachait les parcelles de blé.*
- *Les sauterelles qui pondaient des œufs dans chaque trou et les criquets **qui exterminaient toute la végétation.***
- *Les incendies : toutes les propriétés, en bord de route ou de chemin de fer, étaient sujettes à incendies volontaires ou involontaires (Oued Seguin, Oued Zenati).*
- *Le sirocco : le vent venant du Sahara qui soufflait pendant un, ou trois, ou six ou neuf jours, et **qui séchait une récolte sur pied.***
- *Le paludisme et les amibes.*

*En fonction de ces différents facteurs, les rendements des cultures, sans engrais, étaient très irréguliers (sauf à Karia, terre exceptionnellement productrice). En moyenne, sur cinq ans, on espérait une année splendide avec trente ou quarante quintaux à l'hectare*

Quel est celui de mes camarades qui conclura en disant à mon collègue dessinateur ?

« *Tu vois, il y en a encore beaucoup qui n'ont pas payé l'Impôt !* ».

---

*(on faisait un tiers de blé dur qui se vendait 15 % de plus, un tiers de blé tendre et un tiers d'orge), une année de sécheresse où on récoltait tout juste le prix de la semence, et trois années moyennes où on récoltait entre dix et quinze quintaux à l'hectare.*

*Il faut rappeler que, jusqu'en 1970, le blé était une valeur marchande reconnue dans le monde entier et qui rivalisait avec l'or et le dollar. Et le blé d'Algérie était particulièrement apprécié pour ses qualités gustatives. »*

Voilà, pour ce pays « *bénit des Dieux* », une bonne récolte tous les cinq ans, l'enfer le reste du temps... Il faut, de plus, préciser que les résultats devaient être, bien souvent, divisés par deux car la jachère, biennale, était de pratique courante.



*Chers Tous,*

*Une nouvelle journée commence, chose qui arrive chaque matin d'ailleurs...*

*Pour l'instant, aucun déplacement de prévu, bien que nous soyons, toujours, en alerte pour la frontière.*

*Nous avons donc le temps d'écrire et de ne rien faire. C'est pourquoi j'use, actuellement, tant de papier. Le malheur est qu'il n'y a guère de choses à se dire quand on ne fait rien.*

*Enfin, si j'écris, cela prouve toujours que je pense à vous.*

*A propos, Marie France, voudrais-tu faire refaire deux photos que je voudrais donner à mes camarades. L'une, où se trouve Claude D. se lavant dans un oued, l'autre, où figure un autre copain assis dans une Jeep, la pipe au bec.*

*Tu trouveras facilement. Les négatifs sont, sans aucun doute, dans le tiroir prévu pour cela. Bien entendu les photos, une fois tirées, sont à expédier ici, à la Mechta. Merci...*

*J'ai repéré de beaux tapis pouvant servir de descentes de lit. Pourtant, je ne sais pas s'ils sont assez grands ? Je vais toujours t'en envoyer un que je pourrais garder pour moi s'il ne te convient pas. Prix 14 NF.*

*Pour aujourd'hui, n'ayant rien d'autre à ajouter, je vais vous quitter : Au revoir et bons baisers à tous trois.*

**Loulou**

*Bonjour à Tous,*

*Écrire est, ici, la seule distraction qui me reste car la lecture, elle-même, finit par abrutir. Aussi, ne soyez pas étonnés de cette arrivée quotidienne de lettres.*

*Aujourd'hui, d'ailleurs, je réponds à la lettre de maman du 24 juin 61. Que répondre ? ... Je ne sais pas ... car il n'y a rien à ajouter à cette lettre, pas plus qu'il n'y a quelque chose à dire, de plus, de la vie d'ici.*

*Samedi, après un soleil trop chaud, nous avons eu un bel orage. Le lendemain matin, il faisait tout aussi beau. Hier soir, nouvel orage court mais violent, suffisant pour couper l'électricité qui n'est pas encore rétablie.*

*Nous devons, paraît-il, partir en opération pour le djebel Sidi Driss jeudi matin. Ceci pour 48 heures, à la suite de quoi nous irions au bord de la mer pour un mois. En fait, pour le massif de Collo, comme toujours, pour protéger la récolte de liège.*

*Tout ceci n'est que projets et il vaut mieux attendre pour savoir ce que l'on va faire réellement, car cela a bien encore le temps de changer.*

*Je n'ai plus grand-chose à vous dire et je ne sais, maintenant, plus à qui écrire, ce qui est bien ennuyeux. Enfin, je vais toujours conclure... C'est à dire vous embrasser tous les trois et vous dire à bientôt.*

***Loulou***

AÏN ABID Le 30 juin 1961

*Bonjour tout le monde,*

*Nous voilà rentrés d'une courte opération. La première depuis que je suis revenu de perm. Toutefois, si ce fut court, la balade en valait la peine. Non pour les résultats, car ce n'est toujours qu'une opération de « prestige », mais pour la vue. Nous avons, en effet, emprunté une piste parcourant toute la crête du Sidi Driss, après une superbe et raide montée en lacets. Nous avons bivouaqué, pour la nuit, à 1193 m d'altitude, au pied même du rocher calcaire. De là haut, le pays apparaissait plat et sans relief. Nous apercevions la ville de Constantine tout au fond d'un carrelage de champs bruns labourés et de chaumes jaunes.*

*De l'autre côté, au Nord, nous distinguons le massif de Collo, se détachant sur un fond de brumes. Il est dommage que le temps n'ait pas été plus clair, car nous aurions certainement aperçu la mer par l'échancrure de la baie de Collo mais la vue s'y perdait dans la brume. Parmi l'herbe de la montagne, se trouvait une multitude de fleurs sauvages de toutes sortes : Gros chardons, blancs, roses ou bleus, œillets, grandes marguerites et bien d'autres sortes de végétaux que je ne saurais décrire.*

*Le temps est assez humide en ce moment, bien que très chaud. Presque chaque soir, nous avons un orage. La journée, elle, est lourde et longue à passer.*

*Francette commence ses vacances. Je lui souhaite beaucoup de pluie et, tout de même, un peu de soleil. Bien reçu toutes les photos. Je m'aperçois que je suis trop grand pour figurer en entier sur l'une d'entre elles ... Que tu parais petite Maman !*

*Il est possible que certains soldats, passant par Rueil, soient envoyés directement en Algérie. Cela arrivait rarement quand j'y étais. Je ne sais pas ce qu'il en est maintenant !*

*C'est l'heure de la soupe. Je vais donc laisser tomber les écritures et vous quitter, très provisoirement d'ailleurs, non sans vous envoyer à tous trois mes meilleurs baisers.*

**Loulou**

## Accrochage au SIDI DRISS.

Nous venons donc de faire une randonnée sur le Sidi Driss. Ce n'est, certes pas, la première et, probablement, pas la dernière. Cette montagne, qui sépare le Nord Constantinois du centre, est assez impressionnante par sa situation, bien que pas très élevée, en fait.

De tous temps, ce fut un lieu de refuge privilégié pour les bandits et autres rebelles. Le sommet est constitué d'une barre calcaire truffée de cavernes. Le versant Nord est au contact d'une région, très boisée et sauvage, qui communique directement avec le massif de Collo.

Ici, nous sommes loin des routes et des agglomérations. Nous sommes dans cette autre Algérie dont j'ai déjà parlé. Pays fort différent des hauts plateaux céréaliers ou des plaines côtières, mises en valeur par une agriculture soignée.

Dans les premières années de la guerre, la rébellion avait établi, ici, comme dans le massif de Collo peu éloigné, un fief « inexpugnable », suivant l'expression en vigueur.

La principale caractéristique de ce genre de forteresse, dite « inexpugnable », est justement d'attirer des forces capables d'en expulser ceux qui croyaient si bien y trouver protection.

Aujourd'hui, il y a bien encore, quelquefois, des rebelles tentant de se cacher dans ces grottes nombreuses et difficiles d'accès. En fait, c'est souvent, là, leur ultime refuge, leur seul espoir d'échapper à l'hallali.

Tout ceci explique que nous pouvons, maintenant, y faire du tourisme avec guère plus de risques que dans le massif central, si j'ose faire cette comparaison.

---

<sup>7</sup> Je rapporte cette anecdote « **sous toute réserve** ». En effet, si je l'ai souvent entendu racontée du temps où « j'étais là-bas » depuis, malgré toutes les recherches, il n'a pas été possible de retrouver traces de cet engagement. De plus, il semble qu'à aucun moment le Bataillon n'ait eu à déplorer autant de pertes en un seul jour (c'est heureux).

Jusqu'ici je me suis toujours efforcé de rapporter des événements « de sources sûres ». C'est-à-dire des événements auxquels j'ai été directement mêlé ou des événements suffisamment récents pour que les copains qui les ont vécus puissent me les restituer « à chaud » c'est-à-dire avec fidélité.

J'ai, par ce récit, dérogé à ces principes. L'histoire me semblait tellement édifiante et reflétant tellement bien l'ambiance « Bataillon » que je n'ai pu résister au plaisir de la relater.

Cela n'a donc pas été toujours le cas et, dans un passé encore assez proche, cette zone a été le théâtre d'engagements violents et dramatiques.

Parmi ceux-ci, il est une « affaire », un accrochage particulièrement sanglant, dont j'ai souvent entendu parler et que je voudrais rapporter ici.

Certes, je n'en ai pas été le témoin direct puisque cela s'est passé quelques mois avant que je n'arrive. Beaucoup d'anciens m'en ont parlé. Mon camarade Claude, qui était là à cette époque, en tant que radio de l'O.R., a, paraît-il, suivi toute l'affaire et me l'a contée à plusieurs reprises. Fait remarquable, tous les récits, que j'en ai ainsi entendus, concordent. Je peux donc, je pense, raconter aujourd'hui une histoire assez fidèle de ce qui s'est passé ce jour-là (Jour qui doit se situer vers la fin 1959 ou le début 1960).

C'était un jour d'opération ordinaire comme il y en avait beaucoup durant ces dernières années de la guerre. Beaucoup de « crapahut » et peu de résultats, le « gibier » commençait à se faire rare.

Dans une compagnie, une section de combat était alors dirigée par un appelé, un sous-lieutenant qui, fait remarquable, avait pour initiales B.B. Peu importe qu'il se prénomât Bernard ou Bertrand, avoir un nom et un prénom qui commençait par les mêmes lettres que celles de la plus célèbre femme de France aurait suffi à se faire souvenir de lui.

Cette journée tirait à sa fin et la section du Lieutenant B.B. allait terminer toutes ces fouilles infructueuses par la visite d'une dernière mechta.

Pour tous, la fatigue se faisait durement sentir et cette petite fermette, isolée au creux d'un vallon à l'ombre, était synonyme de quelques instants de repos avant de regagner le bivouac. Quelques arbres, un peu de verdure, derrière la maison, signalaient, sans aucun doute, la présence d'une source où il ferait bon se rafraîchir.

La fatigue aidant, le désabusement lié à l'inutilité des dernières actions, tout cela fit, sans doute, que la méfiance et la prudence habituelles, qu'il est recommandé de déployer dans ce genre d'opérations, furent un peu oubliées. Les soldats avançaient maintenant à découvert vers l'habitation toute proche.

La section était presque parvenue au bâtiment. Quand ce fut l'enfer !

Un crépitement d'armes à feu, issu de la mechta, abattit, en un instant, la moitié des effectifs de la section.

Les Fells avaient visé, en priorité, les gradés et les porteurs d'armes lourdes. C'est ainsi que le lieutenant tombât, comme tombèrent également les sous officiers, chefs de groupe, le radio, les porteurs de F.M. La section se trouvait, ainsi, désarti-

culée, brisée. Seuls une quinzaine de simples soldats restaient debout, livrés à eux-mêmes (ou à l'ennemi, si l'on préfère).

A la suite d'un feu intense, où toutes les armes disponibles tirent en même temps, il se produit toujours un bref instant de répit pour recharger les fusils, changer les chargeurs des P.M.

Deux possibilités s'offraient aux survivants pour profiter de ce court instant :

La première était de se mettre à couvert, c'est-à-dire tenter de fuir le lieu de combat, en abandonnant les camarades tués ou blessés.

La deuxième possibilité fut immédiatement choisie par les combattants valides. L'un d'entre eux, un première classe (donc, le plus haut gradé, si l'on veut), cria « *A l'assaut !* » Et tous se précipitèrent sur la mechta, se plaquant contre les murs pour éviter les portes et fenêtres d'où les rebelles pouvaient tirer.

La suite de l'engagement fut tout aussi rapide que le début. Quelques grenades offensives jetées par les embrasures, suivies immédiatement de grenades défensives pour que ceux, qui étaient à l'intérieur, n'aient pas le temps de les renvoyer, suffirent à rendre l'atmosphère de la mechta invivable. Une tentative de sortie, de la part de rebelles, se termina par leur anéantissement complet et le calme revint.

Si l'on peut dire... car il restait nos gars qui gisaient sur le terrain, dont certains étaient dans un état alarmant, gravement blessés, mourants peut-être ?

Fort heureusement, la radio n'étant pas détruite, le contact avec le Bataillon permit d'envoyer rapidement des secours hélicoptérés et d'évacuer les blessés.

Les autorités et la section de renseignements se rendirent, par cette voie également, sur les lieux. Il ne manque donc pas de témoins qui, arrivés peu de temps après, n'ont pu que constater l'intensité du drame qui venait de se dérouler. C'est, tout au moins, ce que j'en déduis compte tenu du nombre de gars qui, à un moment ou un autre, ne se sont pas fait prier pour me raconter la même histoire.

Devant le constat de ce qui venait d'arriver, il ne faut pas que j'oublie un fait, que d'aucuns pourraient considérer comme anodin mais qui, pour tous ceux du Bataillon, a pris, par la suite, une importance symbolique : Le gradé, commandant la Cie à laquelle appartenait la section, se fit déposer sur le site par une Alouette.

En voyant le carnage, qui avait été fait parmi ses hommes, il pleura.

L'émotion des uns et des autres était grande. Contempler ces blessés graves, se demander si on allait pouvoir les sauver ? Voir ainsi nos camarades, qu'ils soient

gradés ou simples soldats, engagés ou appelés, tout cela avait de quoi en secouer plus d'un.

La réaction du Capitaine peut, sans doute, étonner ceux qui n'ont pas vécu de tels événements et qui n'ont pas été plongés dans le contexte de l'époque. Comment, un de ces « centurions », un dur, un tueur, peut être un sadique capable de torturer, peut-il se mettre à pleurer ? ...

En vérité, je ne cherche pas à expliquer mais seulement à raconter.

Ce Capitaine est, à l'heure où je me situe pour raconter ces faits, l'un des chefs les plus estimés du Bataillon. Estimé par ses supérieurs, aussi bien que par ses subordonnés.

L'estime, en laquelle le tenaient ses subordonnés était quelque chose de particulièrement éloquent. Combien de fois ai-je rencontré des gars de cette Cie qui m'ont déclaré : - *Notre chef, c'est quelqu'un ! Je l'ai vu pleurer !*

Cette affaire, d'après mes témoins, laissait donc, sur le carreau, plusieurs des nôtres. Du côté FLN, il y avait une douzaine de morts, pas de blessés ni de prisonniers. Les premières fois que j'entendis l'histoire, je ne manquais pas de m'étonner, surtout auprès des gens de la section de l'O.R. : Les rebelles ont été tous abattus ? Pas de prisonniers ? Personne pour fournir des renseignements ?

J'avais, depuis longtemps, compris la valeur que nous devions attacher aux prisonniers, dans cette guerre où nous ne pouvions agir que sur renseignements. Toutefois, je réalisais vite qu'il n'était pas décent de faire des commentaires sur la réaction de nos camarades, même si cela n'allait pas dans le sens d'une plus grande efficacité militaire.

Il fallait se mettre à la place des rescapés de la section. Il fallait savoir ce qu'être dans une telle situation signifiait. C'était ce que l'on appelle « se trouver dans le feu de l'action ». Les individus, vivant de tels instants, n'ont pas le temps de développer ni sentiments, ni raisonnement. Tuer est le seul instinct les menant. C'est l'instinct de survie. Cela peut être regrettable mais c'est comme ça ! (8).

Personne ne s'est jamais permis la moindre remarque au sujet des HLLs. Ni les gradés, ni les responsables du renseignement. L'officier de Renseignements se contentait de fouiller les rebelles, de chercher à les identifier et, surtout, de récupérer les documents que ceux-ci n'avaient pas eu le temps de détruire. En effet, il s'agissait d'une réunion politique, au niveau d'une KASMA, semble-t-il. Quelques

---

8

« On ne tire que sous l'impulsion du sang et des nerfs, un reste des anciennes luttes, la nécessité de vivre... » (Emile ZOLA).

rebelles, les chefs probablement, n'étaient armés que de P.A. Ceci expliquait que leurs tirs n'avaient pas pu anéantir, d'un seul coup, la section toute entière. Il faut croire, aussi, que la surveillance des rebelles avait été prise en défaut pour qu'une de leur assemblée se fasse, ainsi, surprendre et coincer sans possibilité de fuite.

Il me faut encore ajouter que le Lieutenant, après quelques mois de convalescence en France, revint finir son service au sein du Bataillon.



1961\_06\_100      Carte postale  
CONSTANTINE : La route de la corniche et l'Arc de Constantin.



## Chapitre XII

### Juillet 1961 : L'Adieu à la Mechta Joyeuse



1961\_07\_010 Lauriers roses (et rouges et blancs) au bord d'un oued.

*Chers Parents,*

*Pourquoi écrire puisque je n'ai rien à dire ?*

*Il me serait pourtant difficile de passer ce dimanche sans penser à vous et le prouver.*

*Il est vrai que, de votre côté, les nouvelles ne sont guère plus abondantes. Je viens de recevoir, Maman, ta lettre du 30 et elle est, en effet, bien plus courte que d'habitude.*

*Je vais donc, comme toi, commencer par les banalités : Parlons du temps. Toujours plus lourd et orageux. Ce soir, le ciel est noir et cela commence à gronder.*

*Je suis maintenant, grâce à la radio, tenu au courant des actualités. Je sais donc qu'une division doit revenir en France. Ce serait probablement, d'après notre Commandant, la 11<sup>ème</sup> ou la 27<sup>ème</sup> D.P. (Division Parachutiste) du corps d'armée de Constantine.*

*Comme tu le dis, une division comprend environ 4 régiments et un corps d'armée plusieurs divisions et autres unités diverses : Cavalerie, artillerie A.L.A.T., Train, Transmissions, etc. ...*

*En ce moment, un grave problème de logistique se pose à moi : j'ai préparé deux colis à votre adresse. L'un de livres, l'autre contenant un tapis. Toutefois, pas moyen de mettre la main sur du papier d'emballage. J'ai déjà pu trouver de la ficelle. J'espère tout de même ne pas être obligé d'attendre votre prochain envoi pour en récupérer le papier.*

*Francette va regretter, certainement, son boulot à l'hôpital. J'en suis sûr ! Je ne vois pas, d'ailleurs, ce qu'elle peut aller faire à Gérardmer. Aucun intérêt et puis c'est loin de Melun.*

*Inutile d'insister car je ne sais vraiment plus quoi écrire.*

*Bonsoir et bons baisers à tous trois.*

**Loulou**

## Quelques bruits !

Ça bouge dans l'armée française en Algérie ! La radio vient de nous informer qu'une division doit rentrer en France. Quelques camarades sont tellement émus par cette annonce qu'ils traduisent, immédiatement, par :

**- Ça y est ! Nous rentrons en France !**

Voilà comment naissent « les bruits ». Une légère erreur de compréhension ou d'interprétation et le rêve devient réalité.

Ce léger flottement ne dure pas. Nos officiers ont vite fait de nous ramener sur terre. Nous ne sommes pas une division Parachutiste. Donc, le retour en France ce n'est pas pour nous ! Beaucoup, au reste, en doutaient mais quelques-uns, pourtant, y ont cru fermement. Ceux là, tant leur désir est grand d'avoir raison, ont même été jusqu'à affirmer avoir entendu un communiqué à la radio ou connaître des gens qui avaient lu l'information dans un document quelconque. ...

Dans Aïn Abid, les conciliabules vont bon train. A chaque rencontre, à chaque coin de rue, dans chaque service, nous avons toutes les chances de trouver des gens, plus au courant que d'autres, et qui expliquent, en long et en large, les modalités de notre rapatriement. C'est ce nous appelons « des bruits de chiottes » et ils n'ont pas fini de foisonner ces temps-ci ! Heureusement, à la Mechta Joyeuse, nous avons l'aubaine d'être près du soleil. Je veux dire que, dès les premiers bruits, nous avons pu interroger le Commandant ou le Capitaine, ou les deux, et, bien entendu, ils ont démenti.

Nous allons, donc, pouvoir être de ceux qui prêcheront la vérité. Vérité qui ne plaît pas forcément. Le camarade X, à qui je dis que ce sont les Paras qui rentrent en France, me répond aussitôt : - *Tu vois ! Ce sont ceux qui se sont révoltés qui rentrent. Si on m'avait écouté, pendant le putsch, nous serions déjà en France !* ». ...

Celui là, il ne changera pas !

AÏN ABID Le 03/07/1961

*Bonjour à Tous*

*Voici, comme chaque jour, notre lettre quotidienne. Puisque nous sommes à la base autant en profiter. Aujourd'hui, pourtant, il y a du nouveau.*

*En effet, nous allons partir.*

*Il ne s'agit pas d'un simple départ en opérations mais bien du départ de tout le régiment, bases comprises, pour un nouveau coin. Nous devons nous rendre et nous installer dans le secteur de **DJIDJELLI**.*

*Notre région opérationnelle sera donc maintenant la petite Kabylie et l'EMTI, quant à lui, sera basé dans la ville même de Djidjelli.*

*Cela va créer, vous vous en doutez, un certain remue-ménage car il y a du matériel à transporter. Le déménagement aura lieu vers la fin de la semaine. Auparavant, en raison d'un mot d'ordre lancé par le F.L.N., nous devons retourner mercredi à Constantine y faire du maintien de l'ordre comme d'habitude Tout cela va nous changer un peu car le calme de ces derniers jours commençait à nous peser. Nous n'avions pas encore eu l'occasion de nous balader par-là. Je crois que, cette fois-ci, nous allons enfin connaître la région.*

*Ceci est une information officielle. Ce qui est curieux, c'est d'entendre tous les bruits qui courent en ce moment : Nous n'allons pas rester à Djidjelli, nous partirons, d'ici peu, sur Bône ou Philippeville puis, de là, en Allemagne et même, mieux encore, en France.*

*.../...*

*Je reprends maintenant la plume après avoir attendu l'arrivée du courrier. Ce n'est pas une lettre ce soir mais un colis qui vient d'arriver. Il y a de la lecture. Ce n'était que temps car je n'avais vraiment plus rien.*

*Bon ! Eh bien, assez parlé. Je vais pouvoir lire maintenant et je vous abandonne donc non sans vous envoyer mes meilleurs baisers.*

**Louis-René**

## L'adieu à la MECHTA JOYEUSE

Voilà ! Cette fois, c'est officiel. Nous partons !

Pas de quoi en faire une histoire, d'ailleurs ! Hier ! Il n'était pas question de partir. Pas encore ... Aujourd'hui, nous apprenons que notre destination est **Djidjelli**.

Les commentaires vont bon train, inutile de le dire. Il y a toujours des optimistes dans la troupe : Bien sûr, Djidjelli est plus vers le Nord que Constantine, de là à dire que nous nous rapprochons de la mère patrie ! ... Et puis, cette ville a un port. Peut-être, est-il prévu que nous embarquions depuis cet endroit ? Nous allons nous installer dans la région de Djidjelli pour remplacer la division de Paras ! Tout le reste n'est que supputations gratuites.

Voilà donc ! Depuis ce matin, nous préparons notre déménagement. Nous avons plutôt l'impression qu'il s'agit d'un départ en opération comme un autre. Une opération à Djidjelli pourquoi pas ! Moi, qui, il y a quelques mois encore, disais à ma mère qu'il était peu probable que nous puissions, un jour, faire un tour dans ce coin. Voilà, le peu probable est devenu possible et je vais, enfin, connaître la région où est né mon grand-père. A peine y a-t-il un peu plus de matériel à embarquer que pour une opération normale. Ce qui ne partira pas, nous le brûlerons. Il en est, ainsi, du grand panneau cartographique que j'avais assemblé pour la salle de briefing.

**C'est bien fini, tout de même. Nous ne reviendrons pas à Aïn Abid.**

De toute façon, nous comptons bien partir un jour. Il n'y a aucune raison de s'attacher à un lieu. (Partir, ... cela appartient aux servitudes du métier militaire mais, sans la grandeur ...). Beaucoup ne manifestent que de l'indifférence, là ou ailleurs, ... ce qui compte, c'est d'avoir la quille un jour et le plus tôt possible.

Personnellement, je l'ai dit, je suis plutôt satisfait. Je vais enfin découvrir un lieu qui a une résonance familiale. Tout à l'idée de cette découverte, je ne manifeste aucun regret et aucun déplaisir à quitter ce qui fut mon « home » durant ces derniers mois. Mélancolie ou nostalgie, tout cela n'est pas de mise actuellement. Peut-être, cela viendra t-il plus tard ? Vraiment ! On ne s'ennuie pas. A peine préparons nous nos bagages que l'on nous annonce qu'il est question de maintien de l'ordre à Constantine. Le gouvernement vient de lancer l'idée **de la partition** du pays. Pourquoi pas !

Dès le début de mon séjour en Algérie, j'avais eu l'impression qu'il y avait, ici, deux pays (et peut être plus ?). Un pays, où le tissu économique et social, était fortement marqué par les Européens, où les autochtones avaient adopté et accepté le mode de vie moderne, c'est-à-dire le mode de vie occidental. Un autre pays où tout était resté figé dans les coutumes et les traditions. Un pays qui n'a pas changé au cours des siècles. Encore ce pays là, était-il divisé par l'existence d'ethnies dif-

férentes : Les Kabyles, les Berbères, les Nomades, etc. ... Un pays où les gens sont restés dans une misère ancestrale, une misère issue du moyen âge.

Cette partition, était-ce une bonne idée ? Là, n'est pas le problème !

Était-ce une idée capable de faire avancer la paix ? Voilà la vraie question ?

En attendant, cette idée en séduisait beaucoup. « *Il n'y a qu'à leur donner le massif de Collo, ils seront contents !* ». Cela ne revenait-il pas à créer des réserves « indigènes », un peu semblables aux réserves indiennes des USA ? Et alors ! Cela avait bien marché aux Amériques ! (9).

---

9 Si les réserves indiennes avaient si bien marché, c'est seulement après que l'Armée Américaine ait exterminé pratiquement tous les indiens. **En un siècle, la population indienne était passée de 1 million à 50 mille individus seulement.**

En 1830, la population de l'Algérie était estimée à environ 2 millions d'habitants (entre 1 et 3, suivant les historiens). En 1930, soit un siècle plus tard, les autochtones approchaient les 8 millions. **Même ordre de grandeur, mais pas même résultat !**

Pas de doute, les Américains sont des gens pragmatiques. Ils ont d'abord pensé à résoudre leurs problèmes internes avant de donner des leçons d'humanisme au monde.

Les Français sont « de doux rêveurs », des idéalistes et surtout des utopistes. Ils veulent d'abord donner des leçons de civilisation alors même qu'ils ne savent pas se donner les moyens pour appliquer leurs beaux principes et qu'ils n'ont, souvent, pas le courage d'aller jusqu'au bout de leurs idées généreuses. D'un côté, ils ont conquis le pays mais n'ont pas voulu conquérir les habitants. (Juste mettre au pas ceux qui osaient prendre les armes). Ils ont, avant tout, voulu respecter les traditions et les structures sociales. De l'autre côté, ils leur ont apporté quelques avantages de notre civilisation, l'instruction et la santé, mais avec parcimonie. Ils leur ont montré les techniques agricoles et les bienfaits de la révolution industrielle, mais sans qu'ils puissent vraiment en profiter. Ils leur ont parlé de démocratie et d'égalité mais en refusant de les intégrer comme des citoyens à part entière.

Toutes ces idées généreuses, dont la République Française s'était faite le porte-parole depuis la révolution, furent reçues dans une société archaïque et féodale. Les nantis, les chefs religieux et les propriétaires fonciers, ont rejeté ces idées, risquant trop de remettre en cause leur structure sociale. Le carcan de la religion leur a permis d'éviter la contamination des idées. Les autres, les petits, les indigènes (ou les prolétaires, si l'on préfère), ont été trop contents de ne pas sortir de leurs habitudes et de leurs coutumes. Là encore, la religion, paternellement conservée par le conquérant, servait de refuge à leurs ressentiments.

Ce n'est pas pour rien qu'un certain **Ferhat Abbas** demandait, au début de ses revendications politiques, la suppression des écoles Coraniques et le Français comme langue nationale. Notre pays n'a jamais su choisir entre un respect excessif des populations indigènes, qui a conduit à un total immobilisme, et une transformation radicale des modes de vie visant à une intégration complète. Plutôt que de chercher à créer une véritable nation Européenne en Algérie, nos politiques ont préféré, au cours des décennies passées, laisser s'accumuler les tensions et courir le risque d'un séisme dévastateur. ...

Je relève dans le commentaire d'un ouvrage sur LYAUTEY : « *Ce colonisateur ne passe pas pour un colonialiste. Il imposa, en effet, le respect des cultures et des traditions indigènes.* » Finalement quelle a été l'erreur la plus grave ? **Avoir été colonisateur ou ne pas avoir été colonialiste ? ? ?**

AÏN ABID Le 04/07/1961

Chers Tous,

*Voici ma lettre quotidienne. Je vois que vous êtes actuellement dépassés car je n'ai pas reçu de missive en provenance de la rue des Fabriques et, ceci, depuis samedi, je crois. Ce n'est, là, qu'une constatation et nullement un reproche car les lettres ne se sont jamais suivies, d'aussi près, depuis quelques temps. Il faut dire, et je me répète, qu'ici c'est la seule distraction de la journée. Aujourd'hui, je viens de recevoir une lettre de Jeannot. Lettre dont plus de la moitié est consacrée au vol à voile, bien sûr ! Que ne faut-il pas entendre : Il vient de faire sa « durée » de 5 h 45 en même temps que l'altitude du « D ». Il en est, maintenant, à plus de 58 heures de vol en planeur et il compte être bientôt lâché sur un appareil de performances. Dire que je suis ici à ne rien faire et qu'il me faudra encore attendre la saison prochaine pour recommencer à voler.*

*Ici, on prépare le déménagement qui doit avoir lieu, pour l'E.M.T.1., vendredi. Demain, nous irons probablement à Constantine en maintien de l'ordre. Ceci à cause du mot d'ordre lancé par le F.L.N., mot d'ordre qui a déjà fait du dégât à Alger.*

*Ce matin, nous avons été à la piscine de Constantine. Magnifique baignade dans une eau tiède, provenant de sources, très agréable, même par ce temps. J'espère qu'à Djidjelli, nous pourrons facilement profiter de la proximité de la mer.*

*Une autre nouvelle : Depuis ce matin, je suis « Cabot » (de nouveau). Cela a au moins pour avantage d'améliorer de 100 NF ma paye mensuelle et d'annuler les punitions qui pouvaient encore traîner à ce jour.*

*Il doit rester, dans un tiroir de mon bureau, des galons. Peut-être serait-il possible de me les envoyer dans une prochaine lettre.*

*Eh bien ! Maintenant je vous quitte et, en attendant de vos nouvelles, bons baisers à tous.*

**Louis-René**

## Quelques galons de plus.

Ce matin, le capitaine Charbonnier a fait irruption dans la Mechta Joyeuse en semblant manifestement en colère :

- *THEUROT, viens dans mon bureau ! m'a t'il lancé.*

C'est donc après moi qu'il en a. C'est bien la première fois !  
Je le suis dans l'autre pièce, il ferme la porte et me tend un papier :

-*Voilà, tu es nommé Caporal.*

Cela devrait être une bonne nouvelle mais je crains de comprendre d'où peut venir son apparente mauvaise humeur. Bien sûr, je ne me permets pas de lui dire que cette nomination me laisse plutôt indifférent. Au contraire, je me vois bien obligé de l'en remercier. Il reprend :

- *Oui, mais moi, j'ai demandé à ce que tu passes directement Caporal-Chef.*  
(C'est, là, une preuve de satisfaction de sa part car ce n'est pas l'usage)

- *Ta nomination m'a été refusée, compte tenu de tes antécédents !*

... ! ...

- *Parle-moi donc, un peu, de tes fameux antécédents.*

Je dois, évidemment, obtempérer et lui expliquer, qu'en France, j'ai déjà été nommé Caporal et que je n'ai conservé ce grade que très peu de temps, ayant été « cassé » presque aussitôt. Il faut bien que je lui donne quelques explications sur les raisons de cette anti-promotion.

Je tente de plaider ma cause : Faire son service en France, à proximité de sa famille, ce n'est pas si facile et j'ai eu tendance, durant cette période, à abuser des fausses permissions, à faire le mur et je ne sais plus quelles autres bêtises...

- *Et, bien entendu, tu t'es fait piquer ? J'acquiesce, l'air un peu penaud.*

- *Que veux-tu ! Il faut savoir accepter la discipline militaire, même si elle peut, quelquefois, paraître absurde.*

Je suis tenté de lui répondre que je suis d'accord mais ne risque t-il pas de croire que cet accord porte sur la 2<sup>ème</sup> proposition de sa phrase ? Mieux vaut ne pas préciser qu'en effet, je trouve la discipline totalement absurde.

- *En attendant, tu vois où t'on menées tes conneries ! Pour le galon de Caporal-chef, tu peux toujours attendre, à moins que tu ne veuilles remplir ? Ta*



*situation exige, maintenant, une période probatoire d'au moins 18 mois avant de passer au grade au-dessus.*

Là, je vois qu'il plaisante, car il sait très bien que j'attends la quille, pour dans moins de six mois, et que je n'ai guère envie de remettre ça.

Son petit coup de gueule est donc passé. Je pense que c'était surtout pour la forme. Par la suite, bien qu'il connaisse maintenant mes antécédents, son attitude, vis à vis de moi, ne changera pas, heureusement.

Bien sûr, je ne suis pas entièrement indifférent à cette nomination et il est dommage que je ne puisse prétendre à la paye ADL. (Après la Durée Légale) d'un Caporal-chef car cela commence à représenter un pécule intéressant.

Mais, comme le dit la chanson : « **NON, je ne regrette rien...** »

DJIDJELLI  
Le 09/07/1961

*Chers Parents,*

*Nous voici donc à Djidjelli. Depuis que je n'ai pas écrit, bien des choses se sont passées, et je ne sais vraiment plus par quel bout commencer !*

*Je remarque, tout d'abord, que, moins il y a de choses à raconter, plus je vous écris. Le mieux serait encore de reprendre tout dans l'ordre chronologique. Nous en étions restés à la journée du mardi, si je me souviens bien.*

*Mercredi matin 5 juillet, nous partions donc à Constantine pour un habituel maintien de l'ordre. Le mot d'ordre du FLN avait été observé car tous les magasins restèrent fermés dans la ville. Je précise que ceux des commerçants européens l'étaient tout autant. Cela peut s'expliquer par la crainte, car il n'est certes pas agréable de se faire briser une devanture ou piller une vitrine.*

*La grève n'était qu'un début car, dès 8 heures du matin, de nombreuses manifestations apparaissaient dans les bas quartiers de la ville. Les troupes appelées à Constantine étaient, cette fois, uniquement composées de la Légion et des deux bataillons du Régiment de Corée. Le reste du service d'ordre étant des unités de C.R.S. et de gardes mobiles en plus, bien sûr, des unités normalement résidentes dans la ville.*

*Il avait été annoncé qu'aucune manifestation ne serait tolérée et je peux dire que cet ordre fut plutôt suivi car les troupes chargèrent assez violemment et il y eut de la bagarre.*

*Un grand nombre de drapeaux Fells, brandis au bout de bâtons et matraques, furent récupérés. Cela se passa surtout dans les quartiers bas de la ville, quartiers de la Médina, de la Casbah et de Sidi Mabrouk. La libre circulation avait été complètement interdite aux Musulmans dans le centre européen de la ville. Les compagnies de chez nous appliquèrent la méthode qui consiste à se cacher dans les ruelles, sous les porches... et à laisser monter le flot pour charger ensuite de toutes parts et briser, ainsi, l'élan des manifestants. Il y eut quelques crosses brisées. Lorsque la foule se faisait trop serrée, ou ne refluaît pas assez vite, nos gars durent dégager à la grenade. Tout cela ne se passât pas, bien entendu, sans des blessés et des*

morts. Une cinquantaine de blessés parmi les forces de l'ordre. 200 blessés et 50 morts, parmi les manifestants, furent les chiffres annoncés.

*Un camarade, le sergent Gérard P., tentant de saisir un drapeau rebelle et assailli par plusieurs manifestants perdit son pistolet en voulant se dégager. L'arme, qu'il portait à la ceinture, avait sauté de son étui et la chaînette s'était décrochée. Pendant quelques minutes, ce fut une véritable partie de football, entre arabes et soldats, pour essayer de récupérer le P.A. Un émeutier réussit, enfin, à s'en emparer. Gérard plongea alors littéralement sur le type et se retrouva sous les pieds de la foule. Heureusement, les camarades qui étaient à ses côtés, réussirent à reprendre l'arme et mon copain put se dégager, bien content de pouvoir récupérer son équipement et de s'en tirer sans blessures.*

*Je rapporte, ici, ce petit fait pour vous montrer un peu ce que fut cette journée de bagarre. En fin de matinée, d'ailleurs, il y eut bientôt plus de coups de feu que de cris hostiles car les gars ne tenaient guère à se faire esquinter à coups de clés à molettes, de faucilles, de gourdins ou de pavés.*

*L'après midi fut beaucoup plus calme. La Légion en profita pour défiler en camion, drapeaux rebelles déployés, aux cris de « **Algérie française** ». Inutile de dire qu'ils furent très applaudis.*

*Ce qui nous surprit le plus fut d'écouter la radio de France : « A part quelques petites manifestations, l'Est algérien est calme ». Le soir, Radio Alger annonçait bien quelques heurts entre manifestants et forces de l'ordre et avançait prudemment le chiffre de 6 ou 7 morts !*

*Nous étions partis pour un jour et n'avions pas amené de matériel. Nous passâmes donc la nuit, qui suivit cette mémorable journée, sur le trottoir. Plus ou moins enroulés dans quelques couvertures car il fallait encore être là pour le lendemain.*

*Le 6 au matin, tout était calme et la vie avait repris, comme à l'ordinaire. Toutefois, à midi, les boutiques fermèrent à nouveau car les musulmans enterraient leurs morts. Il s'agissait de ceux qui avaient été ramassés par les familles car il en restait 27 à la morgue qui furent enterrés le plus discrètement possible.*

*Ces enterrements se firent dans un calme impressionnant. La population traversa la ville, cercueils en tête, portés à bras. Derrière, suivaient les*

*femmes et les enfants. Les hommes encadraient la procession, une file de chaque côté, se tenant par la main les uns et les autres.*

*Au cimetière, des rafales de P.M. et des coups de pistolets, partirent d'immeubles voisins, blessant quelques personnes. Etais-ce des activistes européens ou des H.L.L. ? Ceci est une autre question.*

*Notre départ pour Djidjelli, en raison de ces événements, fut donc remis de 24 heures. Le vendredi fut consacré au déménagement et à l'entassement de tout le matériel dans les camions. Ce fut une bonne journée de boulot. Le lendemain samedi, c'est-à-dire hier, nous partîmes de bon matin (à 4 h) pour Djidjelli via Constantine et El Milia. Le convoi, long de 10 Kms, mit 7 heures pour atteindre son point d'arrivée.*

*Je m'étais imaginé, pour ma part, et je crois bien qu'il en était de même pour tous, que l'on arriverait et qu'il suffirait de décharger le matériel pour se réinstaller, simplement, dans de nouveaux locaux. J'avais oublié que nous sommes à l'armée et que tout y est organisé, même la pagaille.*

*De pagaille, cela en était une belle ! Pas de place, personne ne savait ce que l'on devait faire ?*

*Nous dûmes monter les guitounes et débarquer le matériel, en vrac dehors, pour libérer les camions du train. Ceci nous donna un peu chaud et nous pûmes passer une excellente nuit en compagnie des mouches, des moustiques et des centaines de chiens, aboyant aux alentours.*

*Aujourd'hui, jour de repos. Ce matin, de 9 à 12 h, baignade. La mer est belle et la plage magnifique. Ensuite, excellent repas et sieste. De 4 à 6 heures, cette après-midi, baignade à nouveau. Quelques coups de soleil... Si cela pouvait continuer ainsi, cela aurait tout l'air de vraies vacances.*

*Nous remplaçons, ici, des unités d'infanterie, faisant partie de la 11<sup>ème</sup> D.P., qui se préparent à rentrer en France. Il faut donc attendre qu'elles soient parties pour que nous puissions nous installer dans leurs bâtiments. Quand je vois le trafic, qu'a nécessité notre déménagement, je m'inquiète un peu du boulot que doit représenter la traversée de la Méditerranée par une division toute entière.*

*La région est assez mal réputée. Dernièrement, deux convois ont été successivement attaqués par les rebelles. Cela a fait, chez nous, 10 morts et 50 blessés.*

*Quand nous sommes arrivés ici, nous avons été assez surpris de voir des slogans FLN peints sur les murs du genre : « **Vive Ferhat Abbas ! Pas de partition ! Tous, derrière le GPRA !** » .*

*Notre Commandant a même demandé au colonel, commandant le secteur, si la ville était encore tenue par les forces de l'ordre françaises ou par le GPRA ?*

*A part cela, le pays est superbe. Une magnifique mer bleu azur. Quelques dunes. En arrière, des champs où poussent les vignes et les plantes maraîchères : Tomates par hectares, melons et bien d'autres légumes que je n'ai pu identifier.*

*Pour l'instant, nous sommes installés dans un camp sous les chênes lièges et les sapins.*

*Je vais terminer, ici, le compte-rendu de ces derniers jours. En espérant que la régularité du courrier sera bientôt rétablie, je vous envoie, à tous deux, mes meilleurs baisers.*

***Louis-René***

## Manifestations musulmanes. <sup>(10)</sup>

(80 morts officiellement dans toute l'Algérie).

Journées de violences et journées exaltantes ! Avant de quitter la grande ville, (qui sait si nous y reviendrons ?), nous pourrions faire, durant ces deux jours, provisions de souvenirs. Nous repartirons, le cœur renforcé de nos belles certitudes, sur les intentions réelles de nos dirigeants.

Le G.Q.G. a décidé de frapper fort et est résolu à briser les manifestations qui ont été annoncées par le FLN.

Sans doute, les ordres viennent-ils de très haut ? L'intention apparaît de manière évidente dans le choix des unités chargées de la répression. <sup>(11)</sup>.

Nous pensons faire, pour cette dernière journée à Constantine, le sempiternel maintien de l'ordre, comme nous l'avons déjà fait tant de fois dans cette ville. Quelques patrouilles, quelques slogans hostiles, des uns ou des autres. ... La simple présence de quelques troupes supplémentaires étant suffisante, alors, pour calmer les esprits.

Il semble que cette journée de manifestations, à travers toute l'Algérie, ait été soigneusement organisée et, ceci, de longue date, par le G.P.R.A. Ce mouvement, après tous les revers militaires de ces derniers temps, avait besoin de montrer qu'il tenait encore la population en main. Notre haut commandement semblait, lui, en être informé et fermement décidé à démontrer que c'était l'armée française qui tenait toujours le pays. Le choix des unités, chargées de ce maintien de l'ordre, était significatif. En particulier, la présence de la Légion, dans les rues de la ville, était suffisamment exceptionnelle pour que nous puissions en déduire la détermination des autorités.

---

10

**5 juillet 1961, à Constantine :** « Cette journée organisée par le FLN répond au projet de partition de l'Algérie, c'est à dire au regroupement des Européens évoqué par le général de GAULLE entre le 28 juin et le 1<sup>er</sup> juillet 1961 lors d'un voyage dans l'Est de la France. »

SOLDATS EN ALGERIE. 1954 – 1962 JAUFFRET Jean-Charles - Page 129

11

Dans ce genre d'épreuve (je veux parler d'une manifestation) le choix des forces chargées de la contenir est déterminant et relève plus de la psychologie (ou de la politique) que de l'art militaire.

La fusillade de la rue d'ISLY à Alger n'en fut-il pas, aussi, un exemple frappant ?

Notre P.C. était installé, une fois de plus, sur la place de la Brèche, c'est-à-dire en plein centre de Constantine. Nous étions bien placés pour pouvoir assister à un spectacle, rare et passionnant. Dès le début de la matinée, les manifestants partirent, en rangs serrés, des bas quartiers de la ville. (Ce terme pouvant être pris au sens propre, étant donné la topologie de la cité). Les forces de l'ordre «traditionnelles», principalement les unités de gendarmerie mobiles, ceinturaient les quartiers européens pour en interdire l'accès aux manifestants. Les troupes dites «de combat» étaient postées en secondes lignes et ne devaient intervenir qu'en cas de débordement.

Notre commandement avait fait installer quelques postes d'observations, dans l'axe des grandes avenues, afin de pouvoir suivre l'évolution des événements.

Dès le début, ces postes nous signalèrent, par radio, que «l'affaire était chaudement engagée», que les manifestants cognaient durement sur les gendarmes et que ceux-ci essayaient de riposter. Nous avions un peu l'impression de suivre un match sportif à la radio.

L'action brusquement s'emballa.

Un opérateur radio annonça d'abord :

- *Les gendarmes se sauvent... les gendarmes se sauvent !*  
Ceci fut vite confirmé par les autres observateurs, le tout agrémenté de commentaires tels que :
- *C'est la débandade ! ... Les gars, nous n'avons jamais vu les pandores courir aussi vite !*

Au P.C., c'était loin d'être l'affolement. Je dois même dire que, la plupart d'entre nous, étaient excités à l'écoute de ces informations. Nous nous souvenions, encore, de l'attitude des gendarmes, au mois de décembre dernier, et nous n'avions pas une très grande opinion d'eux. Quant à nos officiers, ils semblaient, eux aussi, se réjouir de ce qui se passait, caressant sans doute l'espoir de montrer la détermination des forces opérationnelles. Avec quelques-uns de mes camarades, nous nous sommes un peu avancés et avons juste eu le temps de voir les derniers gendarmes courir se réfugier derrière nos lignes.

C'était au tour du Bataillon de Corée d'entrer en action. (Nous utilisons, les uns et les autres, toujours le terme de bataillon, bien que nous soyons maintenant un régiment et que, cette fois-ci, les deux bataillons soient présents ensemble).

Nos troupes partirent donc, en direction des quartiers bas de la ville, à la rencontre d'une meute hurlante et montante. Tout cela avait de quoi produire un choc des plus violents. D'après nos observateurs, qui commentaient toujours la rencontre, il n'y eut pas de choc. - *Il fallait voir cela... !* Les compagnies de combat s'avancèrent en ordre serré. Nos fantassins étaient équipés, pour cette journée, de fusils armés de baïonnettes. Le fusil MAS 56 n'est pas très grand mais la baïonnette modèle U.S. en faisait une arme impressionnante, particulièrement bien adaptée au combat rapproché.

Est-ce la vue des baïonnettes, la vue des bérets noirs, la vue de tous ces gars qui semblaient si fermement décidés ? C'est, probablement, tout cela ensemble qui stoppa net l'avance de cette foule en furie. Il s'ensuivit des mouvements de reflux et un début de panique parmi les manifestants. Ces mouvements tentèrent d'être réprimés par l'encadrement rebelle qui parvint difficilement à éviter la dispersion de leurs troupes.

Après cela, le grand élan révolutionnaire du matin était bien cassé et le reste de la journée se passa en échauffourées, entre des petits lots de manifestants tentant de se regrouper et les nôtres, les matraquant avec beaucoup de persévérance, grenadant et tirant s'il le fallait, ceci sans état d'âme.

C'est dans ce contexte que se situe l'anecdote de mon ami Gérard. Cela situe bien la nature des contacts qui s'établirent alors. Cela montre, aussi, la cohésion existante au sein de nos sections. Gérard s'en tira au mieux parce que les autres soldats, ses copains, ne l'abandonnèrent pas et, au contraire, firent tout leur possible pour le sortir de ce mauvais pas.

Le clou de la journée fut, sans conteste, le défilé de la Légion.

A l'évocation de ce souvenir, je suis tenté de dire : « *qu'ils étaient beaux les légionnaires* ». (<sup>12</sup>). C'est facile ! Pourtant, ce n'est pas simplement une parodie approximative d'une chanson connue. C'est le sentiment que nous ressentions, tous, à voir passer ainsi, dans leurs camions, ces fameux soldats, brandissant les trophées, ce matin pris à l'ennemi, les trop célèbres drapeaux verts et blancs. (<sup>13</sup>).

---

**12** « **LEGIO PATRIA NOSTRA** » Leur devise, aussi, était belle et fière ! Nous l'avions souvent lue sur leurs camions et sur les fanions arborés par leurs Jeeps. Nous avions, alors, l'impression que cette gloire, la gloire des légionnaires et aussi la gloire des bérets noirs, rejaillissait sur l'armée française toute entière.

**13** Avec le recul, je me rends compte que la violence de cette répression ne constituait pas forcément une journée de « gloire » pour l'Armée française.

Nous étions loin de « l'action civilisatrice » et de la pacification dont j'ai pu parler, à plusieurs reprises, dans mon récit.

Ce qui est étonnant, aussi, c'est la mobilisation des masses au mot d'ordre donné. Nous fûmes, également, bien forcés d'admettre que les Arabes firent preuve, le lendemain, d'une retenue et d'un calme impressionnant, quand ils allèrent enterrer leurs morts.

Pour moi, ces événements me renforçèrent, de façon définitive, dans l'espèce de phobie que j'éprouve, encore, envers tout ce qui est mouvements de foule, manifestations de masse et, aussi, méfiance instinctive vis-à-vis des forces de l'ordre ou forces de répression (ce qui est la même chose).

Cette sensation, je l'avais déjà ressentie en décembre dernier lorsqu'on nous avait demandé de réprimer les expressions de mécontentement venant des Européens.



La Légion, qui est intervenue ce jour là, c'est la 13<sup>ème</sup> DBILE (Nous disons plus simplement DBLE). C'est-à-dire la 13<sup>ème</sup> Demi Brigade d'Infanterie de la Légion Etrangère.

Nous savions que, pour notre régiment, cette journée était probablement la dernière dans cette ville. Nous restions, tous, pourtant persuadés que le slogan, tant de fois répété, de « **ALGERIE FRANCAISE** » résonnerait longtemps encore dans la cité.

*Commentaires du 09 juillet 1961 (suite ...)*

## DJIDJELLI.

La route est longue, nous avons mis 7 heures pour atteindre notre nouveau lieu de résidence. Longue ? Pas vraiment ! De Constantine à Djidjelli, sur la carte, il y a exactement 146 Kms et c'est une route nationale.

Tout d'abord, il a fallu se regrouper à la sortie de la ville, au Hamma pour être précis. Les compagnies de Combats des 2 Bataillons, plus les États-majors et la CCAS, tout cela faisait du monde et beaucoup de véhicules. 10 Kms de convoi, un déplacement qui ne devait pas passer inaperçu. Il est vrai qu'il n'était pas le seul en Algérie.

La route, dont je parle, suit le Rhummel. Après la sortie des célèbres gorges, nous quittons la fière cité (Cirta), perchée sur son rocher. Le cours d'eau fait une tentative pour couler vers le Nord mais la barrière du fameux Sidi Driss fait obstacle. Il la longe en se dirigeant vers l'Ouest. Pas pour longtemps car, bientôt, il rencontre l'Oued El Kebir qui lui vient de l'Ouest justement. Les deux torrents se retrouvent face à face. Il faut bien que quelque chose cède. C'est la montagne qui a cédé ! L'impétuosité (à certaines périodes de l'année) des courants a taillé, plein Nord, une voie vers la mer. Cela ne s'est pas fait sans combat. L'eau a coupé, dans le rocher, une brèche comme, en d'autres lieux, Roland a pu le faire à l'aide de son épée Durandal.

C'est impressionnant ! En approchant, on voit bien l'énorme masse de rocher et l'on devine l'entaille par laquelle les eaux se sont glissées. Mais la route ? Comment va faire la route ? Il est évident que cela n'a pas été prévu pour le passage des humains. Aux ingénieurs de se débrouiller ! Ici commencent les gorges de Ben-Haroun <sup>(14)</sup>. Nous obliquons vers le Nord et, sur notre droite, nous voyons le Djebel M'Sid Aïcha qui nous domine de ses 1462 m. De l'autre côté, c'est la chaîne du Zouarha qui, lui, atteint 1292 m. (seulement).

Nous avons le temps de contempler ces montagnes car le convoi s'arrête et attend. Par les temps qui courent, on n'entre pas dans ces gorges comme dans une station de métro. La route, chaque jour, doit être ouverte. Cela veut dire que des gens, des militaires de préférence, s'assurent d'abord, qu'il ne semble pas y avoir de danger. (C'est le « semble » qui à de l'importance, car rien n'est garanti). L'ouverture est d'abord faite par l'aviation. Une patrouille de T6 fait un passage entre les rochers pour s'assurer que tout est normal. Des Pipers se relaient, en permanence, pour signaler, du haut des cieux, toute présence indésirable.

---

14

**Gorges de Ben-Haroun :** C'est le nom actuel, sur la carte Michelin, après l'indépendance. Je ne sais pas si c'était déjà ce nom à l'époque ? Nous disons plus simplement « **Gorges d'El Milia** ».

C'est seulement une fois que la « couverture » avion est en place que la gendarmerie Mobile s'aventure dans le passage. Ils sont équipés d'automitrailleuses. Et certaines d'entre elles restent postées sur des refuges le long de la route. Il faut ajouter que les gorges succèdent aux gorges. Le Rhummel a perdu son nom dans le choc. C'est maintenant le fleuve El Kebir qui se fraye un passage jusqu'à la mer. Il y a encore le Sidi Marouf et le Ta Fortas (1343 m.) qui écrasent le paysage. Cela se dégage seulement un peu avant d'arriver à El Milia.

En Septembre dernier, pour l'opération Rubis II, nous étions déjà passés par ces gorges. Le convoi était moins important mais il fallut attendre, de la même manière, l'ouverture. Le « bleu », que j'étais, eut l'occasion d'entendre, de la part des anciens, bien des récits de drames de la route « Constantine – El Milia ».

Ce ne sont pas tant les mines, ou les embuscades, qui sont à craindre (un peu, tout de même), que les tireurs isolés. (Ceux que l'on appelle les snipers). Il est tellement aisé, pour un individu, de se dissimuler dans les rochers et viser soigneusement la cible facile d'un chauffeur, ou d'un gradé, à l'avant d'un véhicule.

Apparemment, les types qui pratiquent ce genre de sport sont forts habiles. A grande distance et sans fusil à lunette ils ont déjà, à leur actif, un certain nombre de « coups au but ». Pour ne pas se faire repérer (et se faire arroser), ils ne tirent qu'un nombre limité de coups. Leur impunité les rend, ainsi, d'autant plus redoutables. Mis à part le danger représenté par les rebelles, les gorges sont, en elles-mêmes, imposantes.

Certes, d'autres défilés, en Algérie, sont renommés comme « les portes de fer » ou, tristement célèbres, comme les gorges de Palestro. Ce pays ne manque pas de montagnes et de cours d'eau sauvages. Ce mélange fait que, de tels accidents géologiques, foisonnent. La route est impressionnante. Souvent en corniche, accrochée à la paroi, surplombant le fleuve, elle semble très bien entretenue. Tout le long du fleuve, d'énormes bancs de galets, emprisonnés dans du grillage, constituent des enrochements destinés à protéger les berges de la furie des eaux. D'autres bancs identiques, parallélépipèdes démesurés, partent des rives, perpendiculairement au lit, de façon à briser la violence du courant. Pour l'instant, le dit fleuve, n'est qu'un vulgaire oued, dont on voit scintiller quelques flaques entre les blocs et les lauriers.

Enfin, nous finissons par atteindre, sans problèmes particuliers, El Milia. Aucun souvenir de cette ville ! L'avons-nous traversée ou contournée ? Je suis incapable de le dire. Nous roulons toujours sur la nationale et le paysage s'élargit maintenant. Les montagnes abruptes sont devenues des collines couvertes de végétation. La mer ! Ça y est, nous la découvrons ! C'est la grande bleue, la Méditerranée.

Superbe ! La route a obliqué vers l'Ouest et nous longeons la côte. Nous découvrons un autre pays (encore une fois !), les vignes et les cultures ... Djidjelli, enfin, avec ses maisons basses aux toits rouges, ses avenues plantées de beaux arbres et de palmiers et puis, voici notre résidence : Le camp Chevallier.

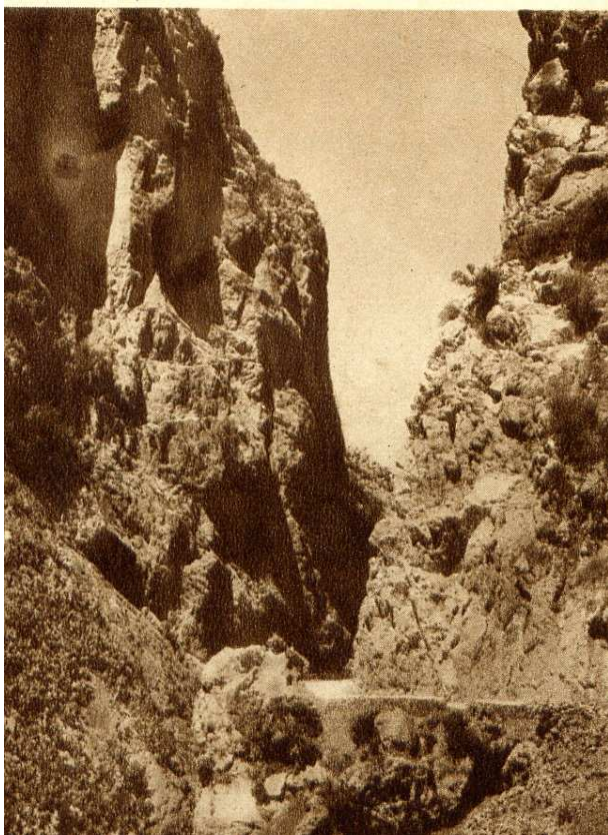
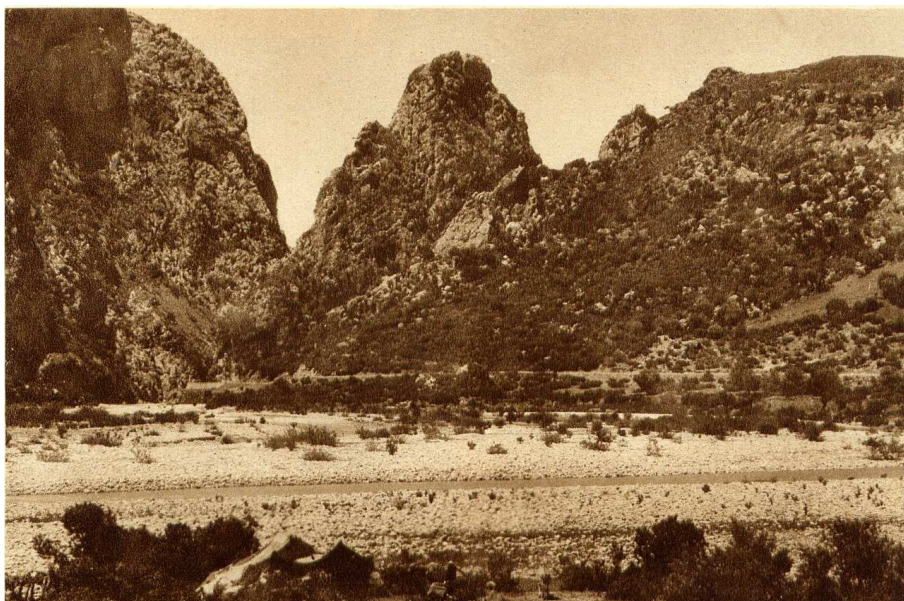
Dommage ! L'organisation militaire a un peu cafouillé (une fois n'est pas coutume !). Nous avons l'impression d'arriver trop tôt et de n'être pas attendus.

Après avoir déjeuné de rations, nous débarquons le matériel, tout le matériel ! Il faut bien rendre les camions. Nous installons, ensuite, les tentes. Beaucoup de choses resteront en plein air. Il fait un temps superbe et nous supposons qu'aucun orage n'est à craindre. Cela vaudra mieux pour nos affaires. Quand notre installation provisoire est terminée, il est bien 16 heures et il fait chaud. Nous ferions bien une petite sieste à l'ombre des chênes lièges, à moins que. ...

Le Lieutenant intercède auprès du Commandant. Point n'est besoin de parlementer longtemps. La cause est entendue avant d'être plaidée :

***-Tout l'E.MT.1 va à la plage !***

Une bonne façon pour terminer une longue journée.



1961\_07\_015      Cartes  
postales des gorges d'El  
Milia

DJIDJELLI  
Le 14/07/1961

*Bonjour à tous deux,*

*Quel jour sommes-nous aujourd'hui ? Voilà la question que je commence à me poser avant de commencer cette lettre. Je ne suis certainement pas très bien réveillé ce matin (Il n'est que 8 h) car un jour comme celui-ci se remarque, tout de même, puisque ce matin nous avons eu, comme petit déjeuner, du café au lait, des croissants et des brioches.*

*Les lettres affluent en ce moment et c'est avec plaisir que je lis des nouvelles de Melun et des environs. Deux grandes lettres hier, car le courrier est assez irrégulier. Il faut que je vous raconte comment le courrier a été distribué ces derniers temps : Quand nous étions en maintien de l'ordre à Constantine, tout notre courrier est parti à Djidjelli, je ne sais pour quelles raisons...*

*Deux jours plus tard, nous faisons route pour cette ville. Le vague-mestre crut bon, alors, de refaire réexpédier ce même courrier, par avion, pour ... Aïn Abid.*

*Ensuite, eh bien ! Il fallut attendre le convoi suivant pour que nous reviennent, enfin, toutes nos missives, tant attendues.*

*Vous voyez la confusion qu'un tel déplacement peut entraîner. Tous ces militaires de carrière qui devraient, pourtant, être habitués bien plus que nous, pauvres soldats issus du civil, à une grande mobilité, sont complètement perdus dès qu'on leur parle de changer, un tant soit peu, leurs habitudes ou de bousculer leurs fonctions.*

*Quand nous étions à Aïn Abid, nous n'étions, somme toute, pas très éloignés de Djidjelli. J'avais toujours eu un peu l'espoir de visiter cette région à l'occasion d'une opération. D'autant plus que, lorsque je suis arrivé en Algérie, le Bataillon y avait été récemment faire un tour et les anciens m'en avaient parlé. Ce n'était donc pas dans le domaine des choses complètement irréalistes. Ce n'était pas, néanmoins, un espoir qu'il fallait trop attendre.*

*De là à penser qu'un jour j'aurais à y séjourner... Il y avait loin !*

*Cette coïncidence n'a, bien sûr, rien de vraiment extraordinaire. Après tout, nous sommes toujours dans le Nord Constantinois et des déplacements d'unités, à travers toute l'Algérie, ont déjà eu lieu. Les derniers événements (ceux d'avril) ont certainement été pour quelque chose dans notre mouvement vers ce coin.*

*C'est pourtant avec un peu de surprise, et aussi de plaisir, que j'ai appris que nous allions séjourner dans la région même où est né mon Grand-père, région dont vous m'aviez déjà quelque peu parlé.*

*Je vois que tu te souviens encore bien, Maman, des noms des villages et des oueds du coin. C'est autour de Taher que le pays est le plus cultivé. S'il y a encore pas mal d'hectares de vignes, ce n'est plus maintenant l'unique production. Il faut voir les magnifiques jardins maraîchers qu'irriguent les oueds descendant de la montagne. Je n'ai jamais vu de tomates cultivées sur une aussi grande échelle. Ce sont de véritables champs. Leurs pieds s'accrochent à des grilles en lattes entrecroisées et, sous ce soleil, les fruits donnent toute la saison. Entre chaque pied, la terre est propre, nettoyée de toutes traces d'herbes et creusée de petites rigoles où l'eau ruisselle plusieurs fois par jour. Tout autour, sur les pentes, c'est la forêt de chênes liège et de pins maritimes. A part cette bande côtière, formée par les embouchures des cours d'eau, la montagne, qui borde cette région, est aussi sauvage que le massif de Collo et encore plus élevée puisque dépassant les 1500 mètres en certains points.*

*La région est, certes, bien moins tranquille que du côté d'Aïn Abid et il ne s'agit pas de se promener seul en Jeep, comme nous en avions coutume auparavant.*

*Il paraîtrait que le commandement, qui nous a précédé, manquait un peu d'énergie. Comme le régiment de Corée a une certaine réputation à tenir, les officiers proclament que cela va changer et qu'ils attendent une manifestation pour le montrer.*

*Pour l'instant, nous effectuons patrouilles de nuits et contrôles de la population mais, fort heureusement, rien ne s'est encore produit.*

*Tant que la France proclamait sur tous les tons : « L'Algérie c'est la France ! » ou plus modestement « Nous n'abandonnerons jamais l'Algérie ! », la majeure partie de la population était derrière les forces de l'ordre. Sans doute pas par une réelle conviction politique mais, plus pro-*

*saïquement, parce que la France représentait la continuité, la sécurité, l'Ordre en un mot.*

*Aujourd'hui, les uns et les autres se posent trop de questions. Il semble dorénavant possible que le pays puisse, un jour ou l'autre, changer de main. C'est du moins l'ambiguïté que la politique, de nos dirigeants actuels, laisse planer. Dans ces conditions, il semble plus normal que les différents habitants de ce pays soient plus enclins à écouter les dirigeants des mouvements clandestins, les provocateurs, le FLN, voir l'OAS. Il faut être opportuniste et savoir se préparer les bonnes grâces de ceux qui seront peut être, un jour, les maîtres du pays.*

*Devant une telle évolution, on ne peut regretter qu'une chose : C'est de s'être obstinés, pendant 6 ans, dans une politique que l'économie de notre pays n'était guère en mesure de soutenir. Je crois que, pour gouverner, il faut savoir juger des forces dont on dispose et ne pas vouloir agir au-dessus de ses moyens.*

*Il est, au fond, facile de dire que personne n'a de véritable responsabilité dans cet état des choses. Avant De Gaulle, quand le conflit à été engagé, les différents chefs de gouvernement de la 4<sup>ème</sup> n'avaient guère de possibilité d'agir.*

*Plus tard, tout arrêter brutalement, et unilatéralement, demandait un gros effort tant dans la politique que dans l'évolution des mentalités et il était compréhensible que certains n'aient pu l'admettre. Pourtant quel espoir, et sans doute quelle occasion manquée, que les journées qui ont suivi le 13 mai 1958. Si cela avait été fait alors, les dirigeants du FLN auraient été en moins bonne situation et donc moins exigeants. Tout n'aurait-il pas pu s'arranger, comme cela s'est fait dans les autres colonies ? Il ne faut jamais avoir l'air de céder mais plutôt paraître donner.*

*Certes, tout cela n'est que discussion mais nous avons parfois l'impression que nous allons vers un grand gâchis.*

*Par le dernier courrier, j'ai également reçu une lettre de la Frangine. Elle n'en dit pas lourd (elle a pourtant une bonne langue) mais elle a l'air contente du pays et surtout du soleil.*

*J'ai reçu un envoi de bouquins. Cela me fait une bonne collection à lire et j'ai immédiatement attaqué : « Soleil au ventre » de Jean Hougron. A propos de colis, je vous ai expédié un retour de bouquins et un autre paquet contenant un pouf et un sac de sport. Vous avez dû les recevoir, maintenant.*



*Je n'avais pas l'intention de vous les faire parvenir de suite, mais le manque de place, suite au déménagement, m'a obligé à précipiter mes envois. Réserver le petit sac à Francette pour sa fête puisque c'est dans ce but que je l'avais acheté.*

*Voici près de deux heures que j'écris. Vous ne mettrez, certainement, pas ce temps là à me lire... Comme j'attrape tout de même chaud à ce travail, je vais maintenant me reposer un peu.*

*A bientôt de vos nouvelles et en attendant de vous lire, recevez mes meilleurs baisers.*

***Louis-René***



1961\_07\_020 DJIDJELLI. Le camp CHEVALLIER

## Entrées gratuites au stade de DJIDJELLI.

En relisant « le journal de marche de l'E.M.T.1 », je m'aperçois qu'arrivée le 9 juillet à Djidjelli, notre unité ne perd pas de temps pour effectuer la reprise en main du secteur. Dès le 12, nous effectuons une opération de contrôle dans la ville et sa périphérie.

Dans mon courrier du 9, je cite la réflexion de notre Commandant, s'adressant au Colonel du secteur, et lui demandant si « *la ville était tenue par les forces de l'ordre ou par le G.P.R.A. ?* ». Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il semble régner, ici, un certain laxisme et que le F.L.N. doit s'y sentir « comme un poisson dans l'eau ».

Donc, nous ne traînons pas et, très tôt ce matin là, aidés par la gendarmerie et la police, nous encerclons les quartiers et en faisons sortir les habitants, pris au saut du lit. Les F.S.N.A. mâles sont regroupés, sous bonne garde, sur le stade en attendant que la police puisse procéder au contrôle de leur identité.

Nous autres, soldats, n'aimons guère ce genre d'action, certainement pas plus, d'ailleurs, que ceux qui la subisse. Cela signifie des heures d'attente, où notre seule activité consiste à surveiller les gens, qui ont été ramassés, en attendant qu'ils puissent, les uns après les autres, présenter leurs papiers à un fonctionnaire de police.

C'est ainsi que je me retrouve, vers les 6 heures du matin, sur l'un des terrains de sport, à garder environ 300 arabes que nous avons fait asseoir au beau milieu de la surface. Je dispose de notre camion d'escorte, le Dodge 6x6 équipé de sa mitrailleuse AA 52 et, pour ce faire, je suis accompagné du chauffeur du camion et de deux soldats.

Les heures passent, les gens sont calmes, nous nous ennuyons ferme.

Vers les dix heures, la fraîcheur du petit matin n'est plus qu'un lointain souvenir. « Mahomet », ou son gendre « Ali », commence à chauffer sérieusement.

Heureusement que nous avons l'ombre de nos bérets pour nous garantir un peu de l'ardeur du soleil. Nos protégés, eux, commencent à s'agiter. Certains veulent même se lever. Nous commençons par les rabrouer sérieusement : - *Tout le monde reste assis. Personne ne bouge ! ...*

Malgré cela, l'agitation continue. Que veulent-ils ? Ils parlent tous en même temps. Notre chauffeur perd son calme. Il saute dans le camion et arme la mitrailleuse. Je lui crie : « Arrête ! Descend de là ! » Puis je m'avance vers les Arabes et ordonne le silence : - *Tout le monde se tait. Ceux qui ont quelque chose à dire lèvent le bras !* Je crois que tous ont levé leurs bras.

Je m'adresse à celui qui est le plus près de moi :-*vas-y ! Parle !*

- *Tu vois pas le soleil sur nos têtes ? Nous, on en peut plus ! Tu dois pas nous laisser là !*

- *Mais... Ce sont les ordres. ...»*

Heureusement, un autre me dit : - *Tu vois les arbres là bas ? Si tu nous dis d'y aller, nous on sera bien et je te promets qu'on bougera pas.*

Le terrain est bordé d'une allée de grands eucalyptus. Effectivement, nous pouvons les laisser s'installer là dessous, cela ne sera pas plus difficile de les surveiller qu'au milieu du terrain. Si un officier me fait une réflexion, je me fais fort de lui expliquer les raisons de notre transfert.

Le reste de la matinée se passe sans autres problèmes. Nos arabes sont allongés sous les arbres et, n'ayant rien de mieux à faire, commencent la sieste de la journée. Nous, nous ne pouvons pas en faire autant, tout de même !

Enfin, vers midi, l'officier de renseignements arrive accompagné des fonctionnaires de police. Une table, garnie de boîtes de fiches, est installée en bordure des eucalyptus. Les types se mettent en file et, un par un, présentent leurs papiers d'identités. Les cartes passent par les mains de deux ou trois personnes qui cherchent à détecter les fausses cartes. Ensuite, un policier, qui semble spécialiste, recherche si la personne est déjà fichée. Quelquefois, l'un d'entre eux présente un nom approchant, ou est du même douar ou de la même famille, qu'un suspect. Cela peut soulever quelques questions. Ce jour-là, cela n'ira pas plus loin. Les gens pourront rentrer, ensuite, tranquillement chez eux.

Je me suis déjà demandé à quoi pouvait servir ce genre de contrôle ?

Les activistes du F.L.N. ne sont tout de même pas assez fous pour se laisser prendre dans ce genre de piège !

Cela a, tout d'abord, un but psychologique : Montrer que nous sommes là. Empêcher, justement, les rebelles de trouver refuge parmi la population. - *La place des H.L.L.s, c'est le djebel, on n'en veut pas dans les villes !.* m'a dit un jour un officier.

Et puis, si malgré tout, ils se sentent plus protégés, parmi leurs coreligionnaires, un bon coup de filet peut quelquefois ramener un gros poisson.

Après en avoir fini, fort tard tout de même, avec ces fastidieux contrôles, nous terminerons la journée par un bon bain de mer.

Le lendemain midi, je suis de corvée de soupe. Cela consiste à aller chercher le repas, du service, aux cuisines. A cause des permanences, téléphone et radio, que nous devons toujours assurer, nous avons obtenu de prendre nos repas dans nos services. Ceci nous évite la promiscuité et la bousculade du réfectoire. N'ayant pas

le droit d'utiliser les véhicules pour nos déplacements à travers le camp, deux d'entre nous se dévouent à tour de rôle pour transporter les gamelles.

Nous sommes dans la file, attendant notre tour, quand je m'entends interpeller : « **Caporal ! Caporal** » crie quelqu'un en me faisant de grands signes.

Il s'agit d'un Arabe travaillant aux cuisines. Ils sont plusieurs, en effet, à travailler dans le camp, comme salariés, employés à des tâches diverses.

Celui qui cherche, ainsi, à attirer mon attention, en m'appelant et en faisant des grands signes, me déclare :

- *C'est toi qui nous a gardés, hier matin, sur le stade !*

Il continue :

- *J'ai dit à mes copains, **n'ayez pas peur**... Lui, je le connais. **Il est gentil** !*

Résultat : Double portion de frites, que je peux ramener triomphalement au bureau.

Bien sûr, je suis content que mon attitude d'hier ait permis que tout se passe au mieux et que ce cuisinier m'en témoigne, ainsi, son amitié.

Tout de même ! Je suis un peu vexé. Ce terme de « **gentil** » m'a valu quelques ricanements parmi les copains. Il y a toujours, parmi nos camarades métropolitains, des individus qui ne comprennent pas que « l'on puisse être gentil envers les Arabes ».

DJIDJELLI Le 17/07/1961

*Chers Parents,*

*Vous venez de passer le pont du 14 juillet. Je ne sais pas encore où il fut franchi, d'ailleurs, mais j'espère qu'il fut agréablement franchi et que le temps lui-même ne vous a pas été défavorable.*

*Ici, pour l'instant, tout est calme, nous n'avons pas l'avantage d'être dans l'agglomération comme à Aïn Abid. Il faut, pour pouvoir sortir du camp, poser une permission et passer par le poste de police.*

*A l'intérieur du camp, les distractions sont rares, à part un foyer ne sachant vendre que de la bière. Nous n'avons pas, à notre disposition, le spectacle de la rue d'un village indigène avec les animations des jours de marché ou l'arrivée des nomades.*

*Ceci est dommage car Djidjelli est tout de même une petite ville assez européenne.*

*Néanmoins, à l'occasion du 14 juillet, nous avons pu sortir et en avons profité, avec quelques camarades, après avoir exploré la cité, pour nous asseoir sur les chaises d'un petit restaurant qui présentait un menu quelque peu différent de celui du réfectoire (même amélioré). Mis à part la soupe, les frites, le beefsteak, le melon et le raisin, il y avait de grands « trucs » jaunes ressemblant un peu à des soles ou des limandes frites. Ces « trucs » contenaient des pépins blancs et étaient pourtant d'un goût délicieux. Après les avoir dégustés, nous nous renseignâmes à leur sujet. Incapables de mettre un nom sur ce mets, nous craignons que cette spécialité du pays soit d'une composition peu appétissante. Il aurait été malheureux, dans ce cas, de laisser de côté une nourriture qui ne demandait qu'à se laisser manger.*

*Il s'agissait de « beignets de courgettes ». Or, pas un de ceux qui étaient à table ne connaissaient et, bien sûr, n'aimaient les courgettes.*

*Mis à part cela, la plus grande activité de la journée est la baignade. Mon camarade Claude, qui est à « 35 au jus », vient tout juste d'apprendre à nager grâce à la fréquence de ces bains. Comme quoi l'armée sert à quelque chose !*

*Pour moi, mise à part la mer que j'apprécie, comme vous pouvez le croire, il me reste encore deux grandes activités : Tout d'abord, je pèle.*

*Ceci n'est d'ailleurs pas un privilège qui m'est réservé, car, avec le soleil, les peaux changent vite de tons. Ensuite, je lis. Il faut dire qu'avec le dernier arrivage de bouquins, j'ai eu du boulot et je pense, tout de même, en avoir pour quelques temps. J'ai commencé, actuellement, « Clochermerle », histoire qui tourne autour d'une pissotièrre et qui déchaîne tout le village en regroupant autour du maire d'un côté, du curé de l'autre, un peu le « petit monde de Don Camillo » mais en plus profond, tout en restant d'un ton très humoristique.*

*L'avantage de notre inactivité, et des chaleurs actuelles, réside dans l'utilisation minimum du linge. En effet, depuis quelques temps, plus de maillots de corps, plus de chemises ni de chaussettes à laver. Il reste tout juste le slip et le pantalon que l'on ne peut tout de même pas éviter de mettre.*

*Derniers petits faits notables de la vie ici : Il faut que je change la pile de mon poste. Celle ci a fait deux mois et demi et je ne l'ai pas économisée. Mon rasoir électrique est tombé, momentanément, en panne. Le fil s'est coupé de nouveau, à l'autre extrémité, cette fois. Grâce à l'intervention du dépannage radio et d'un fer à souder, tout est rentré dans l'ordre.*

*Là dessus, n'ayant plus rien à dire, tout au moins aujourd'hui, je n'ai plus qu'à vous envoyer cette lettre en y joignant mes meilleurs baisers.*

**Louis-René**



1961\_07\_110

Juillet 1961 : Permission pour la ville.





1961\_07\_120 Juillet 1961 : La mer à Djidjelli. Au fond, très loin, ... la France.

## **Regrets et satisfactions.**

La plage, la ville, ces vacances s'annoncent, vraiment, sous un jour des plus agréables. Je veux dire que nous serions presque disposés à oublier que nous sommes, ici, de ce côté de la Méditerranée, contre notre gré.

A part quelques opérations de police, nous ne sommes pas à plaindre. Dire le contraire serait faire preuve de beaucoup de mauvaise foi.

Pour l'instant, en tout cas, nos officiers nous laissent la bride sur le cou.

Le pays est beau. La seule chose que nous regrettons, peut être, (et encore), c'est de ne pouvoir retourner en permission à la grande ville. Constantine n'est pas très loin ... Elle est au bout du monde.

Nous avons compris, l'autre jour, en franchissant les gorges d'EL MILIA, qu'une porte s'était refermée sur la région où nous avons vécu jusqu'alors..

Si nous revoyons, un jour, ce décor fabuleux, ce sera à l'occasion d'autres événements dramatiques, si l'on a besoin de nous.

Quelques jours plus tard, des copains m'ont dit :

- *Tu viens à la plage avec nous ? On a trouvé un coin où personne ne viendra nous déranger.*

Je suis partant, bien entendu. A la sortie de la ville, la nationale, par où nous sommes venus, longe les dunes. Nous empruntons un chemin qui les traverse et arrêtons notre Jeep sur le sable face à la mer.

- *Tu vois, on laisse nos armes dans la voiture. Ici, il n'y a personne !* me dit le chauffeur qui est déjà venu.

J'hésite d'abord, puis abandonne mon arme comme les autres. Je me prépare pour la baignade. ... Non ! Je ne suis pas d'accord !

Je reviens monter la garde auprès du matériel. Tant pis pour la baignade ! Au retour, je dirai à mes camarades ce que j'en pense. C'est un coup que l'on peut peut-être faire une fois, deux à la rigueur, mais, tôt ou tard, nous aurons un pépin.

Dorénavant, nous irons à la plage avec deux véhicules, dont le 6x6 d'escorte. Pour le bain, nous nous partagerons en deux groupes, l'un fera trempette pendant que l'autre assurera la surveillance.

Les copains accepteront facilement. Je n'étais pas le seul à ne pas être tout à fait rassuré.

DJIDJELLI Le 20/07/1961

*Chers Parents,*

*Une avalanche ! Jamais vu autant de courrier : 4 lettres ce matin et une ce soir : C'est-à-dire 5 dans la journée. Il faut dire que je commençais à m'impatienter car, depuis le début de la semaine, il n'y avait absolument rien. A croire que l'encre avait séché.*

*Des lettres du 17, du 18 et du 19 en provenance de Melun, Paris, Gérardmer et Châtenois. Je crois que, décidément, la régularité et le bon fonctionnement de la distribution du courrier ne sont pas encore rétablis. J'ai d'abord reçu vos 2 dernières lettres des 17 et 19, ce qui rendait assez confus ce que vous m'y racontiez. J'ai reçu, seulement ce soir, votre première lettre datant du 15 qui m'a enfin permis d'avoir un peu de clarté dans tout cela.*

*Le 21/07/1961 (Toujours à Djidjelli).*

*Je reprends, ce matin, la lettre commencée hier soir. Un peu de travail a interrompu mon courrier et l'absence de lumière artificielle m'a obligé à attendre que le soleil, toujours aussi chaud d'ailleurs, veuille bien m'éclairer de ses rayons.*

*Moi qui pensais que, comme les jours précédents et que, comme ici, le pont du 14 juillet avait été une réussite météorologique, par vos dernières nouvelles, je m'aperçois que je me suis lourdement trompé. C'est évidemment regrettable, surtout pour vous, mais il faut espérer que le temps se sera, maintenant, rétabli et que le baromètre, prévoyant votre départ en vacances, remonte rapidement et se mette enfin au beau fixe.*

*J'ai été surpris de l'interprétation que tu donnes, Maman, du discours du Général. Ici, personne n'aurait été penser cela car, pour nous, il est bien évident que la réduction ne peut affecter que les 28 mois.*

*Certes, il est nécessaire d'être optimistes, surtout en ce qui concerne ce sujet. Pourtant, depuis que tu m'as écrit cela, je commence à me demander si cette éventualité n'est pas aussi possible. Après tout, ils sont capables de nous jouer ce tour. De plus, il est à remarquer, depuis que je suis parti, les classes ont été avancées de 4 mois et que, dans toutes les unités, les effectifs sont plus faibles que la normale.*

*Il se passe, actuellement, une drôle de salade du côté de Bizerte. Cela n'est pas fait pour arranger les choses. Il y a vraiment des gens qui semblent avoir tout intérêt à ce que ça « pète » quelque part dans le monde.*

*Il est probable qu'ils estiment que, plus il y aura de pagaille, plus ils auront de profit à en retirer. Le plus regrettable est, que ceux qui ne demandent qu'à rester tranquillement chez eux, se font taper dessus.*

*Après tout ça, on peut discuter à Evian ou à Genève, au Conseil de Sécurité ou ailleurs, cela ne relève pas les morts et n'évite même pas qu'il y en ait toujours de nouveaux.*

*... / ...*

*Il est dommage que tous les jours n'apportent pas autant de courrier qu'hier, car il est toujours bien venu. Cela change de l'atmosphère du camp et de la vie quotidienne militaire. Bien que tous ces courriers amènent aussi un peu de nostalgie, ils sont toujours agréables à lire.*

*En espérant donc que les stylos à billes s'usent vite à préparer les prochaines missives, je vais maintenant vous quitter tous deux en vous envoyant mes meilleurs baisers.*

***Louis-René***

DJIDJELL Le 23/07/1961

*Chers Parents,*

*Encore un dimanche de passé. J'espère que Charles n'aura pas levé les bras au ciel pour rien et qu'il en restera encore un peu moins que prévu à passer avant la Quille. Il faut dire qu'ici les dimanches n'ont vraiment rien d'attrayant. De plus, nous autres, hommes de troupe, avons beaucoup perdu d'avoir quitté Aïn Abid. Maintenant que nous voici enfermés dans ce camp, combien je regrette la Mechta Joyeuse. Réveil au clairon, rassemblement, cérémonie aux couleurs, nous voici revenus au temps de Maisons-Laffitte. Nous avons tout à fait l'impression d'être à l'armée ! Il faut poser des permissions pour sortir en ville. Le camp ne contient que quelques foyers pouilleux où l'on trouve tout juste quelques jus de fruits, de la bibine et du papier à lettres (c'est déjà ça, bien sur !). Quant à la plage, si l'on y va deux fois par semaine, il faut s'estimer heureux. Dire, qu'entre les pins, on peut voir les toits rouges de la ville s'avancer sur un horizon de mer d'azur et qu'il faut, la plupart du temps, se contenter de contempler cette beauté de loin.*

*Bien sûr, tout le monde n'est pas à plaindre ici et il faut croire que l'état de gradé présente tout de même des avantages sur celui de 2<sup>ème</sup> classe ou de Caporal. Après tout, ceci peut paraître normal. Tout comme il est normal que la paye soit un peu plus élevée. ... En effet, l'on est en droit de penser que, s'ils sont là, c'est que leur travail le justifie. Il y a quelques temps, un camarade a écopé de 15 jours de prison pour s'être rendu au réfectoire en Jeep (distance 500 m. il est vrai). « Vous gaspillez le carburant et vous vous plaindrez de payer trop d'impôts.. » lui a dit le gradé qui l'a puni. Pourtant, ce même gradé ne se gêne pas pour remplir à coups de jerricans le réservoir gourmand de sa 15 CV Citroën. Probablement l'intérêt supérieur de l'état l'exige t'il ? Il ne faut pas chercher à comprendre ! Il y a pourtant des jours où il est difficile de ne pas penser et de ne pas chercher à comprendre...*

*Notre seule consolation est de pouvoir se dire chaque soir : « Encore un jour de passé ! Bientôt, nous les laisserons justement dans ce bain. » Seulement, au fond, ceci est faux car, ceux que nous laisserons, ce sont ceux qui, comme nous et après nous, feront les 28 mois ou peut être seulement 27. Quant aux autres, ils pourront dire « l'armée est un bon métier » sans*

*ajouter, bien sûr, que c'est « Un métier de fainéant » parce qu'il n' y a pas le souci du lendemain.*

*Voici donc un long dimanche de passé à ruminer des idées pas très gaies. En attendant d'autres dimanches encore, je vais vous quitter.*

*Bons baisers à tous deux.*

***Louis-René***

## Mauvaise humeur et bains de mer.

Le ton de ma dernière lettre n'est plus aussi enthousiaste qu'à notre arrivée.

Le camp Chevallier pourrait, certes, être un beau camp de vacances. Oui ! Mais voilà, il y a les gradés. Nous vivons ici en vase clos, dans notre univers de soldats. Une sensation que nous commençons à ressentir, que nous avons complètement oubliée dans notre petit village d' Aïn Abid, c'est celle due à la pesanteur de la discipline militaire

Ils en rêvaient ! Je veux parler des chefs, plus particulièrement des petits chefs. Ils avaient, à plusieurs reprises à Aïn Abid, essayé de contrôler d'un peu plus près la vie de nous autres, bidasses. Ils avaient, par exemple, entrepris de faire construire un réfectoire pour nous obliger à nous rassembler plusieurs fois par jour. Heureusement, ce fut un échec, le bâtiment, construit en briques crues, s'écroula lamentablement, à la première pluie.

Maintenant, toutes les conditions sont réunies pour une « reprise en main » et nous commençons à en ressentir les effets.

Bah ! On ne se laissera pas faire et on en reparlera. L'essentiel est que « nos » officiers, je veux dire, ceux de l'E.M.T.1, ne changent pas leur attitude envers nous. Ma mauvaise humeur me fait, dans cette lettre, un peu exagérer les choses. Je n'ai pas le souvenir que nous ayons vraiment été limités du côté des bains en mer.

**Le vrai problème est, que pour aller à l'eau, il faut courir vite. Le sable est tellement chaud qu'il brûle les pieds.**

Dès que l'on saute des véhicules, il faut courir. On court, au moins, aussi vite que dans le massif de Collo, lorsque nos intestins nous causaient des soucis.

Il n'est même pas suffisant d'entrer dans l'eau pour se rafraîchir. En pleine après-midi, ce liquide en bordure de la plage est une vraie « pisse d'âne », (encore, que je n'ai pas pour habitude de me tremper là-dedans).

Personnellement, je m'empresse de nager vigoureusement pour gagner le large et trouver des zones moins chaudes.

Dès que les fonds sont suffisants, la température s'adoucit. L'eau devient fraîche et claire. Je plonge vers le fond ou je nage sous la surface, pour éviter, quelques instants, les ardeurs du soleil. La mer est plate et étincelante. A peine de larges ondulations tiennent-elles lieu de houle.

Je resterais, ainsi, des heures à nager. ... Je reste très longtemps. La plupart de mes camarades sont près du bord à barboter. Quelques-uns me suivent, un peu, mais ils se fatiguent et reviennent vite vers le rivage.

Un jour, je fais un grand parcours, nageant à plusieurs centaines de mètres au large, je longe la côte et je tente de rejoindre la forteresse de Djidjelli qui fait une pointe en mer.

En m'approchant de ce promontoire, j'aperçois des gars du haut des remparts qui font des signes. Ils doivent me désigner. Je suis d'abord plutôt flatté d'attirer ainsi l'attention. Puis, je pense qu'ils veulent peut-être me dire de m'éloigner.

C'est une forteresse militaire. Son accès est interdit, aussi bien par terre que par mer. Je suis encore trop loin pour que l'on me tire dessus. En réfléchissant à cela, il me vient aussi l'idée qu'il pourrait y avoir des mines.

Cette idée ne me plaît pas du tout ! Je m'empresse de faire demi-tour et je retourne vers ma plage, à grandes brasses.

C'est à ces occasions que mon fidèle ami Claude a appris à nager. Lui, il en veut ! Très rapidement, il sera capable d'évoluer en eau profonde.

Pour une fois, c'est moi qui l'entraînerai. Je ne l'emmènerai peut être pas si loin, et si longtemps au large, comme je le fais quand je suis tout seul.

Pour en finir avec les jérémiades de ce dernier courrier, je dois bien admettre que mon camarade est arrivé à un beau résultat. Ce qui a justifié, que je dise, dans un autre de mes courriers :

*« Oui ! L'armée sert à quelque chose ».*



DJIDJELLI  
Le 25/07/1961

Chers Parents,

*Le courrier est abondant en ce moment. J'ai reçu, dernièrement, une lettre de Nénette qui m'annonçait que j'allais avoir 24 ans le 25 juillet, c'est-à-dire aujourd'hui.*

*Je m'en doutais un peu... mais, à la réflexion, quelque chose me paraissait bizarre. ... Voyons, je suis bien né en 1938 (C'est ce que l'on m'a toujours dit car, moi, je ne m'en souviens pas) et nous sommes en 1961 ? Alors cela ne fait que 23 ans et non pas 24. Heureusement que la lettre d'hier, en provenance de la rue des Fabriques, est venue oter mes doutes.*

*Je viens de recevoir deux colis, dont l'un par avion et par vous expédié, ce dont je vous remercie. Je vais commencer par m'attaquer immédiatement par la lecture du livre de Nevil Shute. Je viens de finir les 4 livres condensés de Sélection. Il me reste encore pas mal de livres de poches à parcourir... mais je m'aperçois que je glisse de sujet.*

*Je disais donc que j'avais reçu deux colis, le deuxième étant envoyé par la ville de Melun. En quelle occasion ? Aucune de précise apparemment. Juste pour me dire que « Nous pensons toujours à nos jeunes qui sont éloignés de leur foyer ». C'est peut-être une simple coïncidence que ce colis arrive ce jour là ?*

*Je ne vais donc pas savoir quoi leur répondre, à la mairie. Je ne peux tout de même pas utiliser toujours la même lettre de remerciement.*

*J'ai vu les photos de famille et vous les renverrai quand je les aurai suffisamment admirées.*

*Il fait toujours aussi chaud, ici. L'on attrape des suées en faisant seulement l'effort d'écrire. Je ne vais donc pas continuer longtemps à tenir la plume.*

*Je me dépêche, donc, de vous dire au revoir, à tous deux, avant de la lâcher, cette plume.*

*... Et mes meilleurs baisers.*

*Louis-René*

*Souvenirs... sans courrier ni date.*

## Vers la TUNISIE.

**Avertissement :** Je n'ai plus que mes souvenirs (mais des souvenirs particulièrement nets et précis) pour raconter ce qui va suivre : Pas de journal de marche pour cette période (mais cette action a-t-elle, seulement, fait l'objet d'une note dans le JMO ?). Pas de courrier, non plus, à mes parents pour raconter ce qui s'est passé. <sup>(15)</sup>.

J'ai dit, dans mon courrier du 20 et 21 juillet, qu'il se passait « *de drôles de salades à Bizerte* ».

Depuis le 14 juillet dernier, le président Habib Bourguiba crée bien des soucis à son homologue Charles De Gaulle. Uniquement dans le souci de l'ennuyer (et de faire plaisir à ses amis du G.P.R.A.), il a décidé le blocus de la base navale de Bizerte, qui avait été laissée à la France lors de l'indépendance de la Tunisie en 1957.

Le 21 de ce mois, deux régiments de parachutistes ont dégagé la base assiégée par 5 000 soldats tunisiens et 6 000 militants du Néo-Destour. <sup>(16)</sup>

Nous avons écouté les informations et lu les journaux. « Bravo, les Paras! Grâce à eux, la base et la ville sont dégagées et l'affaire semble réglée ». C'est ce nous pensons tous. Maintenant, l'affaire se négocie à l'O.N.U. qui ne semble pas pressée de prendre une décision.

---

<sup>15</sup> Bizarre ! Pourquoi n'ai-je rien écrit ?

Y aurait-il eu une censure ? Les courriers étant assez irréguliers nous n'observons plus, avec ma mère, la séquence des envois et retours qui m'avaient permis d'estimer, en octobre, qu'il n'y avait pas de censure.

Peut-être, le courrier s'est-il perdu ? C'est possible mais pourquoi celui là justement ?

<sup>16</sup> Voir, à ce sujet, l'ouvrage de Philippe Boisseau : « Les loups sont entrés dans Bizerte ».

Quand il est annoncé une « alerte barrage », nous pensons que le FLN veut profiter de la confusion pour tenter un passage. C'est un scénario habituel ! Ce sera, peut-être, l'occasion de nous promener.

Effectivement, l'intervention est confirmée. Nous partons à l'aube pour la frontière. Au fait ! Quel jour partons-nous exactement ? Cela, je serais bien incapable de le dire puisque je n'ai aucune note sur ce déplacement.

Je situe cela entre le 25 et le 30 juillet car ce sont les seuls jours libres dans l'emploi du temps du Bataillon.

A l'aube, donc, notre convoi se dirige vers Constantine via les gorges d'El Milia. Passage laborieux, comme d'habitude, avant d'apercevoir, de nouveau, le rocher de Cirta. Nous passons rapidement et prenons la route de Bone. Aïn Abid, Oued Zenati, le col de Ras El Akba et Guelma. La route est connue et se déroule sans problèmes.

Est-ce avant, ou après Guelma, qu'un message radio nous intime l'ordre de nous ranger sur le bas côté pour laisser passer d'autres unités ?

Des Paras nous passent devant. Nous nous attendons à un bataillon. Il en passe deux, trois, quatre ... nous ne savons plus. Bientôt ce ne sont pas seulement des Paras qui passent. Je n'arrive pas à identifier toutes les unités. Il y a au moins une division complète.

Nous recevons l'ordre d'avancer, l'ordre de nous arrêter encore. D'autres convois passent. Nous ne les comptons plus. Pendant les arrêts, le Commandant est suspendu au camion des Trans. Les messages pleuvent, suivant la procédure habituelle : Décryptage, lecture, réponse, encrytage. ...

Dans les véhicules, nous sommes plutôt somnolents. Le soleil, la poussière, l'attente ... Au début, nous nous sommes posé des questions : Où allons nous ? A quelle hauteur allons nous entrer sur le barrage ? La Calle, Souk-Ahras ? Il doit être prévu une importante percée pour déplacer une telle quantité d'hommes et de matériel ?

Nos officiers n'ont pas l'air de savoir ? Veulent-ils ne rien dire ? Le Commandant, lui-même, que nous ne manquons pas d'interroger, n'a que des réponses évasives. Nous nous arrêtons encore. Nous sommes, maintenant, sur la route de La Calle. Dans les convois, qui nous doublent, il y a beaucoup de chars, énormément de chars. Je ne savais pas qu'il y avait autant de chars en Algérie. La plupart du temps, ceux que nous voyons en opérations, ce sont des blindés légers ou des automitrailleuses. Nous rencontrons souvent les engins des Spahis, les E.B.R (Engins Blindés de Reconnaissance). Ils surveillent les routes, ouvrent les pistes et participent aux bouclages.

Ni mes camarades, ni moi-même, ne sommes des spécialistes des chars. Nous n'arrivons pas à identifier le matériel qui, par instants, défile sous nos yeux. J'entends citer des noms, des modèles, des références, tout cela avancé par les plus

avertis d'entre-nous, sans certitude toutefois : Des « PATTONS », c'est-à-dire du matériel américain, des AMX 20 (ou 30 peut être ?), c'est-à-dire du matériel français.

Même les plus incrédules commencent à comprendre qu'il se passe (ou qu'il va se passer) quelque chose !

Nous voyons passer d'énormes camions semi-remorques qui portent des blindés tout aussi énormes. Peut-être, sont-ce, là, les AMX 30 ? Je ne sais plus, ou je n'ai jamais su, car, ce qui est sûr, c'est que ce n'est pas du matériel pour faire la guerre d'Algérie.

A un moment où le Commandant nous a rejoints, dans notre Jeep, nous voyons des choses étranges. Le Cdt Dumetz est tout excité :

**- *Regardez ! Regardez ! Des missiles, des SS-10 ! Là, maintenant, des SS-20.***

Nous avons droit, sur le champ, à un cours sur les missiles, ces engins auto-propulsés et téléguidés. Ils sont munis de têtes antichars, à charges creuses, soit de têtes antipersonnel à fractionnement.

Le téléguidage se fait par fil (filoguidé) pour les SS-10, par ondes hertziennes pour les autres. Les plus précis, et les plus sûrs, ce sont les SS-10 (surprenant !). Ils peuvent détruire un char à 2 500 m. Ils sont pilotés par un opérateur qui, muni d'un manche à balai, guide le missile jusqu'à sa cible.

Ceux que nous voyons passer, actuellement, sont montés sur des véhicules semi-blindés. Encore du matériel que nous ne connaissons pas. Le Commandant nous explique que des rampes de ces missiles peuvent également être installées sur des hélicoptères Alouettes.

Maintenant que nous sommes près de la frontière, que nous ne bougeons plus, que nous savons la présence de tout ce matériel, nous pouvons demander ce qui se passe car, c'est évident, nous n'allons pas sur le barrage. La réponse est bien celle que nous pressentions :

**- *Cette nuit, nous allons envahir la TUNISIE !***

Le torchon brûle entre la France et la Tunisie. Les relations diplomatiques sont rompues (cela n'est pas bien grave), l'O.N.U. ne parvient pas à un accord (il faudrait que cet accord soit défavorable à la France, si possible).

Ne pouvant pas s'emparer de Bizerte, Bourguiba décide alors de s'en prendre à tous les intérêts français dans son pays : Expulsions des derniers ressortissants, blocages des installations pétrolières dans le Sud.

Dans ces conditions, nous comprenons que le Grand Charles, qui n'aime pas qu'on le pousse à bout, est décidé à agir.

### - Puisqu'ils veulent la Guerre, ils auront la Guerre !

Pour résumer, c'est l'opinion que nous avons tous, ici.

Qui ne se souvient pas de la virée en Égypte ? Ce n'est pas si vieux : 1956, à peine 5 ans !

- *Ce coup-ci, on va leur régler leur compte, aux Arabes ! On ne fera pas demi-tour avant que ça soit terminé !*

C'est ce que l'on entend dans les rangs. Réflexion émise d'abord par des soldats de métier mais vite reprise par l'ensemble de la troupe.

Les officiers, à commencer par notre Commandant, sont plutôt économes de commentaires. Ce sont les sous-officiers qui sont les plus loquaces. Ils ne sont, pourtant pas, les mieux renseignés !

Nous avons dû, d'après mes souvenirs, passer le barrage et avoir stationné dans le no man's land. Probablement, sommes-nous en arrière-garde, vu le nombre d'unités qui sont passées devant nous.

On nous a annoncé qu'il fallait attendre. Pas question de quitter les véhicules, nous devons être prêts à avancer dès que nous en aurons reçu l'ordre. C'est ce que l'on appelle « *être sur le pied de guerre !* ».

Nous attendons !

La nuit est venue et nous savons que bientôt nous envahirons la Tunisie.

Que va-t-il se passer ? Irons-nous directement à Tunis pour déboulonner Bourguiba ? Cela représente à peine plus de 200 Kms. Bizerte est sur la route, juste un peu avant, au nord de la capitale.

Ce qui semble recueillir la majorité des avis, ce qui semble être une supputation vraisemblable, c'est qu'une partie de l'armée d'invasion se rabattra vers le sud pour prendre à revers les bases de l'A.L.N. Tant qu'à s'attirer les foudres de l'opinion mondiale, autant en profiter pour nettoyer les nids de vipères qui pullulent le long de la frontière.

Nous attendons !

Nous sommes, tous, maintenant silencieux. Nous essayons de nous installer, de manière plus ou moins confortable, dans nos véhicules, pour passer la nuit. Tout au moins, une partie de la nuit.

Je m'interroge ! Sans doute, d'autres, autour de moi, en font-ils autant !

Comment cela va-t-il se passer ?

Y aura-t-il une résistance de la part de l'armée tunisienne ?

Cela sera-t-il aussi facile qu'à Port-Fouad, lors de l'expédition de Suez ?

Attaquer un pays, c'est véritablement faire la guerre, au sens traditionnel du mot. Ce qui se passe en Algérie est une guerre de l'intérieur, une guerre civile, même si une aide non négligeable provient de l'extérieur.

Poursuivre des rebelles qui cherchent à se dérober, qui tirent, éventuellement mais seulement pour protéger leur fuite, qui évitent systématiquement l'affrontement direct, c'est une chose.

Pénétrer dans un pays, se heurter à une armée conventionnelle et chercher à la détruire, c'est autre chose.

L'attente est angoissante. ...

La nuit passe. ...

Quand recevrons-nous l'ordre ? Pendant la nuit ou à l'aube ? J'opte pour la deuxième éventualité car cette invasion ne peut se faire sans une participation importante de l'aviation. Si les bombardements de nuit sont possibles, l'appui tactique, au sol, ne peut se faire qu'en bonnes conditions de visibilité. J'en déduis que, tant que nous n'entendrons pas gronder les avions, rien ne se passera.

Le jour se lève, le réveil n'est pas glorieux puisque nous n'avons presque pas dormi. L'attente est toujours nerveusement épuisante. Nous désirons, tous, entendre l'ordre qui nous lancera dans l'action, quelles que soient les conséquences, peut-être dramatiques, de cette action.

Enfin, le Commandant revient. Il avait passé beaucoup de temps dans le camion des transmissions. Peut-être y a-t-il dormi ?

*- Nous rentrons chez nous ! Nous rentrons à Djidjelli !*

*- Le départ aura lieu dans une demi-heure.*

Pour le coup, nous sommes réveillés. Qu'est ce que cela veut-il dire ?

Et la Tunisie ? Nous n'irons pas visiter Tunis ?

Pour seule réponse à toutes nos interrogations, il se contentera de nous dire qu'il va être l'heure des informations et que nous n'avons qu'à ouvrir nos transistors. C'est ainsi que nous apprendrons que, cette nuit, il y a eu une résolution de l'O.N.U. demandant à la France de retirer toutes ses forces du territoire tunisien. Des résolutions, l'O.N.U. ne manque pas d'en faire. « Cause toujours ! » serions-

nous tentés de dire. Ce qui nous sidère, tous, c'est d'entendre, sur les ondes, le communiqué officiel de l'Élysée :

*- La France respectera les décisions de la communauté internationale. Des pourparlers sont immédiatement entrepris avec le gouvernement tunisien pour l'abandon des bases militaires encore occupées par la France. <sup>(17)</sup>.*

Au moment du départ, après avoir donné ses ordres pour le retour, le Commandant rompra son silence et fera un commentaire des plus amers :

*- Voyez vous !* Dira-t-il, en se retournant vers l'arrière de la Jeep,

*- Voyez vous ! Aujourd'hui, il serait absolument impossible de refaire le coup de l'enlèvement de Ben Bella. Dorénavant, la France respectera l'opinion internationale et se pliera aux décisions qui pourront être prises à son encontre.*

Silence à bord ! Nous avons du mal à comprendre ce qu'il a voulu dire. Pourquoi nous parle-t-il de Ben Bella ? Nos cerveaux, embrumés par la nuit que nous venons de passer, ne peuvent analyser clairement son message.

Sur le chemin du retour, il condescendra à nous préciser sa pensée. Jamais, jusqu'alors, je n'ai entendu le Commandant Dumetz avoir des propos si désabusés envers la politique de la France et envers le Chef de l'État.

En résumé, il nous dira que *- De Gaulle est capable de tout abandonner*. Que, pour le Général, il importe seulement que la France puisse retrouver sa place dans le « concert des nations » (et pour rester dans un concert, il est préférable de ne pas faire de fausse note).

---

<sup>17</sup> Je reproduis, à peu près, ce qui a été dit sur les ondes. Je n'ai trouvé, dans aucun ouvrage historique, le texte exact de la réponse de l'Élysée.

**Dans les faits, BIZERTE sera bel et bien abandonné.**

Voilà ! C'est ainsi que, pour défendre une place qui allait être abandonnée, quelques Paras et autres soldats ont été inutilement tués ou blessés.

Plus tard, bien plus tard, il reviendra, quelque peu, sur l'affaire et sur ses propos trop pessimistes. Il nous dira, que c'était pour avoir les coudées libres en Algérie, que de Gaulle avait voulu éviter un conflit armé avec la Tunisie.

Je croirais d'autant plus à cette explication qu'elle cadrerait avec mes sentiments. En Algérie, même après ces événements, les efforts militaires et économiques (le plan de Constantine) ne se sont pas relâchés.



DJIDJELLI Le 31/07/1961

*Chers Parents,*

*Je m'aperçois que ma dernière lettre date de presque une semaine. Pourtant, entre temps, vous m'avez pas mal écrit. Il faut dire que le courrier arrive avec une telle régularité, en ce moment, que j'éprouve quelques difficultés pour y répondre car je ne sais plus où j'en suis. Par cette chaleur, l'adjutant vaguemestre ne doit pas désaouler de la semaine. Les lettres traînent dans n'importe quel service. Les dernières lettres écrites arrivent avant les premières, quant aux journaux et revues, il ne prend même plus la peine de les distribuer.*

*Je vais donc, ce soir, relire vos dernières missives des 24, 26, 27 et 29 juillet et essayer d'y répondre.*

*Votre lettre du 27, que je viens de recevoir aujourd'hui, changeait d'auteur puisque, Maman, tu ne participais qu'à la conclusion. Toutefois, tu t'es rattrapée dans celle du 29. Dans toutes ces missives, un sujet qui revient de plus en plus souvent est la proximité des vacances. Je crois, en effet, que cela approche de plus en plus et je souhaite pour toi, Maman, que tu ne sois pas obligée d'emporter encore quelques dossiers avec toi.*

*Je n'ai pas besoin de formuler le même vœu pour papa car, si tu dois emporter quelques appareils ménagers, ce ne sera certainement que pour les besoins du camping et non par obligation professionnelle.*

*Pour la question lecture, je suis embarrassé pour savoir ce que contenait le dernier envoi. Je n'ai pas fini de lire les livres de l'avant dernier et j'ai quelque peu mélangé les titres.*

*Je pense, toutefois, que cet envoi contenait : « La colline aux gentianes », « l'or du Cristobal » joint au Sélection et au « Château des brouillards ». J'ai commencé « Le dernier rivage » mais je n'avance pas vite. Non que ce livre ne me plaise pas, au contraire, mais je ne suis guère entrain en ce moment. Nous avons pas mal de travail durant la journée : Calques, cartes, etc. ... et, quand arrive le soir, il y a toujours, soit une panne d'électricité, soit la garde, soit un départ en opérations pour nous faire fermer les bouquins.*

*Vendredi dernier, nous avons effectué une assez importante opération, à l'intérieur des terres, au sud-ouest de Djidjelli. Des renseignements, dits*

*sérieux, indiquaient qu'une soixantaine de Fells avaient installé un P.C. DE NAYA avec de nombreuses réserves et armements dans ce coin. Le renseignement précisait, de plus, que les HLLs, se basant sur le fait que les opérations se déclenchent toujours de très bonne heure le matin, ne montaient la garde que jusque vers les dix heures et qu'ils profitaient du reste de la journée pour se reposer.*

*En conséquence, il fut décidé que le départ de cette « OPE » aurait lieu à partir de midi et qu'elle serait entièrement héliportée. A 11 h 30, toutes nos unités se trouvaient sur le terrain d'aviation de Djidjelli à attendre l'embarquement. Ce furent d'abord les B26 et les T6 qui décollèrent pour aller préparer le terrain. Ensuite 24 bananes, accompagnées d'alouettes et protégées de Pirates, allèrent déposer les fantassins sur les crêtes environnant la zone repérée. C'était déjà bien à l'intérieur de la montagne que se situait l'action. Les hélicoptères déposèrent le P.C. à 1066 m après 15 bonnes minutes de parcours aérien au-dessus d'un magnifique paysage de mer, de montagnes et de forêts.*

*Le renseignement était vraiment bon. Ce fut surtout l'aviation qui fit le travail. Les Pirates, à eux seuls, abattirent une quinzaine de rebelles dont un tireur F.M. Les bombardements mirent le feu à la brousse et l'infanterie n'eut plus qu'à compter les résultats. Toutefois, très vite, nous nous aperçûmes qu'il n'y avait pas assez de monde sur le terrain pour fouiller efficacement cette zone d'accès difficile, étendue et fort boisée.*

*Au cours de cette action, un prisonnier indiqua, au lieutenant de notre service de renseignements, qu'il savait où était la banque des rebelles. A la suite de quoi un STICK comprenant l'O.R., 8 harkis, le prisonnier, mes camarades Albert et Claude, ainsi que moi-même, furent « bananés » sur un autre piton, suivant les indications du rebelle.*

*Celui ci nous conduisit, ensuite, à travers un dédale de broussailles, qu'il avait l'air de connaître fort bien, jusqu'à un endroit où il gratta la terre pour découvrir un sac cachant des fûts métalliques. Dans ces fûts, remplis d'eau, était entassés près de 250 Kg de bijoux en argent massif. : Bracelets (genre ronds de serviette), médailles, broches et autres objets de formes plus ou moins bizarres, le tout représentant, d'après le rebelle, une petite fortune.*

*Pour ramener le trésor, nous n'avions que quelques toiles de tentes dans lesquelles le fardeau fut tout d'abord réparti. C'est alors que nous*

*reçûmes l'ordre, par radio, d'arrêter l'opération et de rentrer au plus vite en abandonnant le matériel.*

*C'est ainsi que les vêtements et le ravitaillement découverts dans l'intendance Fell (200 kg de fruits frais, 400 kg de pommes de terre, 200 kg de conserves, de la semoule, de la farine etc....) sans parler de notre camelote qui valait certainement quelque chose, tout cela fut proprement abandonné sur le terrain. Explication (fournie par un officier) : Le Colonel n'avait plus de bière !*

*Quant à nous, nous dûmes revenir par nos propres moyens car il n'y avait plus d'hélicos. Autre explication, nous étions la veille du samedi et ce jour est férié dans l'aviation. Explication de fantassin, il est vrai car, pour nous, bien souvent, les aviateurs nous donnent l'impression de faire la guerre en dentelle.*

*Quelque part dans le djebel, un tas de pièces de métal aux formes bizarres aux teintes grise ou noires suivant la couche de crasse, attendent ceux qui auront la chance de mettre le pied dessus et qui pourront s'en charger.*

*Pour ma part, je n'ai réussi à ramasser que quelques bracelets, chaînettes et diverses médailles et pendentifs. Tous ces objets, une fois décapés et astiqués vigoureusement, sont assez jolis. Je suis bien incapable de reconnaître le titre de l'argent et ne saurais dire quel pourrait être le prix de ces bijoux. Cela fera toujours un souvenir, à défaut de m'enrichir.*

*Je crois que, ce soir, j'ai été assez bavard et que je me suis rattrapé de mon silence de la semaine*

*Eh bien ! Maintenant, il ne me reste plus qu'à me coucher et avant de vous quitter, je vais vous dire bonsoir et vous envoyer mes meilleurs baisers.*

***Louis-René***



1961\_07\_205 Le P.C. sur un piton du massif de GUERROUCH. (alt 1066 m)

## BIJOUX KABYLES.

Pour une fois, j'en ai trop dit. Y a-t-il donc une censure ? Oui, mais elle vient de mes parents. La réponse, à mon dernier courrier, arriva sans délai et sans ambiguïté :

*- Attends d'être revenu parmi nous pour nous raconter des aventures comme celle là ! Nous avons eu trop peur !*

Pourtant, cette « aventure », je croyais l'avoir bien édulcorée quand je l'ai rapportée dans ma lettre. Si j'avais dû tout raconter ... Nous avons eu quelques émotions, il est vrai !

Comme à mon habitude, je vais essayer de reconstituer dans le détail cette action en m'efforçant d'en recréer l'ambiance.

Les Hélicos nous ont posés, en fin de matinée, sur un piton bien dégagé. Au cours de ce voyage aérien particulièrement rapide, nous avons découvert l'étonnante forêt de Guerrouch. Un océan de verdure, enchâssé entre de hautes montagnes, telle est notre première impression. (18).

Nous n'avons pas été sans remarquer, pendant ce survol, d'étranges lignes quadrillant largement cette zone. L'explication viendra après notre atterrissage. Le piton, où nous installons le P.C., se situe à la croisée de deux de ces lignes. Il s'agit de coupe-feux qui isolent la forêt en grands carrés de plusieurs Kms de coté. Sur ces lignes, le sol est complètement dégagé de toutes végétations, le rocher apparaît à nu.

Notre piton, à 1066 m, est donc bien choisi. Un des coupe-feu franchit le relief, escaladant les pentes et redescendant dans les ravins. L'autre suit la ligne de crête. Nous bénéficions, à leur rencontre, d'une magnifique D.Z. permettant l'installation du P.C. et la manœuvre des hélicos. En début d'après midi, les véhicules nous ont rejoints. Une route goudronnée, en bon état, pénètre très avant dans le massif et, à partir de là, le coupe-feu, courant sur la ligne de crête, permet aux roulettes de venir jusqu'à nous.

Explication sur ces coupe-feux parfaitement entretenus, dans une région aussi sauvage : Nous voyons, là, le travail du Génie. Comment font-ils ? Même en

---

<sup>18</sup> **La forêt de GUERROUCH** : « Immense, inextricable tignasse de chênes, de peupliers, d'ormes et de frênes... »  
**Revue GEO de février 1991**

l'absence de toute rébellion et, même, avec de puissants moyens matériels, le travail ne doit pas être aisé.

Quand aux hautes montagnes, entraperçues pendant le vol, il s'agit des monts Babors et Tababors qui culminent à près de 2000 m.

Des renseignements précis, plus des gros moyens, et voilà comment les résultats tombent. ... Depuis notre piton, où nous dominons cette forêt de Guerrouch, nous recevons, en permanence, des informations venant des unités engagées. Dans une opération comme celle là, le Bataillon n'est pas le seul à participer. Toutes ces troupes, pourtant nombreuses, ont du mal à compter les Fells au tapis et à essayer d'intercepter les fuyards. Les mouvements des hélicoptères sont incessants, des sections sont déplacées rapidement, des prisonniers arrivent et sont immédiatement pris en charge par les services spécialisés (CRA et OR).

Je dois, une fois de plus, traîner du côté de l'équipe de l'OR. L'ami Claude m'explique qu'un Fell vient justement d'indiquer l'adresse d'une banque à visiter.

*- Tu viens avec nous ? On va ouvrir le coffre ! Me propose-t-il.*

C'est une image car je me doute bien qu'il ne doit pas y avoir beaucoup d'établissements bancaires dans le Guerrouch.

Pourquoi pas ! Lorsqu'il s'agit d'une balade, en hélicoptère de surcroît, je suis toujours partant. Le Lieutenant Pr est d'accord. C'est lui-même qui se charge de demander au Commandant si je peux accompagner l'équipe.

Le trajet en Hélico est particulièrement court, je sais bien qu'un petit saut de puce comme celui là peut représenter, sur le terrain, un certain crapahut. La porte de l'engin tonitruant est restée ouverte durant le parcours bien qu'il n'y ait pas grand-chose à voir. Nous survolons ce paysage d'un vert uniforme.

Avant de partir, le Lieutenant a communiqué au pilote les « coordonnées chasses » du lieu où nous devons être déposés. A ce moment là, j'ai été surpris car le prisonnier a, lui même, indiqué l'endroit sur la carte. Il avait l'air de savoir très bien se situer sur ce genre de document (Ce n'était, sûrement pas, un simple Moudjahiddine ?).

Bientôt, le largueur nous fait signe de nous préparer. Par la porte, je vois que, maintenant, nous rasons la végétation toujours aussi dense. Nous avançons lentement au dessus de ce qui semble être de la bruyère. De la bruyère, arborescente, il faut le préciser car, dans ce pays, ce type de plante mesure, tout de même, entre 1 et 2 m de haut.

Dans ce genre de manœuvre, le largueur est en « interphonie » avec le pilote qui est celui qui décide du moment où il doit nous poser. Maintenant, nous devons

y être, une tape sur l'épaule, suivie de l'ordre « GO » et le premier homme du stick se propulse en dehors. « GO, GO, GO », cela va très vite.

Quand arrive mon tour, je me rends compte que celui qui vient de sauter, devant moi, a disparu dans les branchages. La bruyère doit, vraiment, être très haute. Je n'ai pas le temps de me poser de questions, « GO », je saute !

Juste le temps de me remémorer les positions à prendre pour ce genre de descente : Surtout, les deux pieds joints ! Il faut rester souple et se laisser aller pour un roulé-boulé en avant. Les avant-bras sont devant le visage en protection, les deux mains tiennent le fusil au dessus de la tête.

Surprise ! L'atterrissage se passe en douceur. A peine ai-je senti mes genoux fléchir quand j'ai pris contact avec le sol. Les bruyères amortissent bien la chute et nous retiennent en position verticale. Juste quelques griffures sur les bras (l'habitude de retrousser les manches). Pourtant, ces végétaux ont effectivement un fort développement vertical au point de masquer toute vue horizontale.

Je n'ai, ni le temps, ni le besoin de chercher à m'orienter. J'entends le Lieutenant lancer un ordre :

- *A 10 m sur votre droite, par rapport au sens de largage ! Rassemblement immédiat sur le coupe-feu !*

Je fonce dans la broussaille et débouche, brusquement, sur une zone complètement dénudée où se trouve déjà une bonne partie du stick. Les derniers s'extrait des buissons et nous voici tous réunis (19).

Le pilote nous a donc largués à côté du coupe-feu. Étonnant ! Pourquoi a t-il fait cela ?

Un coup d'œil rapide me permet de comprendre.

La saignée est perpendiculaire à la ligne de crête et la plateforme, où nous nous tenons, est très étroite et n'aurait pas permis à tout le monde de descendre. Certains risquaient de rouler dans la pente constituée d'un éboulis de caillasses. De plus, la hauteur des bruyères, et la présence du côté opposé de quelques grands arbres, aurait obligé à larguer haut. Cela sur un sol plutôt dur, d'où risque de casse.

---

19

**Je me pose une question :** Le prisonnier était-il attaché quand nous avons sauté dans la broussaille ?

Je ne pense pas ! Pourtant il avait, dans ce cas, toute latitude pour s'évader ? Je ne sais plus, ... mais je le revois sur le coupe-feu, prenant la tête de la colonne. Il était alors parfaitement libre de ses mouvements.

Nous avons tous sauté « sans visibilité » à l'atterrissage. C'est, probablement, pour cela que l'appareil avançait lentement. Il nous a évité, ainsi, de tomber les uns sur les autres.

Chapeau, le pilote ! Grâce à son choix et son habileté, tout s'est bien passé !

Bon ! Nous ne sommes pas là pour regarder le paysage et le prisonnier vient de prendre la tête de la colonne. La déclivité est forte et nous dévalons, plus que nous ne marchons. A peine descendus environ le tiers de la pente, le Fell nous fait signe de stopper et nous désigne, sur le côté, un sentier à peine visible dans les taillis.

Nous avançons, maintenant, en suivant cette voie. Sentier est un bien grand mot ! Cela a plus l'air d'un passage pour un lièvre, ou pour un animal légèrement plus gros, mais à peine.

Nous stoppons ! Notre guide vient de montrer quelque chose aux Harkis, marchant en tête, et qui semblent hésiter. Notre chef inspecte lui aussi, prudemment, ce qui vient d'être signalé. Je comprends, bientôt, que c'est un fil qui court dans la broussaille qui les rend, ainsi, dubitatifs.

Il y a de quoi être méfiants car il peut s'agir d'une mine ou d'un quelconque, mais redoutable, engin explosif.

Enfin, nous reprenons notre progression : **Il n'y avait pas de piège !**

Je peux voir, maintenant, ce fil de fer qui rampe au sol et qui fut l'objet de toutes nos attentions. Il est relié à une série de vieilles boîtes de conserves, vides et rouillées.

Je suis bien étonné par ce que je vois ! Il s'agit, là, d'une « **ruse de Boy-scouts** »<sup>(20)</sup>. Telle est ma pensée immédiate.

La sente est si étroite qu'un promeneur, non averti, ne peut faire autrement que d'effleurer les fils et alors ... les boîtes s'entrechoquent. Cela se traduit, non par un tintamarre, ni même par un tintement, mais seulement par un léger bruit mat et sourd.

Nouvel arrêt. Cette fois-ci, le rebelle désigne le sol au milieu de la sente un peu élargie en cet endroit. C'est là qu'il faut creuser ! Les Harkis ont emmené, avec eux, des pelles-pioches et commencent à gratter. Presque aussitôt, apparaît une

20

**NON ! Il ne s'agit pas d'une « ruse de boy-scouts ».** Plus tard, au bivouac, mes camarades inséparables que sont, Claude D. et Albert A., m'expliqueront que ce n'est pas la première fois qu'ils rencontrent de telles installations.

La boîte de conserve (vide) constitue un avertisseur discret qui permet d'alerter un Chouf établi à proximité. Cela a l'intérêt de ne pas déclencher tous les échos de la montagne et de ne pas risquer la localisation du bruit.

Cela peut éviter, aussi, de blesser un ami qui déclencherait le piège par inadvertance.



toile qui recouvre le couvercle rouillé d'un premier grand fût métallique. Rapidement ouvert, nous découvrons que ce fût est rempli, à ras bord, par une eau noire et nauséabonde. En fait de trésor, cela ne semble pas très exaltant.

Le prisonnier n'hésite pas, il plonge les deux mains dans le liquide peu ragoutant et en ressort, immédiatement, une poignée d'objets noirâtres et dégoulinants. C'est donc ça, le trésor. Ce sont des bijoux kabyles en argent. Il faut le savoir pour y croire ! Les pièces passent de mains en mains.

En les essuyant avec les toiles et en frottant bien, certaines d'entre elles, on parvient à voir un métal gris mais brillant. Effectivement, cela peut ressembler à de l'argent. Comment en être sûr ? J'essaye de me remémorer mes cours de chimie et métallurgie. La mince couche d'oxyde noirâtre, qui s'enlève relativement facilement, est caractéristique de ce métal. Comment être sûr de son titre ? Là, c'est autre chose ! Je me souviens qu'il se trouve souvent allié avec de l'étain, voire du plomb, ce qui lui ôte beaucoup de valeur. Un élément qui semble indiquer qu'il est relativement pur, c'est que les objets se plient et se déforment facilement.

Quant aux formes des objets, elles sont surprenantes tant qu'ils sont dans leur crasse. En les nettoyant un peu, on reconnaît la destination de chacun et l'on distingue le travail, la découpe, les ciselures. ... Il y a, là, beaucoup de broches, de pendentifs de poitrines, de chaînes et chaînettes et, surtout, de larges bracelets. Ces derniers sont, sans doute, faits pour des poignets menus, des poignets de petites femmes, car, s'ils sont larges, leur diamètre est plutôt étroit et, même, en les ouvrant au maximum, nous ne parvenons pas à les glisser à nos bras.

Nous avons, là, un bel exemple de cet artisanat Kabyle qui nous avait été vanté à plusieurs reprises.

Malgré le travail des objets que nous examinons, le tout n'est guère présentable et est en piteux état. Non seulement, ils sont d'une saleté repoussante, ce qui n'est rien puisqu'ils se nettoient facilement, mais la plupart sont abîmés, cassés, écrasés. Par exemple, il y a beaucoup de broches devant servir, vraisemblablement, à tenir des vêtements, Eh bien ! Nous n'en trouvons pas une seule qui soit intacte.

Pendant que nous assouvissons notre curiosité, notre type, aidé des autres Harkis, continue la pêche miraculeuse. Le résultat commence à s'entasser dans des toiles de tente.

Le niveau de l'eau baisse au fur à mesure qu'ils retirent le matériel. Ce qui montre que les pièces étaient bien tassées dans les fûts sans souci de ne pas les abîmer. Autant dire que, dans l'esprit de ceux qui avait pratiqué cette collecte, seul le poids du métal comptait. Il était donc bien destiné à une fusion pour en faire des lingots, plus facilement transportables et négociables. Plus facile à dire qu'à faire.

C'est probablement pour cela que, bien que les fûts soient pleins, tout est resté là en attendant des jours meilleurs.

Je songe à tout ce que devait représenter ce soi-disant trésor pour tous ces pauvres montagnards (et montagnardes) sommés de s'acquitter ainsi de l'impôt pour la révolution. Une valeur certainement plus sentimentale que réelle. Ces bijoux étaient, sans doute, le seul luxe transmis à travers les générations.

Les fûts sont vides ! Il faut maintenant en rapporter le contenu. Tout repose, donc, dans les toiles de tente. En réalité, combien cela pèse t-il au total ?

J'essaye, tout seul, de soulever une toile en en faisant passer les extrémités sur les épaules. Pas mal ! Avec ça sur le dos, il est difficile de marcher vite et loin.

Ça me rappelle, pendant les classes, l'exercice consistant à courir avec un sac de sable de 40 kilos sur le dos. Oui ! Il y a bien 40 à 50 kilos par toile. Nous partons avec 6 toiles que nous portons à deux chacune (un à chaque bout). J'estime que le total représente bien de 200 à 300 kilos de camelote. Le prisonnier ne nous a pas trompés sur la quantité.

Après avoir refait l'étroit sentier en sens inverse, nous débouchons en terrain découvert, sur le coupe-feu. Nous avons au-dessus de nous, une sacrée pente qu'il va falloir remonter avec notre charge. Je me demande, d'ailleurs, comment nous allons pouvoir réembarquer, compte tenu de la façon dont s'est déroulé le largage ?

Pour l'instant, le Lt essaie d'entrer en liaison radio avec le P.C. Ils doivent, là-bas, nous avoir oubliés car ils mettent un peu de temps à nous répondre.

Enfin, nous avons la réponse du P.C. : - ***Pas d'hélicoptères !***

Protestations véhémentes de notre chef. ... Rien n'y fait. Nous devons avoir raté le dernier métro.

Cela ne m'étonne qu'à moitié. Tout d'abord, avec notre charge supplémentaire, il faut soit deux hélicos, soit deux rotations. De plus, il y a le problème du chargement. Remonter dans les appareils s'ils ne peuvent se poser, cela n'est guère évident.

Dans un tel cas, la solution consiste à nous apporter du matériel, haches et scies, pour que nous puissions élargir la D.Z.

Tout cela (les deux rotations et la préparation) demande du temps et nous en avons déjà passé pas mal à admirer nos bijoux. Il reste, à peu près, une heure avant

le coucher du soleil, plus ½ heure de jour après. Ce temps est jugé trop court par les autorités qui nous répondent :

**- Demain ! (21)**

Les aviateurs viendront nous chercher demain matin ! C'est sympa !

Personnellement, la perspective de passer une nuit dans le djebel ne me réjouit pas beaucoup (j'aurais peut être mieux fait de rester tranquille au P.C. ...). Je pense que je n'ai même pas pris ma musette, contenant ma dotation complète de cartouches. Je n'ai, sur moi, que 4 chargeurs plus quelques grenades. J'ai remarqué, de surcroît, que mes compagnons ne sont guère mieux armés. Pour me rassurer, je me dis que si on nous abandonne, ainsi sur le terrain, c'est qu'il ne doit pas y avoir trop de danger. ( ?)

Nous sommes tous, un instant, dubitatifs. ... La réaction vient du prisonnier !

Réaction violente (en paroles en tout cas) dès qu'il a compris de quoi il retournait. Il entreprend une diatribe particulièrement virulente, en Arabe, bien sûr. Il y joint des gestes des plus expressifs et je n'ai pas besoin de traduction pour comprendre.

Cela n'empêche pas l'un des Harkis de vouloir nous expliquer :

**- Il dit : Ici le grand chef Fell, il est terrible ... Les moudjahiddines ils ont tous peur ! Une bêtise et il te condamne !**

**Il ne tue jamais d'un coup. ... Il torture avant ...**

Décidément, encore un Fell qui a une haute idée de la rébellion.

Nous avons tous compris que, celui-là, a une envie irréprensible de rentrer (pour retrouver la sécurité, au sein des troupes françaises). Son discours a jeté

**21** Pourquoi un officier (lequel d'ailleurs ?) a-t-il prétendu que le Colonel n'avait **plus rien à boire** ?

Je crois qu'il s'agit d'une méprise dans les communications : **R.A.B.** à dit un opérateur radio. ... Cela voulait t-il dire **Rien A Boire** où, plus prosaïquement, que « ce n'était pas son problème » ?

**Roméo Alpha Bravo** (en alphabet phonétique, utilisé pour les transmissions) était un sigle que nous employions souvent entre nous. Le Capitaine Charbonnier l'utilisait beaucoup mais d'autre ont pu l'inventer car la signification banale et triviale en était, bien sûr : « **Rien A Branler** » (il est utile de le préciser !).

comme un trouble dans nos rangs. ... Le Lieutenant se reprend le premier et dit : - ***Nous rentrons !***

Nouvel appel au P.C. Examen de la carte. Le mieux est de rejoindre la route goudronnée qui traverse le massif. On nous enverra des « roulettes » pour nous récupérer. Le chemin le plus court, celui qu'il faut prendre, compte tenu du peu de jour qu'il nous reste, ne passe pas par les coupe-feux, c'est regrettable car la marche en aurait été grandement facilité !

Le trésor sera abandonné sur place. Nous pouvons mettre quelques objets dans les poches mais attention de ne pas se surcharger. Le conseil est bien compris car nous savons que nous allons devoir marcher vite. Comme les autres, je remplis mes poches de treillis de quelques objets. Malgré ce que l'on essaye d'emporter, il en reste un bon tas. Dommage !

Nous dispersons les pièces dans les fourrés sur la pente. En espérant qu'elles ne seront pas récupérées trop vite (<sup>22</sup>). Nous partons !

... ! ...

Nous filons grand train. Le Lieutenant marche en tête, la carte à la main. Dès le début, il a donné la cadence. Nous avons tous, en tête, les paroles et la mimique de notre prisonnier. Nous préférons être rentrés avant la nuit.

Nous cavaloons, nous dévalons les pentes, franchissons les talwegs, gravissons les escarpements et, tout cela, à grandes enjambées. J'aime bien la marche à pied et à Maisons Laffitte, avec mes copains Gérard P. et R., nous avons fait triompher notre équipe lors de l'épreuve des 30 Kms.

Ici, nous sommes loin d'être à l'exercice. Ce n'est plus par amour propre qu'il faut donner le maximum mais par instinct de survie. Au cours d'une remontée particulièrement raide, sur un sol de cailloux coupants et de roches croulantes, je m'inquiète. ... Serai-je capable de tenir longtemps à ce rythme ?

Ce n'est pas le moment de lâcher ! Le souffle est court et le cœur bat fort dans la poitrine. Devant moi, le prisonnier avance sans faiblir. Normal ! Un Fell, c'est forcément quelqu'un d'entraîné au crapahut. Un coup d'œil derrière ne me rassure pas, celui qui me suit, un Harki, grimpe d'une façon imperturbable. Celui là n'est pas prêt de lâcher non plus.

- ***Halte ! 2 minutes de repos ! Et on reste debout !*** Vient de lancer le Lt.

---

<sup>22</sup> Dans les jours qui suivront, les gars de Texanna feront un raid pour récupérer le maximum de « nos bijoux » dispersés dans les broussailles. Tant mieux pour leur caisse noire !

Ouf ! Il était temps ! Cela va me permettre de reprendre un peu mon souffle. Derrière moi, j'entends comme le bruit d'une chute. Ce harki, qui l'instant d'avant me semblait increvable, est allongé sur le dos et respire très fort, comme asphyxié. Il met la main sur son cœur pour me montrer que ça cogne dur là dedans.

Je regarde devant et je vois que le prisonnier est resté debout, lui, mais qu'il s'appuie contre un arbre en cherchant, visiblement, sa respiration.

Petit instant de satisfaction personnelle ! Je suis au moins aussi résistant que mes compagnons. Cela me redonne du courage, comme un coup de fouet car l'arrêt est court et, bientôt, nous reprenons notre course.

Ça monte, ça descend, on continue comme avant. Enfin, au bout de, je ne sais combien de temps, une dernière montée nous permet de déboucher sur la route goudronnée. Les véhicules sont là qui nous attendent. Dans quelques instants, nous aurons rejoint le bivouac du P.C.

Dans la journée de lendemain, l'opération sera « démontée » et nous rejoindrons nos bases. Il ne sera pas question d'aller récupérer les bijoux (quant aux autres marchandises, que j'ai évoquées dans mon courrier, elles ont été détruites). La valeur de ce trésor n'a pas été jugée inestimable. Notre avis, à Claude et à moi, a d'ailleurs compté car nous savons bien que le métal Argent est loin de valoir le prix de l'Or. A peine plus que le bronze du Taya. Juste de quoi refaire une cagnotte. Nous n'aurions pas craché dessus mais il aurait fallu partager car nous étions avec le P.C. du régiment et cela faisait beaucoup de monde.

Le prisonnier est parti rejoindre le CRA de Djidjelli, sans doute avaient-ils encore des questions à lui poser. ...

Plus tard, le Lieutenant nous a dit qu'il avait été intégré à une harka. Il avait choisi ceux en qui il pouvait avoir le plus confiance :

- Avec ses anciens amis, les Fells, il pouvait avoir confiance pour être découpé en morceaux (en commençant par le bas).

- Avec l'Armée Française, c'était une autre confiance. **Jamais notre pays n'avait abandonné ceux qui se battaient à ses côtés.** (tous savaient cela !).



1961\_07\_300 La (petite) route goudronnée de GUERROUCH.



Ref : 1961\_07\_500 et 600 **BIJOUX KABYLES**  
Quelques broches et bracelets... Tout ce qui reste de 200 ou 300 kilos de bijoux







DJIDJELLI

*Pas de date ... .. sans doute vers le 7 août 1961**Chers Vacanciers,*

*St Servan ! Certes, je ne vous croyais pas remontés si au Nord. Qu'allez vous chercher par-là ? Avez vous tellement peur du soleil ? Cela pourrait encore se comprendre ici.*

*C'était de cela dimanche et les nouvelles ne vont guère vite puisque nous sommes aujourd'hui vendredi et je serais actuellement bien incapable de situer votre bivouac sur la carte de France. D'abord, parce que je n'ai à ma disposition que les cartes d'Algérie (fort nombreuses et détaillées d'ailleurs), et ensuite parce que je ne vois pas au juste où vous pouvez aller roder pendant ce temps ? Je pense, toutefois, que vous êtes maintenant plus au Sud et probablement au bord de la mer. Parions pour St Jean de Monts ! Vos prochaines lettres me renseigneront, j'espère, car je suis impatient de suivre par écrit votre périple.*

...

*En parlant de vie sédentaire, nous ne manquons pas d'air en ce moment ici. (Il est vrai que c'est un air terriblement chaud et lourd). Nous sortons donc presque tous les jours : Hier et avant-hier et avant, encore. Ceci nous fait des levers vers les 2 ou 3 heures du matin. Heureusement que nous avons la journée d'aujourd'hui pour récupérer*

*Il faut préciser que les Fells, depuis le début du mois, ne se gênent pas du tout : Embuscade sur la route de Djidjelli à Bougie, il y a une semaine, bilan 5 civils tués. Désertions de 4 puis de 3 FSNA dans les postes et, à cette occasion, quelques civils musulmans pro-français égorgés. Avant hier, à Ziam Mansouriah, petite ville à 40 km de Djidjelli, quelques rebelles s'introduisent et vident leurs chargeurs de P.M. sur les consommateurs d'un café, bilan 6 morts et 10 blessés, tous des civils. Dans un regroupement, l'incendie accidentel d'un gourbi fait exploser une réserve de munitions FLN qui y était entreposée. Aujourd'hui, encore, le Maire d'une commune avoisinante de Djidjelli est égorgé.*

*Je crois que les derniers soldats français sur cette terre auront intérêt à ré-embarquer rapidement. Il est vrai que, pour l'instant, les rebelles s'en prennent surtout aux civils, proies faciles certainement. C'est ce genre de terrorisme qui a le plus d'influence sur la population.*

*Hier, à la suite du raid des rebelles sur Ziama Mansouriah, nous avons été jusqu'à cette ville autour de laquelle se déroulait une importante opération à laquelle participait la 13<sup>ème</sup> D.B.I.L.E. (demi-Brigade d'Infanterie de la Légion Étrangère). Cette petite ville est située au bord de la mer sur la route de Bougie à Djidjelli, dans un cadre splendide. C'est une petite station balnéaire qui, avant la guerre, était, paraît-il, très renommée.*

*La route, qui longe la côte, rocheuse, très découpée, est vraiment magnifique. Après Cavallo, elle se tortille, de chaque cap à chaque baie, souvent accrochée en corniche au rocher qui descend abrupt depuis la montagne. Ce rocher est, quelquefois, en impressionnant surplomb au-dessus de nos têtes. D'autres fois, l'on pénètre dans l'ombre fraîche d'un tunnel ou d'une arche de pierre. Par endroits, les oueds ont entaillé le calcaire et ouvrent vers le large de petits estuaires formant de belles plages de sable blanc. Vers l'intérieur, ces entailles se resserrent en des gorges impressionnantes, garnies d'une luxuriante végétation dont le vert vif, et les couleurs éclatantes des lauriers, roses, blancs ou rouges, tranchent sur l'âpre blancheur du roc stérile. En d'autres endroits, une terre rouge brique transforme le paysage et descend jusqu'aux eaux vertes, tellement transparentes, que l'on peut voir les fonds d'herbes, de sable ou de rochers.*

*Dans cette masse calcaire, l'érosion a travaillé et, partout dans les falaises, s'ouvrent les fonds sombres des grottes qui truffent la montagne. Le long de la route, un peu avant d'arriver à Ziama, apparaît, béante, l'entrée du gouffre de « Rhar El Bay » dont on distingue, au passage, un réseau de stalactites qui s'enfoncent dans les profondeurs.*

*Enfin, après maints tournants, apparaît Ziama Mansouriah, maisons rouges et blanches perdues dans une forêt où s'accordent agréablement les couleurs et les formes des chênes, amandiers, oliviers, palmiers, peupliers pins et bien d'autres espèces végétales. Le tout est entouré à l'Ouest, au Nord et à l'Est, par la surface lisse et calme de l'eau qui s'étend très loin vers le haut d'une immense ligne d'horizon.*

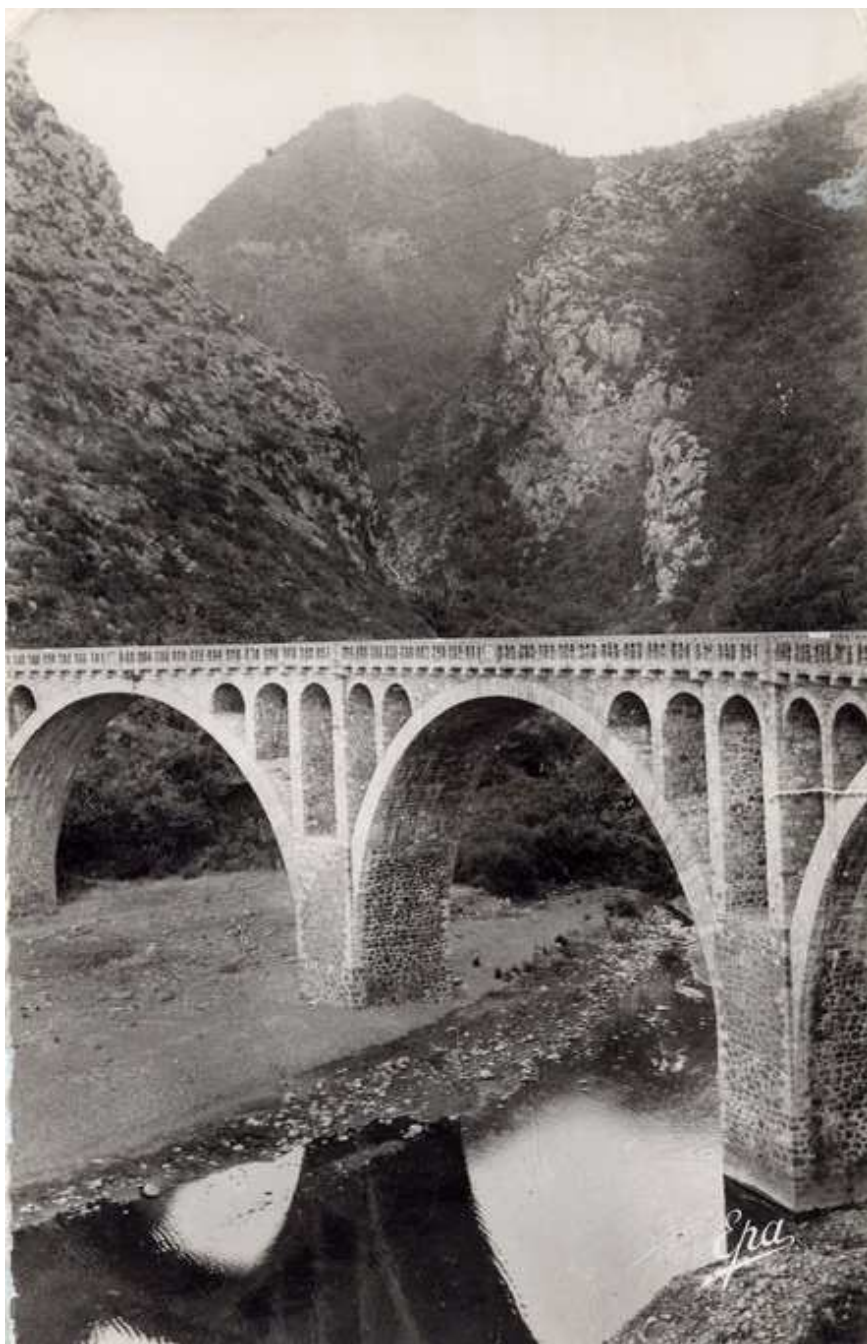
*Nous avons passé la journée non loin de cette petite ville, au bord de la mer, sur un des rares endroits plats suffisamment larges pour permettre aux hélicoptères de se poser. Nous étions, en effet, en réserve héliportable au cas où un accrochage sérieux se produirait. En fait, il n'y eut que 3*

*HLLs d'abattus et un prisonnier au cours de toute cette opération. Nous reprîmes donc la route le soir après avoir passé une longue journée au soleil. Nous devons repartir demain, pour quatre ou cinq jours cette fois, vers l'intérieur du pays. Cela sera peut être remis en raison de ce qui s'est passé cet après midi en ville.*

*Je vous envoie une carte de la route, que nous avons faite hier, afin que vous puissiez juger du paysage. Je regrette de ne pouvoir faire de photos quand nous roulons car cela en vaudrait vraiment la peine très souvent.*

*En espérant recevoir en retour des cartes postales des coins que vous explorez en ce moment, je vous envoie mes meilleurs baisers à tous.*

***Louis-René***



1961\_08\_010 (Carte postale)  
Environs de la Grotte Merveilleuse. Le Viaduc de Dar-El-Oued



1961\_08\_020 Les sticks attendent l'embarquement sur une plage près de Zياما Mansouria.

## **Il est beau mon pays !**

Ce matin, c'est l'émerveillement ! Nous faisons, pour la première fois, la route de Cavallo à Zياما Mansouria. La fraîcheur du matin, la lumière d'un jour nouveau, la pureté de l'air et le décor, bien sûr, tout y est pour un enchantement touristique.

Peut-être, ne sommes-nous pas en train de faire du tourisme ? Les derniers évènements (embuscades, attentats, assassinats) laisseraient penser le contraire.

Pourtant, tandis que nous roulons, tout me rappelle ce jour d'août 1954 où, avec mes parents, nous avons découvert la corniche d'or. Cette année là, nous avons osé descendre très bas vers le sud et atteindre la côte d'Azur. Cela représentait deux grands jours de route, sur la N7, vaillamment supportée par notre antique auto, une Citroën C4.

Nous nous étions arrêtés à Boulouris, petit village juste après St Raphaël. Quelques jours plus tard, nous nous sommes décidés à nous aventurer sur cette corniche que l'on disait très accidentée, pour ne pas dire périlleuse. Dès le début, ce fut l'enchantement. Nous étions, les uns et les autres, tous enthousiastes. Nous

nous arrêtons à chaque virage, à chaque cap, nous écriant et admirant, l'eau, le ciel, les rochers.

Si j'évoque ces souvenirs, pourtant pas si lointains, c'est que, ce matin, nous, les quatre occupants de la Jeep, faisons preuve du même enthousiasme devant le spectacle, sans cesse renouvelé, que déploie la corniche kabyle entre Djidjelli et Bougie. (23). Le plus exalté, parmi nous, c'est encore le Commandant qui, à chaque instant, se retourne vers les occupants de la banquette arrière.

- *Vous avez vu ? ... Regardez ! ... Vous avez vu ? ... Hein ! Que c'est beau !*  
Nous ne pouvons qu'approuver et nous laisser gagner par son excitation.

Cette côte est d'une nature sauvage et difficile où le minéral se mêle au végétal. La route est la seule trace de l'activité humaine et elle se fait discrète, se faufilant sous les rochers ou suspendue sur le vide. Par moments, s'ouvrent des havres de paix tels que Cavallo et, surtout, Ziama Mansouria dont nous apercevons, un instant, les criques, les rochers et les fonds marins lumineux. (24).

Bientôt, nous débarquons sur une plage de sable, entre deux pointes de rochers. C'est là que nous allons passer la journée. Après avoir distribué leur chargement d'hommes de la 13<sup>ème</sup> DBILE, les hélicoptères nous ont rejoints sur ce qui devient une D.Z. improvisée.

Les sticks sont formés et nous devons nous tenir prêts pour un embarquement immédiat. Il y a une vingtaine de bananes entre nous et la mer. A 12 hommes par sticks, il suffit de 2 rotations pour emporter la totalité du bataillon. Comme l'opération de ce jour se déroule dans les environs immédiats, sur les hauteurs en-

---

23

Je relève, dans un petit fascicule, trouvé dans une brocante, le commentaire suivant :  
« Une « Corniche d'or », Africaine, avec plus d'ampleur et des coloris plus chauds encore que le classique balcon de la côte d'Azur. »

Extrait de « la route de Constantine et la côte Est de l'Algérie »

Publications du Centenaire de l'Algérie. Georges ROZET.

24

J'ai re-parcouru, récemment, la Corniche d'or de l'Esterel et j'ai été un peu déçu. Déçu, pas seulement parce qu'il s'agissait d'un souvenir de mon enfance. Déçu parce que la nature y a perdu sa prédominance.

Je souhaite qu'il n'en soit pas de même de cette « Corniche africaine ». Si cette fameuse corniche a été préservée (rien n'est moins sûr), peut être faut-il en remercier le gouvernement actuel de l'Algérie, sans oublier le FIS, pour avoir su dissuader les promoteurs.

...

tourant Ziama Mansouria, il ne devrait s'écouler guère plus de 10 minutes entre l'hélicoptage de deux sticks.

Être en réserve, c'est attendre. Quand rien ne se passe, c'est attendre très longtemps !

Nous en faisons l'expérience aujourd'hui. Dès le début, les faisceaux ont été formés. Deux méthodes pour cela : La plus simple est d'aligner les sacs et de poser l'arme, crosse au sol, en appui dessus. L'autre méthode consiste à regrouper les armes, 3 par 3, suivant le type, fusil ou P.M. Une arme est en position verticale sur sa crosse, les 2 autres viennent s'accrocher, par leurs canons, au pontet de la première et réalisent une sorte de « V » maintenant l'équilibre du tout.

Au P.C., nous optons pour la première méthode, la plus facile et la moins ordonnée, les Compagnies utilisent la deuxième.

L'attente se prolongeant, nous avons l'autorisation de nous asseoir ou de nous allonger au soleil, de retirer la veste et, rations aidant, la plage prend l'allure d'un Pique-Nique. L'essentiel est de rester regroupés en sticks pour pouvoir embarquer rapidement. Le soleil ardent, le sable brûlant, tout cela n'est rien. Le supplice est de voir cette si belle eau nous tendre les bras et, sans être enchaînés à un mât, contrairement à Ulysse, ne pas répondre à son appel.

Enfin, vers le soir, puisqu'il devient évident qu'il ne sera pas fait appel à la réserve, les hélicos rentrent à leur base. Nous obtenons alors, de nos officiers, l'autorisation d'aller nous tremper les pieds.

Je ne conçois pas une trempette sans une baignade et une baignade sans plonger entièrement dans l'élément liquide, la tête y compris. Mon ami Claude n'est plus avec nous maintenant. C'est donc moi qui entraîne les autres et peu importe que nous n'ayons pas nos maillots.

En ressortant de l'eau, j'entends : - *Loulou ! Loulou !*

Quelqu'un m'appelle par mon diminutif.

C'est **Gérard**. Le sergent Gérard, de la 4<sup>ème</sup> Cie (la CP, si vous préférez), avec qui j'ai passé 4 mois à Maisons-laffitte. C'est bien le seul à m'appeler ainsi.

Nous ne nous sommes pas revus depuis le 6 juillet. Au lendemain des émeutes de Constantine ; il était venu me raconter ses démêlés avec les manifestants, la partie de football à laquelle il a participé pour récupérer son P.A.

Lui aussi vient de faire un plongeon dans la grande bleue. Nous nous retrouvons, aujourd'hui, dans des circonstances plus paisibles qu'il y a un mois.

D'un ton joyeux et enthousiaste, il m'interpelle :



*- Tu as vu mon pays ! Tu as vu s'il est beau mon pays ?*

Gérard n'est pas un Pied-noir, au sens précis du terme. Il est né à Oujda, au Maroc, près de la frontière algérienne. Ses parents sont métropolitains. Son père, fonctionnaire, était alors en poste dans cette ville.

Plus tard, il a été nommé à Alger. Mon ami y a passé la plus grande partie de son enfance. Il y a seulement 5 ou 6 ans qu'ils ont regagné la région parisienne. Raison pour laquelle Gérard s'est retrouvé à faire ses classes avec moi, au 3<sup>ème</sup> RIMA. Dans quelle administration son père travaille t-il ? Là dessus, il s'est toujours montré assez discret. J'ai cru comprendre qu'il s'agissait de la D.S.T. mais je n'en ai pas la certitude.

Gérard n'est pas un Pied-noir. Pourtant, quand il parle de son pays, il ne peut s'agir que de l'Algérie. Lui, il a choisi son pays, au contraire de la plupart d'entre nous.

Présentement, il me reparle de ce que nous avons vu ce matin en venant. Nous nous émerveillons mutuellement : Cavallo, Ziama, la mer transparente, les rochers ... :

*- Oui j'ai vu ! Ce n'est pas beau, ... c'est magnifique !*

Il continue, décidément intarissable :

*- Quand nous étions à Alger, je suis venu souvent dans la région. Je suis venu en vacances mais aussi pour des Week-Ends prolongés. Nous ne sommes, par la côte, qu'à 300 Kms de la capitale, (25) et quelle côte ! A Mansouria et à Cavallo, j'ai fait de la plongée et de la pêche sous-marine, les fonds sont extraordinaires. J'y suis venu avec des copains et copines, nous faisons griller nos poissons sur la plage et passions la journée entre le soleil et la mer.*

Et encore :

*- A la fin de l'hiver, les montagnes sont couvertes de neige. Nous allions, le matin, faire du ski dans les monts Babors. L'après-midi, nous descendions et nous retrouvions tous à la mer.*

---

25

Par la côte, cela fait plutôt 350 Kms. C'est par la montagne, par Tizi-Ouzou, qu'il n'y a, seulement, que 310 Kms (plus exactement). Comme a dit mon camarade, c'est à peine plus que Paris – Deauville et il n'y a pas de feux rouges (Oui, mais il y a plus de virages !).

Il a de la « tchatche » mon copain. J'ai tout de même un peu de mal à le suivre, je crois qu'il en rajoute un tout petit peu. Le ski, quand il n'est pas nautique, et les bains de mer, cela s'accorde mal ensemble.

Il me propose :

*- Loulou, quand tout cela sera fini (il me montre tout le déploiement militaire qui nous entoure), je t'inviterai, je t'emmènerai faire de la plongée.*

*- Tu sais ! Je te l'ai déjà dit, je reviendrai vivre à Alger. Tu viendras ! Je te ferai visiter tout ce beau pays, autrement qu'en opérations. Tu ne pourras pas ne pas l'aimer !*

Ce pays, je sais bien que je l'aime déjà depuis longtemps mais, lui, ce n'est pas d'amour mais de passion dont il me parle.

Tous les deux, nous sommes bien persuadés, et nous ne sommes pas les seuls, qu'il y aura un « **Après** ».

Cette guerre finira bien par se terminer. À force de traquer les rebelles, le conflit s'éteindra faute de combattants. Nous savons aussi qu'il reste, ici, beaucoup à faire mais que cela est bien engagé. Les grands travaux, les profondes modifications sociales, tout cela ce ne sont pas de vagues promesses mais bien la réalité, faisant évoluer ce pays vers un monde nouveau. <sup>(26)</sup>.

Oui ! Gérard, je viendrai. Je répondrai à ton invitation.

Nous nous retrouverons dans cette Algérie du futur.

---

26

### **Avertissement :**

Il ne faudrait surtout pas nous prendre pour d'incorrigibles optimistes. Si nous étions optimistes, malgré toutes les opinions alarmistes qui circulaient alors, c'est simplement que nous étions objectifs. Nous pouvions voir, jour après jour, que les promesses, qui avaient été faites, devenaient des réalités.

Il était **logique** de penser que tout cet effort ne pouvait être fait en vain et sans l'intention bien déterminée d'aboutir à ce qui avait été promis.

DJIDJELLI  
Le 08 août 1961

*Bonjour à Tous*

*Vous devez, à l'heure présente, avaler les Kms et je n'ai guère d'idée quant à l'endroit précis où vous pouvez être. Toutefois, j'espère que le temps de la Bretagne vous est favorable et que la guitoune peut aisément vous contenir tous les quatre.*

*Deux lettres à la fois : de la rue des Fabriques, aujourd'hui. Cela fait de la lecture, d'autant que le dernier colis contenant Paris Match, Science & Vie et autres revues, est également parvenu par la même livraison.*

*Je suis donc, en ce moment, submergé par toute cette lecture. Cela n'est pas grave car je ne pense pas mettre trop de temps à les ingurgiter. Pour l'instant, nous nous apprêtons à être hélicoptérés pour une opération de la journée. Encore une bonne occasion pour déguster les rations.*

*Hier, nous sommes retournés dans le coin où s'était déroulée l'opération dont je vous ai parlé dans ma lettre du 31 juillet. En effet, durant la nuit d'avant-hier, dans un poste voisin, 4 FSNA du contingent ont déserté, emportant avec eux 5 fusils et 2 PM. Les chiens pisteurs, et les compagnies, ont cherché toute la journée mais aucune trace n'a pu être trouvée. Les armes et bonshommes ont gagné définitivement le djebel.*

*Décidément, la généalogie familiale m'a toujours paru très compliquée. Quand il s'agit de la famille des environs d'Ancenis, avec la foule de tantes, arrières tantes et oncles, cousins petits et arrières que peut contenir chaque village ou hameau, je m'embrouille déjà mais alors là ! C'est vraiment de la famille lointaine et, de plus, certaines imprécisions planent sur ce sujet. Enfin ! Si, un de ces jours, j'ai l'occasion de m'arrêter à la mairie de Taher, je tacherai de demander s'il n'existe pas, encore dans ce pays, des gens du nom de Noblet.*

*A propos, Maman, inutile de te tracasser pour ma santé. Elle n'a jamais été meilleure, à part, peut-être, quelques petits coups de soleil sur le dos. De cela, je commence à m'habituer. J'ai vraiment un peu bronzé depuis mon retour de permission. Je crois que, si je rentrais maintenant parmi vous, vous risqueriez de me prendre pour un FSNA plutôt qu'un FSE, pour un vrai « Bougnoul » comme on dit ici.*

*Quand je dis que ma santé n'a jamais été meilleure, j'exagère puisque, depuis hier soir, je me vois forcé de cavalier pour me rendre aux doubles VC. Depuis deux ou trois jours, plusieurs de mes camarades souffraient des mêmes maux. Je commençais à croire qu'en ma qualité d'ancien, j'étais immunisé contre ce genre de problème. Erreur ! Mais il est vrai que les raisins de Taher ne doivent pas être étrangers à cette épidémie. Vous voyez donc que, comme dit la chanson : « A part cela, tout va très bien ... ».*

*Si j'ai pu dire, dans une de mes lettres, que je n'étais guère entrain, ceci n'est pas dû à une cause physique. Le moral, par contre, est une chose susceptible de se modifier toujours rapidement et, cela, pour quelques causes qui, à la réflexion, ont certes bien peu d'importance. Pourtant, quant on voit l'ambiance actuelle dans ce régiment, la façon de travailler, la valeur de certains cadres et que l'on compare à ce qu'était le Bataillon il y a moins d'un an, il n'y a pas, là, de quoi se remonter le moral.*

*Bien sûr, peu nous importe, après tout, ce que l'on fait ici. Il suffit de prendre son mal en patience et de se répéter qu'il ne reste plus que 130 jours avant la quille, tout au plus. C'est justement, là, ce qu'il ne faut pas se dire, ou ne se le dire qu'en dernier recours. Je pense, quant à moi, qu'il vaut bien mieux laisser venir la date de libération en y pensant le moins possible. Ce qui compte c'est que de toute façon le temps s'écoule et compter les secondes pour savoir ce qui reste encore à passer n'apporte rien.*

*Le mieux est, encore, d'avoir de l'occupation et surtout, de s'intéresser à ce que l'on fait. Tant qu'à faire le travail demandé, autant le faire consciencieusement, ne serait-ce que pour sa seule satisfaction personnelle.*

*De toute façon, il est préférable d'agir de son plein gré, et en y mettant si possible un peu de cœur, qu'être forcé. Cela, l'ancien chef de corps, le Lieutenant-Colonel De La Casiniere et les officiers dont ils s'étaient entourés, l'avaient très bien compris. Chacun faisait ce qu'on lui demandait avec d'autant de satisfaction qu'il savait qu'on le laisserait tranquille quand il en aurait besoin, qu'il serait toujours défendu et non pas inutilement brimé.*

*Ce qui se suit ne se ressemble pas forcément. Beaucoup d'officiers, de l'époque, sont partis et ont été souvent remplacés, non par des combattants, mais par des bureaucrates. C'est sans doute à cela que l'on sent que la guerre est finie. On revient de plus en plus à la vie dans un centre d'instruction, comme en métropole. Quant à la conduite de l'action mili-*

*taire, proprement dite, le moins que l'on puisse dire c'est qu'elle manque de sérieux.*

*Si l'on ne croie plus à ce que l'on fait, ici, alors à quoi bon faire des simulacres d'opérations, dépenser inutilement des milliers de litres de carburants, user du matériel et des hommes ? ...*

*Je m'aperçois que ton inquiétude, Maman, m'a lancé dans une digression qui risque de mener loin. Il ne faut surtout pas que j'oublie qu'à l'armée : « Il ne faut pas chercher à comprendre ». C'est pourtant, là, le fond du problème et il n'y a rien de plus déprimant que d'obéir, ou subir, sans jamais rien y comprendre. ...*

*Je vois qu'il va y avoir encore du changement dans la cuisine, d'ici peu de temps. Pour moi, pour ne pas changer, voilà que je n'ai plus rien à dire. Le plus raisonnable est encore de m'arrêter. Avant de vous quitter, je vais vous envoyer mes meilleurs baisers à tous quatre avec beaucoup de soleil.*

***Louis-René***

## Des Sous-offs au-dessous de tout !

Malgré le temps ensoleillé et la mer toujours aussi bleue, le moral, lui, n'est pas toujours au beau fixe.

Depuis que nous sommes à Djidjelli, nous sentons plus le poids de la discipline. Nous réalisons, maintenant, que l'époque d'Aïn Abid et de la Mechta Joyeuse fut, pour nous, une heureuse période.

Objectivement, nous n'avons pas trop à nous plaindre ! Nous sommes, il faut bien le dire, des soldats privilégiés et, ceci, même si nous avons perdu quelques privilèges.

Tout s'arrange, d'ailleurs, peu à peu.

La punition du chauffeur, qui avait utilisé une Jeep pour aller chercher « la bouffe », a été levée par le Commandant. Motif : le gradé qui avait infligé cette punition n'avait pas pris la précaution de la faire viser par le responsable hiérarchique de l'unité de laquelle relevait l'homme de troupe. (Notre Commandant en l'occurrence).

Profitant de notre avantage, nous obtenons dans la foulée qu'un véhicule (un seul) puisse être utilisé pour aller chercher nos repas.

C'était une habitude à Aïn Abid. Que ce soit pour la Mechta Joyeuse, ou pour d'autres services, les repas étaient récupérés par moyen automobile.

Ici, notre argument tient au fait que les gens des secrétariats sont tenus à une permanence dans les locaux de travail (qui sont aussi les locaux d'habitats). Cela nous oblige donc à manger sur place (et cela nous évite la promiscuité du réfectoire). Entre nous, ramener les gamelles pleines, à pied sur 500 m, ce n'est pas très évident et la nourriture a largement le temps de refroidir.

Simplement, comme les 2 secrétariats, celui de l'EMT1 et celui du Régiment, résident dans les mêmes locaux, une seule voiture devra être utilisée pour ce faire.

Nous nous plierons, bien volontiers, à cette exigence. La plupart du temps, nous prenons nos repas ensemble dehors à l'ombre des chênes-lièges et des pins. Il suffit de laisser les fenêtres des bureaux ouvertes pour entendre le téléphone sonner.

Je viens de parler des deux secrétariats, justement ! Cela me rappelle ce qui vient de se passer récemment.

Un matin, mon adjoint (et futur remplaçant) rapporte le courrier du régiment, qu'il vient d'aller chercher. J'y jette rapidement un coup d'œil. Il s'agit, en général,

de notes de services qui ne nous concernent pas forcément. Cela semble être encore le cas cette fois-ci.

- *Regarde bien !* » me dit-il.
- *Il y a quelque chose qui t'intéresse !*

Effectivement, un « organigramme » fait partie du lot de paperasses.

Il s'agit du descriptif de la structure complète de la CCS et des PC des bataillons.

Chaque service y est répertorié. Les noms des responsables, des adjoints, des remplaçants éventuels et la fonction de chaque individu, y sont précisés.

- *Regarde là !* me dit, encore, mon camarade, en me pointant du doigt quelques lignes du document.

Qu'y a t il donc de si intéressant ? Je lis :

### **Chefs de secrétariat :**

- **PC de régiment. Adjudant XXX** (je ne suis pas sûr de me souvenir de son nom).

- **PC de l'EMT1. Caporal THEUROT.**

- **PC de l'EMT2. Adjudant YYY** (je ne me rappelle plus du tout de son nom)

- *Bravo ! Te voilà Chef de secrétariat !*

- *Tu te trouves propulsé au niveau Adjudant, maintenant !*

Effectivement, pour une promotion, c'est une promotion !

C'est inattendu ... Nous irons même demander à nos collègues du PC de régiment s'il n'y a pas d'erreur ?

NON ! Il n'y a pas d'erreur. C'est le Commandant Dumetz qui a personnellement défini, ainsi, l'organisation de l'EMT1. Il n'a même pas voulu que soit indiquée l'option « ff » (faisant fonction) en face de mon nom.

A la suite de cela, je me ferai un peu charrier par mes copains :

- *Comment faut-il t'appeler maintenant ? Mon Adjudant ? Caporal- Adjudant ? Faut-il crier « Fixe » ou « A vos rangs ! » quand tu rentres dans la chambre-cuisine-bureau ?*

Ca va ! J'ai compris ! Il faudra, surtout, ce soir, faire un tour au foyer et offrir quelques bibines. Une fois n'est pas coutume !

Il est bien évident que cette nomination ne plut pas à tout le monde. Le Commandant dut encore intervenir pour imposer sa décision auprès des sous-offfs vexés de ne pas se sentir plus importants qu'un simple Caporal.

Fort heureusement, à quelques temps de là, se produisit un petit incident qui fit perdre toutes considérations à la catégorie sous-offs.

Un jour que nous prenons la route, pour un nouveau départ en opé, j'entends encore le Commandant ruminer :

- *Ah ! Elle est belle notre armée avec ces foutus sous-Officiers !*
- *Ils sont vraiment au-dessous de tout !*
- *Tout juste capables de jouer à Guillaume TELL* ajoute t-il.

Là, il faut bien que j'apporte quelques précisions sur ce qui justifie la mauvaise humeur de notre chef. Ce n'est tout de même pas la seule attitude de l'adjudant de Cie envers moi. Pas du tout ! Il vient de faire référence à l'affaire de Guillaume TELL.

Récemment, le MESS des sous-offs s'est fait remarquer par une histoire qu'il est facile de qualifier de stupide. Certains ont fait le pari de faire aussi bien que le nommé Guillaume. Ceci à l'aide d'une canette de bière (vide, bien sûr) et d'une carabine US.

Celui qui s'est proposé, pour être le fils du fameux héros Suisse, a tout de même eu la présence d'esprit de tenir la bouteille dans la main (gauche, mais je n'en suis pas sûr) et à bout de bras. Sans doute, ne se sentait-il pas capable de faire tenir une canette en équilibre sur sa tête.

Son collègue, avec son arme, s'est reculé (d'une trentaine de m, selon les uns, de seulement 5 m selon les autres). Il a tiré et la bouteille s'est cassée.

En réalité, elle s'est cassée en tombant par terre.

Sous la douleur, celui, qui la tenait, l'a lâchée. La balle lui avait traversé la main.

Résultat, un séjour en Hosto pour l'un et un paquet de jours d'arrêts pour tous les deux.

Nous avons eu les détails de l'affaire par nos camarades infirmiers qui nous ont confirmé la colère des autorités. Le Capitaine Charbonnier, qui n'a pas pour habitude de mâcher ses mots, a dit quelque chose comme :

- *On ne peut pas trouver plus **CONS** dans toute l'Algérie !*

En conclusion, pour moi, les âneries de ces Sous-officiers tombent très bien. Après ce qui vient de se passer aujourd'hui, je n'aurai plus guère de problèmes avec cette engeance.



**DJIDJELLI**  
Le 12 août 1961

*Salut la Bretagne !*

*Je crois que vous êtes partis pour faire le tour de la Bretagne. Vous ne semblez guère favorisés par le temps, car, à part quelques coups de vent et deux ou trois gouttes de pluie, vous ne pouvez, cette année, bénéficier de l'habituel crachin et de la température plutôt fraîche de l'été breton. Sans doute ne le regrettez-vous pas !*

*Si la région de Paimpol est inconnue pour moi, par contre, je me souviens bien de St Malo, les remparts, le sillon qu'aspergeaient les vagues de la côte d'émeraude. Erquy, le Cap Fréhel, Fort La Latte et tout ce pays de landes, de côtes déchiquetées, profondément marquées par l'eau. L'eau qui bat et ronge cette terre et qui, cette année là, descendait en abondance du ciel.*

*.../...*

*Je pense que cette lettre aura le temps d'aller à Matha alors que vous n'en serez pas encore reparti.. J'en profite donc pour dire quelques mots à Mamie. J'espère que tu n'es pas trop fatiguée ? Il est vrai que le facteur, lui, n'a pas trop de travail car ce n'est pas le nombre de lettres, échangées entre nous, qui a dû le fatiguer.*

*Ceci ne m'empêche pas de penser à toi et aussi à Grand-Père. Mon arrivée dans le secteur de Djidjelli m'a permis de voir un peu la région de son enfance : Duquesne, Taher et tout le pays environnant, pays qui est vraiment magnifique.*

*Je souhaite, qu'à l'occasion du 15 août, vous puissiez passer quelques bonnes journées tous ensemble, tant à Matha qu'à Laleu.*

*.../...*

*Eh bien ! Maintenant, puisque j'ai commencé à expédier, aux bons soins du facteur, mes meilleurs baisers, je crois que le mieux est de continuer et de généraliser. En espérant recevoir, toujours aussi régulièrement, de vos nouvelles, je vous embrasse bien fort tous les cinq.*

**Loulou**

## Dernier baroud !

Les appelés, c'est bien connu, n'ont qu'une idée : En faire le moins possible et rentrer chez eux sans bobos. Avant de partir, puis au début de mon séjour, de cela, j'en étais absolument convaincu. Pourtant j'ai rapidement appris qu'au Bataillon leurs attitudes n'étaient pas toujours si négatives.

Rentrer chez eux, bien sûr ! Rares étaient ceux qui avaient la vocation de rempiler. Quant à ce qu'on nous demandait de faire ! Certainement, nous le faisions. Et du mieux possible, le plus souvent !

En fait, je crois que nous étions rapidement pris par l'ambiance, par le goût de l'action et par le sentiment que notre unité jouait un rôle déterminant dans ce conflit.

Une anecdote que j'ai entendue raconter, maintes et maintes fois, était particulièrement significative. <sup>(27)</sup>.

Du temps où nous étions à Aïn Abid, les compagnies étaient cantonnées dans des fermes, à quelques Kms aux environs. Il était d'usage, quand nous partions en opérations, que ces locaux soient gardés par un petit nombre de soldats choisis parmi les libérables. Le responsable était un Caporal chef ou un sous-off, quelquefois lui-même un appelé dans la même situation (avantageuse). Nos autorités, en leur évitant les risques inhérents aux opés, respectaient les anciens qui étaient près de terminer leur temps. Une façon de préserver le moral des troupes. Dans cette situation, il advint qu'un groupe de Fells, comptant sans doute sur la faiblesse de la garnison vint, une nuit, « ennuyer » les habitants du hameau voisin d'une de ces fermes. Un Arabe réussit à s'échapper des griffes de ses tortionnaires et à donner l'alerte à nos soldats.

Plutôt que de rester prudemment derrière leurs murs, sans hésiter, les libérables sautèrent dans les véhicules dont ils disposaient et dans le half-track, resté pour leur défense. Ils effectuèrent une sortie bruyante et démonstrative vers le village. Les rebelles s'empressèrent de prendre la fuite. Certains narrateurs ajoutent, même, qu'ils y laissèrent quelques-uns des leurs sur le terrain. Eh oui ! Quand vient

---

<sup>27</sup> Cette anecdote que je rapporte ici, sous toute réserve, est bien réelle. Bien plus tard, il m'a été rapporté les faits suivants : *Le 18/6/60 le bataillon est en opé vers BATNA et AÏN M'LILA. Le 19/6/60 un message parvient au P.C. pour informer qu'à la base de BOU-NOUARA (4<sup>ème</sup> Cie) l'Adj SYLVAIN à entraîné la petite garnison dans une course poursuite en 6x6 à travers le djebel.*

*Résultats : 2 HLL abattus à 3 Km de BOU-NOUARA, 1 MP40, 1 303, 8 chargeurs garnis + documents récupérés.*

le temps du retour, il devient un peu difficile de renoncer à cette activité faite d'action et d'aventure, qui, pour certains, représente deux années de leur vie.

Aujourd'hui, il en est ainsi de mon ami Claude. Libérable depuis plus d'un mois, il n'en a pas moins continué à suivre le Lt Pr et à assurer son service de radio. A la fin du mois dernier, il était encore avec nous lors de notre mémorable raid sur « la banque Fell », dans la forêt de Guerrouch.

Dernièrement, alors que, comme toujours, il accompagnait son chef, il a eu un petit problème :

L'équipe de l'O.R. était, une fois de plus, partie glaner des renseignements sur le terrain. Pour une raison quelconque, ils venaient de passer une nuit dans un de nos postes. Au petit matin, devant regagner la base, ils embarquèrent dans les véhicules. Seulement, la barrière, commandant l'entrée du regroupement, était fermée et il n'y avait pas de sentinelles à proximité pour la manœuvrer. Ce portail n'était constitué que d'une simple barre de bois garnie d'un peu de barbelé. Ce n'était pas un obstacle en soi et, plutôt que d'attendre que les gars du poste arrivent, le Lt et mon ami sautèrent de la Jeep et allèrent ouvrir le passage. A peine avaient-ils fait pivoter la barricade qu'ils entendirent un chuintement caractéristique. Une grenade en train de fuser !

Le temps de crier « **couchez vous !** » et de le faire, la grenade avait pété.

Fort heureusement, il s'agissait d'une « offensive » qui était placée, là, pour piéger la barrière et avertir d'une tentative d'intrusion.

En conclusion : Rien de grave ! Un peu d'émotion tout de même !

C'est, peut-être, à la suite de cela, que mon camarade reçut l'ordre, ferme et définitif, de rester, dorénavant, à la base en attendant la quille.

DJIDJELLI  
Le 20/08/1961

*Chers Tous,*

*Je pense que vous avez, maintenant, quitté Laleu et Matha et que vous campez, ou roulez, quelque part en France. Probablement, vers le Sud-Ouest. Je ne saurais parier, cette fois, car je n'ai vraiment aucune idée de l'endroit où vous êtes. J'espère avoir des éclaircissements par le prochain courrier. J'espère, aussi, que le temps vous est favorable.*

*Ici, tout va bien, opérations à peu près un jour sur deux avec quelques résultats : Dernièrement, douze Fells d'abattus et des armes de récupérées. Nous repartons, ce soir, dans le même coin. C'est, en ce moment, la pleine récolte de liège qui commence en petite Kabylie. Il s'agit, donc, de distraire un peu les H.L.L.s pour que les chantiers et les convois puissent opérer tranquillement.*

*Cela nous donne l'occasion de nous promener dans l'arrière pays et je vais bientôt connaître le coin aussi bien que la région de Constantine.*

*A part cela, peu de choses à dire. Des bonnes nouvelles de Grand-Mère et de Jeannot qui me parle beaucoup de Vol à Voile.*

*Je vais achever, ici, ce petit mot en vous souhaitant que le reste de vos vacances se passe bien, que la voiture roule sans le moindre petit bruit, et je vous embrasse bien fort.*

**Loulou**

## TEXENNA

D'opérations en opérations, nous faisons connaissance avec notre nouveau domaine de chasse. Nous avons parcouru la plaine côtière couverte de belles cultures de primeurs puis, sur les premiers coteaux, nous avons admiré les vignobles et goûté aux raisins de Taher.

Au-delà, vers le Sud, s'étend une croupe de moyennes collines sur laquelle les populations indigènes se sont établies. On y trouve de nombreux villages qui ont noms Chefka Et Cheddia, ou hameaux allant du groupe de mechtas à quelques gourbis de galets. Dans cette région, le moindre lopin de terre est cultivé. De petits champs, voire des jardins en terrasse, s'étendent partout jusqu'aux premiers contre-forts montagneux.

Cette zone est entaillée de nombreux oueds qui évacuent les eaux des reliefs dominant ce paysage. Les deux plus importants, de ces cours d'eau, sont : A la limite Est de cette région, l'Oued El Kebir, que nous avons pu voir en venant de Constantine. Au milieu, nous trouvons l'Oued Djendjenne, qui descend des Monts Babors. Les colères de ce dernier doivent être terribles. Il n'est qu'à voir la percée qu'il a faite pour se tracer une route vers la mer. Il n'est qu'à voir, surtout, la manière dont il est encadré, endigué, pour traverser la plaine côtière. Comme dans les gorges d'El Milia, tout le lit est protégé d'énormes bancs de galets enrobés dans du grillage. Je pense qu'il s'agit là de l'un des grands coupables qui ont rendu la vie si difficile pour mes arrière-grands-parents (Voir « La terre de nos aïeux », commentaires du 7/11/1960).

Dès nos premières excursions dans cette région, j'ai entendu des camarades faire la réflexion suivante :

*- Ici, on voit bien que les colons ont piqué toutes les bonnes terres et laissé aux bougnoules des rogatons pour vivre !*

Je ne peux pas laisser passer cela :

*- Vous êtes venus en Algérie et vous croyez qu'il suffit de regarder pour comprendre ! Si vous ne connaissez pas l'histoire de ce pays, vous ne savez rien et vous ne pouvez pas juger !*

Force m'est d'expliquer, de raconter, d'essayer de faire comprendre que ce n'est pas si simple :

- *Ce que vous voyez là, ces riches terres, ces belles exploitations agricoles, les colons ne les ont pas trouvées sous leurs pieds en arrivant.*

- *Ici, il n'y avait rien quand ils sont venus ! Des cailloux, des marais, des taillis incultes ! Et, ceci, 50 ans après la conquête.*

- *Qu'ont fait les Arabes ? Avant la colonisation : Rien !*

- *Après ! Pendant un demi-siècle ? Rien !*

- *Plus tard ! Ils ne se sont pas précipités pour prétendre que ces terres leurs appartenaient. Bien au contraire, ils ont regardé ces roumis se démener pour vivre dans ces zones réputées invivables.*

- *Quand ils en ont vu certains renoncer, repartir après s'être ruinés, s'être épuisés à la tâche, comme cela est arrivé à ma famille, ils ont dû, simplement, approuver la sagesse d'ALLAH qui leur avait commandé de rester sur leurs collines.*

- *Regardez ! Plus à l'Ouest, la plaine de l'Oued Zhour ! Ici, quand les premiers colons sont venus, c'était comme dans cette région là-bas.*

- *Personne ne s'est installé dans cette dépression, la place était libre pourtant. Les Arabes sont restés dans les collines où ils ont toujours vécu, par la grâce d'Allah. (28).*

Quand je suis lancé sur ce sujet, je pourrais continuer longtemps. Je ressens, comme une profonde injustice, tous les clichés que l'opinion publique actuelle déverse sur le monde Pied-noirs. C'est cette opinion que nos « petits français », qui croient avoir tout vu (et donc tout compris), contribuent maintenant, et contribueront plus tard, à conforter.

Je ne sais pas si mes petits discours en auront convaincu beaucoup. Un qui est convaincu, car il lui arrivera de m'écouter, amusé, c'est notre Commandant. Lui, il en était persuadé depuis longtemps. C'est ainsi qu'il apprendra que je suis (un tout petit peu) d'ici.

Il paraît amusé, en effet, de mes discours. Il n'y a pas si longtemps, au début de l'année je crois, il lui est arrivé de nous expliquer ce qu'était l'Algérie avant que

---

28

A l'appui de mes allégations, tendant à prouver que « la colonisation n'était pas un lit de roses », je pourrais encore évoquer le TAYA (voir mon courrier du 28/10/1960).

Je ne savais pas, à l'époque, que cette station était un centre de colonisation qui avait été abandonné bien avant les « événements ». Abandonné ? Pas pour des raisons de sécurité (pas de traces de combats, je l'avais remarqué) ! Pour des raisons économiques, je suppose ! Ce qui montre bien les échecs qui ont dû marquer les étapes de la mise en valeur du pays !

la France essaie d'en faire quelque chose. Il a insisté sur le travail des uns et des autres, civils et militaires.

Je crois, qu'aujourd'hui, je reprends un peu de ses arguments et que je les applique à ce que je sais du passé de ma famille.

Il ne peut qu'approuver et je sens qu'au moins, avec lui, quand nous parlons d'Algérie, nous sommes sur la même longueur d'onde.

Il confirmera, d'ailleurs, par son expression favorite :

*- Vous voyez ! Hein ! Vous voyez ! ...*

Cette digression, sur la région de Taher, Duquesne, Strasbourg, ne nous a pas rapprochés de Texenna.

Après les collines, dont je viens de parler, c'est la vraie montagne et la belle forêt. La route, qui a évité de suivre le lit trop abrupt de l'Oued Djendjenne, serpente le long d'une gorge et monte rapidement.

A un détour de la route, apparaît, enfin, l'agglomération de Texenna, ou ce qu'il en reste. Nous sommes à 728 m, très exactement. Curieuse impression que procure la première arrivée dans ce lieu. Impression de paix et de guerre tout à la fois, comme si cela était possible.

L'endroit est ombragé, dominé par de grands arbres. Des maisons en terrasses surplombent la route. La fraîcheur, qui contraste avec le soleil implacable du mois d'Août, évoque toutes les anisettes qui ont du être dégustées sous ces ramures, par un peuple hétéroclite et nonchalant.

Voilà pour la première impression : L'ombrage évoque la fraîcheur, qui évoque l'anisette et nous amène à penser au mot Paix. (Pourtant, je ne suis pas une éponge à Pastis, pas plus qu'à Whisky).

Déception car, en entrant dans ce village, nous voyons bien que la guerre est passée par ici. Des belles maisons, il n'en reste, bien souvent, que des façades. Si la route est dégagée, à l'arrière, ce ne sont que décombres et gravats. Que s'est-il passé ? La ville, une petite ville que je qualifierai d'Européenne, compte tenu des constructions, semble avoir été bombardée ? ...

Je n'en saurai pas plus ! Personne ne sait. Les militaires, présents sur le lieu, ne savent pas. Le Commandant, que nous tenterons d'interroger, n'a pas l'air d'en savoir plus :

- *Il y a eu des combats ici. Cela doit dater du début de la rébellion. (29).*

Notre première visite, à ce lieu, a pour but de vérifier les conditions d'implantation de l'une de nos unités. Nous allons remplacer d'autres troupes qui sont encore sur les lieux (vont-ils rentrer en France ? Pourtant, ce ne sont pas des Paras !).

Au dessus de l'agglomération, une piste, aux lacets serrés, nous mène à un important poste. Situé sur un relief, émergeant de la forêt environnante, le site comprend de nombreuses installations. Ce n'est pas un simple Bordj, ou fortin, mais un ensemble de bâtiments englobant une SAS.

C'est un point capital du dispositif de surveillance de la région Djidjelliëne. C'est aussi un emplacement idéal pour le contrôle de l'arrière pays et un point de départ pour beaucoup d'opérations. Nous aurons l'occasion d'y repasser. Je le sens !

En poursuivant la route qui passe à Texenna, et qui s'élève encore un peu, nous arrivons au col du même nom. De là, nous dominons la vallée de l'Oued Djendjenne, encore lui !

La rivière ne coule plus maintenant du Sud vers le Nord mais de l'Ouest vers l'Est. Elle suit un parcours semblable, quoique plus court, que celui de l'oued El Kebir.

C'est une vallée large, plutôt une dépression entre deux chaînes, qui s'étend, maintenant, devant nous. La route redescend rapidement pour remonter de l'autre côté, vers le col de Fédoules. Après cette autre chaîne, elle atteindra, vers le sud, la ville de Mila (ne pas confondre avec El Milia) puis rejoindra la route de Constantine.

C'est donc une autre voie vers la grande ville, voie qui évite l'obstacle des gorges d'El Milia. Pourtant, aujourd'hui, cette route, très touristique, n'est plus

---

29

A l'époque de mon récit, je me suis laissé dire que les lieux avaient été investis par les troupes d'Amirouche. Selon certains, la ville de Texenna aurait même servi de refuge au trop célèbre Aspirant Maillot, déserteur communiste de l'armée française.

C'est donc l'Armée française qui aurait bombardé la ville avant d'en reprendre le contrôle.

Seulement, voilà ! Depuis, tout ce que j'ai pu lire sur ces personnages, dans différents ouvrages historiques, ne colle pas. C'est dans la région d'Orléansville que Maillot a été abattu en juin 1956. Amirouche hantait la Grande Kabylie. Il n'a jamais été dit qu'il se soit égaré dans la petite (encore que celle-ci soit proche).

La notoriété, sinon la gloire, de ces personnages est-elle donc si grande (après leurs morts) que la rumeur les situe partout où il y a eu des problèmes ?



empruntée que par des convois militaires et ne sert surtout pas d'itinéraire de détournement.

Il s'agit d'une petite départementale qui fut certainement très agréable en d'autres temps mais qui offre suffisamment de passages difficiles favorables aux embuscades, aux mines et autres désagréments de voyage, pour qu'elle soit, présentement, soigneusement évitée.

Ainsi, notre nouveau lieu de villégiature, Djidjelli et sa contrée, nous semble un monde à part, isolé du reste du pays, retranché derrière ses montagnes.

DJIDJELLI Le 25/08/1961

Bonjour à Tous,

*D'après vos lettres, qui m'arrivent à cadences plus ou moins régulières mais nombreuses, je pense que vous êtes, aujourd'hui, dans les environs de Lourdes et que vous respirez l'air pur des Pyrénées. Aux dernières nouvelles, vous étiez donc sur les bords du bassin d'Arcachon. J'espère avoir bientôt des détails sur la suite du séjour. Décidément vos trois semaines de vacances me semblent avoir passé vite. Je sais qu'en fin de congé vous n'aimez pas penser au retour, mais comme, de toutes façons, vous ne lirez cette lettre que lorsque vous serez rentrés rue des Fabriques, cela n'aura plus d'importance. Ici, bien sûr, du fait que je ne participe pas, sinon par vos lettres, à vos balades et que, d'autre part, nous sommes sortis assez souvent en opérations durant cette période, le temps prend une valeur bien différente. Le mois d'août a passé très vite et est déjà bien entamé.*

*Je viens de recevoir, avant hier, un paquet en provenance de Matha et je vous remercie, non pour le papier qui l'entoure mais pour celui qu'il contient, que j'ai fort apprécié (ainsi que pour l'espèce de boîte en bois qui y était jointe). Je me souviens que c'est également vers cette époque que se situe ta fête, Maman, et je t'envoie, à cette occasion, mes meilleurs baisers.*

*Ici, on parle beaucoup d'opérations depuis quelques temps. Après être sortis la semaine dernière, nous sommes repartis dimanche et ne sommes rentrés que mercredi soir. La sortie, cette fois, était importante, puisque, à part les unités du secteur dont nous faisons maintenant partie, il y avait des réserves générales : 2<sup>ème</sup> R.E.P., R.C.P. et 13<sup>ème</sup> D.B.I.L.E. Malheureusement, les héliportages furent gênés par une épaisse couche de nuages qui, durant les deux premiers jours, noyèrent les sommets. Une quinzaine de rebelles abattus, comme bilan, avec, bien entendu, un nombre impressionnant de caches de ravitaillement et de matériels divers.*

*La légion est encore sur le terrain et l'on s'attend à repartir bientôt. Tout cela s'est déroulé dans la forêt de Guerrouche, la même forêt où nous avons découvert les bijoux (non récupérés).*

*Parmi mes camarades, ceux qui connaissent un peu la région parisienne, ont tous fait la même réflexion : « On se croirait en forêt de Fontainebleau ! ». Ce que je n'ai pu qu'approuver.*

*En effet, une petite route, qui grimpe tout de même jusqu'à 1100 m, traverse de superbes sous bois de chênes et de châtaigniers, garnis de fougères et de genévriers. Néanmoins, la faune diffère assez de celle de nos régions. A part les sangliers, qui y pullulent, il s'y trouve de nombreuses bandes de singes. Ces animaux atteignent facilement 1 m de hauteur. J'ai été très étonné la première fois que j'ai vu ces bestioles car je n'imaginai pas qu'il en existait de cette taille en Afrique du Nord.*

*Il est vrai qu'il fut un temps où les panthères, elles aussi, habitaient ces lieux. ...*

*Durant ces quelques jours, nous avons, au P.C., eu deux fois l'occasion d'aller à la chasse au sanglier, sans rien ramener de mangeable d'ailleurs. Pour notre deuxième sortie, nous étions placés en embuscade près d'une source où se remarquaient de nombreuses traces et empreintes de ces animaux. Notre attente ne donnant rien et désirant rentrer avant la nuit complète, nous avons été réduits à tirer sur les charognards qui se reposaient, à cette heure, sur le sommet des grands arbres. C'est ainsi que j'ai descendu un superbe vautour pesant une bonne dizaine de kg et faisant plus de 2 m d'envergure. Nous avons traîné ce trophée jusqu'au camp uniquement pour le plaisir de le faire admirer. Bien entendu, pas question de le manger : Il sentait vraiment la charogne et sa chair ne devait pas valoir celle d'un canard, même beaucoup plus petit.*

*Voici donc comment le temps passe ici. Je m'excuse de ne parler qu'opérations. Pour vous, toutes se ressemblent et vous devez trouver que je ne change guère de sujet.*

*Maintenant que nous évoluons dans la même région, tous ces trimballements offrent bien moins d'attraits. Toutefois, c'est encore la meilleure façon de passer le temps sans avoir besoin de compter les jours, ni même les secondes.*

*J'en connais qui ne doivent pas être mécontents. Claude, ainsi que d'autres camarades de la 59-1-B, embarquent aujourd'hui à Philippeville et doivent, à l'heure qu'il est, voguer vers la France. Ceux de la 59-2-A sont maintenant « quillards » et l'on commence à penser sérieusement à fêter le père Cent, en attendant mieux.*

*Sur toutes ces bonnes paroles, il ne me reste plus qu'à vous saluer et vous embrasser tous en espérant que vous êtes bien rentrés.*

**Louis-René**

## La chasse.

J'ai déjà évoqué notre façon d'améliorer l'ordinaire. Ce sont les gars des compagnies, surtout, qui excellent dans la bonification des menus. De part leurs activités, ils rencontrent très souvent, dans la nature, différents animaux sauvages ou domestiques.

Les bêtes, les plus fréquemment rencontrées, sont les sangliers. Bien souvent, aussi, du bétail domestique se retrouve devant les fusils. La définition des zones interdites est une aubaine qui nous permet de récupérer, aussi bien des chèvres que des veaux, des vaches, voir des brêles. Abattre des bestiaux dans ces lieux est, non seulement une bonne fortune, mais également un devoir. En effet, nous ne devons pas oublier qu'il faut absolument retirer aux Fells tout ce qui pourrait les aider à tenir dans le djebel.

Dans la mesure du possible, c'est-à-dire quand on peut ramener les pièces aux camions, toute cette viande va aux cuisines des compagnies. A certaines périodes, ces dernières sont submergées par l'abondance de nourriture supplémentaire et il n'y a pas de congélateurs à disposition. En conséquence, il s'établit une sorte de troc où d'échanges entre leurs cuisines et la nôtre, voire avec les gars de l'appro eux-mêmes.

Il m'a été rapporté que certains individus de ce service récupéraient des animaux entiers qu'eux peuvent conserver en chambre froide et revendre tranquillement à des civils, histoire de se faire un peu d'argent de poche.

Je ne cherche pas, là, à dénoncer un quelconque trafic (de toute façon, cette nourriture serait perdue). L'essentiel est que les cuisines de notre État-Major ne soient pas oubliées.

Et elles ne le sont pas ! Quand une opération se prolonge, TG, notre cuisinier alsacien, nous mitonne quelques plats à sa façon avec de la viande fraîchement abattue. Fraîchement, par toujours ! Car il s'est fait une spécialité de ragoûts de sangliers bien faisandés.

Nous devons tous avouer qu'il sait faire la cuisine. Tout le monde en redemande et personne n'a jamais été malade. Pourtant, ses sauces utilisent généreusement le schrabb et il rajoute, quelquefois, un peu de schnaps (quand il lui en reste) pour faire bonne mesure.

Un soir que le P.C. lourd bivouaque quelque part dans la forêt de Guerrouch, TG le cuistot, est tout guilleret du plat qu'il nous a préparé. Effectivement il se dégage des marmites un fumet de bon augure. Certainement, un civet de sanglier ou de chevreuil peut-être ?

Bientôt, nous sommes tous en train de nous délecter.

Tous sauf un ! Un métropolitain, qui revient aux cuisines avec sa gamelle qu'il n'a pas touchée.

- *Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que tu veux nous faire manger là ? C'est dégueulasse !*

« ! ? ! »

Il continue : - *Je sais reconnaître du sanglier. Ce n'est pas à moi que tu feras manger n'importe quoi !*

Là, notre cuistot est bien forcé de répondre : - *Ce n'est pas n'importe quoi ! C'est du singe !*

Court instant d'hésitation dans l'assistance qui n'est pas sûre de bien comprendre. Nous avons l'habitude, c'est bien connu, de désigner, par ce terme de « *singe* », les boîtes de corned-beef, que contiennent certaines rations. <sup>(30)</sup>.

Nous réalisons qu'il ne s'agit pas de cela. Le cuistot insiste : - *Oui ! C'est un singe de la forêt de Guerrouch. Il a été tué ce matin.*

Il ajoute : « *Cette viande est excellente. J'ai même demandé l'avis au Tou-bib. Il m'a dit d'en mettre de côté pour le Mess des Officiers* ».

J'en suis moi-même très étonné mais je dois reconnaître que c'est vraiment fameux. Depuis que nous sommes dans cette région, nous goûtons à des tas de choses nouvelles et curieuses mais pourtant excellentes. (Voir les beignets de courgettes).

Notre interlocuteur, lui, est bien décidé à faire un scandale. Il jette sa gamelle à terre et déclare :

- *Je ne mangerai jamais de cette chair ! J'aurai l'impression de manger de l'homme !*

Surprise ! Car notre gars n'est pourtant pas du genre raffiné !

---

30

C'est absolument infect ! Je veux parler de ces boîtes de **Corned-Beef**.

Bien des années plus tard, j'ai pu constater que certaines boîtes d'aliments pour chiens contenaient le même genre de mixture.

Je dois préciser que mon chien n'en a jamais voulu. ...

TG se lève sans rien dire (peut-être ne l'ai je pas entendu marmonner quelques Goodfordame). Il découpe une tranche de viande prise ostensiblement dans une caissette de l'appro et la met à griller sur la plaque du fourneau. Le morceau n'a pas l'air bien fameux, plein de nerfs et de gras. Dès qu'il est cuit, il le jette dans la gamelle qu'il a ramassée et la tend au perturbateur :

*- Tiens, bouffe ! C'est du bœuf garanti par l'État.*

L'affaire n'en restera pas là. Notre objecteur, je veux dire notre empêqueur de manger en paix, ameutera toute la troupe du P.C. Quelques-uns l'écouteront, entre autres certains sous-offs, trop contents de contester la loi des « petits caporaux ». (N'oublions pas que je m'occupe, aussi, de l'ordinaire).

J'interrogerai la religion. Que dit-elle la religion ? Nous avons, c'est heureux, parmi nous, un soldat qui est séminariste dans le civil. La religion catholique n'interdit pas de manger de la viande, sauf le vendredi et pendant le carême. J'interroge notre « saint homme », le harki, qui voulait tant faire respecter le Coran au moment du Ramadan. Seul « l'allouf » est une viande impure. Pour tous, il n'y a pas d'interdit religieux sur le singe. C'est une viande comme une autre. Bien sûr, il n'y a pas dans la troupe de bouddhiste car nous pourrions avoir, alors, des problèmes avec la réincarnation.

Pour en finir avec cette histoire, je demanderai à notre cuisinier de ne plus nous faire de surprise et d'annoncer clairement le menu. Chacun pourra choisir, en son âme et conscience, entre la nourriture officiellement distribuée par l'armée et les extras aimablement et fort habilement préparés par notre cuisinier.

En matière de nourriture, tous les goûts peuvent exister. On peut aimer ou avoir horreur de tel ou tel aliment. Dans le cas, dont je viens de parler, il ne s'agit pas de gastronomie mais purement et simplement d'un « tabou ». Ce mot est issu d'humanités primitives et, pourtant, il est constamment présent dans nos civilisations. Sa forme moderne, c'est « l'interdit » dont on ne comprend, ni la raison, ni l'origine.

Qu'est-ce qui faisait qu'il ne fallait pas manger du singe ? La nature anthropomorphique de l'animal peut-être ?

Nous acceptons de manger la chair de certains animaux mais pas de tous.

Je me souviens, c'était lors de l'opération des djebels Mazeur-Taya, avoir découvert que mes nouveaux copains, les harkis, se livraient à la chasse aux rossignols de muraille. Ils en faisaient des brochettes, bien qu'il ne devait pas y avoir beaucoup à manger sur ces petites bestioles.

Ils cherchaient, également, les tortues qu'ils ouvraient pour en sortir les œufs. J'avais été un peu surpris, pour ne pas dire, offusqué, de telles pratiques. Selon eux, la vie dans le djebel nécessitait ce savoir-faire. Cela faisait partie des moyens de survie. Il est vrai que certains, venant de la rébellion, n'avaient pas été habitués à être ravitaillés en rations tous les jours.

Tout à coup, je repense à un autre animal ayant, à nos yeux, un caractère bien plus sacré que les pauvres singes. Je veux parler de la **cigogne**. Jamais, je n'ai vu quelqu'un tuer, ou tenter de tuer, ce volatile. Pourtant, dans la région d'Aïn Abid, il n'en manquait pas. En fouillant les oueds, dans les buissons de lauriers roses, c'est souvent que nous faisons lever ces oiseaux qui s'enfuyaient en faisant claquer leurs becs.

Je dis bien jamais, au grand jamais, je n'ai vu ou entendu dire que quelqu'un ait abattu une cigogne. Personnellement, je prétends ne pas avoir de principes (religieux surtout) mais j'aurais été choqué, et mes camarades comme moi, j'en suis persuadé, que quelqu'un ose tuer cet animal. Pourtant, il paraît qu'au moyen-âge, les échassiers constituaient un mets apprécié des rois.

Ces tabous sont d'autant plus étonnants que, depuis longtemps, nous avons tous pris le réflexe de tirer sur tout ce qui bouge dans la nature. Toutes ces contrées sauvages, le massif de Collo ou la petite Kabylie, sont très giboyeuses. De plus, nous avons des armes, c'est donc pour nous en servir. C'est l'instinct de la chasse qui renaît, ainsi, en nous. Plus l'homme est en contact avec la nature, plus il ressent le besoin d'assouvir cet instinct. <sup>(31)</sup>. Il est significatif de constater que ceux qui étaient en métropole, le plus près de la nature, les paysans, les forestiers, sont ceux qui, dès le début, manifestent le plus cet instinct et qui, par imprégnation, entraînent le reste de la troupe.

Certains tirent sur les chacals, voire même sur les perdreaux ...

Personnellement, j'ai déjà essayé, sans succès, de mettre un sanglier à mon tableau de chasse. Cette fois-ci, je me contenterai d'un charognard.

Pour ma défense, je dirai que cet acte ne relève pas d'un pur exploit cynégétique mais d'un souci d'étude zoologique.

En fait, c'est le Toubib qui avait envie de voir de plus près ce genre de volatile. Ce jour là, pour se distraire, il dirigeait notre petite troupe de chasseurs. Voyant que notre embuscade aux sangliers ne donnait rien, il demanda, à son chauffeur qui l'accompagnait et à moi-même, de lui ramener un de ces oiseaux.

---

31

« *Le cœur de l'homme, éloigné de la nature, devient dur* ». Cette citation, énoncée par Nicolas Hulot, me paraît totalement irréaliste (c'est du Jean Jacques Rousseau à l'état pur).

C'est le contraire qui se passe : La vie, au contact permanent avec la nature, est une vie dure et celui qui la subit ne peut que s'endurcir.

En fin de journée, les vautours, ne pouvant plus exploiter les courants ascendants, se regroupent aux sommets des plus grands arbres. D'où nous étions embusqués, ce jour-là, nous pouvions en voir plusieurs dizaines sur leurs perchoirs, sortes de sentinelles hiératiques. Un peu comme les sphinx, surveillant la vallée des rois.

Ces cibles nous semblaient lointaines, 2 ou 3 centaines de mètres facilement ? Toutefois, elles avaient l'avantage d'être totalement immobiles. Nous ne nous sommes pas approchés plus, de peur de les effaroucher. Côte à côte avec mon camarade, nous avons visé le même individu, le plus proche bien évidemment. Nous avons compté posément : Un, deux, trois. Nos fusils ont claqué avec une rigoureuse simultanéité.

Au bruit de la détonation, tous les oiseaux ont pris leur envol. Nous avons vu notre cible en faire autant. Il a déployé ses immenses ailes et, d'une brasse puissante, s'est élancé dans le ciel.

Le temps de penser (in petto) : « **Raté !** ». ...

Il a, alors, terminé son battement Ces ailes sont venues se coller contre son corps et il ne les a plus ré-ouvertes.

Il est tombé comme une pierre.

Nous avons dû batailler dur avec les broussailles pour récupérer notre proie. La suite ... Je l'aie écrite dans mon courrier. Le toubib était content.

Ce dernier a recherché la trace de la blessure ayant entraîné la mort de l'animal. Bien entendu, il s'agissait, là, de la pure curiosité technique de la part d'un praticien pouvant être amené à traiter les dégâts faits par les armes à feu. Nous pensions, au départ, rechercher non pas « la », mais « les » blessures puisque nous étions deux à avoir tiré. En réalité, nous avons eu énormément de mal à en trouver une. Juste une petite marque rouge au niveau de la poitrine. A peine visible, cette marque ! Après avoir écarté l'épais plumage et le duvet. Pour notre médecin, c'était suffisant : « Hémorragie interne au niveau du cœur ! ». Il n'allait tout de même pas faire une autopsie pour en savoir plus.

Nous, c'est-à-dire les chasseurs, nous aurions aimé, justement, en savoir plus. Il devait bien y avoir une autre marque. Nos balles n'avaient certainement pas fait le même trou. A moins qu'une seule ait réussi à le toucher ?

Nos recherches furent promptement interrompues quand nous aperçûmes que cet animal était couvert de parasites. Une foule de petites araignées rouges, sans doute dérangées par nos recherches, sortait du duvet et se répandait sur le plumage. Cela, tout à coup, se mit à grouiller. Nous eûmes proprement fait de balancer la carcasse sur la décharge du camp où nous bivouaquions.



Une dernière chose relative à notre exploit. Les gars, restés au camp, nous ont entendu tirailler. Ils nous soutiendront qu'il s'agissait de rafales de P.M. alors que nous n'avions que des fusils ! Bizarre les témoignages ...

Il ne faudrait pas croire que cet « instinct de chasse », que j'évoque ici, ne concerne que les « pieds au secs » du P.C. qui trouvent, là, une façon d'évacuer leur agressivité refoulée.

Il n'est pas rare, quand nous sommes en opérations, d'entendre à la radio le dialogue du genre suivant :

- *Enfant 4, enfant 4, d'Autorité : Nous venons d'entendre des coups de feu de votre côté ! C'est vous qui venez de tirer ?*

- *Autorité d'Enfant 4 : Affirmatif. C'est une vache et une belle, pas un sac d'os. Le temps d'en découper quelques morceaux et nous reprenons notre progression.*

Les gars savent jouer du couteau et connaissent les bons morceaux à récupérer en priorité. Ils en ramèneront le soir au bivouac à moins que, profitant d'une pause, ils ne s'en fassent griller quelques steaks.

La carcasse servira à nourrir les nombreux vautours qui, tout le jour, tournoient au-dessus de la forêt. Il faut bien que tout le monde mange.

On peut s'étonner de ce que peut faire une vache en plein djebel à des Kms des limites de zones interdites ? Il est évident que ces bestiaux, comme les brêles (ou mulets) d'ailleurs, ne s'égarèrent pas d'eux-mêmes.

Cela m'amène, tout naturellement, à parler de la vraie chasse. Celle pour laquelle nous sommes là :

### « **La chasse à l'homme** ».

Ce n'est pas faire preuve de cynisme (un peu, peut-être ?) mais, simplement, de réalisme. Au début de la guerre, pardon des événements, les pauvres petits soldats français servirent bien souvent de gibier aux Moudjahiddines triomphants. Nos gars n'étaient pas du tout préparés à se battre et n'avaient pas l'esprit agressif de leurs ennemis.

Les choses changèrent peu à peu. Certes, il fallut le temps à notre armée pour s'adapter à cette nouvelle forme de guerre.

Aujourd'hui, le gibier, c'est le Fell. Nous le traquons, à longueur de semaines à travers les coins les plus reculés des djebels.

La chasse au gros gibier n'a jamais été de tout repos. En Afrique noire, l'éléphant, le lion ou le rhinocéros, sont des bêtes dangereuses quand on les cherche. Le pire, d'après ce que j'ai pu lire, étant le buffle.

Pourtant, les animaux ne luttent pas à armes égales avec les êtres humains. Le plus dangereux des gibiers, c'est l'homme ! Le rebelle qui s'esquive dans les taillis est équipé, bien souvent, des mêmes armes que le fantassin qui court sur ses traces. A tout moment, il peut se retourner et tenter d'abattre son poursuivant.

Le seul avantage décisif, que nous possédons dans cette chasse, c'est l'aviation. Les hélicoptères surtout, ceux que nous appelons « les pirates » sont singulièrement efficaces. Cela n'empêche pas, quelquefois, notre gibier de se « payer » un de ces engins.

Chasse très dangereuse et chasse très particulière.

La chasse à l'homme, c'est attraper, tuer si l'on y est forcé et seulement si l'on ne peut faire autrement. La chasse à l'homme, c'est mettre hors d'état de nuire une certaine catégorie d'individus qui ont été catalogués comme redoutables. Des individus qui représentent un danger mortel pour les autres. Des individus qui se sont fait remarquer comme étant particulièrement nuisibles (Attentats, embuscades, égorgements... Depuis que nous sommes ici et, certainement avant, ces gens ont fait tout ce qu'il fallait pour faire parler d'eux).

N'oublions pas que notre but est surtout de faire des prisonniers car le renseignement prime l'action (voir les C.R.A.). Nous sommes déçus quand nous n'avons pas pu capturer, au moins, quelques-uns de nos ennemis. Il est des circonstances où il n'est pas possible de faire autrement, où l'instinct de survie commande de tuer pour ne pas être tué. L'histoire de l'embuscade du Sidi Driss, que j'ai contée en juin, est caractéristique de ce type de réaction.

C'est la guerre, dirons nous ! Peut-être ? Mais la guerre, que nous faisons aujourd'hui, n'est pas une guerre conventionnelle (oser dire qu'il existe des guerres conventionnelles !)

Aujourd'hui, il s'agit de pourchasser les rebelles, c'est donc bien de chasse qu'il faut parler. Chasse où tous se laissent prendre par cet instinct que j'ai décrit précédemment. Cette volonté d'agir, d'aboutir à des résultats ! Cette passion, si l'on veut ? En vérité, je ne sais pas trop comment qualifier ce sentiment. Tout ce que je sais, c'est qu'il existe, et qu'il est bien présent, en chacun d'entre-nous.

Cette pulsion qui, sur le terrain, nous commandait plus que nos chefs ne pouvaient le faire. J'ai commencé à en prendre conscience en écoutant les camarades que j'avais connus au peloton de Maisons-Laffitte.

Il y en avait, principalement, trois qui crapahutaient comme sergents : Gérard P., dont j'ai déjà parlé, LX. et R.. Ce dernier, un séminariste, était du temps de nos classes, quelqu'un de remarquable par son calme, sa mesure, son sens de la camaraderie aussi. Je fus surpris quand, le rencontrant, au soir d'une journée où il y avait eu des « résultats », il me fit, avec excitation, le compte-rendu de l'action de son groupe.

C'est incontestable ! Tous se laissent prendre par l'ambiance de la chasse à l'homme.

Je défie quiconque, se trouvant dans les circonstances où nous étions, bien souvent, de ne pas se laisser entraîner par cet instinct de chasse. <sup>(32)</sup>.

Attention ! Je parle de chasse, pas d'assassinat. J'ai évoqué, en mai dernier, la sinistre corvée de bois. Cela, dans les circonstances que j'ai décrites, je ne peux l'accepter et je peux dire que, pour beaucoup de mes camarades, il en est de même.

Tuer quelqu'un froidement alors même que l'on n'a aucune certitude qu'il soit coupable de quelque chose de répréhensible, cela s'appelle du sadisme. C'est le plaisir de faire le mal, de faire un acte gratuit et sans excuse.

Nous avons, nous, au moins l'excuse de croire en ce que nous faisons. Nous le faisons, un peu, pour venger les civils et les militaires qui étaient tombés sous le coup des terroristes. Nous le faisons, beaucoup, pour que cesse cette situation de terreur. En un mot, parce que nous croyions que notre action pourrait, un jour, **ramener la paix sur cette terre.**

---

32

Trente ou quarante ans plus tard, quelqu'un m'a dit : - *Mon père a fait l'Algérie, mais il n'a tué personne !*

- j'ai été tenté de répondre (peut-être l'ai-je dit réellement ?) : - *Moi non plus, je n'ai tué personne mais je ne l'ai pas fait exprès !*

En effet, je sais très bien que ce sont uniquement les circonstances qui ont fait que je n'ai tué personne.

Parmi nos camarades, même parmi ceux qui crapahutaient, rares ont été ceux qui ont dû tuer. A force de le chasser, le Moudjahed était, à notre époque, une espèce en voie de disparition ! (Tout comme les panthères, au siècle dernier, avaient disparu des frondaisons de la petite Kabylie).

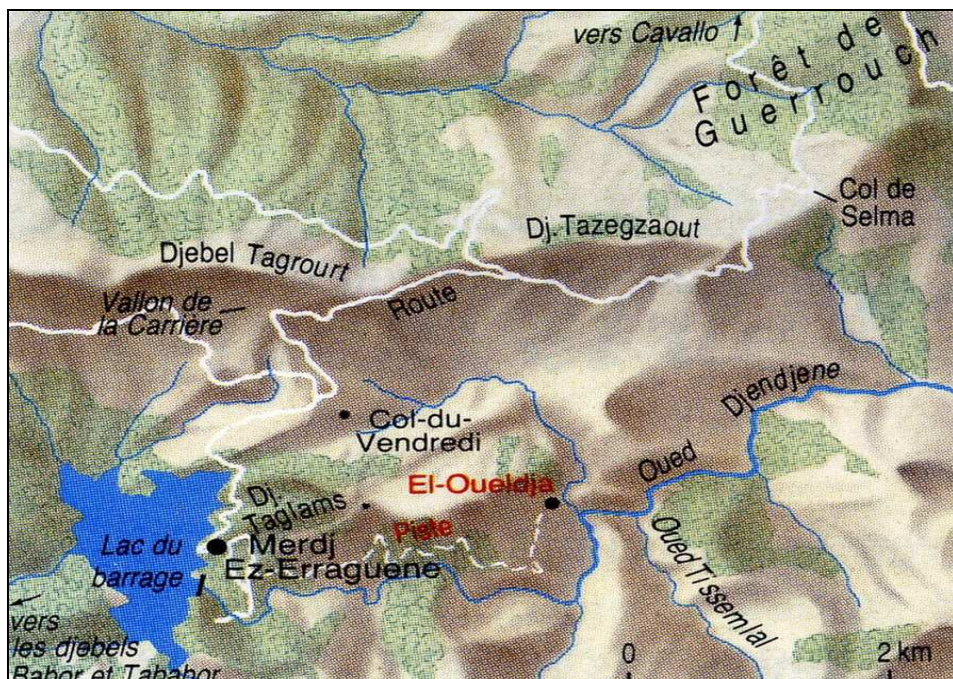


1961\_08\_200.

(Carte postale) DJIDJELLI. Vue panoramique.

## Chapitre XIV

### Septembre 1961 : Espérer et entreprendre.



1961\_09\_010 Carte du barrage d'Erraguene et de l'Oued Djendjene.  
(Carte parue dans la revue GEO de février 1991 (page 140))

DJIDJELLI  
Le 1/9/1961

Chers Tous,

*Si j'en juge par vos dernières nouvelles, vous voici rentrés après une bonne randonnée.*

*.../...*

*Certes, l'on regrette toujours ce retour, la fin des congés et le fait qu'il va falloir atteindre un an avant de pouvoir repartir sur les routes de France. Pourtant, il est tout de même agréable de se retrouver chez soi, de reprendre toutes ses habitudes. Je crois, qu'en ce moment, je parle un peu pour moi. Au fond, quand j'évoque le retour de vacances, c'est aussi à mon retour que je pense. Ce n'est tout de même pas que je me considère en vacances en ce moment, bien que je voyage pas mal. Pour moi, je peux au moins espérer que ce retour ne sera pas encombré de regrets ?*

*C'est, maintenant, du 110 au jus de demain matin. En comptant la libération pour le 20 décembre. C'est, sans doute, une date moyenne. Si l'on écoute tous les bruits qui circulent en ce moment, il n'est plus possible de compter. Le mieux est donc d'attendre. Claude est parti, ce sera la prochaine fois le tour d'Albert, et après il ne m'en restera plus beaucoup à faire.*

*Pour l'instant, les opérations continuent. Nous avons été dehors, du lundi au jeudi, pour une action qui, d'ailleurs, n'a pas donné grand-chose.*

*Nous avons bivouaqué à « **Betacha** ». Un poste à une quinzaine de Km en arrière, (au sud) de Ziama Mansouria et situé à bonne hauteur. Je m'attendais à trouver, là, un petit poste perdu sur un piton, protégeant et gardant les quelques gourbis d'un regroupement. Bettacha, c'est tout autre chose. En effet, à 20 Km de là, un grand barrage a été construit. Il forme un lac artificiel d'une dizaine de Km de long. Les eaux du barrage sont amenées par une galerie de 21 Km, bien au-dessus de Ziama, c'est-à-dire à Bettacha, justement, d'où elles descendront par une conduite forcée jusqu'à une usine située au bord de la mer. Cela donne lieu à des travaux importants et assez impressionnants. Le coin est un véritable chantier. Les Bulls ont tracé, partout dans la montagne, des pistes et des routes. Un vrai village a pris naissance à proximité. Des petits chalets ont été construits dans la forêt de chênes liège. Pour égayer la monotonie du fibrociment, dont sont faites ces*

*habitations, les employés cultivent, tout autour, des petits jardinets où poussent les zinnias et les reines-marguerites à merveille. On y voit, aussi, des volubilis, des capucines, des géraniums et des dahlias atteignant facilement 2, 50 m de haut. Quelques boutiques et des ateliers de mécaniques et de menuiseries complètent ce village créé par la société possédant le chantier.*

*Bien entendu, le tout est bien gardé. Réseau de barbelés et clôtures électrifiées, tours de guets sur chaque piton. Une compagnie, de notre régiment, y est stationnée en permanence depuis notre arrivée. Toutefois, ce ne sont pas, ici, les soldats qui montent la garde mais des civils : La S.S.S. «Société saharienne de Sécurité», chemisettes et short bleus. C'est, là, leur seul uniforme. A travers toute l'Algérie ces civils armés, bien sûr, sont payés par les entreprises pour protéger les chantiers.*

*J'ai pu faire un tour jusqu'à la galerie souterraine que creusent les perforatrices pneumatiques. Au fond, je n'ai pu voir qu'une simple cheminée à l'entrée de laquelle grondent les compresseurs. Cheminée qui descend avec une bonne inclinaison sur 300 m pour l'instant. Cette « simple » cheminée fait tout de même 6 m de large, entièrement bétonnée. Il y a des marches sur le coté et des rails au centre qui permettent aux wagonnets de remonter les déblais. Au bout de cette galerie, l'air est très frais et contraste avec le soleil ardent de l'extérieur. Le tunnel, qui amènera l'eau, nous est interdit en raison des travaux et le manque d'éclairage nous empêchat d'estimer les dimensions.*

*J'aurais bien aimé avoir plus de précisions sur tout ce travail, les ouvriers, se trouvant là, n'étant pas particulièrement bien renseignés. Le système d'oueds alimentant le barrage doit avoir un débit bien irrégulier ? Je ne sais pas si le nombre de m<sup>3</sup> d'eau, recueillis annuellement, peut permettre une grande production ? La hauteur de chute est toutefois assez considérable. Ces travaux, par leurs natures et par leurs masses, sont sans doute comparables à ceux du barrage du Roselend et de l'usine de la Bathie en Savoie. En nombre de Kilowatts / heure, je me demande si la comparaison est possible car ce n'est pas vraiment la même hydrographie.*

*Nous voyons bien que l'on veut, à toute force et à tout prix, équiper ce pays déficitaire en énergie comme en matière première. Les ressources naturelles y sont assez difficiles à exploiter, sans parler du climat d'insécurité dû à la situation actuelle. Combien de temps faudra-t-il pour que les capitaux investis ici puissent, un jour, rapporter quelque chose ? Bien entendu,*

*ce ne sont pas les hommes d'affaires qui risquent ici leurs fortunes. Ces capitaux, ce sont les crédits accordés au titre du fameux « Plan de Constantine », ce sont nos impôts qui permettent tous ces travaux. Cette volonté d'entreprendre prouve, de manière évidente, que nos dirigeants ont la ferme intention de ne pas lâcher ce pays, contrairement à ce qu'on entend trop souvent dire.*

*Bon, je ne sais pas si je vais pouvoir terminer cette lettre tranquillement car on reparle déjà d'opération pour demain. Il y a, maintenant, quelques calques à faire.*

*Je vais donc vous dire au revoir et à bientôt de vos nouvelles.*

*Bons baisers à tous trois.*

***Loulou***



Ref : 061-08 **Le barrage d'Erraguene**



## Le barrage.

Quand on dit « barrage », on pense à la frontière tunisienne. Aujourd'hui, c'est d'un autre genre de barrage dont je parle dans mon courrier.

Pour nous autres soldats qui suivons nos chefs, sans avoir de détails sur ce qui se passe autour de nous, c'est aujourd'hui une surprise. En plein milieu d'une montagne sauvage, fréquentée seulement par les singes et quelques Fells, nous découvrons un véritable chantier. Comme une oasis de civilisation dans une nature primitive et hostile.

Nos chefs savaient, je n'en doute pas, qu'un barrage hydraulique était en construction à cet endroit. Ils n'en savaient probablement pas plus. Il n'est qu'à voir la curiosité étonnée dont font part Charbonnier et Dumetz. C'est la révélation de l'étendue des travaux et de l'installation des intervenants, ouvriers et ingénieurs, qui suscitent le plus la surprise et l'admiration.

Oser construire un village, ici, peut paraître incongru. Ce ne sont pas de simples baraques de chantiers posées « à la diable » dans un aménagement tout à fait provisoire. Non, l'ensemble donne l'impression d'une installation qui se veut définitive<sup>(33)</sup> et qui cherche à reconstituer le décor d'un village de France.

Il y a des rues, quelques commerces et, surtout, il y a des fleurs, énormément de fleurs.

Il faut comprendre que beaucoup de gens, qui travaillent ici, viennent de métropole, qu'ils sont là avec leurs familles et que le « lèche-vitrine » en ville, comme les promenades dans la campagne, ne sont guère possibles. Alors, pour permettre, aux uns et autres, de vivre dans ces conditions, il a paru souhaitable de reconstituer un petit microcosme. (Je dis : « Lèche-vitrine » car, à cette époque, nous ne disons pas encore « shopping », ce qui paraît moins trivial).

Nous sommes en Algérie, on pourrait facilement l'oublier. Pour l'instant, le pays est toujours en guerre, tout est fait, ici, pour ne plus y penser. Les barbelés et les tours de guet ne sont guère visibles et se fondent dans le paysage. Pourtant, la sécurité du village n'est pas négligée et, surprise, ce ne sont pas nos soldats, ou des supplétifs de l'armée, mais des hommes « en uniformes bleus » qui s'en chargent.

La **S.S.S.**, ce sigle sonne mal mais n'a rien à voir, bien entendu, avec le sigle tant honni de S.S. ...

---

33

« *ERRAGUENE : Les chalets ont été démontés de fond en comble, au lendemain de l'indépendance, pour être offerts, a-t-on dit, aux sans abris du département voisin de Sétif.* »

Revue GEO de février 1991 (page 142)

En France, les affaires privées de surveillance et de sécurité sont encore peu répandues. Tout juste existe-t-il des sociétés qui louent des gardiens pour des immeubles d'entreprises ou des entrepôts. Ils sont, en général, faiblement armés. Ici, malgré leur aspect « vacances », que leur donne le short et la chemisette, cela s'apparente plus à de véritables milices qu'à de simples vigiles. Ils sont équipés, à titre individuel, de P.M. Sten et, en haut des tours, nous pouvons distinguer des mitrailleuses. Leur circulation se fait sur de petits véhicules tout-terrain. Bref, c'est du sérieux.

Nous avons déjà aperçu les gens de la S.S.S. sur différents grands travaux tels que la voie rapide Constantine à Philippeville et, surtout, sur le trajet du célèbre oléoduc qui doit amener le pétrole saharien à Bougie.

Il faut bien avouer que nous sommes assez surpris de voir une société civile faire le même travail que nous autres, militaires. Il y a, de la part de certains, des réactions de franche jalousie. - *Ils font notre boulot !* Cette réflexion ne vient pas seulement des militaires de carrière mais aussi des « petits appelés », si prompts à crier « La quille ».

De quoi se plaindre ? S'il y avait plus de S.S.S., il y aurait besoin de moins de soldats et, peut être, le temps sous les drapeaux serait-il réduit ?

Finalement, à travers les travaux suscités par le plan de Constantine, n'est-ce pas une plus grande importance octroyée à l'administration civile qui se réalise ? C'est donc un pas de plus vers la paix. Il est bien évident que la situation, que l'on connaît encore, où tout passe par l'armée, n'est pas normale et que, peu à peu, le pouvoir civil devra reprendre les rênes de ce pays.

Quoiqu'il en soit, mon argumentation n'a pas l'air de faire l'unanimité. Mieux vaut laisser tomber et continuer notre visite.

Au-delà de cette cité<sup>(34)</sup>, il y a des chantiers partout dans la montagne. Le barrage, proprement dit, est terminé, sa mise en eau est commencée mais le rem-

---

**34** **Écoutez ceci :** « *MERDJ EZ ERRAGUENE (C'est le nouveau nom d'ERRAGUENE, après l'indépendance) : Tapie près de la digue du lac, retapée à l'emporte pièce, la « CITI » (comme on l'appelle familièrement) n'offre plus rien de commun avec la « cité » d'antan. Au temps de la « France », il y avait un héliport, un aérodrome, un cinéma, un terrain de volley-ball, une piscine et une profusion de chalets noyés sous les peupliers, micocouliers et bougainvillées... la cité était un paradis terrestre.* ».

Revue GEO de février 1991 (page 141).

Ce n'est pas moi qui le dit mais l'auteur de l'article de GEO, Slimane Zeghidour qui a passé son enfance dans le regroupement tout proche.

plissage complet prendra encore quelques années. Ce temps est mis à profit pour creuser les galeries de dérivation, la conduite forcée qui guidera les eaux vers le bas et, presque au niveau de la mer, la centrale hydraulique qui « turbinera » ces eaux.

Le barrage et le lac, nous ne le verrons jamais que de loin et du haut des crêtes. Sur les deux photos qui suivent, on peut remarquer des traits légèrement obliques qui rayent la montagne. Il ne s'agit pas de défauts de la pellicule mais de pistes impressionnantes qui ont été taillées à même le roc. Ces pistes que nous aurons, par la suite, l'occasion d'emprunter souvent, permettent de contourner le barrage. Elles surplombent le lac de façon vertigineuse et permettent d'aller dans l'arrière pays entre les deux djebels Babor et Tababor.

Le poste de Bettacha est très important. J'ai dit qu'une compagnie de bérets noirs y était installée. Il y a aussi une SAS conséquente. Ce n'est pas, comme trop souvent, un vulgaire regroupement de gourbis. Il s'agit, là encore, d'une réalisation modèle, avec des maisons en dur. Elle n'est peut-être pas aussi imposante que celle de Ras El Aioun, qui nous impressionnât tant au mois d'octobre de l'année dernière, c'est, tout de même, un vrai village, digne de ce nom.

Fait notable, l'agglomération est alimentée en eau courante. L'adduction vient d'être terminée et les responsables de la SAS sont tout contents de nous faire admirer les fontaines qui coulent dans le centre de l'agglomération. - *Comme dans un village de France !* Nous disent-ils.

Quand nous repartirons, après avoir vu, à peu près, tout ce qui était à voir, le Commandant arborera un grand sourire. Bizarrement, aux passagers de sa JEEP, il épargnera son habituel - *Vous avez vu ! Hein ! Vous avez vu !* Il le sait bien, d'ailleurs, que nous avons passé notre journée à voir. A la place, il se lancera dans une diatribe contre les journalistes et tous les défaitistes de notre pays.

- *Il faudrait les amener de force ici ! Il faudrait leur montrer, leur expliquer tous ces travaux et tous ces projets ! ...*

- *Elle est, là, la réalité de l'Algérie Française !*

- *Elle est, là, la volonté de la France de transformer ce pays et de le garder, sous une forme ou une autre, dans sa sphère d'influence.*

- *Tout le reste n'est que billevesée ! Tout le reste n'est destiné qu'à jeter de la poudre aux yeux de nos adversaires et de l'opinion internationale !*

- *Rappelez-vous les paroles du chef de l'état après la semaine des barricades* <sup>(35)</sup>. *Les voilà les preuves dont il parlait quand il disait qu'il ne pouvait y avoir d'abandon !*

Et il conclura en disant :

- *Ce que nous entreprenons en Algérie, nous le faisons parce que nous avons l'espoir que cela serve à quelque chose*

A cette occasion, je m'aperçois que le Commandant a complètement oublié sa déception de la fin juillet, au moment de l'affaire de Bizerte.

Tous les doutes qui, un instant, ont pu nous assaillir sont complètement balayés par le spectacle d'une telle entreprise.

Plus tard, de retour à la base, mes camarades et moi, ceux qui ont visité les chantiers du barrage, nous aurons l'occasion de raconter aux autres ce que nous avons vu. Nous essayerons de communiquer notre enthousiasme. Dans l'ensemble, nous y réussirons assez bien, mis à part les rares irréductibles qui s'accrochent toujours aux mêmes raisons idéologiques.

Pourtant, quand nous expliquerons qu'il y a, maintenant, l'eau courante dans le village de la SAS de Betacha, un de nos camarades exprimera un violent désaccord. Il sera, en cela, approuvé par quelques autres :

- *J'habite un village d'Auvergne où il n'y a pas l'eau et où, malgré toutes les promesses électorales, il n'est toujours pas question d'adduction d'eau !*

- *Tous les jours, quelle que soit la saison, il faut aller chercher l'eau à une source à plusieurs kms. Tout le monde, dans le village, n'a pas d'animal ou de véhicule pour le transport.*

- *Je ne me lave jamais l'hiver. Les seules douches ou bains que j'ai connus, jusqu'à l'armée, c'est dans la rivière, l'été, quand il fait assez chaud.*

Plusieurs autres « ruraux » approuvent et tous de conclure :

- *Avant de faire tous ces travaux, même si l'on peut espérer un jour en récupérer les fruits, on ferait mieux de s'occuper de nous, de s'occuper de la France !*

---

35

- *Comment pouvez-vous écouter les menteurs et les conspirateurs qui vous disent que la France et de Gaulle veulent vous abandonner, se retirer de l'Algérie et la livrer à la rébellion ?*

Il leur donne les **preuves** qu'il n'y aura pas d'abandon : maintien d'une énorme armée, pertes d'hommes, un millier de milliards (anciens) de dépenses civiles et militaires en 1959, œuvre immense de mise en valeur, pétrole et gaz du Sahara.

Le Onzième Commandement. Auteur : André Rossfelder

- *Il y a beaucoup à faire dans notre pays. Vous, dans les villes, vous n'avez pas trop à vous plaindre mais nous, les paysans, nous ne comprenons pas tout ce cirque. Nous ne comprenons pas ces travaux et ces dépenses insensées dans un pays où la paix ne règne, à peu près, qu'à condition d'y maintenir 500 000 jeunes.*

Je dois avouer que ces remarques, auxquelles je n'avais pas pensé, emporté par l'enthousiasme de ce que j'avais vu, m'ébranlent et, sur le coup, me font douter du bien fondé de notre raisonnement.

- *L'Algérie coûte trop cher à la France ! L'état de guerre, dans laquelle est maintenue l'armée depuis 7 ans, coûte très cher ! Les efforts, pour sortir ce pays de la « merde » dans laquelle « ils » ont toujours vécu (où ils se sont toujours complu, ajoutent certains) nous coûtent une fortune ! Tout cela pourquoi ? Que ce soit dans 5 ans ou dans 50 ans, il faudra bien partir un jour. Aurons-nous récupéré nos sous à ce moment là ? Pas du tout ! Tout ce qui aura été dépensé, ce sera « cadeau » ! Nous laisserons cela à des gens qui seront bien incapables de s'en occuper.*

Quand la discussion est lancée sur le sujet, il ne manque pas d'arguments et de contre arguments. Il est vrai que je suis déstabilisé. Il me faudrait, à cet instant, les solides certitudes du Commandant. Pour m'en sortir et garder, tout de même, mes propres opinions, je dois utiliser une dérobade :

- *Vous croyez que c'est en abandonnant l'Algérie qu'on s'occupera des français ?*

- *Vous croyez que l'on consacrera beaucoup d'argent pour aider le monde paysan ?*

- *Non ! De toute façon, il y a d'autres priorités. Pour le chef de l'État et son gouvernement, ce qui compte, surtout, c'est de rétablir la position de la France sur le plan international. Cela passe par la bombe atomique. Cela passe par la force de frappe.*

- *Les économies, qu'il serait possible de faire, seront immédiatement réinvesties dans la construction de bombardiers supersoniques, de fusées, de sous-marins nucléaires. Pour pouvoir prendre une douche dans votre pays de Lozère, ou d'ailleurs, vous pourrez attendre quelques décennies encore. <sup>(36)</sup>*

---

### 36

J'aurais, aussi, pu parler de l'armée d'occupation que nous entretenons à grands frais. Pas en Algérie mais en Allemagne.

Cela va bientôt faire 18 ans que nous sommes dans ce pays et cette occupation pour laquelle on vient de rapatrier une division parachutiste nous coûte cher, elle aussi. Non seulement, elle nous coûte mais elle ne nous rapportera jamais rien (si ce n'est à entretenir la haine entre les deux peuples).

La France (ou De Gaulle, c'est pareil ...) à dû faire pression auprès des alliés pour que nos troupes participent à cette occupation. La « Grandeur » du pays l'exigeait. Voilà encore quelque chose qui était autrement plus important que l'adduction de l'eau dans un village perdu du massif central.

- *A moins que vous fassiez comme les habitants d'ici ! La révolte, les attentats ! Finalement, ça paye !* » (37).

Malgré toutes nos discussions, toutes nos interrogations, le barrage et les grands travaux afférents, deviendront un argument de plus dans le sentiment de confiance que nous avons sur l'avenir commun de la France et de l'Algérie.

J'ai souvent entendu le dicton : « **Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre ...** » personnellement, je ne l'ai jamais bien compris. Si l'on entreprend, c'est bien parce que l'on espère, au moins un tout petit peu, même si cet espoir est très mince. Je préfère, de beaucoup, inverser cette pensée et l'exprimer à la façon dont nous l'a présentée le Commandant :

« **Nous entreprenons parce que nous espérons** ».

Le Général VANUXEN a dit :

- *Dans ce genre de guerre, c'est l'espérance de l'adversaire qu'il faut vaincre.*

Entreprendre, c'est montrer que nous avons l'espoir et n'est-ce pas, aussi, chercher à détruire l'espoir de l'adversaire. L'adversaire qui attend les signes de lassitude de notre part, signes qui seraient avant-coureurs de l'abandon. Quand on a l'espoir, il est « logique » d'entreprendre !

Entreprendre, en sachant pertinemment que l'on ne réussira pas ou que l'on n'ira pas jusqu'au bout de notre entreprise, cela s'appelle du « **crétinisme** ». Bien entendu, notre confiance dans nos dirigeants est telle que nous ne saurions envisager cette dernière solution.

37

Dans les derniers mois de 1961, ce genre de discussion reviendra souvent. Ce que nous pouvons voir sur le terrain est une chose. Ce que nous pouvons entendre à la radio ou lire dans les journaux en est une autre. Le moins, que l'on puisse dire, est que **l'opinion française est en train de basculer.**

Quand à ma réflexion, sur la façon d'obtenir que l'état s'occupe de ses citoyens, je pensais n'avoir pas grand mérite car un chansonnier avait déjà suggéré que la Seine et Marne (mon pays) demande son indépendance. (Ce département n'avait pas beaucoup de revendications mais il avait un peu de pétrole).



1961\_09\_020 Petite Kabylie. Au dessus de l'oued DJENDJENE  
JEEP du Commandant ; Le chauffeur et le radio. Au fond, le djebel BABOR.



1961\_09\_030 L'aube à BETACHA. En face : Les djebels Babor et Tababor

DJIDJELLI

Le 4/9/1961

Chers Tous,

*Superbes photos ! Je viens, aujourd'hui, de recevoir votre lettre du 31 et j'en admire encore les vues qu'elle contenait. J'avais, également, bien reçu le premier envoi de pellicules mais celui-ci est autrement mieux réussi. Je conserverai, toutefois, du premier envoi que je vous réexpédie maintenant, les deux photos que Francette a faites dans les Vosges. Elles sont vraiment jolies. Ne croyez pas que je veux jeter des fleurs à la Frangine mais il me faut simplement reconnaître qu'elles sont réussies.*

.../...

*A propos, il m'arrive de faire, moi aussi, des photos. J'espère, d'ailleurs, que les dernières prises seront parfaites et ne fournirons pas de motifs aux critiques de ma sœur. Comme il n'y a pas de photographe bien compétent ici, à Djidjelli, j'ai préféré vous expédier le papier sensible. Pour cela, avant hier, j'ai envoyé, dans votre direction, un colis qui comprend quelques bouquins que je désire garder après les avoir lus. Il contient donc, aussi, deux pellicules dont une couleur et dont je vous confie le développement (à faire faire par un spécialiste, bien sûr). J'y ai joint quelques paquets de cigarettes (gracieux cadeau dont quelques-unes sont destinées à mon oncle Gilbert qui s'en est déclaré amateur). Enfin, j'ai complété le tout par deux bracelets de métal (sur la nature duquel j'aimerais être renseigné, si possible).*

*Je ne vois plus grand chose à ajouter à tout ce baratin. Je puis toujours vous dire qu'ici, aussi, il fait chaud. Le ciel est actuellement couvert et orageux. Cela rend les mouches encore plus hargneuses, quant aux moustiques ...*

*Enfin, c'est du peu !*

*Sur ces bonnes paroles, je vais vous quitter en vous envoyant tous mes meilleurs baisers.*

**Loulou**



## Les singes de l'Atlas

Peu de choses dans ma dernière lettre, en vérité. Je reparle des bracelets Kabyles (voir mon courrier du 31 juillet) car j'ai un oncle qui travaille dans l'horlogerie-bijouterie et je voudrais bien qu'il évalue le titre des bijoux.

Peut-être, pourrais-je rajouter quelques mots sur les singes ?

Nous avons tous été surpris d'apprendre qu'il y avait des singes dans les montagnes entourant Djidjelli. Jusqu'alors, au travers de toutes nos pérégrinations dans les autres régions de l'Algérie, nous n'avons jamais vu, ou entendu parler, de l'existence de ces animaux.

Pour la plupart d'entre-nous, et j'en fais partie, les singes sont des animaux de l'Afrique noire ou d'autres pays exotiques. Les animaux sauvages d'Afrique du Nord sont peu nombreux. Ce sont principalement les sangliers et les cerfs que nous trouvons, tout aussi bien, dans nos forêts métropolitaines. J'allais oublier ! Il y a aussi les chacals, animaux exotiques, donc méconnus et mal-aimés.

Nous avons, pourtant, crapahuté dans des régions escarpées et terriblement boisées. Que ce soit le massif de Collo, que nous avons parcouru en long et en large (et de bas en haut), pendant deux mois et demi, au début de cette année, que ce soit la région de Jemmapes et des djebels Mazeur et Taya, tous ces univers, sanctuaires pour les Fells, ne recèlent, je puis le jurer, aucun singe.

Aussi, grande fut notre surprise, quand, dès les premières opérations, on nous signalât avoir aperçu d'étranges animaux qu'il nous fallut bien identifier comme étant des singes. Je dis « on » car, tous, des hommes de troupe aux officiers, s'étonnèrent de cette présence.

Tous, sauf un : Le Commandant dit simplement :

- *Ce sont les singes de l'ATLAS*, (comme si cela était évident).

J'ai raconté, dernièrement, comment nous avons été amenés à goûter la chair de cet animal. Faut-il ajouter que nous y avons pris goût ! Pourtant, nous n'en n'avons pas vraiment vus. Tout au plus, quelquefois, quelqu'un hurlait, tout excité :

- *Là bas ! Regardez ... Vite ...*

Le temps de se précipiter, de chercher des yeux, dans cet univers, dont le végétal et le minéral se mélangeaient en une uniformité inextricable, il n'y avait souvent plus rien à voir. Les plus chanceux d'entre-nous parvenaient, furtivement, à distinguer quelques points noirs, très loin, se déplaçant à vive allure, sur un flanc dénudé de vallée ou traversant un coupe-feu.

Les jumelles ne nous étaient pas d'une aide précieuse car ces apparitions étaient fugitives et il fallait d'abord pouvoir les localiser avant de les focaliser.

Les compagnies ne restaient pas, comme l'État-major, en observations pendant des journées sur des rochers ou des pitons. Dès les premières fouilles, certains voltigeurs se retrouvèrent face à face avec ces animaux. Les contacts se soldèrent, alors, par nombre de coups de feu. Coups de feu à mettre tout à la fois sur le compte de la surprise, de la crainte (d'après les premières descriptions, il ne s'agissait pas de ouistitis mais d'animaux énormes ???) et aussi, comme je l'ai expliqué, du pur instinct du chasseur qui tire sur tout ce qui bouge.

Ces réactions furent, dans les premiers temps, si nombreuses que nos autorités durent recommander de ne pas tirer sur les singes quand cela n'était pas absolument nécessaire.

Curieusement, ces bestioles ne restaient pas cantonnées à la seule forêt de Guerrouch. Forêt qui, par sa luxuriance, sa magnificence, que j'ai déjà pu évoquer, constituait, à n'en pas douter, une zone de vie idéale. Il y avait des singes dans toute la petite Kabylie. Il y en avait du côté de Texanna, de la vallée du Djendjene, du col de Tamentout, de Kerrata et tout autour des djebels Babor et Tababor. Pourquoi, dans ces montagnes et pas dans les autres, plus à l'Est ? Pourquoi pas dans le massif de Collo (pour ne pas reparler, encore, de lui) ? Mystères de la zoologie ou de la lutte de cette race animale avec le prédateur le plus redoutable de la création ?

En parlant de prédateur, j'ai appris aussi, qu'au siècle précédent, le singe était la principale nourriture des panthères. Ce fauve avait été classé, par la puissance coloniale, dans « la catégorie des nuisibles ». Classement qui avait pour prétexte que, de temps en temps, il s'exerçait les dents sur quelques chèvres (voir quelque berger). Résultat ? L'animal, qui, depuis la nuit des temps, vivait en symbiose avec les indigènes, avait disparu pour toujours du bestiaire de la région. Les singes, réputés moins dangereux, étaient restés. <sup>(38)</sup>.

Depuis le temps que nous en parlions, nous avons fini par les voir de près nos singes.

Il y a quelques jours, en fin de journée, nous faisons une liaison entre Ziama Mansouria et Cavallo avec notre véhicule d'escorte, le Dodge 6x6. Nous étions peut-être une dizaine sur les bancs de ce camion, le sergent-chef L. étant chef de bord. La route, je l'ai déjà décrite. Il s'agit de cette corniche superbe mais combien mouvementée. Sur notre gauche, nous apercevions des petites criques de sable et

---

<sup>38</sup> Au 21<sup>ème</sup> siècle cette espèce est, elle aussi, en voie de disparition. En 2004, il en resterait environ 14 000 dans tout l'Atlas, c'est-à-dire en Algérie, au Maroc et à Gibraltar.

On peut consulter sur ce sujet **Sur Internet** : [www.sos-magots.com](http://www.sos-magots.com)

d'eau transparente, coincée entre des promontoires rocheux. Au loin, la mer scintillait. Sur notre droite, les masses brutes des falaises alternaient avec des cascades de lauriers en fleurs. Tout à coup ! Il y a eu un brusque ralentissement. Le cœur qui se met soudain à battre plus vite ! Depuis que nous sommes arrivés à Djidjelli, ce coin a fait l'objet de plusieurs attentats et cela nous donne le droit de nous inquiéter.

Que se passe-t-il ? Devant nous, une bande de singes traverse la petite route en courant. Ils sont nombreux, peut-être une vingtaine ? Des gros et des moins gros, des petits accrochés sur le dos de leurs mères. Ils progressent à quatre pattes et certains semblent imposants. Le fait que les pattes avant (les bras, si l'on préfère) sont plus longues que l'arrière train leur donnent une démarche spéciale. On ne sait pas s'il sont vraiment à quatre pattes ou debout. Nous n'avons guère le temps de les détailler car ils disparaissent vite dans la broussaille. A peine sont ils passés que nos gars à l'arrière nous avertissent. Un nouveau groupe de primates traverse la route juste derrière le camion. Le temps que les têtes se détournent et c'est à l'avant qu'une nouvelle traversée se produit. Le chauffeur s'est complètement arrêté et nous sommes tous étonnés et excités par la vision de tous ces animaux.

Ils viennent tous du côté mer et se dirigent du côté montagne.

*- Ils ont passé la journée à la plage avec les petits et c'est, maintenant, l'heure de rentrer chez eux, plaisante quelqu'un.*

Ces bêtes, que nous avons crues, un instant, enfouies dans les fourrées, réapparaissent tout à coup. Ils escaladent les falaises qui dominent la route. Ils grimpent vite et avec aisance. Pourtant, ils sont devenus de superbes cibles. A côté de moi P. un petit gars, tranquille d'ordinaire, prend son fusil et les met en joue. Je réalise le danger. Sur le banc en face, côté montagne, les gars sont debout pour mieux voir et, en se déplaçant, risquent de passer dans l'axe de tir. Je lève le canon de l'arme de mon copain et hurle :

***- On ne tire pas !***

D'autres soldats avaient le même réflexe que mon voisin et pointaient déjà leurs flingues vers la montagne. J'ai dû crier suffisamment fort car j'ai été immédiatement entendu. J'enchaîne par :

***- On ne reste pas là ! On roule !*** à l'adresse du chauffeur. Le chef de bord confirme aussitôt : ***- Redémarre vite !***

Le Chef L. ne fait pas partie des sous-offis caractériels que j'ai eu l'occasion d'évoquer il n'y a pas si longtemps. Avec les appelés, il est du genre facile. Il nous considère plus comme des copains que comme des bidasses. Il fait confiance à notre qualité d'anciens. Dès que la situation est un tant soit peu complexe, il demande simplement : *- Qu'est-ce qu'on fait ? C'est ça être un chef !*

Pour tempérer ce portrait idyllique, je dois, toutefois, préciser que, faisant partie du service des Transmissions, les gars disent de lui : « Il ne touche pas une bille ».

Nous avons repris la route. Le petit P. me rabroue :

*- Tu pouvais pas me laisser ! J'avais bien vu les gars devant. Je pouvais tirer sans blesser personne et j'étais sûr de descendre au moins un singe.*

Je reste convaincu du contraire. Il y avait trop de confusion dans nos mouvements et, s'il avait tiré, d'autres auraient suivi son exemple et nous aurions, sans doute, fait un véritable massacre parmi les animaux ! Tout cela pourquoi ? Nous n'aurions même pas pu récupérer nos proies compte tenu de l'enchevêtrement des abords de la route et du fait qu'il n'était pas raisonnablement possible de s'attarder. Il me fera « la gueule » quelques jours. Tant pis !

Décidément, les êtres humains sont difficiles à comprendre et à prévoir. L'autre jour, c'était un type, que j'avais, jusqu'alors, inconsciemment classé dans les « rustres », qui jouait les raffinés et nous posait des questions philosophiques concernant la consommation de la viande de singe. Aujourd'hui, un copain, que je considérais comme quelqu'un de bien, de pondéré et réfléchi, se laissait emporter par le réflexe de tuer sans raison (ou avec des raisons peu justifiées). Dans les jours qui suivirent, les discussions sur les singes allèrent bon train. Il est apparu, alors, une réelle difficulté : L'évaluation de la taille de ces animaux. Nous les avons bien vus et de forts près, rapidement il est vrai. Eh bien, nous étions totalement incapables de nous mettre d'accord sur la taille des plus gros !

Comme quoi, la valeur des témoignages est toute relative.

Les estimations se situaient dans une fourchette allant de un à un mètre 50, voire plus. Pour ma part, je penchais pour la valeur basse et ne me privais pas de demander à mes camarades s'ils étaient de Marseille ou s'ils croyaient avoir vu KING-KONG ? Mon ironie était facile : D'une part, il ne devait pas y avoir de Marseillais dans nos rangs. D'autre part, j'avais quelques notions de zoologie et je savais qu'il n'y avait que les grands singes, chimpanzés, gorilles, qui atteignaient ou dépassaient les 1,50 m.

Néanmoins, ceux qui avaient vu grand, ne s'avouèrent pas battus par les objections des autres. Il fut demandé à notre valeureux chef cuisinier ce qu'il en pensait, lui qui n'avait pas été témoin de notre rencontre mais qui avait pratiqué ces animaux avec ses couteaux de boucher. Déception ! Il n'avait jamais eu que des morceaux donnés par les cuisines des compagnies, des beaux morceaux, mais qui ne permettaient que des suppositions quant à la taille des individus.

L'occasion se présentât d'interroger les compagnies. La réponse fut surprenante : Oui ! Les plus grands atteignaient facilement 1,50 m (là, certains commençaient à triompher), mais (car il y avait un mais) c'était en les mesurant bras tendus !

C'était reparti pour les sarcasmes !

Bras tendus ! Quelle idée ! Le Grand Charles l'avait-on mesuré, lui, quand il avait les bras tendus sur le Forum d'Alger ? Il est vrai qu'il est sorti grandi d'avoir tendu, ainsi, les bras (quoiqu'en pensent certains) et, cela, pour les décennies à venir, à n'en pas douter.

J'arrêterai, là, les recherches de la vérité quant à la taille des singes. En fait, nous ne nous mîmes jamais d'accord. <sup>(39)</sup>.

Bientôt, les singes furent oubliés. Ils faisaient partie du décor de la petite Kabylie et nous avons bien d'autres choses à y faire et à y découvrir.

*(Macaca sylvanus)*

Ordre des Primates

Famille des Cercopitécidés




---

<sup>39</sup>

Le magot de Barbarie : Singe sans queue du genre macaque, d'Afrique du Nord et de GIBRALTAR, peut faire une longueur de **75 cm**, pour un poids de 20 à 30 Kg.

**Nous avons tous vu grand !**

## DJIDJELLI

Le 8/9/1961

*Messieurs Dames, bonjour,*

*Francette vous a abandonnés, de nouveau. Rassurez-vous, elle n'est pas partie loin et je viens de recevoir de ses nouvelles, en même temps que les vôtres, d'ailleurs. Elle a l'air bien décidé à profiter de toutes ses vacances. Je croyais que Grand-Mère Delage devait rentrer à la fin du mois. Je m'aperçois, d'après votre lettre, que le séjour a dû lui plaire puisqu'elle prolonge jusqu'à la fin septembre.*

*Nous rentrons ce soir d'opérations et avons à procéder à de multiples nettoyages et rafraîchissements, nécessaires pour la remise en forme. Le soleil tapait dur sur le piton où était le P.C.. Les rayons, qui tombaient verticalement, ne laissaient pas un seul coin d'ombre. Quant aux gaitounes, l'intérieur en était une vraie fournaise que pas un courant d'air ne venait tempérer. Et les mouches !!! Les maudites bêtes ! Elles s'introduisent dans les narines et les oreilles en vrombissant et, cela, sans y être autorisées. Je dois aussi ajouter qu'il y a aussi les hélicoptères qui non seulement, font beaucoup de bruit mais soulèvent des nuages de poussière à chaque décollage et atterrissage. Cette poussière, en retombant sur nos épidermes abondamment humidifiés par la sueur, finit par former une couche épaisse d'argile grise.*

*Il faut dire que ces temps ci, la chaleur est toujours aussi présente et difficile à supporter. Bien que le ciel soit couvert, le plus souvent, ce temps orageux n'amène aucune diminution de température, tout au contraire.*

*Depuis le début du mois d'août, les « forces de maintien de l'ordre » ont tout de même eu pas mal de résultats dans le secteur de Djidjelli.*

*Mardi dernier, une compagnie stationnée à Strasbourg envoyait deux sections fouiller les environs. L'une allait dans la direction de Taher, l'autre dans la direction de Duquesne. Une demi-heure après leur départ, à proximité de Duquesne, ils effrayaient un paisible paysan qui semblait gratter la terre. A leur vue, ce dernier s'enfuit vers la forêt, après avoir lâché un coup de feu. La section, n'étant pas en nombre suffisant pour couper la route au fuyard, mit le feu aux broussailles.*

*L'incendie se propageât rapidement et obligea le H.L.L. à chercher un autre chemin de fuite. Déjà, des renforts arrivaient et interceptèrent, non*

*pas un, mais trois H.L.L.s en armes ainsi qu'une femme. Dans le même temps, l'autre section accrochait dans une mechta, près de Taher, un groupe d'une dizaine d'H.L.L.S, en abattaient quatre, les autres réussissant à s'enfuir.*

*Le lendemain, une compagnie, exécutant une petite sortie, abattait un Fell et faisait 3 prisonniers. Les renseignements recueillis permirent de découvrir une dizaine de caches et, en fin de journée, de trouver, dans l'une d'elle, quatre autres Fells.*

*Actuellement, il ne se passe guère de jours où il n'y ait pas d'accrochages dans un coin ou l'autre du secteur. Accrochages tournants toujours, bien sûr, à l'avantage des forces de l'ordre.*

*Toute cette activité de notre régiment occupe d'autant les rebelles qui, ayant fort à faire, tentent beaucoup moins de monter des attentats ou des coups de mains.*

*... /...*

*Je voulais vous dire et vous demander, ce soir, tout un tas de choses mais, voilà, je n'arrive plus à m'en souvenir.*

*Bah ! Cela fera l'occasion d'une prochaine lettre.*

*Je tâcherai de noter ce que je veux écrire (parole en l'air). En attendant, et ne trouvant rien de mieux à faire, je vais être obligé de vous quitter.*

*102 au jus, demain matin. Bons baisers à tous les deux.*

***Louis-René***

## Un peu de pain. ...

Ces derniers jours, les opérations se succèdent les unes aux autres sans que je puisse véritablement en rétablir l'ordre chronologique. Quelquefois, l'action se déroule en pleine montagne et en pleine nature : Forêt de Guerrouch, col de Selma ou environs de Betacha. A d'autres moments, nous nous retrouvons dans les environs même de Djidjelli, de Taher ou de Duquesne ou, bien sûr, les collines proches entre plaine et montagnes. C'est la raison pour laquelle je m'abstiens de dater les deux anecdotes qui suivent. J'ai inséré ce texte entre mes courriers des 8 et 9 septembre, ceci par simple commodité de présentation.

Nous rentrions d'une opé de plusieurs jours en pleine montagne quand, au lieu de regagner tranquillement notre base, ordre nous est donné de participer à une intervention de police qui a lieu autour des villages, établis sur les proches collines au sud de Djidjelli.

Nous n'aimons guère ces contrôles d'identités pour lesquels nous trouvons notre concours un peu trop passif. Pour nous autres soldats cela consiste, le plus souvent, à cerner un village, à en extraire les « mâles » pour les rassembler et leur demander d'attendre patiemment, sous notre surveillance attentive, que les services de police veulent bien voir leurs papiers. C'est le genre d'action que j'ai déjà contée quand, un matin de juillet dernier, nous nous sommes retrouvé sur le stade de Djidjelli à griller au soleil.

Nous n'aimons guère, dis-je, mais les interpellés aiment-ils cela plus que nous ? Je suis tenté de répondre que cela n'est pas notre problème ! Je dois, surtout, admettre, et j'en ai été souvent surpris, que tous ces habitants font preuve d'un calme ou d'une indifférence remarquable. Il est facile de dire qu'il s'agit, là, de nonchalance ou du célèbre fatalisme que l'on prête si souvent aux populations arabes.

Bien sûr, ils n'ont pas le choix. Nous avons les fusils, eux n'ont que leur patience à nous opposer. Ils pourraient, à tout le moins, traîner les pieds, manifester discrètement leur mauvaise humeur. Rien de cela ! Ce qui, pour nous, serait considéré comme des brimades, semble, pour eux, n'être que routine nécessaire et inévitable. Lors du contrôle, que je viens d'évoquer, en juillet dernier, leur seule réclamation ne portait pas sur la longueur de l'attente mais sur la possibilité de se mettre à l'ombre sous les eucalyptus. Encore, l'un d'entre eux m'a-t-il remercié, le lendemain, en me disant que j'étais « gentil ». Comme il m'a dit plus tard :

*- Avec tes amis, il faut bien faire le travail !*

Quelquefois, quand, à l'examen des papiers, les inspecteurs détectent un suspect et qu'ils l'emmène, le reste de l'assemblée semble indifférent ou même



soulagé de voir, ainsi, partir l'un d'entre eux (est-ce un loup caché parmi les agneaux ? Ou bien un agneau qui est pris pour un loup ?).

Donc ! En descendant de la montagne, nous avons été détournés par l'appel pressant des forces de police locale qui avaient besoin de renforts pour un contrôle urgent (probablement suite à un renseignement). Nous avons espéré, un instant, nous EMT1, échapper à cette corvée. A peine les compagnies se déployaient-elles, autour des villages, qu'un message radio signalait qu'il venait d'y avoir un accrochage et que deux Fells armés avaient été abattus. Le Chef de l'O.R. dut donc partir immédiatement avec sa Harka non sans m'avoir désigné, avec quelques camarades, pour surveiller un groupe de « pingouins » qu'il venait de rassembler.

Cette fois-ci, nous sommes peut-être une dizaine avec une partie des véhicules de l'EMT1. Devant nous, sur un talus herbeux, surplombant la plaine djidjeliène, avec pour toile de fond la mer, nous avons une ou deux centaines d'Arabes, de sexe masculin, assis à attendre. Ils attendent paisiblement le bon vouloir des forces françaises.

Le temps passe. Il ne doit pas y avoir d'ombre mais, bizarrement, personne ne se plaint. Pas même nous et, pourtant, j'ai une bonne bande de râleurs dans mon équipe. Peut-être, le ciel est-il couvert ce jour là ? Détail dont je ne me souviens pas et que, en conséquence, je déclarais sans importance. Plusieurs heures ont dû passer et nous ne savons, toujours pas, si les services de renseignements ou la police, condescendront à venir s'occuper des gens qui nous ont été confiés.

Depuis longtemps déjà, je ne suis plus directement responsable de l'ordinaire, comme je l'étais dans le massif de Collo. Nous avons, maintenant un responsable en titre, 1<sup>ère</sup> classe ou Caporal je ne sais plus, qui est arrivé il y a quelques mois. Cela montre que nous avons de plus en plus de moyens et que, moi, en ma qualité de « Chef de secrétariat », je peux me reposer sur des subordonnés. C'est cela, aussi, être un chef !

A un moment de notre attente, le dit responsable de l'ordinaire s'approche de moi et me rappelle que nous allons bientôt rentrer à la base sans avoir épuisé notre stock de pains et de rations. Je jette un coup d'œil dans le camion transportant le ravitaillement. Les boules de pains sont encore toutes fraîches et appétissantes. - J'ai dit, en septembre 1960, tout le bien (et le bon) que je pensais du pain fabriqué par les services de l'intendance de l'armée - Les rations seront réintégrées mais les pains iront dans une benne à ordure, ce n'est pas la 1<sup>ère</sup> fois ! Bah ! Nous sommes habitués à ce gâchis !

Derrière moi, le collègue me dit :

- *Et si nous leur donnions le pain ?* en désignant d'un coup de tête le troupeau que nous gardons.

Ça alors ! Comment n'en ai-je pas eu l'idée moi-même !

Ce n'est pas le moment de faire preuve de susceptibilité personnelle et déplacée. J'appelle quelques autres soldats et nous organisons immédiatement la distribution. Les destinataires ne semblent pas s'opposer à ces cadeaux et les miches disparaissent sous les djellabas et autres amples vêtements. A peine avons-nous fini notre distribution que l'un d'entre eux se lève et s'avance vers moi la main tendue.

- **Caporal !** me dit-il, - *Caporal, je te remercie au nom de tous mes amis*, et il désigne les autres assis derrière lui.

Il continue :

- *Je suis fier de ce que les gars comme toi font ici et je suis fier de la France.*

Cet homme, grand et digne dans sa djellaba blanche, est assurément un vieux, un « chibanni » comme ils disent (sa moustache blanche ne trompe pas). Il parle, haut et net, de façon à ce que tous puissent l'entendre. Ses coreligionnaires, assis sur le talus, le regardent et semblent l'approuver par leurs sourires et leurs hochements de têtes. Il nous expliquera bientôt qu'il est ancien combattant, qu'il a servi la France et qu'il est heureux, aujourd'hui, de pouvoir nous exprimer sa satisfaction et sa fierté.

C'est une vigoureuse poignée de main que j'échange avec lui (l'ai-je seulement méritée ? Puisque ce n'est pas moi qui en ai eu l'idée). Cette sincère poignée de main, (j'en suis persuadé), j'en garde, encore aujourd'hui, le chaud souvenir. Souvenir qui ira rejoindre tous ceux où, pour une raison ou une autre, j'ai pu établir un contact amical avec cette population.

Je pourrais évoquer, à cette occasion, le couscous préparé par la mère d'Omar à Aïn Abid ou le caoua offert par mes voisins de la Mechta Joyeuse. Je peux, surtout, évoquer une autre poignée de main : celle de l'instituteur au 1<sup>er</sup> janvier de cette année. C'est, aussi, l'Arabe sur le bord de la route, dans le massif de Collo, qui nous interpelle pour nous donner un chargeur de MAT, perdu par un copain. C'est encore les enfants nous souriant à travers les barbelés des regroupements à Siouan, à Kanoua, à Gourmata et à tant d'autres endroits qui ne sont, pourtant pas, des modèles de civilisation. Enfin, ce sont ces Arabes, hommes et femmes, se réjouissant de nous faire goûter leur « vrai » couscous et nous préparant le méchoui à l'occasion de l'Aïd Es Seghir. Bien sûr, tout cela ne constitue que des exemples isolés et il est facile d'objecter que l'on ne peut généraliser. Dommage ! Car, pour moi, les seules expressions de haine, envers la France, je les ai constatées lors des manifestations en ville, lorsque la foule était manœuvrée par le FLN. Il est parfaitement connu que les réactions d'une foule sont loin de refléter l'opinion véritable de chaque individu.

Pour l'heure, je puis dire que toute notre équipe a accepté, avec beaucoup de satisfaction, les remerciements et les gages de fidélité de ces Arabes. Pourtant, à d'autres moments, ils ne se privent pas de critiquer cette population. Cela est si vrai

que le camarade, qui a eu, tout à l'heure, cette brillante idée, est décidé à récidiver :  
 - *Et si on leur donnait les rations ?*

Là, je suis bien forcé de mettre le « hola ». Le pain est un produit banalisé, encore qu'il n'y ait pas de boulanger dans le coin. Les rations, elles, appartiennent à l'armée et cela ne serait pas rendre service à tous ces gens que de leur donner. On croirait, ainsi, vouloir les aider, alors que, s'ils sont arrêtés avec ces boîtes sur eux, ils pourraient être accusés de vol, voire, pourquoi pas, de participation à la rébellion. Si j'hésite un instant, je trouve rapidement la solution : Il suffit d'ouvrir ces rations et de leur en distribuer le contenu. Boîtes de conserves, sachets de potage et de nescafé, friandises, tout cela devrait être apprécié.

Stop ! J'arrête, une nouvelle fois, l'élan de mes gars. Je dois, pour cela, pousser un coup de gueule :

- *Ne leur donnez pas n'importe quoi ! Des rations musulmanes uniquement !*

En effet, le pâté de porc et les rillettes, risquent de ne pas être appréciés. Cela, quelques-uns, de nos métropolitains, ont du mal à le comprendre :

- *S'ils mangent de notre pain, ils peuvent bien bouffer du cochon !* grommellent certains. Cette deuxième distribution se passe aussi bien que la première à la satisfaction des uns et des autres. Je crois pouvoir dire que, les camarades qui m'accompagnaient ce jour là et moi-même, bien sûr, garderons, de cette journée, le souvenir que nous avons fait et qu'il s'est passé quelque chose d'important. Nous avons la certitude, si nous n'avions pas encore compris, que, nous autres soldats, avons, sur cette terre, un rôle à jouer qui n'était pas purement militaire. Ces gens avaient besoin de nous et croyaient en nous. **Nous ne pouvions pas les décevoir !**

J'ai ressenti, alors, bien plus qu'après la visite du barrage d'Erraguene, que le devoir de notre pays était, certes, d'aider l'Algérie sur le plan économique, industriel, énergétique, etc. ... Il était aussi, ce devoir, d'aider les populations à surmonter leur retard et les faire participer à la formidable évolution sociale et culturelle qui s'annonçait pour cette seconde moitié du 20<sup>ème</sup> siècle. Ces gens le demandaient, ces gens le désiraient ...

Bref, ce fut, là encore, une journée qui me renforça (qui nous renforça) dans nos convictions que la France avait le devoir de rester ici pour longtemps encore.



1961\_09\_114 Sur les collines au-dessus de DJIDJELLI.

## Il s'en est fallu d'un rien !

Au lendemain de cette opération de police, que nous avons transformée, sans y penser, en opération humanitaire, nous sommes de repos au camp Chevalier.

Dans la matinée, le Sergent Gérard P. de la 4<sup>ème</sup> Cie (la C.P. si l'on préfère) vient me rendre visite. Comme bien souvent, il accompagne son Cdt de sa compagnie. Taher, où celle-ci réside, est très proche de Djidjelli. Depuis que nous sommes dans ce camp, mon copain Gérard ne manque pas une occasion de venir me dire bonjour, histoire de parler un peu.

Ce matin, il semble excité ou bouleversé (je ne sais pas). Il a, de toute évidence, quelque chose d'important à nous relater. Tous les gars du secrétariat sont là et cet auditoire est bientôt très attentif à ce qu'il nous raconte.

Hier, en rentrant de l'OP dans l'arrière pays, la 4<sup>ème</sup> Cie a reçu l'ordre d'aller boucler quelques villages sur les collines. Cela, nous le savons bien puisque nous avons participé à cette action. Nous nous occupons d'un autre village à quelques Kms de là.

A peine descendue des véhicules, sa section se porte au Sud d'un de ces villages, de manière à interdire, à d'éventuels fuyards, de gagner la forêt. Le mouvement a bien été compris par les habitants et, presque aussitôt, ils aperçoivent deux types qui se sauvent en courant. Avec son groupe de voltigeurs, mon camarade engage la poursuite en cherchant à leur couper la route. L'un des deux types se retourne et lance une rafale en direction des soldats. Un coup de fusil bien ajusté a raison de son agressivité.

Où est passé le deuxième fuyard ? Le scénario est classique : Un rebelle se dévoue pour attirer l'attention et bloquer ou retarder la progression des poursuivants. Pendant ce temps, les autres en profitent pour tenter de disparaître. Dans l'organigramme rebelle celui, ou ceux, dont la fuite est ainsi protégée, a plus d'importance que celui qui se sacrifie. Cela, nous le savons tous et nos camarades mettent les bouchées doubles pour essayer de retrouver le fugitif.

De ce côté du village, le terrain est propice à la fuite. Quelques prés, entrecoupés de rochers et de taillis bas. Deux ou trois kms plus loin, c'est la forêt et les premiers contreforts de la montagne. Il faut donc intercepter le rebelle avant qu'il n'ait atteint les bois. Le Sergent saute sur un rocher, qui émerge de la végétation, en espérant voir un peu plus loin. Il scrute les broussailles dans la direction présumée de la fuite.

C'est, à ce moment là, qu'il entend un bruit sec, juste à ses pieds. Depuis longtemps, en combattants aguerris que nous sommes, nous savons que le claquement sec d'une culasse ne présage rien de bon.

Ce bruit déclenche une série de réactions immédiates chez mon camarade. Son regard s'est porté au bas du rocher d'où provient le son. Là, presque sous ses pieds, le rebelle est blotti et pointe un pistolet mitrailleur dans sa direction. Gérard se jette en arrière dans un réflexe désespéré en même temps que sa MAT lâche une rafale en direction du Fell. Il effectue un plongeon sur le dos et tombe dans les buissons. Ses hommes ont accouru et l'aident à se dégager des ronces. Le Fell est mort. La rafale qu'il a envoyée, presque à bout portant, a atteint son ennemi de plein fouet.

Il leur faut, maintenant, essayer de comprendre ce qui vient de se passer. Logiquement, c'est mon camarade qui aurait dû perdre la vie. Pourquoi le rebelle ne l'a-t-il pas abattu ? L'explication viendra vite : Il n'avait pas de chargeur sur son P.M., un MP-43 allemand. Ce chargeur sera retrouvé, un peu plus tard et un peu plus loin. Il a dû tomber pendant la fuite et le terroriste a tiré vers mon camarade sans se rendre compte que son arme était devenue inutile. C'est ce qui explique ce bruit de culasse, claquant à vide, entendu par mon ami.

*- Il s'en est fallu d'un rien !* C'est ainsi que Gérard résumera son aventure.

Il faut peu de choses, en effet, pour passer de vie à trépas. Il faut peu de chose, un chargeur qui se décroche, un grain de sable qui bloque la mécanique d'une culasse, un peu d'humidité pour que la poudre d'une cartouche ou d'une grenade fasse long feu. Ce peu de choses peut faire que celui qui devait mourir en réchappe, que celui qui voulait tuer perde la vie.

Cela montre bien, une fois de plus, que « la chasse à l'homme », que nous pratiquons dans ce pays, reste une activité dangereuse, que c'est la plus dangereuse des chasses.

Nous savions, par l'O.R., que la Cie Portée avait, hier, abattu deux Fells. Certains d'entre nous avaient même trouvé dommage qu'ils n'aient pas fait de prisonniers.

Il est facile de porter des jugements, quand on ne suit l'action que de loin. Il est facile de se contenter de l'énoncé des résultats bruts : 2 HLLs abattus, 2 armes (MP 43) récupérées. C'est tout de même un beau bilan pour une toute petite opération !

C'est autre chose d'être acteur direct, acteur privilégié si l'on veut. Les uns et les autres, nous comprenons bien qu'à tous moments la routine peut devenir drame. Nous comprenons, aussi, que, pendant que nous nous satisfaisions de nos bonnes relations, avec les indigènes de ces villages, d'autres venaient de vivre des instants autrement intenses.



1961\_09\_120 Un gourbi au-dessus de DJIDJELLI

DJIDJELLI Le 9/9/1961

*Chers Tous,*

*Je ne sais pas ce que je vais pouvoir dire dans cette lettre que je commence car, vraiment, je n'ai guère d'idées. Ne sachant pas quoi faire cette après-midi et, voulant un peu abandonner la lecture, j'en suis réduit, malgré moi, à vouloir utiliser papier et stylo et ... à rester là, à les contempler. Cela n'est pas en faisant cela que le temps passe beaucoup plus vite. Aussi, au prix d'un bel effort, je vais essayer de parler pour ne rien dire. (C'est déjà commencé, je crois).*

*A propos, Maman, à l'occasion d'un prochain colis, serait-il possible de m'expédier quelques slips. Les miens commencent maintenant à être usés sur les bords.*

*En attendant, j'espère que vous vous apprêtez à passer un bon dimanche et voilà ... Il ne me reste plus qu'à vous embrasser bien fort tous les deux.*

***Loulou***





1961\_09\_200 Dans la campagne au-dessus de DJIDJELLI.

## Le ROI des ECHECS.

De quand date mon envie de devenir un joueur d'échecs ? Je n'en ai guère idée mais, ce que je sais, c'est que je dus attendre d'être à l'Armée pour trouver des joueurs. Auparavant, autour de moi, personne ne jouait et ne savait jouer. Lycéen, j'ai dû acheter une règle de jeux et, avec des cartons, sur lesquels j'avais marqué le nom des pièces, j'ai appris tout seul. Je m'entraînais, tant bien que mal, sur un jeu de dames où j'avais masqué les cases inutiles. C'est dire que je n'étais pas très évolué, quand, enfin, j'ai pu faire mes premières vraies parties au foyer du camp de Maisons-Laffitte. Les longues soirées et les week-ends passés au camp, quand je n'avais pas de vraie permission (ou quand je ne pouvais partir en fausse), m'ont permis de m'aguerrir. Au bout de la première année de service, que j'avais passée en France, je commençais à jouer passablement. Aussi pouvais-je me dire à moi-même que je n'étais pas mécontent de mes progrès.

J'arrivais en Algérie et j'étais loin de penser que j'y venais pour m'y livrer à mon sport (cérébral) favori. Pourtant, dès le premier jour, sitôt notre installation au patio (voir mes commentaires du 23 août 1960), quelqu'un demanda :

*- Les bleus ? Il n'y en a aucun qui sait jouer aux échecs ?*

Ce coup là, depuis un an de service, je le connaissais et les autres aussi. Personne n'a répondu, se demandant seulement de quelle corvée il s'agissait. Prudence ! Prudence ! ... Dommage ! Dommage !

Ce n'était pas une plaisanterie. Notre interlocuteur nous expliqua qu'il avait beaucoup de mal à trouver des joueurs de niveau suffisant car, lui, était un joueur de classe (nationale ou internationale ?) et, pendant ce maudit service, il ne pouvait pas s'entraîner. Je finis donc par me dévoiler. Sans prétendre être un joueur de classe comme lui, je lui dis que j'étais capable de me défendre. Peu convaincu par mon talent, mais forcé de prendre ce qu'il trouvait, il accepta de faire une partie avec moi.

Notre combat fut épique ! N'exagérons rien ! Disons plus simplement que j'opposais une résistance acharnée à notre champion. Cela dura toute une longue après-midi d'un dimanche à la base. Ce n'est qu'en fin de soirée qu'il réussit enfin à me faire MAT (Échec, pas 49 !). Qu'importe ! J'étais comme la chèvre de Mr Seguin. J'avais mené un combat désespéré et, si j'avais perdu, j'avais sauvé mon honneur. Mon adversaire fut beau joueur. Il reconnut que, s'il n'avait pas trouvé son maître, j'étais « un joueur intéressant ». Il me proposa d'autres parties pour les dimanches à venir.

D'autres parties, il n'y en eut guère. Ce fut d'abord les opérations dans le massif de Collo (les premières), puis le barrage, puis, je ne sais plus quelles autres opérations et, enfin, je quittais le P.C. pour me retrouver seul à la Mechta Joyeuse.

Entre-temps, pour lui, la quille était venue et il espérait que son retour en France allait lui permettre de reprendre ses tournois.

Notre regroupement au camp Chevallier de Djidjelli me permit enfin de retrouver quelques joueurs et d'organiser des parties. La plupart de ces joueurs appartenaient au secrétariat du PC du régiment. Nous logions dans le même bâtiment, ce qui facilitait bien les parties. Avec ces nouveaux partenaires, je ne me défendais pas trop mal, quelquefois je gagnais, quelquefois je perdais. Des adversaires, de forces identiques, permettent des parties intéressantes. J'appris, même, le jeu aux gars de mon équipe et, bientôt, tout mon secrétariat fut capable de se débrouiller aux échecs. Je donnais donc des leçons et des conseils, tout comme un joueur professionnel.

Un matin, il y avait briefing dans la salle d'à côté. Il en était ainsi deux ou trois fois la semaine, en fonction des nécessités des opérations. En principe, n'y assistaient que les officiers : Le Commandant, le Capitaine adjoint et les chefs des compagnies. Pendant ce temps là, comme la plupart des matinées où nous étions à la base, nous engagions quelques parties. Ces parties pouvaient être les échecs car, pour nous, c'était devenu notre nouveau jeu à la mode, cela pouvait être, aussi bien, une partie de cartes : La belote, barbu, etc. ...

Ce matin là, donc, il s'agit bien d'échecs. Deux devant l'échiquier, bien sûr, et trois ou quatre assis autour, regardant la partie tout en sirotant le Nescafé coutumier.

La porte s'ouvre et la tête du Capitaine Ceiller apparaît, demandant un crayon. Quelqu'un s'empresse de lui fournir l'objet demandé. Au moment de refermer la porte, le Capitaine s'arrête, regarde le jeu et dit :

*- Quoi ! Vous jouez aux échecs ! Attendez-moi ! La réunion finit dans un petit quart d'heure. Je repasse pour faire une partie.*

Nous nous regardons ! Nous devons interrompre la partie en cours, cela n'est pas grave mais qui va affronter le capitaine ? Et tous de se tourner vers moi ! Très bien, je vais me sacrifier. Je suis un peu inquiet car je ne sais pas s'il joue bien. D'ailleurs, nous ne savions même pas qu'il jouait aux échecs.

Ce Capitaine est certainement le plus célèbre des commandants de Cie. Jeune et dynamique, il apparaît comme le modèle des officiers de l'ancien Bataillon de Corée. Mes camarades, P, R, et L ne tarissent pas d'éloges à son sujet. Gérard, surtout, que j'ai encore vu au camp, il y a peu, semble vouer une véritable dévotion pour son chef.

Il n'y a pas que les hommes qui l'apprécient. Un soir, en fin d'opération, nous étions tous au PC à regarder revenir les compagnies et les voir embarquer dans leurs véhicules. Une, deux, trois compagnies passent, arrive la dernière, celle

de ce Capitaine, justement, (La Compagnie Portée comme on dit maintenant). C'est alors que le Commandant fait cette observation :

- *The last but not the less !*

J'ai déjà dû dire que le Cdt aimait bien les expressions Anglo-Saxonnes (que l'on se rappelle le « **Wait and see** » d'un certain mois d'avril). Cette nouvelle phrase fait immédiatement le tour de l'EMT1. Il faudrait, bien évidemment, que ceux qui ont quelques notions d'anglais la traduisent et l'expliquent à leurs camarades. Pour nous, cette expression restera associée à l'image de ce Capitaine.

C'est donc ce personnage que je vais affronter. Ceci sans la moindre crainte car, qu'il soit brillant officier est une chose, qu'il soit bon joueur, cela reste à voir.

...

La réunion est finie et Ceiller revient, comme promis, et dit :

- *On la fait cette partie ! Mais vite car je suis pressé !* Peut-être, cherche t-il à m'impressionner car une partie peut durer quelquefois longtemps. Nous entamons, donc, le jeu. Je suis bien décidé, devant tous mes camarades, à montrer ce dont je suis capable.

5 minutes ! Il s'est à peine écoulé cinq minutes et je suis MAT.

Il se lève : - *Allez ! La revanche dans deux jours ... Il y a une autre réunion.*

Incroyable ! J'ai à peine eu le temps de commencer le jeu qu'il a lancé une attaque. Attaque fulgurante est le mot ! Avec les copains, qui ont assisté à cette « Bérézina », nous essayons de nous expliquer la façon dont il s'y est pris. Il nous faut nous hâter à comprendre et à préparer une riposte.

C'est encore moi qui serais chargé de défendre l'honneur de la troupe. La revanche fut tout aussi rapide. En à peine 6 minutes (grand maximum), mon sort est réglé.

Cela deviendra une habitude. Le Capitaine passe au bureau dès qu'il a une occasion (c'est-à-dire une réunion). Quand ces messieurs ont terminé leurs causettes, il rapplique pour une partie. Une seule, et toujours, en moins de temps qu'il ne me le faut pour l'expliquer, il me fait MAT.

Nous avons beau, durant le reste du temps, essayer de peaufiner de nouvelles tactiques, jamais nous ne parviendrons à lui résister. J'emploie, maintenant, le pluriel car, tout seul, je ne me sens plus du tout de niveau. J'aurais sans doute déclaré forfait depuis longtemps si mes camarades (je parle des quelques bons joueurs) ne m'avaient pas soutenu, encouragé et conseillé. Lui, cela semble l'amuser. Bien souvent, il ne prend même pas le temps de s'asseoir. Toujours décontracté, il donne

l'impression de jouer aux échecs, avec nous, comme nous jouerions à la marelle avec de jeunes enfants. Pourtant, jamais il ne donnera l'impression de se lasser.

Ces rapides, très rapides, parties d'échecs se dérouleront jusqu'au départ de ce chef. Dommage qu'il soit parti chercher ailleurs quelques joueurs sans doute plus à sa hauteur ! Dommage ! Avec quelques années de service supplémentaires et les conseils éclairés d'un as, comme ce Capitaine, j'aurais pu atteindre de hauts sommets (Ceci est purement hypothétique).

Je ne pense pas, étant donné le faible niveau de son adversaire et la rapidité des parties, que notre Capitaine ait été profondément marqué par ces rencontres « entre deux réunions ».

DJIDJELLI

Le11/9/1961

*Salut tout le monde,*

*Cent au jus, ce matin ! Cent : Cela est une date importante de la vie militaire. Arrivés à ce moment là, on commence à en voir la fin et à penser vraiment au retour.*

*A l'E.M.T.1, nous sommes quatre de la 59 2 A : 2 infirmiers, 1 mécano, et 1 secrétaire (moi-même). Ceci fait 2 parisiens, 1 vendéen et 1 melunais. Je dois ajouter, qu'après notre départ, il ne restera plus personne de l'E.M.T. tel qu'il avait été formé au mois d'octobre de l'année passée. Le personnel sera, alors, exclusivement composé de « bleus ». Les plus anciens, parmi ceux-ci, étant de la 60 2 A, c'est-à-dire étant d'un an plus jeune dans la vie militaire.*

*Hier, nous avons donc marqué cette date en fêtant la journée en ville : Repas au restaurant, cinéma et, bien sûr, le pot aux autres camarades.*

*Maintenant, il ne reste plus qu'à attendre 100 jours très exactement. Ceci ne sera pas trop pénible, je pense, puisque nous avons bien attendu jusqu'ici.*

*Venant de recevoir votre lettre du 7 septembre, je m'empresse de retourner la liste des livres cochés. Ceux que j'ai déjà lus sont marqués d'une croix. Quant aux autres, ceux que je désirerais lire, ils sont repérés par une barre. En tout, j'ai marqué quelques 55 titres. De quoi lire jusqu'à la fin de l'année, à coup sûr, et même bien plus...*

*Je vais pourtant citer quelques titres que j'ai sélectionnés : « Rage blanche » de Jean Hougron, « Jean Villemeur » de Roger Verceles, « Les vertes années » de Crosnin, « Typhon » de Joseph Conrad. Et « terre des hommes » de St Exupéry. Remarquez bien, cela ne presse pas trop, car il me reste ici encore 2 ou 3 bouquins à lire.*

*Je viens de finir « Kim » de Ruyard Kipling et, bien qu'avant de l'ouvrir, l'auteur ne m'emballait pas, je dois dire que ce livre m'a plu. Je commence maintenant « Maria Chapdelaine ». Parmi les derniers livres, j'ai bien aimé « L'or du Cristobal » et surtout : « Clochemerle » qui vaut vraiment la peine d'être lu. Je tâcherai de le réexpédier dans un prochain envoi afin que vous puissiez en profiter.*

*Je pense que vous devez avoir, maintenant, reçu le colis que j'ai envoyé au début du mois.*

*Les dernières nouvelles du jardin n'étaient pas fameuses. J'espère qu'il y a eu, depuis, un peu d'eau. Avez vous commandé des fleurs pour le printemps ? Les tulipes à hautes tiges sont les plus intéressantes.*

*N'étant pas encore civil, il s'en faut de 100 jours, je voudrais profiter de certains avantages que peut offrir le service militaire. Pour cela, j'aimerais assez savoir combien peut coûter un matelas pneumatique en magasin afin de pouvoir le comparer à ceux d'ici. Envoyez moi, également, les prix des duvets, à titre indicatif.*

*Encore une question : Charles Glds vous a t-il dit dans quel endroit son unité est stationnée ?*

*C'est à peu près tout ce que j'avais à vous demander pour aujourd'hui.*

*Je vois que Francette a l'air de s'amuser à Dinan : « Bains de soleil, belles excursions, magnifiques alentours ... Nous sommes au Mont St Michel, nous serons à St Malo ». Voilà ! Ce sont des nouvelles enthousiastes.*

*Eh bien ! Là-dessus, je vais vous quitter, en espérant que vous ne vous ennuyez pas trop tous les deux et en vous rappelant une dernière fois que « c'est du peu ».*

*Bons baisers à tous deux*

**Loulou**

DJIDJELLI Le17/9/1961

Bonjour à tous,

*Quand je dis à tous, je pense à l'assemblée des trois grands : Papa, Maman et la frangine car, maintenant, je pense que Francette doit songer à rentrer, si elle ne l'a déjà fait. A par cela, j'espère que tout va bien et je me demande si, ce matin, nos enragés chasseurs de champignons ont enfin pu remplir leurs paniers avec autre chose que des feuilles mortes.*

*Je viens de recevoir un colis de lecture : Paris Match et Science & Vie. Cela a suspendu, pour quelques temps, la lecture « des Ames Mortes » de Gogol, que je venais d'entreprendre. Ce livre est pourtant très intéressant et est conté d'une manière originale avec un grand souci de descriptions, mais sans longueurs toutefois.*

*Un peu de statistiques : j'ai reçu, au mois de juillet, 29 lettres et, au mois d'août, 27. Ceci fait donc un peu moins d'une lettre par jour : soit, 0,935 pour juillet et 0,874 pour août. Ce qui m'étonne, c'est, qu'avant d'aller en permission, la moyenne était moins élevée et que cela ne me dérangeait pas. Maintenant, il suffit qu'il n'y ait pas de courrier un jour, et à plus forte raison deux jours de suite, pour que je trouve cela particulièrement anormal. Plus on se rapproche de la vie civile, plus les détails de la vie militaire quotidienne perdent de leur importance. Mes camarades, qui en sont au même stade, constatent cela également, bien que le niveau de leurs échanges épistolaires soit loin d'égaliser le mien.*

*Je constate donc, que, maintenant, alors que j'éprouve de plus en plus le besoin d'écrire ou de vous lire, je ne sais, bien souvent, plus quoi dire. Les faits qui m'entourent, et les activités auxquelles je participe, ne me semblent pas offrir d'intérêt suffisant pour que j'en parle.*

*Qu'en dire, d'ailleurs : cette après-midi, j'ai été me baigner, ceci est, certes, appréciable. Par contre, ce soir, je suis de garde, ceci est moins appréciable. Demain, nous partons en opé, rien de bien nouveau.*

*Que puis-je ajouter ?*

*N'ayant, donc, rien à ajouter, je vais vous quitter en vous embrassant bien fort.*

**Loulou**



## Les Ames Mortes

Depuis peu, j'ai commencé à lire « Les âmes mortes » de Nicolas Gogol. Cet ouvrage me passionne et, bien entendu, il m'accompagne dans tous mes déplacements. Les poches des jambes de treillis sont vraiment bien commodes pour cela.

Un matin, nous sommes de nouveau dans la forêt de Guerrouch. Le P.C. est certainement installé sur un point haut, peut-être la cote 1066, comme cela était lors de notre première visite, fin juillet dernier. Cette fois-ci, nous n'avons pas pris les hélicos. L'État-major se retrouve donc au complet avec ses « roulettes ». Bien entendu, il y a du monde dans le secteur. Mises à part nos compagnies, la Légion crapahute également. Bientôt, cette dernière accroche une bande de rebelles qui, immédiatement, s'égayent dans les fourrés. Un piper vient de repérer, à travers les arbres, un petit groupe de HLLs qui essaie de s'enfuir dans notre direction. Nos autorités s'empressent de vérifier que toutes nos unités sont bien en place et que le bouclage de notre zone est total.

Cela ne semble pas être le cas ! Sur la route forestière, il y a un début de talweg où nos troupes ne se sont pas rejointes. Cet endroit, étant un point faible de notre dispositif, ordre est donné d'envoyer un élément pour boucher le trou. C'est bien gentil de vouloir boucher un trou ! Encore faut-il avoir quelqu'un à y mettre. On demande des volontaires du côté du P.C. pour aller y voir.

Le Sergent-chef, responsable du service auto, se propose pour diriger la manœuvre. Il a, d'habitude, toujours trop à faire avec les véhicules pour se permettre ce genre de fantaisie. Une fois n'est pas coutume ! Nous partons donc avec le chef dans sa Jeep, le 6x6 d'escorte et une douzaine de gars pour faire bonne mesure. Le 6x6 étant, comme d'habitude, équipé de son F.M. AA 52.

Arrivés à l'endroit en question, nous constatons deux choses : Il n'y a pas de troupes ici. C'était évident puisque c'est la raison de notre présence en ce lieu. Plus gênant ! Des buissons, le long de la route, masquent complètement la vue vers le bas et donc vers ce fameux talweg d'où des gus sont susceptibles de remonter. Descendus de nos véhicules, nous nous rendons compte qu'au-delà des buissons, il y a un petit éboulis de rochers qui domine parfaitement la dépression incriminée. Une partie de notre équipe peut s'installer là. Elle pourra parfaitement contrôler tout ce qui peut venir du bas de la pente. Ceci sera d'autant plus facile que la déclivité est constituée d'un magnifique sous bois de hêtres, et autres arbres majestueux, avec très peu de végétation basse. Il devra rester un peu de monde pour surveiller les véhicules et assurer la liaison radio avec le P.C.

Sitôt vu, sitôt décidé ! Notre petit chef est quelqu'un de très énergique bien que, personnellement, je ne le trouve pas toujours sympathique.

Problème ! Qui va prendre le fusil mitrailleur ? Le tireur habituel est absent aujourd'hui (je ne sais plus pour quelle raison !).

- **THEUROT**, *tu prends le F.M. ! Ne me dis pas que tu ne sais pas t'en servir, je t'ai vu t'entraîner au champ de tir !*

Je hausse les épaules. Je n'ai jamais dit que je ne voulais pas. Je prends donc l'engin et un copain s'empare des bandes de cartouches supplémentaires.

Avec ce matériel, le vrai problème est l'approvisionnement. Cette arme est servie, normalement, par deux soldats : Le premier, c'est le tireur, (moi pour aujourd'hui), qui porte l'arme et deux bandes de cartouches que l'on se met à travers du corps, façon Pancho Villa. Le deuxième, c'est le pourvoyeur qui porte une ou deux lourdes boîtes de bandes qu'il faudra savoir raccorder aux bandes précédentes en cas d'utilisation intensive. Le but étant qu'il n'y ait pas de rupture de tir, comme cela se passait avec les anciennes armes, lorsqu'il fallait changer de chargeur.

Nous nous installons confortablement dans les rochers. Les buissons sont derrière nous et nous recouvrent pratiquement totalement. Devant nous, nous avons écarté un peu la végétation pour y voir sans être vus. Je suis persuadé que, s'il prenait la fantaisie à quelques-uns de s'aventurer sur ce versant, nous serions en mesure d'y faire régner un feu roulant propre à dégoûter n'importe quel individu sensé.

De chaque côté de nous, les copains se sont, eux aussi, installés, dans les broussailles et surveillent la pente.

Le Chef vient vérifier que tout est en place. Genre, inspecteur des travaux finis, on ne fait pas mieux !

Il s'arrête derrière moi et lance à la cantonade :

- *Attention ! Vous n'êtes pas là pour faire la sieste ! Je rappelle que celui qui dort est passible du conseil de guerre !*

Décidément, il nous cherche ce matin !

Certes, nous n'avons jamais eu d'atomes crochus ensemble. C'est cet individu, dont j'ai déjà parlé, qui tient des propos désagréables sur la « Culture » et tout ce qui s'en rapproche. Il ne m'a pas en grande estime, c'est le moins que l'on puisse dire. Le fait, que l'on m'ait désigné pour une fonction normalement dévolue à un Adjudant, a dû renforcer sa rancœur à mon endroit.

Je préfère, sans nul doute, ceux qui ont une haute opinion de moi (ou, tout au moins, une bonne opinion). Pourtant, force m'a été de constater, à plusieurs reprises, qu'il connaît bien son boulot et qu'il remplit sa fonction avec compétence. J'ai une bonne formation en mécanique générale mais cela ne va pas plus loin car, nos professeurs considéraient la mécanique auto comme quelque peu triviale, à mettre au même niveau que la mécanique agricole. Ma connaissance dans les véhicules

automobiles se limite aux cycles des moteurs à explosion. Ce n'est pas si mal mais totalement insuffisant pour envisager un quelconque dépannage.

J'eus l'occasion d'assister, à plusieurs reprises, à des leçons sur ce sujet. Leçons données aux conducteurs de véhicules par notre Sergent-chef. Je fus bien forcé d'admettre qu'il en connaissait un rayon et que, de plus, il avait la fibre pédagogique. Il savait très bien expliquer la démarche logique qui devait être appliquée à la recherche de toute panne.

A cet instant, il n'est pas là à faire du dépannage et je juge ses propos totalement déplacés. J'ai la prétention de croire que ma qualité d'ancien me permet de juger aussi bien, sinon mieux que lui, de ce qu'il faut faire. Je commence à avoir une certaine expérience sur le terrain alors que, lui, reste le plus souvent en arrière pour s'occuper d'interventions sur la mécanique.

Je sors, d'une des poches de mon pantalon de treillis, le bouquin de Gogol, « les Ames Mortes » et lui met sous le nez. Il s'agit d'un livre de poche, double volume, donc assez volumineux :

*- Vous voyez, Chef ! Avec ça, je ne risque pas de m'endormir ! J'ai de quoi lire pour quelques heures ...*

C'est une façon polie de dire « foutez-moi la paix ! Je sais ce que j'ai à faire ! ».

Cela a dû porter. Il tourne les talons sans répondre et s'en va rejoindre son poste.

Le temps passe ... Les Fells ne sont pas fous. Il y a peu de chance pour qu'ils essayent de passer à un endroit où nous pourrions aussi facilement les intercepter. Seul, le chef a la liaison radio sur sa Jeep. Nous n'avons donc aucune information sur ce qui se passe. C'est souvent le cas pour ceux qui sont en Chouf, alors que nous, au P.C., avons l'habitude de suivre, minute par minute, l'évolution de la situation. D'où nous sommes, nous ne voyons, ni n'entendons, d'avions ou d'hélicos. Aucun coup de feu, dans le lointain, pouvant témoigner d'un quelconque engagement. ...

Rien ! Nous attendons !

J'ai le fusil-mitrailleur juste devant moi. Une bande de cartouches est engagée, il est armé prêt à tirer. A côté, est posé mon fusil, car je ne suis tireur au FM que de façon fortuite. J'ai donc gardé mon arme individuelle. De l'autre côté, mon copain, le pourvoyeur, a posé, lui aussi, son fusil et étalé quelques bandes. On ne sait jamais !

Nous ne dormons pas ! Je ne lis pas ! Est-il besoin de le dire ?

Le craquement d'une branche morte tout près, le léger froissement de quelques feuillages, me font dresser l'oreille. Je m'assure que, vraiment, il n'y a rien devant. C'est l'essentiel ! Je comprends que quelqu'un s'approche très discrètement par derrière. Je réalise, tout de suite, de quoi il s'agit ! Il y a dans les environs, quelqu'un qui veut faire une surprise ! Je prends mon fusil et me retourne brusquement. Je fais claquer violemment la culasse tout en dirigeant le canon vers celui qui s'approche.

Surprise ! Pas pour moi mais pour celui qui vient vers nous. Panique peut-être ? Celui qui s'approche ainsi, c'est le Chef et il hurle :

**- *Fais attention ! C'est moi ! Ne fais pas le con ! Ne tire pas ! ...***

Mon arme, toujours braquée vers le Chef, je dis :

*- Alors qu'est-ce qui se passe ? On va rester là encore longtemps ? Vous avez des nouvelles ?*

Il bafouille :

*- Non, je ne sais pas ... Je vais aller me renseigner ...* Et il repart d'où il est venu.

A côté de moi, le copain approuve :

*- C'est ça ! Va te renseigner ! ... C'est tout ce qu'on lui demande après tout ! ... Je crois bien qu'il a eu la trouille ...*

Le chef reviendra, moins discrètement cette fois et, prudent, nous criera de loin :

*- Ça y est, j'ai eu le P.C., R.A.S. de notre côté. On attend encore une petite heure, pas précaution, et on décroche.*

Où l'on voit, par cette histoire, que les bonnes relations règnent toujours entre les soldats et les sous-offis.

Ce jour là, nous regagnerons notre base de Djidjelli, suffisamment tôt, pour me permettre de m'avancer sérieusement dans la lecture « des Ames Mortes » de Nicolas Gogol.



1961\_09\_220 Le poste de BETACHA.

DJIDJELLI Le18/9/1961

Chers Tous,

*Je n'avais pas tellement envie d'écrire ce soir... Voilà tout de même que je m'y mets. Il faut dire que nous partons demain pour une très longue opération (4 jours). N'aimant guère écrire en opé et, ne voulant pas vous laisser trop longtemps sans nouvelles, je me vois donc obligé (douce obligation) de faire un brin de conversation avec vous trois. De toute façon, je crois que, ces jours derniers, je ne vous ai pas tellement oubliés. Ta dernière lettre, Maman, me fournissant tout un tas de détails techniques des plus divers, m'a fait grand plaisir. J'étais un peu inquiet quant à l'état du colis, car je ne voulais pas donner du tabac en vrac à Gilbert mais bien de bonnes et vraies troupes. A propos, si Papa en veut, à la place des ses habituelles cigarettes roulées ?*

*J'ai examiné les prix de « La Hutte » et les ai comparés avec ceux du foyer d'ici. Le duvet à 6800 frs est vendu ici à 5000. Quant au matelas, la différence est moins sensible : 4250 frs à La Hutte contre 4000 ici.*

*Tout cela n'est pas très pressé (je ne suis pas encore parti) et, de toute façon, il faut que j'attende la paye. Notez bien que mes finances sont saines et que je ne fais, là, aucun appel à une quelconque aide extérieure. Ce mois ci, je dois toucher la première paye de caporal « Super A.D.L. » (ADL = Après la Durée Légale, c'est-à-dire au-delà de 24 mois). Paye qui se monte à environ 18 000frs (forcément plus intéressants que les 834 frs, même par quinzaine).*

*Pendant que j'écris, se dégage derrière moi l'arôme d'un chocolat au lait maison. En effet, ayant lu sur la boîte : « Si vous êtes un fin gourmet, préparez votre Banania la veille et réchauffez-le, le matin : Il sera meilleur ». Hummm ... Les guillemets ont été fermés avant le Hummm et l'on s'en lèche, par avance, les doigts. Nous estimant, donc, fins gourmets, nous venons de préparer un petit Banania à l'eau et au lait concentré. ... Vous ne sentez rien ?*

*Demain matin, à 4 heures, il n'y aura qu'à se lever et le faire réchauffer pour s'offrir un bon petit déjeuner.*

*Il faut que je vous dise que, le matin, nous sommes fâchés avec les cuisines. C'est, en effet, trop d'efforts que d'aller chercher, si loin, le petit déjeuner et cela n'en vaut guère la peine. Aussi, pourvoyons-nous, nous mêmes, à ce premier repas : Confiture ou biscuits, café ou chocolat. A ce*

*sujet, toute chose, destinée à améliorer ou à varier le casse-croûte, sera la bienvenue, à l'occasion d'un colis.*

*Bon ! Eh bien ! Dites donc, il est 21 h 15 et je voudrais bien lire, ce soir, encore quelques pages de Nicolas Gogol. Ce livre me passionne vraiment et, comme demain, nous partons assez tôt, je n'ai pas envie de veiller trop tard.*

*Assez parlé, donc, bonsoir à tous et mes meilleurs baisers.*

***Loulou***

DJIDJELLI  
Le 23/9/1961

*Chers Tous,*

*Eh bien ! Il était temps ! Ce matin, je constatais que, parmi mon linge, il ne restait plus un seul slip présentable, hormis celui que je portais sur moi.*

*La liste des colis et mandats, affichés au vaguemestre, datant de plus de trois jours, j'ai donc décidé d'aller farfouiller dans les papiers de ce service. Bien m'en a pris : Un mandat, deux colis, la paye de la Cie des machines BULL, mes caleçons et du ravitaillement, en provenance de Champs sur Marne.*

*Il faut dire que j'avais une certaine envie de faire du scandale et de secouer un peu l'inertie de ce « Vaguo ». De plus, j'ai reçu, hier, une lettre partie le 9 septembre de Dinan. 13 jours de voyage. C'est honnête. Encore, Francette avait-elle mis sur l'enveloppe : « Par avion ». Il s'agissait, plutôt que d'un avion, peut-être d'un satellite qui n'arrivait pas à quitter son orbite.*

*Quant au Vaguo, son orbite n'est sans doute pas très circulaire bien que, lui, soit souvent un peu trop rond.*

*Enfin, j'ai pu déchiffrer la prose de la Frangine et je la remercie des photos et de la belle carte postale.*

*C'est bientôt la rentrée pour Marie France. D'après ce que tu me dis, Maman, elle ne sait pas vraiment où entrer. Il doit bien y avoir, dans la région parisienne, d'autres écoles d'infirmières ? L'éloignement ne doit pas être un argument. L'essentiel étant de ne pas perdre de temps et de profiter, tout de même, de l'acquit de l'année précédente. De toute façon, une école d'auxiliaire de puériculture n'offre sans doute pas de grandes possibilités d'ouvertures et pose des problèmes d'éloignement identiques. Enfin, Maman, dis-toi bien que Francette n'a plus 12 ans !*

*Je suis plutôt déçu de mes photos. Probablement, cela vient-il de la pellicule car elles présentent toutes le même défaut. Là, Marie France, je n'accepte pas tes critiques. Il m'arrive, pourtant, de te féliciter pour les tiennes qui sont, assez souvent, il faut le dire, pas trop mal.*



*Ici, pas grand chose à dire : Opérations toujours. Bilan : Hier, découverte d'un hôpital de 20 lits, quelques prisonniers de faits.*

*Le temps passe. C'est maintenant du 87. La radio a annoncé que la 59 2 A serait libérée aux dates habituelles. Donc, pas de jours en plus ou en moins. Cela pose pourtant un problème : Nous partirons pour Noël. C'est-à-dire à Noël ou encore aux environs de Noël. Cela, bien sûr, tout en étant très précis, manque notablement de précision. Tout le problème est de savoir si nous serons chez nous à cette date ou, comme pour les camarades de l'année précédente, nous passerons cette fête en AFN.*

*En attendant cette époque, j'espère avoir encore l'occasion de vous écrire...*

*Pour l'instant, je vais me contenter de vous souhaiter bonsoir et de vous envoyer mes meilleurs baisers.*

***Loulou***

## HARKIS, amis fidèles ...

Il y a longtemps que je n'ai pas parlé de nos harkis. Cela doit dater de l'époque du massif de Collo, lorsque je contais les frasques d'Ahmed (alias Jeanne d'Arc).

Que sont-ils devenus depuis cette époque ? Que sont-ils devenus depuis que nous avons quitté Aïn Abid, où ils habitaient, où ils avaient leurs familles ? La réponse sera donnée par le Commandant, au lendemain de notre déménagement à Djidjelli. L'un d'entre nous avait fait la remarque que les Harkis étaient vraiment des gens fidèles car ils nous avaient tous suivis.

- *Ils sont bien obligés de nous suivre !* Nous a-t-il dit. Ensuite, il a bien voulu nous préciser pourquoi. Le terme de « Harki » désignait des individus qui travaillaient avec l'armée. Nos harkis, les nôtres, avaient passé un contrat avec le régiment C'était des militaires de carrière en quelque sorte. (Disons, tout de même, que leurs contrats étaient de courtes durées et peu payés).

Ne confondez pas, a-t-il ajouté, les harkis avec les moghaznis et autres supplétifs qui ont un statut de civils et qui ont pour rôle de constituer des groupes d'autodéfense. Les harkis, eux, sont des militaires qui participent aux opérations contre les rebelles au même titre que les autres soldats.

Puisqu'ils appartiennent à une unité, ils doivent la suivre dans tous ses déplacements. Ordre a été donné au Régiment de Corée de s'installer à Djidjelli. Tous les militaires, appartenant à notre unité, ont suivi. Si nous avions été désignés pour nous installer en France ou en Allemagne, (pourquoi pas), ils auraient dû venir avec nous. Ceci est vrai tant que leur engagement n'est pas arrivé à expiration.

Les uns et les autres, nous avons du mal à envisager que nos harkis puissent venir s'installer dans notre « douce France » et, encore moins, en Allemagne. Leurs familles éprouveraient, sans doute, quelques problèmes d'adaptation. Ce ne serait pas tant l'adaptation aux mœurs des français de métropole (voire des Teutons), qui pourrait être source de difficultés, que les changements climatiques. <sup>(40)</sup>

---

40

Je sais ! J'ai dû raconter qu'il existait bien un hiver en Algérie et que cet hiver pouvait être froid et neigeux.

Toutefois, tout le monde ne vit pas sur les hauteurs du massif de Collo ou sur les sommets de la Kabylie. Les conditions que nous avons connues, en tant que soldats, que nous connaissions encore dans les opérations actuelles, n'étaient pas celles où vivaient habituellement les habitants de ce pays.

N'exagérons rien ! Le Commandant faisait de la théorie en nous expliquant que les harkis, comme les autres militaires, étaient tenus de respecter leurs engagements. <sup>(41)</sup>

En fait, nous comprîmes, aussi, qu'il était toujours possible de s'arranger avec le règlement. Rien n'empêcherait nos chefs, en cas de départ de notre unité, de muter nos camarades vers d'autres troupes, restant en Algérie <sup>(42)</sup>. Cela, d'ailleurs, venait de se produire. Les Paras, que nous remplacions au camp Chevalier, nous avaient laissé leurs harkis. Ces derniers avaient été répartis dans nos deux Bataillons et au C.R.A. du secteur.

Tout cela, pour dire, que la dizaine de harkis, constituant l'équipe de l'O.R., nous avait fidèlement suivis dans notre déménagement en petite Kabylie. Il y avait, bien sûr, Rouge et Ahmed qui étaient les personnalités les plus marquantes du groupe. Il y en avait d'autres dont, pour la plupart, j'ai oublié les noms. Quand nous sommes arrivés à Djidjelli, ils se sont installés au camp Chevallier, comme nous tous. Ce camp avait le désavantage de n'être pas en pleine ville. Nous n'étions pas plongés au cœur de la population, comme nous l'avions été à Aïn Abid. Il fallait sortir du camp, parcourir environ deux Kms en longeant des terrains vagues, puis la zone Arabe, avant d'arriver au centre ville.

Est-ce pour cela, ou pour une raison de rationalisation des compétences, que l'équipe de l'O.R. s'est retrouvée, dès la fin juillet, à la Citadelle ? Toutes les activités de renseignements s'y trouvaient ainsi regroupées : O.R. des différentes unités du secteur et le célèbre et inquiétant C.R.A.

La Citadelle était à l'origine « un fort à la Vauban », situé à l'extrême Nord de la ville. Initialement, cette position protégeait la ville et le port des incursions venues de la mer. (Voir la carte postale N° 1961\_08\_007, mois d'août 1961 page 2). Aujourd'hui, la tradition avait été conservée et c'est la Marine qui en assurait la protection.

---

41

Notre Commandant était, sans nul doute, très loin d'imaginer que ce serait **la France qui ne respecterait pas ses engagements**.

Je dis, « Sans nul doute » car j'ai toujours pensé (et je pense encore aujourd'hui) que, **lui**, était quelqu'un de foncièrement honnête.

42

En septembre 1961, rien ne permet de supposer, qu'un jour proche, c'est toute l'Armée Française qui quitterait l'Algérie.

Si une Division, au mois de juillet, avait été retirée du « théâtre des opérations », c'était plus pour des raisons politiques (implications dans le Putsch d'avril) et diplomatiques (pour montrer, à l'opinion mondiale, le bon vouloir de la France dans la recherche de l'apaisement. Pour montrer, aussi au FLN, que la rébellion était exsangue et que l'effort de guerre de notre pays pouvait, en conséquence, être relâché)

L'avantage, de cette situation, était que les officiers (et les harkis) pouvaient avoir des logements en ville, puisque celle-ci était, maintenant, facilement accessible. Le casernement ne semblait pas terrible. Mon camarade Claude y parlait de chasse aux punaises ...et aussi de pêche à la grenade, la mer étant toute proche.

Pour les gars de l'E.M.T.1, les occasions de côtoyer les harkis étaient devenues plus rares. Auparavant, nous étions ensemble lors de longues opérations, comme celles dans le massif de Collo, et nous nous rencontrions, ensuite, à toutes occasions, dans les rues du village d'Aïn Abid.

Maintenant, nous ne nous retrouvons que lors des opérations. Il faut rappeler que les opérations sont, maintenant, de courtes durées. Seules, celles qui dépassent une journée, nous permettent de nous revoir le soir au bivouac. Encore faut-il que les gars de l'O.R. ne soient pas appelés ailleurs pour une mission urgente.

Pourtant, nous avons passé encore de bons moments ensemble. Je me souviens encore de ces discussions, devant un feu de camp, dans la fraîcheur des hautes montagnes kabyles.

Il faut bien avouer que, souvent, c'était le parti de « la rigolade » qui menait le débat. Les rires et les histoires salaces constituent une part importante des soucis du soldat. Dans ce domaine, les harkis, et tout particulièrement Ahmed, sont de sérieux « boutes en train ».

Nous avions, aussi, nos soirées « culturelles » où nos camarades s'essayaient à nous apprendre des rudiments de leur langue. Dans ce domaine, le rire avait aussi son importance et le vocabulaire, que nous avons pu y acquérir, tenait principalement dans le répertoire des injures arabes. Pour nous faire comprendre le sens de certains mots, Ahmed aimait, par-dessus tout, les mimer. Cela donnait lieu à des séances assez débridées. Une élémentaire décence m'oblige à ne pas insister sur ce sujet.

Certains soirs, la discussion devenait légèrement plus sérieuse. Nous évoquons, alors, les derniers rebondissements de la politique.

Lors de ces discussions, j'ai surtout été impressionné par l'immense confiance, la confiance totale, la confiance absolue, que nos harkis vouaient au Chef de l'État. Si je me vois obligé d'utiliser autant de superlatifs, c'est que je cherche comment faire passer ce sentiment si fort qui, toujours, s'exprima dans leurs propos.

Cette confiance est tout de même relayée par beaucoup d'entre-nous. Quel que soit l'événement qui vient de se produire, il y a toujours une explication qui permet, aux uns ou aux autres, de rester optimistes !

J'avais, moi-même, il n'y a pas si longtemps, douté du Général. Ce fut, la première fois, à l'issue de la fameuse affaire du Putsch. Paradoxalement, ce sont les généraux factieux qui semblaient avoir fait preuve de plus de mesure. De Gaulle, lui, avait appelé la troupe à se révolter risquant ainsi, dans le seul but de conserver le pouvoir, un bain de sang. <sup>(43)</sup>. Depuis, j'avais admis qu'il y avait pu y avoir un vent de panique au sein du gouvernement et que De Gaulle y avait cédé et n'avait donc pas été à la hauteur. Il est, c'est certain, difficile quand on est dans cette haute position d'avoir toujours le bon réflexe exactement adapté aux circonstances.

La deuxième fois, c'était lors de « l'expédition de Tunis ». Je veux parler de l'opération qui, à la fin juillet, nous avait conduits jusqu'à la frontière, que nous n'avions pas franchie. J'avais, alors, écouté les commentaires désabusés de notre Commandant. Plus tard, j'avais réfléchi que cette aventure n'était manifestement pas possible. C'était vouloir rééditer le coup de Suez ou de Sakiet et si, cette action avait un intérêt sur le plan militaire, elle nous aurait complètement discrédités au niveau international et aurait pu aller jusqu'à nous brouiller avec nos meilleurs alliés. Pourtant, dans les jours et les mois qui suivirent, rien ne vint confirmer ces doutes. Bien au contraire, nous découvrions tous les jours des preuves de la farouche volonté du chef de l'état.

Tout cela pour dire que nous sommes en septembre 1961, et que notre confiance en De Gaulle est toujours aussi grande.

« *Nous sommes sur des rails !* ». C'est une expression que j'entends, souvent, ces temps-ci. Ceux qui disent cela veulent exprimer le sentiment que nous avons d'être tirés, en droite ligne, par une puissante locomotive qui se nomme « Le Général ». Quelquefois, pourtant, nous pouvons nous demander si « nous ne sommes pas dans un tunnel ». Être sur des rails, peut être, mais dans un tunnel. En d'autres termes, cela veut dire que, si nous voyons bien au loin la lueur de la sortie, nous sommes cernés par de solides murs et le risque de dérailler n'est pas négligeable.

Nos harkis, eux, n'ont pas nos états d'âmes et leur contact nous réconfortent bien souvent. Paradoxalement, nous autres les appelés, nous éprouvons le besoin

---

43

Un point particulier du discours du général De Gaulle semble avoir quelque peu « choqué » le milieu européen : le fait qu'il ait donné l'ordre de « **barrer la route par tous les moyens, y compris les armes** » aux usurpateurs, alors que la prise du pouvoir en Algérie, par les généraux, s'était faite sans effusion de sang.

Par-Dela Les Djebels (page 93) Auteur : Roger Soncarrieu

d'être, ainsi, rassurés que notre action ici, que nous accomplissons de force plutôt que de gré, n'est pas vaine ni inutile.

Celui qui entretenait les conversations, lors de nos soirées au coin du feu, c'était Rouge. D'un naturel plus renfermé et plus réfléchi qu'Ahmed, il savait convaincre ses interlocuteurs, les métropolitains aussi bien que les pieds-noirs, qu'il fallait croire et « faire confiance ». Les autres avaient plus de mal à exprimer leurs opinions en français. Les interprètes avaient, là, leur rôle à jouer. Il s'agissait d'Albert, qui devait s'en aller fin octobre, et de son remplaçant, pied-noir, lui aussi bien entendu.

Pour tous, De Gaulle avait prononcé des paroles qui étaient irrévocables. Ce sont ces paroles qui, les premières, avaient été entendues et qui avaient le mérite de dire les choses clairement et simplement.

Depuis, certes, il y avait eu bien d'autres paroles. Des paroles vagues ou ambiguës. Parler d'une Algérie « **qui existera un jour ...** » pourquoi pas ! Mais dans mille ans peut-être ? « **Indépendance dans l'interdépendance** » « **Autodétermination** », tout cela, ce sont des mots creux, difficiles à comprendre. Des mots destinés à cacher l'inflexibilité de la résolution prise au départ. <sup>(44)</sup>

Pour Rouge, l'explication, à ces soi-disant « revirements », était que le Général ne voulait pas se fâcher avec le monde entier. Il était donc obligé de donner l'impression de vouloir négocier et se montrer suffisamment habile pour, qu'aux yeux de l'opinion internationale, l'échec des négociations soit le fait du seul GPRM. Tous les pourparlers avaient jusqu'ici échoués.

De nouvelles discussions, secrètes celles là, sont en cours. Elles échoueront, aussi, car le FLN veut tout et la France ne cédera sur rien.

Ce point de vue, qu'il nous exposait à chaque fois, était repris par l'ensemble de ses compagnons. Il avait beau jeu de continuer en rappelant comment les discussions avec **Si Salah** avaient été torpillées. Comment les entretiens de Melun et les pourparlers d'Evian, n'ont abouti à rien ! C'est bien la preuve que, malgré tous les beaux discours, la France reste sur les positions, qui sont celles si clairement annoncées par le Général en 1958.

---

44

Les premières paroles de De Gaulle : A la foule dense et mêlée du Forum, il a crié d'une voix forte : « **Je vous ai compris.** » Et à Bône, aux musulmans : « **Venez à la France, elle ne vous trahira pas.** » Et à Oran : « **L'Algérie est organiquement une terre française, aujourd'hui et pour toujours** » Et enfin à Mostaganem d'un grand élan final : « **Vive l'Algérie française !** ».

**Le Onzième Commandement.** Auteur : André Rossfelder

Pendant ce temps là, la France reste et fait tout pour rester en Algérie. Nos Harkis constatent, comme nous tous, les efforts et les résultats évidents du plan de Constantine. Ils comprennent le travail entrepris, par notre pays, pour que la population arabe accède à un niveau de vie meilleur et pour que l'Algérie s'intègre dans la civilisation européenne. L'important est de durer, rien n'est jamais définitif dans ce bas monde.

- *Peut-être que l'Algérie sera indépendante un jour !* disait, encore, Rouge et il ajoutait :

- *Ce qui compte, c'est que cela se fasse le plus tard possible et le mieux possible.* Je crois pouvoir dire que, par « mieux », il entendait :

« **Dans la démocratie et hors du communisme** ». Comme ses camarades, Il exécrait, en effet, tout du totalitarisme et du collectivisme que le FLN prétendait imposer au peuple algérien <sup>(45)</sup>.

Il ajoutait encore :

- *De Gaulle est un petit malin ! Tu verras ! Il les roulera tous dans la farine !* C'était, là, son expression préférée. (Ceux qui seraient ainsi roulés, ce sont les rebelles, on s'en doute !).

Au-delà des actes de foi (et des interprétations) des uns et des autres, ce qui me marquera, c'est encore la réflexion de l'un d'eux, est-ce Slimane ? Est-ce celui qui, en mars ou en avril dernier, j'avais appelé « le croyant » ? Il nous avait, certes, un peu ennuyés avec ses histoires de Ramadan. Sa religion ne l'empêchait pas d'être sympathique, bon camarade et même d'être écouté. Il résumera, ainsi, les raisons qui les poussaient, tous, à faire confiance au Général :

- *La fidélité à la parole donnée ! Voilà, ce qui compte, c'est la parole !*

45

Quelques mois plus tard, en voyant comment évoluaient les choses, je me suis souvent dit que nos camarades harkis devaient avoir besoin de sérieuses séances de formation politique pour pouvoir supporter la vie dans ce nouveau paradis marxiste-léniniste qu'était devenu leur pays. Mais, peut-être, (quitte à affronter un changement de climat), avaient-ils préféré ne pas rester et ne pas subir l'humiliation d'être gouvernés par ceux-là même qu'ils avaient vaincu ?

Et d'expliquer :

- *L'écrit est signé avec la main, la parole est donnée avec le cœur. On peut se couper la main mais on ne peut pas s'arracher le cœur, sous peine de péirir.* (46).

Je n'irai pas jusqu'à prétendre que c'est lui qui nous rappela la sentence :

- *Dieu a dit que celui qui renie sa parole est maudit !*

Peu importe qu'il l'ait dit, ou pas ! C'est une bonne façon de conclure et de résumer les sentiments de nos amis Harkis.

---

46

Des années plus tard, j'ai cru trouver une explication à la façon dont s'est terminée la guerre d'Algérie. C'est après avoir lu le livre : « **Douze patriotes condamnés par les gaulistes** » de Robert Mengin (Éditeur : Grancher), que j'ai fait le rapprochement entre ce que rapportait l'auteur et les propos de nos amis Harkis.

Ayant travaillé à l'Ambassade de France à Londres, et s'y trouvant en 1940, cet auteur avait bien connu le Général et avait pu apprécier ses qualités comme ses défauts (plus ces derniers, apparemment). Il raconte, dans son livre, qu'a plusieurs reprises, De Gaulle s'est heurté à Churchill qui lui a dit : - *Vous m'aviez donné votre parole !* Et le Général de répondre - *peut-être ! Mais je n'ai rien signé !*

Pour De Gaulle, donc, la parole n'avait aucune valeur si elle n'était pas confirmée par un écrit.

Une des grandes différences culturelles, entre les Européens et les Arabes, ne réviserait-elle pas, justement, dans l'importance que les uns accordent aux papiers alors que, pour les autres, seul compte le verbe. Pourquoi mettre par écrit ce qui est dit, si ce n'est que parce que l'on n'a aucune confiance dans la parole ? Ne pas avoir confiance dans la parole, c'est admettre que l'on peut, soi-même, mentir. !

Cela pourrait s'appliquer aux accords d'Evian. Les Français ont, peut-être, cru qu'il suffisait de quelques signatures aux bas de textes, détaillant, de façon plus ou moins claire et précise, les garanties et les contraintes que l'Algérie se devait d'observer. Les Algériens, eux, pouvaient signer tout et n'importe quoi puisque, pour eux, ce n'était que chiffons de papier.

**Hypothèse ?** Bien sûr ! Ce pourrait être, toutefois, une hypothèse intéressante à creuser si, dans le futur, quelques historiens voulaient bien encore se pencher sur cette partie, bien peu glorieuse, de notre histoire.



*Bonjour, tous trois,*

*Voici une lettre de plus. Ce n'est pas que je me dépêche d'écrire la plus possible avant la quille mais je pense aux statistiques auxquelles nous nous sommes livrés de part et d'autre.*

*La semaine dernière, nous sommes bien rentrés d'opérations, le 22 comme prévu. Nous voici, aujourd'hui, prêts à repartir pour trois jours.*

*A notre retour, je crois que le mois de septembre sera en mauvaise posture. Un de moins, après celui-là, il n'en restera plus beaucoup. Nous savons, depuis quelques temps déjà, qu'il ne fallait pas compter sur la promesse de De Gaulle.*

*Il circulait, d'ailleurs, un bruit beaucoup plus grave et assez sérieux, puisque lancé par les officiers. Il était tout simplement question d'augmenter le temps de maintien après la durée légale. En effet, compte tenu de la réduction des effectifs, consécutifs aux classes creuses, de l'envoi d'une division en Europe et le projet d'en retirer une deuxième, d'Algérie, toutes choses incompatibles avec la reprise de la lutte antiterroriste. Lutte, dont le ministère venait d'ordonner le redoublement.*

*Je pense que, pour l'instant, le Général, d'une part, n'a pas tenu ses promesses concernant une réduction du temps et que, d'autre part, il a renoncé à rapatrier une autre division. Enfin, comme je vous le disais l'autre fois, la date de la libération de la classe 59 2 A a été annoncée à la radio et je ne pense pas qu'il y ait, maintenant, d'autres modifications. Cela est bien ainsi, car l'augmentation éventuelle du service était au minimum de deux mois pour permettre de garder l'effectif d'une classe en plus.*

*Je vois, Maman que, ces temps-ci, tu te lances dans la lecture. Les derniers titres ne sont en effet pas extraordinaires. « Soleil au ventre » ne vaut pas le quart de « Tu récolteras la tempête » et déçoit beaucoup quand on a lu le premier roman. Le bruit, fait autour du « dernier rivage », tient surtout, je crois, à l'actualité du sujet traité et non à la valeur de l'œuvre, elle-même. Œuvre que l'on ne peut comparer, non plus, au « Testament » ou à « l'arc-en-ciel et la rose », du même auteur.*

*Je ne suis, d'ailleurs, pas du tout d'accord avec ce bouquin. Il s'agit d'une fiction qui peut paraître une possible réalité. En fait, je ne crois pas à*

*l'éventualité d'une telle fiction : On continuera, sans doute longtemps, à se faire des guerres meurtrières comme celles qui se sont produites. Cela ne coûte rien de faire tuer quelques millions d'hommes quand d'autres restent à l'abri. La pensée, que nous pourrions y passer tous, suffira à empêcher un tel geste. Ce qui nous permet, les uns et les autres, d'accepter et de subir la guerre, c'est l'espoir, que chacun a, de passer à travers. Dans ces situations là, on ne considère, non pas la possibilité de la mort, mais les chances de survie personnelle.*

*Pour celui de l'arrière qui n'est affecté que par les contrecoups économiques, il ne coûte que fort peu d'accepter, ou même de provoquer, les combats. Quant au combattant, même dans les batailles les plus meurtrières, il lui reste toujours une chance d'être épargné ou seulement blessé. S'il en était autrement, bien peu accepteraient d'aller au devant d'une mort absolument certaine.*

*Revenons en aux autres ouvrages : « Les aristocrates » m'a déçu également. C'est un livre amusant, tout au plus, mais assez superficiel.*

*Dans un prochain envoi, je mettrai « Clochemerle ». J'ai déjà eu le temps de louer ce livre car il vaut vraiment la peine d'être lu. Un autre livre, que je trouve très bien, c'est celui de Gogol « Les Ames Mortes ». Ce roman est, hélas, inachevé et la fin est semée de grandes lacunes. Un autre que j'ai trouvé pas mal : « Maria Chapdelaine ». J'attaque, aujourd'hui, le Roger Verdel. Je crois, donc, que je suis pourvu en lecture pour quelques temps encore et il va même falloir que j'en mette un coup pour absorber tout cela.*

*.../...*

*J'espère que vous avez passé un bon dimanche tous ensemble et, sur cette pensée, je vais m'empresse de conclure.*

*Cette lettre ne vous a sans doute pas appris grand-chose car elle n'est qu'une réponse, point à point, à votre dernière missive mais, voilà, je n'ai rien d'autre à raconter.*

*Bien le bonsoir, Messieurs Dames et bons baisers.*

**Louis-René**

## Chapitre XV

### Octobre 1961 Promenades en forêt



1961\_10\_001 Poste d'EL AOUANA (petite Kabylie). Au fond, la mer...  
Ce poste, sur la route de la forêt de GUERROUCH, était occupé par une batterie  
d'artillerie (on en voit, encore, la trace).

C'est, maintenant, une section du 2<sup>ème</sup> Bataillon de notre régiment qui en a la garde.



1961\_10\_005 Poste d'EL AOUANA (encore). Au fond la mer...



1961\_10\_006 Le P.C. « roulettes » au poste d'EL AOUANA.

DJIDJELLI, le 1<sup>er</sup> octobre 1961

Chers Tous,

*Il pleuvait quand tu as écrit ta lettre du 27 septembre, Maman !*

*Il pleuvait, également, quand je l'ai lue, hier soir.*

*Ce n'était pas, à proprement parler, une pluie mais plutôt un véritable déluge. Pas un poil de vent ne venait agiter cette atmosphère liquide. En un instant, les fossés, les ruisseaux, les chemins, tout débordait. Les toits, peu habitués à un tel événement, laissaient filtrer une partie de cette eau à l'intérieur. Les arbres, ne pouvant accrocher leurs racines dans le sol détrempé, se couchaient aussi facilement que si un ouragan avait ravagé la région.*

*Ce fut un bel orage et les éclairs claquaient sec. Ce matin, tout est fini. Le ciel est net, lavé de tous nuages. Il ne reste plus que de grandes flaques d'eau sur le sol et des chênes lièges, majestueusement ou paresseusement, allongés.*

*Aujourd'hui, 1<sup>er</sup> octobre, je ne vais pas débiter toute la suite des lieux communs habituels au commencement d'un nouveau mois. Disons, de façon concise, que cela fait du 80 au jus en comptant, comme date moyenne, le 20 décembre.*

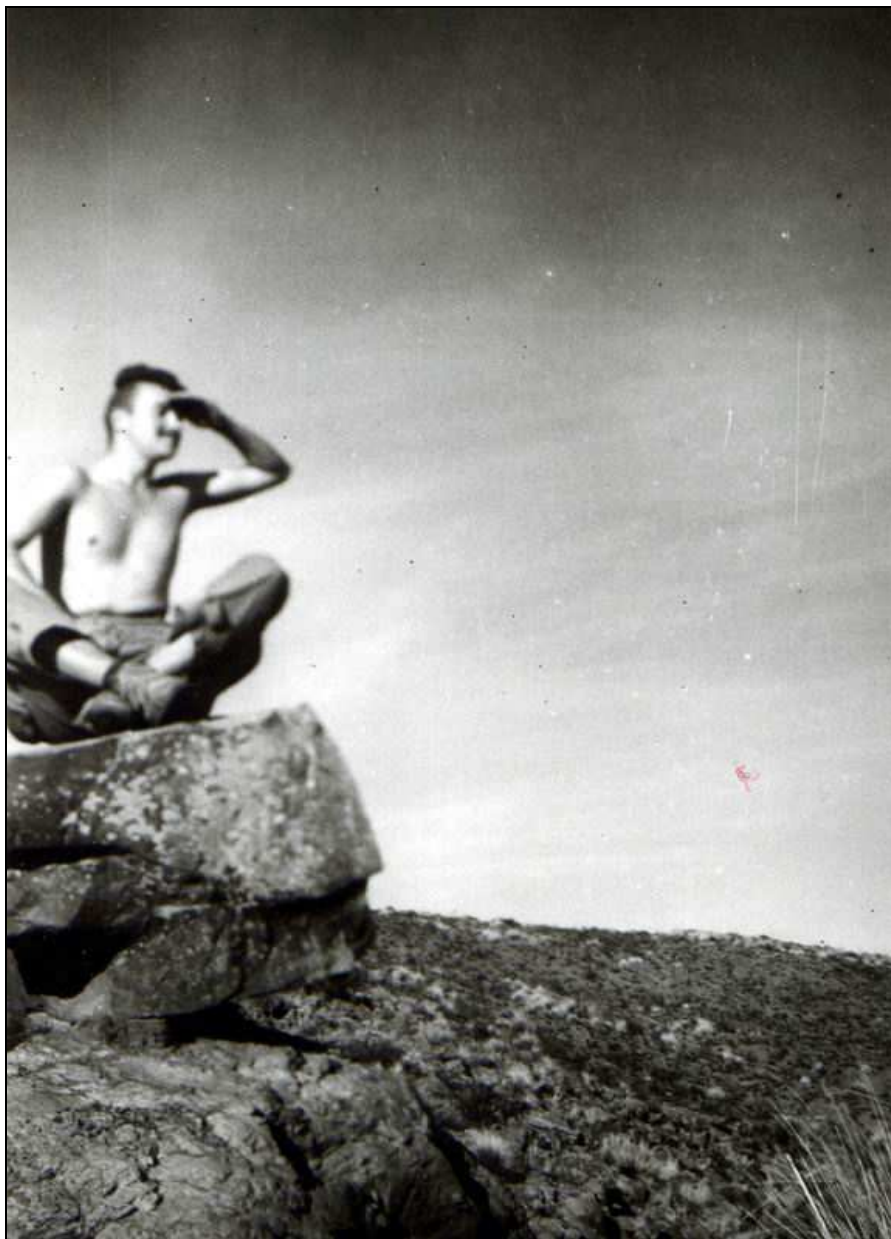
*Parlons d'autres choses, je dois adresser toutes mes félicitations à Marie France pour les photographies en couleurs. Vraiment ! Elles sont belles et il n'en manque pas une. Les deux que je préfère sont : La plage de Perros-Guirrec et Mesdames devant le cirque de Gavarnie. Très bien, très bien. Je ne tarderai pas à vous les renvoyer après les avoir maintes fois regardées. Je voudrais bien que les miennes soient aussi bien réussies; enfin, on verra bien ce que cela donnera.*

*Opérations, toujours opérations ! Nous sommes sortis vendredi et samedi encore. Il s'agissait de coincer une section de 30 rebelles dont un renseignement nous fournissait la situation précise. Malheureusement, il y eut un vrai désordre dans cette action : Une compagnie, de l'infanterie Coloniale, a tiré par erreur sur une compagnie de chez nous. Les rebelles, avertis par les coups de feu ont, bien sûr, essayé de s'enfuir et sont tombés sur la « Colo » qui, cette fois-ci, n'a osé tirer qu'après que les Fells furent tous passés.*

*Résultat : Une dizaine d'auxiliaires, ravitailleurs, cuisiniers, facteurs fait prisonniers. Du matériel, par contre, récupéré en quantité. Encore est-il heureux que, dans une telle histoire, l'opération ne se soit pas soldée par un bilan négatif.*

*Avant de fermer l'enveloppe, je me dépêche de vous dire au revoir, pour peu de temps, rassurez-vous. Je ne tarderai pas à reprendre la plume... Recevez donc mes meilleurs baisers et je vous souhaite une bonne chasse aux champignons.*

***Loulou***



1961\_10\_300      Au-dessus de DJIDJELLI  
Grand chef SIOUX cherchant à apercevoir la Quille.

## Une partie de chasse.

**Commentaires d'octobre 1961** (Date supposée : de quel mois s'agissait-il ? D'octobre Peut-être ? Ou bien de novembre ? )

Nous voyons, souvent, un « civil » circuler dans les bureaux de l'E.M.T.1.

Il n'est pas d'usage qu'un individu, n'appartenant pas au monde militaire, soit admis dans nos locaux. Ceux-ci sont, en effet, sous secret « confidentiel défense » Les ouvriers ou employés, venant de l'extérieur, travaillent bien dans certains services du camp (les cuisines, le mess ...) mais, en aucun cas, ils ne sont autorisés à pénétrer dans les P.C.

Ce civil, toujours le même, je l'ai vu, pour la première fois, quelques jours après notre arrivée au camp Chevalier. Il a demandé à parler au Commandant. Celui-ci, en présence du capitaine adjoint, l'a immédiatement reçu, fort « civilement », suis-je tenté de dire.

Il s'agit d'un agriculteur de la région de Taher. En premier lieu, il a proposé d'héberger une section de notre régiment dans sa ferme. Il mettait des locaux, qu'il invitait les autorités à visiter, à notre disposition. Il en retirait, ainsi, une protection accrue, pour lui et les siens, et pour ses lieux de vie et de travail. Il ajoutait, à cela, qu'il avait fait quelques observations, concernant la rébellion, qui pourraient nous intéresser.

L'entente avec nos officiers à été immédiate. Il avait déjà, avec les unités qui nous avaient précédés, tenté une telle démarche. Ceux-ci lui auraient déclaré, avec suffisance, que la lutte contre la rébellion était l'affaire des militaires et que l'on demandait seulement aux civils de rester à leur place.

La visite à Taher a immédiatement eu lieu. Cela m'a, d'ailleurs, valu une bonne chiasse, car les raisins n'étaient pas assez mûrs. Une section s'est installée à la ferme. J'ai pu, par la suite, discuter avec les gars, qui se disaient fort satisfaits de leurs conditions d'hébergement. Contrairement à une légende tenace, même l'eau ne leur était pas comptée.

Avant même de venir en Algérie, j'avais entendu conter cette histoire de colons qui osaient vendre l'eau aux militaires, venus les protéger.

J'appelle cela une légende car, de plus près, je n'ai jamais pu vérifier que cela se soit réellement produit. Tous les soldats, que j'ai pu rencontrer ou dont j'ai entendu parler, résidant dans des fermes habitées, étaient loin de se plaindre de leur



cadre de vie. Les relations, avec l'habitant, étaient généralement bonnes, quelquefois excellentes.

Je ne prétends pas que cela ne soit jamais arrivé. Simplement, je crois que, si cela a été, ce fut certainement très rare. Il faut tout de même ajouter que les soldats métropolitains n'avaient, pas tous, une attitude des plus correctes. Sous prétexte qu'ils venaient ici de force, que c'était de la faute des colons et, d'une manière générale, qu'ils n'en avaient rien à F..., certains se montraient exigeants, voire grossiers, ou se croyaient tout permis.

Dans la plus grande partie du pays, l'eau demeurait un problème. Sur les hauts plateaux, à Aïn Abid par exemple, elle était rationnée la plupart du temps. Plus au sud, elle devenait si difficile à trouver qu'elle manquait totalement pour les besoins de la troupe. Comment en vouloir à des paysans si ceux-ci préféraient que les quelques gouttes parcimonieuses, octroyées par un puits ou une source, soient d'abord destinées au bétail et, ensuite, aux besoins de la ferme. Les ébats aquatiques, dispendieux d'une soldatesque habituée à voir couler ce liquide en surabondance, ne pouvaient pas être facilement acceptés et compris par des gens pour qui l'eau était un bien précieux et vital.

La plaine Djidjelliène était abondamment irriguée. Les montagnes alentour constituaient un abondant château d'eau et le problème, évoqué ci-dessus, ne se posait donc pas.

Revenons-en, donc, à la suite c'est-à-dire aux observations faites par notre civil.

Il avait installé, au-dessus des toits de sa ferme, une sorte de mirador qui permettait, à lui et aux siens, d'exercer une surveillance les nuits où leur sécurité leur semblait particulièrement menacée. Suite à ces nuits de garde, il s'était rendu compte que, certains petits matins, il pouvait apercevoir, descendant un chemin creux, des hommes, visiblement armés, se dirigeant vers le village.

Ce chemin creux, passant non loin de la ferme, correspondait au lit d'un ancien torrent, dûment endigué, et rempli seulement lors de crues très abondantes. Le reste du temps, ce passage entre les terres méritait son nom et était utilisé pour aller directement, du village vers la montagne, sans faire le détour par la route. Celui, qui empruntait ce chemin, n'était pas visible des champs ou des fermes alentour. Toutefois, depuis l'observatoire de la ferme, un détour du chemin restait apparent.

Le passage de cette bande armée se faisait, ponctuellement, en début de chaque mois. Il y avait toujours six hommes : Quatre d'entre eux portaient des fusils de guerre. Les deux autres n'avaient pas d'armes visibles mais portaient seulement, chacun, une sacoche. Ils passaient donc très tôt, alors qu'il faisait à peine jour. Ils allaient vers le village, cela c'était évident, mais il n'avait jamais été possible de voir avec qui ils avaient rendez-vous, ni de les voir remonter dans leur djebel.

Leur passage suivant fut guetté par plusieurs observateurs. Une lunette bino-culaire avait été installée, des photos furent prises. Le tout avec une grande discrétion car, semblait-il, le temps de l'action n'était pas encore venu.

Suite à cela, à l'état-major, les discussions allèrent bon train. Les deux personnages importants étaient, selon toute vraisemblance, des commissaires, financier et politique. Celui qui portait la grosse sacoche devait être responsable du « magot », mais que transportait l'autre ? Des papiers peut-être, mais de quel genre ?

Le magot, c'était l'argent de la « tonte des moutons ». Ce n'était pas la première fois que j'entendais l'expression, même dans ce contexte. Il s'agissait donc de l'argent des impôts, de « l'impôt de guerre », que le F.L.N. prélevait, obligatoirement, sur la population, aussi bien musulmane qu'européenne.

« Tonte » était, bien entendu, un euphémisme. Mon Père m'avait déjà parlé des maquisards qui, dans le Morvan, rançonnaient les commerçants et les habitants du village, où lui s'était caché pour fuir le S.T.O. Cela n'était que de l'artisanat : Les résistants demandaient, surtout, de la nourriture et leurs contraintes, envers les récalcitrants, n'étaient constituées que de vagues menaces sur ce qui pourrait se passer après la libération.

La contrainte, ici, était particulièrement implacable et violente. Elle se traduisait par l'expression, bien connue, de « sourire kabyle ». Bien sûr, les Arabes avaient l'habitude d'égorger le mouton. Ce n'était pas une dérision, c'était, bien là, une réalité terrible. Plusieurs de mes camarades m'avaient raconté avoir découvert, dans des villages, les restes d'habitants qui avaient été remerciés de cette façon, pour leur manque de civisme (ou de zèle révolutionnaire, suivant le côté où l'on se place).

Encore... quand il ne s'agissait que d'un simple « sourire » ! Quelquefois, pour les paysans, qui étaient soupçonnés par les HLL.s d'avoir aidé ou fourni des renseignements aux forces françaises, la mort pouvait être encore bien plus lente et atroce.

Si les Fells prenaient, ainsi, le risque de porter cet argent, hors des zones qui constituaient leurs refuges traditionnels, c'était probablement pour le remettre à « un porteur de valise » qui devait avoir les moyens de faire passer, rapidement et aisément, ce qui a toujours constitué le « nerf de la guerre ».

Ces gens, qui aidaient ainsi les terroristes, nous faisaient particulièrement horreur. Ce n'étaient pas toujours des arabes, où alors des arabes aisés et bien en vue, qui jouaient de cette façon sur les deux tableaux. C'étaient, bien souvent, des idéalistes qui croyaient aider un peuple à retrouver la liberté. Autrement dit, des gens dangereux qui contribuaient, ainsi, à instaurer une dictature que l'on savait déjà, grâce à l'expérience Stalinienne, être comme la pire des choses qui puisse arriver à un pays.

Nous pensions, nous, les hommes de troupes au courant de cette affaire, que cela allait se résoudre par une opération habituelle : Boucler le secteur, tendre une embuscade pour abattre les gardes du corps, essayer de faire prisonniers les deux responsables, puis leur demander de vouloir parler. Faire en sorte qu'ils nous expliquent ce qu'ils venaient faire, quels étaient leurs contacts, etc. ... Le travail habituel, en quelque sorte.

Dans l'immédiat, nos officiers ne semblaient pas pressés d'agir. Il est vrai que nous traversions une mauvaise passe et que plusieurs opérations venaient d'échouer, de façon aussi lamentable qu'étonnante, (on parlait même de trahison). Cela pouvait peut-être expliquer que, brusquement, les conversations, sur ce sujet, devinrent de plus en plus feutrées. Les réunions, avec le civil, se firent à bureau fermé. D'autres officiers y participèrent. Par contre, le Commandant, de façon délibérée, peut-être, se désintéressa, apparemment, de l'affaire. La date prévue pour le passage des Fells allait bientôt revenir. Comme je l'ai dit, je n'ai aucune certitude sur le mois, peu importe.

La veille de la date prévue, le chauffeur de l'un des officiers vint nous prévenir :

- *Ça y est. C'est pour demain !*
- *Comment, mais il n'y a aucune opération de prévue !*
- *Pas la peine, ils vont à la chasse. J'ai assisté à la distribution des fusils. C'est du gros calibre chargé de chevrotines, comme pour le sanglier.*

Pressé de questions, il nous expliqua :

- *J'emmène untel et untel, dès ce soir, à la ferme et ils partiront tous avant l'aube. Ils ont dit que **c'était une simple partie de chasse.***

Nous n'osons comprendre ! Peut-être ne parlons-nous pas de la même chose ?

Le lendemain matin, nous en sommes encore au petit déjeuner, quand les jeeps reviennent d'opération. Les officiers semblent bien excités. L'un d'entre-eux saute de son véhicule devant le P.C. et va droit vers le secrétariat. Il a une sacoche à la main et la jette sur un des bureaux en lançant :

- *Allez les gars, vous avez fini de vous tourner les pouces, il y a du boulot !*

Il ajoute :

*- Six Fells au tapis ce matin et tous aux fusils de chasse. C'est un juste retour des choses, NON !* <sup>(47)</sup>

Ainsi, cela a bien eu lieu. Il n'y a pas de prisonniers, dommage !

Toutefois, il y a les sacoches. La sacoche plutôt, car nous ne voyons qu'une seule sacoche et elle n'est pas très rebondie. L'autre, la grosse, à-t-elle été saisie ?  
**Nous n'en entendrons jamais parler ...**

Le boulot, dont vient de nous parler l'officier, va consister à recopier les papiers que contient cette sacoche. J'ai déjà dû expliquer, qu'à l'époque, nous manquions totalement de moyens de reproduction. Pas de photocopieuses, l'informatique nous aurait bien aidés mais le mot n'existait même pas.

Une seule solution : qui consistait à retaper à la machine à écrire, avec l'aide de multiples carbones, tout ce que nous devions garder en archives.

Quels étaient donc ces documents que les HLLs prenaient la peine de livrer, si ponctuellement et précautionneusement ! Plusieurs lettres à des « frères » et « camarades » de la rébellion extérieure. Ceci prouvait bien qu'il y avait une filière pour envoyer le courrier vers des pays étrangers. Il y avait surtout, cela c'était bien plus étonnant, un gros cahier d'écolier, presque entièrement rempli d'une belle écriture manuscrite. Ce cahier semblait être une sorte de « journal de marche » rapportant, au jour le jour, les événements du mois écoulé. C'était, en fait, bien plus qu'un simple journal car il y avait aussi des textes de discours ou harangues à la population et aux combattants. Il contenait, également, de nombreuses pensées ou réflexions, je ne sais comment appeler cela, faites par l'auteur, sur le rôle de la rébellion, de son devenir et de sa politique.

Dans l'immédiat, ces documents devaient être envoyés aux archives du G.Q.G. de Constantine. C'est pourquoi, avant de les expédier, nous devions les recopier pour nos propres archives, d'une part, pour les officiers ayant besoin de les étudier, d'autre part : Nos officiers de renseignements, les officiers du CRA du secteur de Djidjelli, les services de police.

Tous les secrétaires, des différents états-majors du camp, furent mobilisés pour ce faire. Nos compétences dactylographiques, quoique s'étant légèrement

---

47

Les rebelles étaient quelquefois équipés d'armes hétéroclites : vieux fusils du siècle dernier (le 19<sup>ème</sup>) et fusils de chasse. Ceci était surtout vrai dans les premiers temps de la rébellion.

Cette fois-ci, c'est donc l'armée française qui était armée de fusils de chasse et les rebelles avaient des armes de guerre. Les rôles étaient inversés car, ce qui comptait, c'était l'effet de surprise.

améliorées, n'étaient pas des plus productives. De toute façon, nous manquions de moyens. A l'E.M.T.1, nous n'avions qu'une seule machine à écrire. Nous étions deux à savoir taper sur une machine, cela permettait de se reposer. Les rubans correcteurs ou les gommes à effacer n'existaient même pas (ou, en tout cas, nous n'en avions pas). Résultat : la moindre faute de frappe provoquait des surcharges ou des xxx, tout cela n'était pas de nature à faire des copies très présentables. ... Qu'importe, du moment qu'elles restaient lisibles !

Le cahier fut partagé entre les différents secrétariats et nous nous mîmes au travail. Nous nous occupâmes, ainsi, sur nos claviers pendant 3 jours de suite, du matin au soir, y compris pendant le temps de sieste.

Comme nous avait dit notre Capitaine :

- *Considérez-vous en opération !* (En « opé », il n'y a pas de sieste).

Je revois encore le Capitaine, arrivant dans le bureau pour contrôler l'avancement des travaux, nous disant :

- *Attention ! Pas de fautes ! Prenez exemple ! Celui qui a écrit ceci maîtrisait parfaitement l'orthographe et le français. Ce n'est pas toujours votre cas, aux uns et aux autres.*

Il n'y avait pas de quoi être fiers, en effet ! Cet Arabe, ce Fell, à travers son cahier, nous donnait des leçons à nous autres « français moyens ». Il y avait, plutôt, matière à s'interroger sur son passé. Cette écriture, de pleins et déliés, faite au stylo plume sur un cahier quadrillé, cela sentait l'école normale. C'était, en tous cas, parfaitement lisible et, ça, c'était un point qui nous aidait beaucoup dans notre travail de copistes.

Mise à part la forme, le fond s'avérait passionnant pour tous ceux qui le lisaient. Le cahier, je l'ai dit, ayant été séparé entre les secrétariats, il ne m'a pas été possible de tout lire. Dommage !

Je m'interroge encore sur les intentions de ce rebelle qui, manifestement, cherchait à faire parvenir sa prose à l'extérieur du pays. Était-ce pour la faire publier ou pour aider à l'éducation des masses ? En fait, ce journal était tellement édifiant, sur les méthodes du FLN, que je pense que les destinataires auraient eu tout intérêt à le détruire. Même au moment où j'écris ces lignes, c'est-à-dire 40 ans après, je reste persuadé que ce cahier, dans l'hypothèse, tout à fait improbable, où il ait été conservé dans les archives de l'Algérie indépendante d'aujourd'hui, est impubliable<sup>(48)</sup>.

---

48

Depuis, nous avons retrouvé une partie des documents qui constituait le carnet de route du rebelle Anani Saïd tué le 21/10/1961 à 2 km au S.E. de Strasbourg.

La recopie de ce document, elle-même, dut subir notre propre censure. A plusieurs reprises, il y était fait mention d'un «correspondant » qui fournissait « des informations précieuses pour le mouvement ». Cette « taupe » appartenait, nous en avons maintenant la confirmation, au CRA de Djidjelli. Comme quelques copies étaient destinées à ce service, ordre nous fut donné d'éliminer ces passages, de la recopie officielle, afin de ne pas avertir le traître que nous savions et de pouvoir, ainsi, mieux le démasquer.

Si certains pouvaient douter encore du rôle sous-jacent du monde communiste dans le mouvement révolutionnaire Algérien., la lecture de ce cahier était de nature à ôter toutes illusions. L'auteur y faisait allusion, plusieurs fois, à ses stages effectués dans des pays de l'Est (probablement la Tchécoslovaquie), à sa formation à la guerre subversive et à sa foi en la révolution prolétarienne internationale.

Rien d'étonnant, ce n'était, là, qu'une confirmation de plus. Les méthodes russes (je veux dire les méthodes de l'administration Marxiste-Léniniste) avaient au moins un avantage que nos responsables du renseignement avaient déjà été amenés à apprécier : Tout était écrit, noté, consigné. Aussi bien les faits écoulés que les actions à prévoir. Il y avait aussi de nombreuses listes : Ceux à racketter, ceux qui avaient payé, ceux qui ne voulaient pas payer et qui étaient proposés à un avancement rapide et définitif, etc....

Bien sûr, j'avais déjà lu beaucoup sur ce sujet : Arthur Kostler mais aussi Guy Lartéguy. Mais, aujourd'hui, ce n'était plus du roman. Ce que je voyais, là, n'était donc pas pour m'étonner et ne faisait que confirmer ce que nous savions. Et pourtant, le cynisme, la froide détermination, tout cela restait extrêmement choquant. Peut être parce que, là, nous le sentions bien, ce n'était plus de la littérature. C'était la réalité. C'était un reportage fidèle, réel, au jour le jour (de gens qui vivaient la nuit), qui se situait dans un monde que nous ignorions ou que nous n'approchions que du bout de nos armes.

Comment nous rendre compte, en effet, de la situation des masses musulmanes, prises entre le marteau et l'enclume. Le « fellah » ne pouvait que choisir la rébellion car, s'il pouvait craindre l'armée française, il fallait savoir provoquer, chez lui, une terreur bien plus grande, encore, de l'armée révolutionnaire. Si le paysan ou le berger arabe avait peur des interrogatoires des français, il redoutait, en fait, **encore plus les sévices et les tortures des guerriers du djebel.**

Nos officiers n'étaient pas plus blasés que nous à cette lecture et ils ne se privaient pas de nous prendre à témoin et de nous commenter certains passages. L'un d'entre-eux a particulièrement retenu mon souvenir. Notre personnage expliquait, probablement à l'intention des « moussebiline » de fraîche date, comment provoquer les exactions de l'armée coloniale envers les Algériens. Puisqu'il n'y avait plus la possibilité d'attaquer directement les forces de l'ordre, il fallait provoquer des attentats, des embuscades dans les villes, les villages, les regroupements,

de telle façon que nos soldats s'en prennent aux habitants, les arrêtent, les questionnent ou, encore mieux, les massacrent. Il en ressortirait, toujours, quelque chose de favorable pour la rébellion. En résumé, il fallait répandre la haine, éliminer les Arabes qui se montraient favorables aux français (ou simplement tolérants), éliminer les Français qui voulaient aider les Arabes. Tout cela, certes, n'était pas nouveau. Mais, tout cela était expliqué avec une clarté et une absence totale de sens moral, auquel nous avons du mal à nous habituer.

Ce travail fini, le rythme des opérations nous reprit. Nous apprîmes, bientôt, que le problème du CRA avait été résolu. Nous n'en sûmes pas plus. Qui était le traître qui passait des informations confidentielles au FLN ? Peu importe. Qu'était-il devenu ? Dans le contexte de l'époque, c'était une question qui ne se posait même pas.

Et l'autre sacoche ? Car, selon les dires d'un chauffeur, il y avait une deuxième sacoche. Elle était censée contenir les impôts du mois. Officiellement le FELL porteur du magot avait réussi à s'échapper. Nous savions que, par le passé, les pécules ainsi récupérés, étaient rarement (je veux dire jamais) déclarés et servaient à alimenter la caisse noire des compagnies qui mettaient la main dessus.

Il semblait donc que la sacoche, et l'argent qu'elle contenait, s'étaient bel et bien évaporés. Tout au moins c'est la rumeur, déclenchée par les soi-disant révélations du chauffeur, qui se répandit à la suite de ces événements. Nous en parlions, bien sûr, entre soldats. Si certains acceptaient la version officielle, pour d'autres, il ne pouvait y avoir de doute :

- *Ces fumiers se sont tout mis dans la poche !* disaient-ils. Ils reprochaient, en fait, aux officiers de n'avoir pas partagé.

Pour ma part, je restais étonné, je doutais, je n'arrivais pas, malgré tout les ragots que j'entendais, à croire que ces officiers, que nous côtoyions depuis plus d'un an et que nous estimions, puissent se comporter de cette façon.

Plus tard, que j'eus une autre explication sur le devenir du magot. Un autre officier, qui n'avait pas pris part à l'action mais qui, au mess, avait saisi certaines conversations qui se voulaient secrètes, voulut bien nous donner des éclaircissements. Alors qu'avec mes camarades, nous évoquions, une fois de plus, cette histoire, il nous dit :

- *L'explication est simple : L'argent collecté devait permettre d'acheter des armes.. ... Dites-vous bien que sa destination de principe n'a pas changé ...*

Compris ! C'est donc la destination des armes qui avait changé.

Depuis quelques mois, disons depuis le putsch, nous entendions parler de plus en plus de l'O.A.S.

Certes, nous ne pouvions toujours pas véritablement douter de la volonté du Général Président à préserver une solution française à l'Algérie, même si cette solution ne pouvait être une « Algérie Française » pure et dure, telle que certains irréductibles la rêvaient encore.

Mais, pouvait-on être sûrs de l'avenir ? De Gaulle n'était pas éternel ! Dans dix ans, ou dans cinq ans même, un autre gouvernement pouvait décider d'abandonner purement et simplement ce pays. Qu'advierait-il, alors, des différents habitants ? Y aurait-il une force capable de les défendre de l'emprise communiste ? L'O.N.U., pourquoi pas ? Mais le Tiers-Monde avait trop bien noyauté cette organisation. (L'exemple du Congo Belge était, là, pour le prouver).

Que des civils préfèrent, dans cette éventualité, préparer leur propre autodéfense, on ne pouvait leur en vouloir. L'exemple de la 3S (Société Saharienne de Sécurité) ne montrait-il pas la voie à prendre.

Si l'armée française abandonnait un jour sa mission sur ce sol, des forces civiles pourraient, ainsi, garantir la sécurité des personnes et des biens. Nous étions soulagés. Nos officiers étaient honnêtes et l'argent des impôts, ainsi récupéré, servait pour une cause juste. <sup>(49)</sup>.

---

<sup>49</sup> En cette fin de l'année 1961, **l'O.A.S.** avait toute notre sympathie. Il est vrai que cette organisation n'avait pas encore commencé à perpétrer des actes désespérés. Il est vrai, aussi, que la situation, pour beaucoup, ne paraissait pas vraiment désespérée.



DJIDJELLI

Le 4 octobre 1961

Bonjour à Tous,

*Merci Marie France ! J'ai reçu, avant hier, un colis de bouquins faisant bien mon affaire et j'ai fort apprécié, parmi ceux-ci, ton cadeau.*

*Y a pas à dire ! J'ai une frangine qui pense à moi. Je suis bien obligé de te jeter des fleurs. Bien sûr, au lieu de te les jeter, ces fleurs, je pourrais plus simplement te les envoyer (en cartes postales, tout au moins). C'est dit ! Tu pourras les trouver jointes à cette lettre. Si je m'adresse d'abord à Francette, je n'oublie pas, pour cela, les autres membres de la famille. Je précise, d'ailleurs, que le reste de l'envoi est également apprécié. Toutefois, je crois qu'il sera souhaitable de ralentir, pour l'instant, l'expédition de la lecture. Ceci concerne, tout au moins, les romans. Les revues et les hebdomadaires sont vite lus. Les derniers gros bouquins, par contre, m'impressionnent un peu. Je lis en ce moment « Pour qui sonne le glas ». Ce roman est très intéressant, malgré le style un peu « spécial » d'Hemingway.*

*A part cela, par ici, c'est toujours la même chose, mis à part que, depuis 4 jours, nous n'avons plus de lumière. Les rebelles ont fait sauter 5 pylônes à haute tension. Heureusement que nous avons nos lampes à gaz.*

*Opérations toujours ! C'était hier l'opération « Remington ». Des renseignements indiquaient qu'une cache devait contenir deux machines à écrire, entre autres choses. La cache était évidemment démenagée quand nous sommes arrivés. ...*

*Comme cela arrive quelquefois, le P.C. suivait, à pied, les compagnies dans leurs fouilles du terrain. Résultat, nous nous sommes payés, ma foi, un bon petit crapahut. J'ai, devant moi, la carte routière Michelin afin de pouvoir vous fournir des indications que vous pourrez retrouver.*

*Notre zone de fouille était, encore une fois, la forêt de Guerrouch à laquelle on parvient par le col d'El Aouana. Nous avons débarqué un peu avant Selma, à peu près à hauteur du point de vue. De là, nous nous sommes rendus à l'embouchure de l'oued Taza. , entre la grotte merveilleuse et la grotte de la Madeleine.*

*Cela représente un parcours d'environ 25 Kms mais quelle route, ou plutôt quel circuit ! Je n'oserais le comparer avec les sentiers où je vous*

mène en forêt de Fontainebleau. De 950 m d'altitude, nous sommes descendus au fond de l'oued (altitude 80 m) pour remonter ensuite à plus de 450 m sur un rocher au-dessus de la mer, juste à l'embouchure du Taza. Pour terminer, nous sommes redescendus rejoindre la route du bord de mer, où nous attendaient les véhicules pour le retour.

*Des éboulis de cailloux, des rochers, des bruyères géantes et des buissons d'épines, le tout entrecoupé de ravins, cachés par de grandes touffes d'herbes et de lauriers. Voilà ce que l'on appelle une route ! Les Ponts et Chaussées n'y ont, bien sûr, jamais mis les pieds.*

*Ce que je veux vous conter, n'est pas tant cette marche à travers ce fouillis de la végétation, que le paysage, que nous avons pu apercevoir depuis les hauteurs de cette région. Depuis quelques jours, nous subissons un mauvais temps qui est, paraît-il, général et qui nous vaut beaucoup de pluie. Le ciel, hier, était encore très couvert et les épais nuages noirs n'étaient pas à plus de 1000 m. Malgré cela, et malgré des averses fréquentes, l'atmosphère était d'une transparence extraordinaire et, par moments, un rayon de soleil illuminait toute la baie de Bougie. Nous apercevions cette ville, elle-même, au pied de ses rochers et encadrée par une multitude de montagnes et de pics se perdant dans les nuages. Loin en mer, bien au Nord de Bougie, c'était une dégringolade de monts et de rocs. Nous devions, probablement, voir jusqu'au cap Sigli, un des points les plus septentrionaux de la Grande Kabylie. Du côté des terres, c'était le même enchevêtrement de calcaires abrupts et de pentes boisées qui apparaissaient, tout à coup, immenses, dans les déchirures des nuages.*

*Les postes de Betacha et d'El Aouana semblaient, par instants, tout proches, presque à portée de la main, puis ils disparaissaient dans le brouillard ou dans des bourrasques de pluie cinglante. Les plus hauts sommets, du Babor et de l'Agang, nous écrasaient tout à coup, puis, l'instant d'après, le paysage se rétrécissait aux bruyères arborescentes et aux buissons qui nous environnaient.*

*Au-dessus de l'oued Taza, nous avons eu droit à un magnifique coucher de soleil. A l'Est, la mer était d'un vert pale, ourlée de blanc le long des côtes, puis d'un gris très sombre vers l'horizon. Au couchant, au contraire, pendant une dizaine de minutes, toute la lumière du soleil se précipita à travers une trouée et la mer devint d'or. Bougie apparut, nette et toute blanche, sur un fond mouvant de formes grises, vertes et bleues.*

*Par la trouée, la masse de nuages rougeoyait comme la porte d'un four. Bientôt d'énormes cumulus roulèrent devant cette incandescence et il fit nuit.*

*Il ne nous restait plus qu'à descendre jusqu'aux bahuts. Vous parlez d'une descente dans l'obscurité et à travers un tel terrain !*

*Vous devez penser que j'aime beaucoup parler des levers et des couchers de soleil. A dire vrai, je ne me lasse pas de les contempler et je ne suis pas le seul. Par contre, comment les décrire si l'on ne veut pas retomber dans les clichés habituels ? Quoi de plus commun, si l'on y songe, qu'un lever ou un coucher de soleil puisque cela arrive tous les jours sur terre. Quoi de plus beau, surtout, quand les éléments et le paysage s'y prêtent. Il est vraiment difficile de rester indifférent devant de tels spectacles.*

*Voilà, j'espère, aujourd'hui encore, vous avoir fait apprécier un peu ce pays. De telles randonnées, malgré la fatigue et la situation actuelle, ne se regrettent pas.*

*J'espère avoir, bientôt, votre compte-rendu concernant le dimanche passé. En attendant, je vous envoie donc mes propres nouvelles et j'y joins mes meilleurs baisers.*

***Louis-René***

## Au-dessus de l'oued TAZA

J'ai quelques mots à rajouter sur ce beau crapahut ! Bien souvent, le P.C. est confortablement installé sur un piton qui domine la région. Ce sont les Cies qui, au-dessous de nous, crapahutent. Pour cela, nous avons l'excuse de rechercher les transmissions les meilleures.

Depuis que nous sommes à Djidjelli, le P.C. du Colonel nous accompagne très souvent ! Il faut, alors que, non seulement, nous dominions le théâtre des opérations, mais, aussi, que la D.Z. soit facile d'accès. Le Colonel « pâquerette », ainsi que l'appelait l'ami Claude (<sup>50</sup>), aime beaucoup les voyages aériens mais n'est pas des plus lestes ! La montée, ou la descente, d'une Alouette ne demande, pourtant pas, de qualités aussi sportives que la banane.

---

50

**Le Colonel pâquerette** : Allusion au P.C. qu'il avait fait installer près de Cheraïa, dans le massif de Collo. Ce devait être en mars dernier. Nous avons admiré, nous les gars de l'EMT1, les allées gravillonnées, entre les tentes, et les petits massifs de fleurs.

Nous avons bien ri aussi ! C'est ce que d'autres appelaient « **faire la guerre !** ».



1961\_10\_018. Une D.Z. pour Colonel.

Un autre avantage de la présence de ce 2<sup>ème</sup> P.C. est que, le personnel faisant double emploi, il ne me reste pratiquement plus rien à faire. J'apprécie mais je m'ennuie un peu ! (Jamais content !). Aujourd'hui, il a été prévu que le P.C. ne reste pas en haut de sa montagne. Nous suivrons, donc, la progression des Cies.

L'air est pur, malgré les nuages qui encapuchonnent les montagnes. La première montée s'effectue à un train des plus vifs. Tout content de ce qui promet d'être une bonne balade, je caracole avec l'avant-garde. Ceux qui marchent ainsi, en tête, ce sont les gars de l'équipe de l'OR, comme toujours : Le Lt, Albert et ses harkis.

Terminant notre première dénivelée, nous pouvons contempler, avec satisfaction, le reste du groupe qui peine encore sur la pente.

Cela me donne l'impression d'une tour de distillation fractionnée : les produits les plus légers en haut, les plus lourds en bas. (Il serait préférable que j'évite cette comparaison, faite de termes bien trop techniques et pas très poétiques !)

Je reprends : Cela m'évoque une sorte de sélection naturelle où l'on trouve les meilleurs en haut et les moins bons en bas. Bien naturellement, je me trouve parmi les meilleurs et cela me convient tout à fait.

A mi-pente, nous trouvons le groupe de commandement avec le capitaine Charbonnier et le Commandant Dumetz. Leurs fonctions les obligent à cette position médiane mais ils ne donnent pas l'air de souffrir particulièrement de l'ascension. Le Cdt ne disait-il pas, il n'y a pas si longtemps, que, si les appelés avaient l'élan et l'impétuosité de la jeunesse, eux, les hommes d'âge déjà mûr, étaient capables de plus de résistance et d'endurance. (Je ne souscrivais pas complètement à la deuxième partie de cette réflexion). Nos officiers sont accompagnés, chacun, de leurs radios (équipés de C10).

Un peu plus loin, vient le service de santé : Le toubib allégrement chargé de son PA, suivi de mes deux camarades infirmiers qui, eux, sont chargés des bran-cards (pliants mais malaisés à porter) ceci, en plus de la trousse de première intervention.

Loin derrière, dans la pente, progresse le groupe des transmissions. Ils sont trois, aujourd'hui. Je me fais la réflexion que, tous trois, ont la même silhouette, pas très grande et plutôt rondelette. En tête, marche l'Adjudant-Chef, responsable du service. Celui là, il est vraiment rondouillard. Il a même de petites lunettes rondes pour parfaire son allure. Lui aussi est chargé de son seul PA, ce qui ne l'empêche pas de transpirer abondamment. J'ai l'impression que, depuis notre observatoire, nous pouvons voir les gouttes de sueur couler sur son visage (sans doute

parce qu'il s'arrête de temps à autre pour s'éponger). Les deux gars qui l'accompagnent portent le matériel.

Pour une sortie, comme celle de ce jour, il est nécessaire de rester en contact avec les autres unités, participants à l'opération (la légion, en l'occurrence), ainsi qu'avec le GQG qui harmonise les actions et les interventions aériennes, si besoin est. Le matériel, c'est le poste C9 (que j'ai eu l'occasion de présenter lors de diverses courses dans le massif de Collo<sup>(51)</sup>). Ce poste, de technologie assez ancienne, a l'avantage de permettre les liaisons, en phonie, aussi bien qu'en graphie, à grande distance. Le matériel est lourd : Le poste, lui-même, doit faire une vingtaine de kilos. Il est accompagné d'une sacoche d'accessoires tels que la célèbre « gégène », le mât - antenne télescopique, etc....

Le type, qui porte la partie la plus lourde (le poste lui-même), n'est pas ce que j'appelle « un bon copain ». Je ne sais plus quelles peuvent être les raisons de notre inimitié. Tout ce que je sais, c'est que je ne lèverais pas le petit doigt pour lui venir en aide. Avec les gars de l'O.R., nous regardons ahaner le service des « Trans ». Je ne peux me retenir de faire, à voix haute, une réflexion pas très futée. Réflexion du genre :

- *Le gros, il va perdre un peu de graisse ce matin ...* Le Lt Pr, qui est à mon côté, acquiesce en souriant. Je réalise que, moi, je viens de perdre une occasion de me taire.

Effectivement, lorsque nous sommes tous regroupés, le Lieutenant se retourne vers moi et dit : - *THEUROT, tu es en pleine forme ! Tu vas pouvoir porter le C9 !* Il ne s'agit pas d'une interrogation. C'est tranquillement dit, mais c'est tout de même un ordre. Le chef de l'O.R. est également chef de la section de commandement c'est à dire qu'il a autorité sur tout le personnel de l'État-Major.

C'est, ainsi, que je me retrouve avec cette caisse sur le dos alors que le crapahut ne fait que commencer. Ceux qui ont conçu ce matériel n'ont jamais pensé

---

51

**Le poste ANGRC9**, que nous désignons par C9, permet de communiquer en « Graphie », c'est-à-dire en Morse. Il faut, pour cela, des opérateurs qualifiés. C'est la raison de la présence de l'Adjudant-Chef des « Trans » sur le terrain, aujourd'hui. Assis par terre, un casque sur la tête, le manipulateur attaché à la cuisse, celui-ci peut envoyer des « ti ti ti, ta ta ta..... ». Ces sons aiguës ou graves constituent les signes de l'alphabet Morse. Les messages sont courts, de style télégraphiques et, même sans codage, ils ne peuvent être compris de tous. Il faut des gens bien formés pour les lire et les retranscrire, surtout quand la transmission est rapide.

L'intérêt, de ce type de poste, est qu'il émet sur des grandes longueurs d'ondes (Kilométriques) et que sa puissance lui permet de longues portées (plusieurs centaines de km).

qu'il faudrait le porter à dos d'homme. C'est une sorte de parallélépipède, tout à fait rectangulaire, avec deux sangles en guise de bretelles. La caisse a la fâcheuse habitude de marteler le bas du dos dès que l'on allonge le pas. Quant aux bretelles, elles scient les épaules de manière constante.

Bon ! Autant m'arrêter de geindre. Je l'ai bien cherché !

Le collègue, que j'ai dû soulager de cette corvée, ne monte pas plus vite pour cela. Il reste toujours en fin de peloton et, pourtant, il n'a plus qu'un simple P.A. pour tout équipement. J'ai gardé mon armement, c'est-à-dire mon fusil et ma musette. Nous n'avons pas, pour habitude, de nous départir de nos armes et de les confier à n'importe qui. Le Lt vient justement de nous avertir qu'il fallait redoubler de précautions. En conséquence, pas de fusils sur l'épaule, les armes doivent être tenues à la main, prêtes à être utilisées. A un moment de notre parcours, nous abordons une descente du côté ombre de la montagne. La pente a gardé toute l'humidité des derniers orages. Le sol est particulièrement glissant. Nos copains, les infirmiers, nous demandent d'y aller doucement car ils détestent avoir à se transformer en brancardiers. Cet avertissement n'empêche pas quelques chutes.

Tenant, d'une main mon fusil, tentant de l'autre de m'accrocher aux branches, je crois pouvoir maîtriser la situation. Je finis, pourtant, par être entraîné par le poids de cette caisse que j'ai sur le dos. Je m'étale de tout mon long. Rien de grave ! En me relevant, je constate, toutefois, que mon fusil, dont le canon s'est planté dans la glaise, est totalement bouché. Inquiétude ? Car mon arme est inutilisable. En bas de la pente, nous nous arrêtons. C'est heureux ! Je mets immédiatement à profit cette halte pour sortir de ma musette le nécessaire de nettoyage que j'ai pensé à emporter. Je débouche rapidement le tube, nettoie la culasse. Un coup d'œil, au travers, me rassure. Le canon est propre et net. Mon arme est de nouveau prête pour une, éventuelle, utilisation. Au passage, je m'octroie mes propres félicitations, je n'ai pas mis 5 minutes pour cette opération. Je n'ai pas ralenti l'avance de notre troupe.

A deux ou trois reprises, nous atteindrons des points hauts où je pourrais me débarrasser de mon chargement. Le matériel de transmission serait installé et les liaisons distantes établies. La promenade a certains charmes mais les haltes, d'assez longues durées, sont les bienvenues.

Prudent ! A chacun de ces arrêts, je m'éloignerai suffisamment, sous des prétextes divers, pour ne pas me faire embaucher à la gégène. Il n'aurait plus manqué que cela ! J'ai le droit de reposer mes épaules endolories. Je rappelle que ce type de poste ne fonctionne pas sur piles comme les C10 ou les petits PP8. Le courant électrique est fourni par une génératrice (ce que nous appelons la gégène) qui, actionnée par un système de manivelles mue par les bras, débite un courant

d'environ 48 V. L'opérateur, chargé de produire ce courant, est assis sur une selle, l'ensemble évoque, assez bien, un pédalo. Il doit pédaler des deux bras régulièrement (ni trop vite, ni trop lentement) pendant tout le temps que les communications sont établies.

Après avoir établi les contacts, fait le point avec l'avance des compagnies, nous reprenons la progression. Rien de particulier au cours de cette journée. Les caches sont vides ! Par contre, nous terminerons par cette vision que je qualifierai de somptueuse de ce pays, si beau, qui se nomme l'Algérie. Encore un souvenir époustouflant, encore une journée que tous ceux qui comme moi, ont participé à cette excursion, ne seront pas prêts d'oublier. (<sup>52</sup>).

---

52

**Les souvenirs :** « *Dans le fond, ils sont tous contents d'être opérationnels. Ils connaissent des émotions et accumulent des souvenirs que les non combattants ignoreront toujours* ».

Le Temps Des Cactus

Auteur : Robert Henry 1961



DJIDJELLI Le 5 octobre 1961

Chers Tous,

*Votre lettre du 2 octobre m'a fait bien plaisir.*

*Ce n'est pas que vos lettres ne me fassent pas plaisir d'habitude, bien au contraire. Vous le savez, d'ailleurs, et il est inutile d'insister là-dessus. Dans cette dernière lettre, entre autres nouvelles intéressantes, tu me disais, Maman, que vous étiez allés au C.N.A.M. et que tout s'arrange pour le mieux pour l'inscription. J'ai donné mon certificat de présence à signer au Chef de corps avec les indications demandées. J'espère l'avoir demain ou après demain. Je vous l'enverrai aussitôt.*

*J'espère que, pour Francette, aussi cela s'arrange bien et qu'elle a, maintenant, commencé une nouvelle année. C'était, je pense, la meilleure solution et cela concordait avec l'opinion de la principale intéressée. C'est donc pour le mieux. Je viens de recevoir une lettre de Nénette qui me disait que Gilles ne semblait pas tellement apprécier la discipline de son école.*

*J'espérais bien être nommé Caporal-Chef ce mois ci mais la décision vient d'arriver et le personnel de l'E.M.T.1 a été entièrement oublié. Ceci n'a pas été du tout apprécié par notre Capitaine. J'avais pourtant la note maximum. Tant pis, les prochaines nominations auront lieu au mois de janvier et, ma foi, je n'attendrai pas jusque là. Je compte bien sur un autre genre d'avancement : Le passage à l'état civil. Évidemment, mes regrets ne vont pas aux galons mais plutôt aux 450 NF mensuels attachés à ce grade. Pour le mois de septembre, qui vient de s'écouler, j'ai touché 18 262 anciens francs (primes de bivouacs et d'altitude comprises).*

*Pour ce soir, ce sera tout. Je vais donc vous quitter, une fois de plus, en vous embrassant bien fort tous trois.*

**Loulou**

DJIDJELLI  
Le 6 octobre 1961

*Chers Tous,*

*Pas grand-chose à dire aujourd'hui !*

*Si je vous écris, c'est avant tout pour vous faire parvenir le certificat demandé et vous donner des précisions concernant les inscriptions aux cours.*

*.../...*

*Cette lettre n'a donc rien de prodigieusement intéressant et comme, je ne sais pas pour quelles raisons, il n'y a pas de courrier aujourd'hui, je n'ai rien de plus à vous dire que je n'ai pas dit hier ou avant hier...*

*Ici, il n'y a que quelques opérations locales et nous ne sortons pas.*

*Toujours pas de lumière et un temps très couvert. Enfin, il fait encore bon et la tenue d'été est encore permise.*

*Pourrons-nous encore aller nous baigner d'ici la fin du mois ?*

***That is the question ?***

*Si je ne suis guère bavard avec vous, je dois tout de même me féliciter (puisque'il n'y a, ici, personne d'autre pour le faire), j'ai fait un bel effort : J'ai répondu à tante Zon qui m'avait écrit aux environs du mois de février. C'est ce qu'on appelle un retour de courrier. Je vais maintenant écrire à Jeannot qui doit maintenant être occupé à ranger les planeurs, la saison étant terminée.*

*A propos de lettres en retard, avez-vous, à l'occasion, eu des nouvelles de nos amis de Marseille ? Je leur ai écrit depuis ma permission mais je n'ai jamais eu l'honneur de recevoir de réponse de leur part.*

*Après ces propos décousus, inutile d'insister. ...*

*Bonsoir et bons baisers à tous.*

***Loulou***

DJIDJELLI Le 9/10/1961

Bonjour à Tous,

*Je viens d'admirer mes photos couleur qui, ma foi, ne sont pas trop mal réussies. Toutefois, les couleurs ne sont pas trop bien rendues à mon gré. ... Celle, qui n'a pas été tirée, est une photo prise devant les cuisines en opération à Betacha. Enfin, je suis assez satisfait, c'est l'essentiel.*

*Francette a trouvé une nouvelle maison et elle vous laisse encore tomber. J'espère que sa première semaine d'internat n'aura pas été trop difficile et qu'elle appréciera la permission hebdomadaire*

*Nous avons fait, hier, un peu d'hélicoptère. Ceci nous a valu une douche copieuse au retour. L'inconvénient, en effet, de ces machines, est qu'elles ne viennent que rarement nous repêcher et que l'on est bien obligés de revenir à pied. Nous avons l'honneur de recommencer cela demain. Juste le temps de ne pas nous ennuyer.*

*A part cela, nous faisons de la cuisine. J'ai fait des progrès étonnants ces derniers temps. Ce soir, nous avons mangé une ratatouille niçoise des meilleures. Nous avons fait frire, à part, des oignons, de l'ail pour faire une sauce et les avons ensuite répandus ... sur le ciment. Je ne sais pas si c'est comme ça que l'on doit faire mais ce n'était pas volontaire. L'essentiel est que le reste fut bon, tout de même ! Cela l'était !*

*A propos, j'allais oublier de vous accuser réception d'un colis contenant diverses bricoles... Enfin, Maman sait très bien ce qu'il y avait dedans. Aussitôt ce colis ouvert, je me suis jeté sur « Rage blanche » de Jean Hougron, délaissant d'autres titres déjà reçus. Ce livre est, à l'heure présente, bien entamé. Bien entendu, je vous en remercie vivement. Veuillez etc.*

...

*Encore une chose à dire : j'ai expédié, au début de ce mois, un colis à votre intention. Ce colis contenait des bouquins et des cigarettes. Les uns sont pour Maman, les autres sont pour Papa. Tout le monde sera ainsi content, je l'espère. Maintenant que tout est dit, il ne me reste plus qu'à vous embrasser bien fort tous les deux.*

**Loulou**

DJIDJELLI  
Le 13/10/1961

*Chers Tous,*

*Depuis deux jours, je suis « Libérable ». En effet, les camarades de la 59-1-C ont embarqué, le 10 au soir, à destination de Marseille via Philippeville. Ils sont partis beaucoup plus en avance que les classes précédentes. Cela ne tient pas à une quelconque diminution du temps de service. En fait, les dates de libération sont étalées sur une période pouvant aller de 15 jours à 3 semaines. Ces dates sont différentes suivant les corps et les possibilités de transport. Les camarades, dont faisait partie Albert A., ont donc bénéficié de circonstances favorables et nous espérons, pourquoi pas, que ces circonstances pourront se reproduire pour la prochaine libération.*

*ERRATUM : Ce n'est pas novembre qu'il faut lire mais bien octobre dans une de mes dernières lettres (Page et ligne à rechercher ...). Tu avais, Maman, rectifié de toi-même.*

*Actuellement, j'essaye de réviser un peu, pour me trouver à peu près de niveau au début 1962.*

*Pas d'opérations cette semaine, contrairement à ce qui avait été prévu. Ceci est un fait qui mérite d'être noté mais qui ne laisse pas grand chose à raconter.*

*La chasse aux champignons est maintenant ouverte et les récoltes sont fructueuses, si j'en écoute vos narrations. Continuez, continuez ... A propos, que donne la récolte de pommes cette année ? Sont-elles belles ?*

*Sur ces questions, je vais, comme d'habitude, vous abandonner, non sans vous envoyer mes meilleurs baisers à tous deux.*

**Loulou**

DJIDJELLI  
Le 19/10/1961

*Bonjour à tous deux,*

*Ce n'est pas que je voudrais, ici, recommencer mes jérémiades habituelles concernant le vaguemestre mais, puisque c'est par lui qu'il faut passer pour échanger des nouvelles, nous sommes tous bien forcés de subir ses distractions et son manque de sérieux au travail. Un de mes camarades vient de recevoir une lettre datée du : ... (Tenez-vous bien, ... Papa ne te balance pas sur ta chaise ...) ...*

*Devinez un peu ? Pour voir.*

*Vous ne trouvez pas ? ... Un peu de patience je vais vous le dire ... Voilà, voilà, ça vient !*

*Du 5 mai 1961. (Cachet de la poste faisant foi).*

*Autant dire que ce courrier a fait diligence. Bien qu'une diligence ne puisse guère traverser la mer.*

*Explication : Notre dévoué « vago » avait simplement oublié cette enveloppe dans ses papiers.*

*Tout ceci pour dire qu'en ce moment, le courrier ne se manifeste ni par son abondance, ni par sa régularité. Peut-être bien que tout n'est pas de la faute du « vago » ? Quant aux colis, ils sont, bien entendu, sujets à l'influence du vent et autres éléments perturbateurs. Je commence pourtant à m'inquiéter pour celui que je vous ai envoyé au début de ce mois. Il a certainement été pris dans un courant contraire. C'est assez embêtant car je voudrais faire un certain nombre d'autres expéditions avant de quitter la terre algérienne. (Ceci, pour ne pas surcharger le bateau, au retour).*

*Dans l'autre sens, les colis semblent mieux circuler. La meilleure preuve est que je viens d'en recevoir un en provenance de Dammarie. J'ai, d'ailleurs, l'impression que la main maternelle est intervenue dans la confection de ce colis ? Remerciements à tout le monde et même à la postière mais ... A bas les vagos !*

*Champignons, champignons. Les bois regorgent de beaux cèpes et bolets bien fermes et de belles couleurs. Un vrai Nirvana ! Vous devriez être à votre affaire et même Francette s'est mise de la partie.*

*Nous avons, également ici, un temps favorable aux champignons mais, malgré nos fréquentes incursions dans le djebel, je n'ai pas encore eu*

*l'occasion d'en apercevoir la queue d'un. Ce temps « dit favorable » consiste en orages, des plus sérieux, entrecoupés de belles journées de grand soleil. Soleil encore suffisamment chaud pour qu'hier, le 18 octobre 1961, nous ayons pu prendre un bon bain en mer.*

*Je ne sais pas si ce sera le dernier mais, depuis le 10 mars 1961, date de mon premier bain, cela fait 7 mois et 8 jours de temps propice à la baignade.*

*J'avais l'intention d'écrire quelques mots à la frangine. Comme je n'avais pas concrétisé cette intention, je ne m'étais pas aperçu que j'ignorais sa nouvelle adresse. Maintenant que je la connais, il ne me reste plus qu'à trouver une enveloppe et à écrire.*

*Après avoir, ainsi, parlé de choses et d'autres (de bien peu de choses en vérité) que me reste-t-il à faire ? Vous le savez, bien sûr ! Il ne me reste plus qu'à vous quitter en invoquant le patron des « vagues » et en vous embrassant tous deux.*

**Louis-René**

DJIDJELLI  
Le 21/10/1961

Chers Tous,

*Je ne sais pas pourquoi ? Je n'avais pas l'intention de vous écrire ce soir (et puisque c'est l'intention qui compte, considérez donc que je ne vous écris pas !).*

*Sans doute n'avais-je rien à dire. C'est évidemment une raison valable. Seulement voilà, j'ai commencé par envoyer une lettre à Grand-mère Delage puis à Mamy et, maintenant que je suis lancé, que j'ai le papier sous la main et le stylo coincé entre le pouce et l'index, je ne peux faire autrement que de continuer à parler de la pluie et du beau temps.*

*La pluie et le beau temps ! Ah ! Bien voilà ! Vous devez maintenant savoir de quel genre de missive il s'agit encore. C'est justement, là, que je vous attends : De cette pluie et de ce beau temps, eh bien ! Je ne vous en dirai rien. Non, pas un mot. Il est inutile de chercher à en savoir plus. Du moins pour cette fois car, ne vous faites pas d'illusions, vous y aurez encore droit et cela à plus d'une occasion. Pas d'illusions, non plus, sur l'intérêt de ce que je vais vous entretenir qui n'en n'offre guère plus que le sujet météorologique. L'essentiel, vous l'aurez peut être compris, est que je couvre le plus de papier possible. Je suis bien parti, je crois !*

*Je peux, je crois, vous parler de tout (c'est-à-dire de rien).*

*Prenons les actualités, par exemple, : « Les Russes se préparent à lancer une bombe de 50 Mégatonnes (c'est quand même gros !). En fait, je crois qu'ils l'ont déjà lancée. En tous cas, la réaction en chaîne, elle, est bien déclenchée, celle des protestations aux quatre coins du monde.*

*Enfin, ce qui est loin nous semble toujours moins dangereux et, pour nous, l'actualité réside surtout dans les événements du pays où nous sommes. Cela remue beaucoup à Oran, tant à cause des européens que des arabes. A Djidjelli ? Tout est calme en ce moment. Bien entendu, nous sommes tous en alerte, pour la journée de demain, car l'on craint toujours quelques manifestations.*

*Hier, comme assez souvent cela se produit, nous étions en opérations. Bouclage assez classique avec appui des Pirates et Pipers mais nous n'étions pas encore débarqués des véhicules que les compagnies apercevaient une dizaine de Fells, cavalant à fond vers le bas de la vallée. Mitrailage, roquettes, napalm et crapahut, tout cela ne donna que peu de résultats. L'opération de la journée ne permit de ramasser que 3 cuisiniers et un chef Meshoul (sorte d'inspecteur des finances) munis de documents très intéressants. C'est, ainsi, que l'on put apprendre qu'une famille kabyle, ayant un de ses membres travaillant en France, paye de 20 000 à 30 000 Frs par mois aux rebelles. Les montants des perceptions sont assez ronds (le gars ne portait que 2 millions sur lui). Bien entendu, pas question de refuser ou même d'être en retard de paiement ? Le risque n'est pas une majoration de 10 ou 15 % en sus mais seulement la tête en moins. Le gars possédait une liste de proposés à ce genre d'avancement.*

*Tandis que les compagnies crapahutaient, nous autres les «pieds aux secs» du P.C., attendions, paisiblement sur un piton, pour compter les points. Avec un camarade chauffeur, nous avons profité d'une liaison vers la base pour remplacer notre boîte de ration par un poulet acheté en passant et qui s'accommoda, tant bien que mal, de la cuisine en plein air.*

*Si, hier, l'opération ne donnait pas grand chose, ce matin, une compagnie, restée sur le terrain, abattait 4 rebelles dans une embuscade et récupérait leurs armes.*

*Des informations des plus générales, j'en suis venu à celles bien plus particulières qui constituent nos occupations quotidiennes. Occupations qui ne changent pas, comme vous pouvez le voir. J'en suis, pour l'instant, à mon dix septième héliportage et j'en aurai certainement quelques autres à faire avant de partir.*

*Je crois que je vais devoir arrêter, ici, mon bavardage, si je veux éviter de vous parler du climat ... En espérant, donc, qu'il fasse meilleur et en vous souhaitant une bonne cueillette de champignons, le libérable **THEU-ROT L.** vous embrasse bien fort.*

**Louis-René** 59 au jus 59 !



## Des libellules en vol (et autres insectes...)



1961\_10\_10 Une BANANE.

Libellules : Genre d'insectes aux ailes droites et nervurées. C'est aussi le nom de code que nous donnons, souvent, aux hélicoptères, autre genre d'insectes, qui, en certains débuts d'opérations, tournoient de tous côtés dans le ciel. Plus précisément ils se nomment : Eléphants, Mammouths, Pirates, Bananes et autres Sikorsky ou bien, encore, Alouettes.

Un an avant, à mon arrivée, le déploiement de ce matériel était encore réservé aux grandes opérations, les dernières du plan Challe, telles que « Rubis II ». L'alouette apparaissait, plus souvent, dans le ciel de l'Algérie, pour « l'EVASAN » tout d'abord, c'est-à-dire pour l'évacuation sanitaire des blessés et des malades. Elle apparaissait, aussi, pour transporter rapidement les autorités vers des lieux où des événements les appelaient (ou pour partir et revenir de permission).

Peu à peu, nous nous sommes habitués à voir apparaître mêmes les plus gros hélicoptères dans des opérations de moindres envergures, dans le massif de Collo et dans le Sidi-Driss, par exemple. C'est, ainsi, que j'ai fait mes premiers « banana-

« bananages » car le P.C. « léger » devait alors être transporté rapidement en un lieu où il pouvait diriger facilement la mise en place des forces et les mouvements des troupes. Dans ces opérations hélicoptères, le transport des troupes terrestres se fait presque exclusivement au moyen des bi-rotors que l'on nomme « Bananes » à cause de leur forme particulière. D'où l'expression « se faire bananer » appliquée à ce type d'hélicoptage (à ne surtout pas confondre avec un voyage en bateau. ...).

Depuis notre arrivée à Djidjelli, il n'est plus guère d'opérations qui ne se fassent sans la présence des hélicoptères. L'aviation traditionnelle reste encore présente sous la forme des petits avions d'observations qu'au sol nous nommons « Piper » et qui, en fait, sont des « Cessna L-19 ». <sup>(53)</sup>

Les Chasseurs T6 tournent souvent très haut au-dessus du théâtre des opérations. Dans ce décor, de montagnes encaissées et boisées qui forment la petite Kabylie, ces avions ont du mal à intervenir efficacement. Certes, le « straffing », c'est-à-dire le mitraillage, est assez impressionnant à voir. Je dirais que c'est du grand spectacle.

Nous sommes souvent sur les hauteurs et les avions nous passent « au ras des moustaches », (au-dessus des têtes si vous préférez), pour plonger dans les profondeurs des ravins. Quelquefois, nous voyons les flammes sortir des canons et les claquements secs des coups nous parviennent alors que les appareils ont disparu dans les profondeurs. Ils ressurgissent bientôt, sur l'autre face du ravin, remontant à la verticale dans une chandelle vertigineuse. Il arrive, même, que le pilote termine sa remontée très haut dans le ciel, par un, deux, voire trois « looping », histoire d'en rajouter. Au sol, par radio, nous leurs apportons nos commentaires élogieux devant ces démonstrations de virtuosité.

---

<sup>53</sup> **Piper** et **Cessna** sont des marques d'avions légers fabriqués par les firmes U.S. du même nom. Ces avions, à ailes hautes, sont particulièrement pratiques pour faire de l'observation au sol. Leur vitesse les rend aussi particulièrement vulnérables. Le Piper avait surtout été utilisé, par les alliés, comme auxiliaire de l'artillerie, pendant la campagne de France. En Algérie, il avait été remplacé par le Cessna qui était plus moderne. Pour beaucoup de nos officiers, qui avaient participé à la guerre contre l'Allemagne, tous les avions de ce genre se nommaient donc Piper.

Lorsqu'une patrouille de T6 a fini sa mission, il n'était pas rare, qu'en guise d'au revoir, elle fasse un passage, accompagné de quelques tonnes, au-dessus de notre P.C. (<sup>54</sup>). En vérité, nos autorités préfèrent la plupart du temps, leur assigner des missions « à priori » et, si possible, à distances respectables de nos troupes. Notre confiance en cette arme est peut-être un peu plus élevée qu'en l'artillerie. Toutefois, nous préférons que les opérations de « Bombing » et de « Strafing » se fassent dans des zones que nous n'avons pas encore visitées et où ils ne risquent pas de se tromper de cible.

En cette fin 1961, la chasse n'est plus l'arme idéale pour intervenir lorsque nos soldats sont en contact direct avec les rebelles. Le « Pirate » est là. Il s'agit d'un hélicoptère, Sikorsky, mono rotor, équipé d'un canon mitrailleur de 20 mm et de 2 mitrailleuses de 12,7 mm. Le tout étant complété de plaques de blindages aux endroits les plus vulnérables. C'est, en fait, un « Mamouth armé » qui peut se faufiler partout et devient particulièrement efficace lorsque l'ennemi est déjà cloué au sol par la présence des nôtres.

Ainsi donc, lors des opérations, tout ce matériel volant évolue à différents niveaux : Les Pirates sont souvent au-dessous de nous, cherchant les Fells dans les recoins des gorges et défilés. Les Bananes sont à notre niveau puisque ce sont elles qui nous déposent sur les crêtes. Les Pipers et les Alouettes sont au-dessus de nos têtes, pour observer à la fois les déplacements de nos troupes et les mouvements suspects d'individus non identifiés. Quant à la chasse, elle se situe encore plus haut dans le ciel se tenant prête à intervenir dans le cas d'un engagement important.

---

<sup>54</sup>

Le terrain d'aviation militaire de Djidjelli se situe juste à l'Ouest de la ville.

Les T6, ainsi que les hélicoptères, intervenant dans nos opérations, y sont basés. J'ai rencontré, quelques années plus tard, un pilote qui avait servi sur ces appareils et sur cette base. Il me raconta comment il faisait pour « foutre la trouille » à un nouveau navigateur ou à une autorité qui n'avait pas encore volé sur ce terrain : l'aérodrome était donc situé en bordure de la mer. L'arrivée se faisait, le plus souvent, par une des pistes dont l'extrémité commençait juste après un marécage garni de grands roseaux. La manœuvre consistait à arriver très bas avant ce marécage de telle façon que la piste disparaissait, un instant, derrière les roseaux. Un petit coup de moteur et l'avion entrait directement dans cette sorte de forêt végétale. Les roseaux brisés et des débris divers volaient autour de l'avion et semblaient annoncer le « crash » final. Puis, d'un seul coup, la piste apparaissait et il n'y avait plus qu'à arrondir....

Le problème était que ces passages, détruisant peu à peu la végétation, était nécessaire de descendre de plus en plus bas et cela finissait par devenir dangereux...

Les hélicoptères n'ont pas l'élégance des avions dans leurs évolutions. Si nous pouvons admirer, et applaudir, les ballets aériens que nous offre la chasse, je ne me souviens pas qu'il en fut jamais de même avec ces engins, lourds et bruyants, que sont les hélicos. Mes camarades et, même les gradés, ont du mal à comprendre leurs évolutions.

- *Ils ne doivent pas savoir lire une carte !* Telle est le genre de réflexion que j'ai souvent entendue autour de moi, concernant les parcours quelquefois bizarres de ces engins. Il est vrai qu'une fois à bord de ce genre d'autobus, inconfortable et vibrant de partout, le vol est impressionnant. Nous n'avons, pour seule vision, que la porte par laquelle nous sommes montés. Porte qui n'est ouverte qu'à l'approche de l'objectif. Pendant le transport, nous sommes ballottés au gré du pilote. Nous montons, nous descendons, nous virons sans rien comprendre à ce qui passe. Quand la porte s'ouvre, enfin, notre souci n'est pas de chercher à se repérer mais de voir où nous allons devoir sauter (ou tomber).

Fort de ma petite expérience en aviation, j'avais plusieurs fois tenté d'expliquer à mes camarades le pourquoi de ces évolutions erratiques. Nous décollions, la plupart du temps, du bord de mer et la montagne s'élevait rapidement au-dessus du littoral. Ces engins volants, qui avaient une charge portante limitée, ne pouvaient pas s'élever bien vite, surtout en plein été par temps très chaud. Ils ne pouvaient pas suivre le profil du terrain ou surmonter carrément les montagnes. Ils empruntaient donc les vallées en évitant les côtés à l'ombre qui pouvaient être le siège de dangereux vents rabattants. C'est pour cela que nous pouvions les voir longer les pentes, passer d'un bord à l'autre, contourner les obstacles les plus hauts....

Toutes ces explications n'avaient jamais vraiment convaincu mes interlocuteurs qui considéraient que ce genre de pilotes de grosses machines, un peu l'équivalent de nos chauffeurs de camions, n'étaient guère capables de s'orienter dès qu'ils s'éloignaient de leur base.

Une petite mésaventure m'obligea à suspendre définitivement mes plaidoiries en faveur des aviateurs. Cela se passa peu après notre arrivée à Djidjelli, au début août 1961, je pense, car j'étais encore avec mon ami Claude qui ne devait rentrer en France qu'à la fin de ce même mois.

Pour ces départs héliportés, nous partions, très souvent, d'une magnifique plage située un peu à l'Ouest de Ziam Mansouria. Tôt le matin, nous étions arrivés par la route et, les « sticks » formés, attendaient sur le sable. Je faisais partie du 1<sup>er</sup> stick avec Claude et les harkis. A l'heure prévue, les hélicos se présentèrent et nous embarquâmes. Au bout de quelques petites minutes de vol, le préposé nous ouvrit la porte et nous vîmes s'approcher le lieu de notre largage. Il s'agissait d'un petit piton, au sommet dénudé et rocailleux, qui émergeait au-dessus d'une étendue de

forêt dense. Sur cette plate-forme, la machine put déposer notre stick sans problème et repartir aussitôt pour une autre rotation.

A peine sur le sol, je me fis l'observation que le sommet, où nous étions posés, semblait fort proche de la côte. Nous apercevions la plage d'où les autres hélicos décollaient et où des sticks attendaient les rotations suivantes. En quelques instants, les machines qui nous suivaient avaient disparu à nos yeux. Si nous avions d'abord pensé qu'elles faisaient un détour pour aborder plus facilement le piton, nous perdîmes rapidement cette illusion. Tous les appareils continuaient vers le Sud, vers les hautes montagnes.

Nous nous retrouvons à dix ou douze isolés sur notre piton, perdus dans cet océan de verdure et loin des autres. Je n'ai même pas de carte pour tenter de nous situer. Heureusement Claude a, comme toujours, son poste de radio C10 sur le dos et peut contacter notre P.C. pour demander ce que nous devons faire.

N'étant pas capables d'indiquer notre position exacte, il fallut encore que nos autorités prennent contact avec le pilote, de l'hélico concerné, pour lui demander où il avait posé son premier stick. Enfin, après avoir quelque peu attendu, nous vîmes réapparaître notre autobus qui vint nous reprendre. Nous débarquâmes au P.C. en fin de matinée alors que tout était installé et l'opération déjà bien lancée.

Encore faut-il ajouter que notre rôle, en tant que 1<sup>er</sup> stick, était d'assurer la sécurité du P.C. en cas de mauvaise rencontre. Quand l'avant-garde arrive après le gros de la troupe, cela prête à sourire.... Quant à moi, bien sûr, je n'avais pas mis les ricaneurs de mon côté et j'eus droit à ce genre d'observations :

*- Alors, tu vois que tes aviateurs, ils ne valent pas un clou...*

Après cela, nous pouvions admirer le brio de la chasse. C'était autre chose que les vrombissements de ces lourds insectes qui nous transportaient.

Tous ces hélicoptères étaient, pourtant, pour nous autres fantassins, autrement plus utiles que les avions. Leur rôle était, sans doute, difficile et ingrat mais ils intervenaient, constamment, pour nous aider dans nos actions anti-terroristes. Non seulement, ils nous transportaient rapidement et sans efforts, sur les lieux de fouilles mais ils savaient aussi intervenir, de façon souvent décisive, en cas d'accrochage. Ils pouvaient également nous secourir en cas de problème. Pour faire de l'EVASAN, bien sûr, mais aussi pour bien d'autres motifs, particulièrement en cas de feu de forêt.

Durant l'été, il suffisait d'un peu de vent pour que le moindre feu devienne quelque chose de préoccupant. Ces incendies pouvaient être allumés, aussi bien par les Fells, que par nos troupes. Ils nécessitèrent, plusieurs fois, l'évacuation rapide

de certaines de nos unités, menacées d'encerclement par les flammes. Dans ce cas, tous les matériels disponibles, Bananes, Elephants, Mamouth, etc.... intervenaient. Grâce à eux, toutes les évacuations d'urgences, auxquelles j'ai pu assister, se terminèrent toujours sans aucun dommage pour les nôtres.

Enfin, ils nous aidaient beaucoup dans le transport logistique. En septembre 1960, lors de l'opération Rubis II, j'ai raconté comment nous étions ravitaillés par des parachutages exécutés par des Noratlas. La récupération des containers, largement dispersés, nous prenait beaucoup de temps. Si l'on ajoute, à cela, que certains parachutes ne s'ouvraient pas, l'état final des objets ainsi transportés n'était pas irréprochable. J'avais également assisté à la distribution du courrier par Piper sur certains postes du massif de Collo. Je me souviens qu'un des sacs avait raté la D.Z. et qu'il nous fallut toute la matinée pour le retrouver, perdu dans les broussailles, au flanc de la montagne.

Maintenant, quand nous étions trop éloignés de notre base ou quand l'accès à notre P.C. était trop difficile, nous pouvions demander aux Hélicos de transporter tout ce que nous avions besoin : Munitions, rations, courrier (sans oublier le whisky du Colonel)...Et même, nous nous en servions pour vider les caches !

Afin de pouvoir survivre loin des zones habitées, les rebelles dissimulaient d'importantes réserves de nourritures. Découvrir et détruire les caches était au moins aussi important que de découvrir les HLLs eux-mêmes. Il était quelquefois difficile d'annihiler totalement ces stocks de nourriture. Le feu ou l'essence ne détruisait pas tout. Il était, de plus, regrettable de perdre ces stocks qui pouvaient très bien être utilisés. C'est, ainsi, que nous fûmes amenés à vider et à transporter des quintaux et des quintaux de blé ou de semoule, des centaines et des centaines de boîtes de conserves. A chaque fois, c'étaient encore des Bananes ou des Elephants qui nous permettaient d'évacuer nourriture, ou matériel, vers les S.A.S.

## Appui aérien en petite Kabylie.



1961\_10\_150  
Largage d'un bidon spécial (NAPALM)



1961\_10\_200  
Un insecte vrombissant ? ... NON !  
Une BANANE au-dessus d'une D.Z.

J'ai raconté comment, le 31 juillet dernier, nous avons été largués et perdus dans la bruyère arborescente. Ce n'était qu'une péripétie sans conséquence, que j'ai trouvée amusante à raconter car significative de nos aventures.

Un hélicoptère ne se pose pas n'importe où ! C'est ce que l'on croit mais, il faut tout même un minimum, pour permettre à ces engins de se poser et de redécoller en toute sécurité. Ce minimum était, dans notre jargon militaire, désigné sous le sigle de D.Z. (Dropping Zone, en Anglais, C'est-à-dire zone de chute ou d'atterrissage). Ce terme était issu du parachutisme. Une D.Z. devait être suffisamment large, en fonction du type d'appareil, plate (si possible) et dégagée d'obstacles dangereux (grands arbres, rochers). Dans le milieu de montagnes abruptes et de forêts denses, où nous opérons, cela n'était pas toujours évident à trouver. Les conditions météo intervenaient également, trop de brouillard, de la turbulence, ainsi que l'altitude pouvaient gêner le débarquement et, encore plus, le rembarquement.

D'autres fois, les largages peuvent devenir plus mouvementés. Je me souviens d'une fois où tout le P.C. avait été hélicopté sur les crêtes sud dominant l'oued Djendjene. Nous étions donc à peu près en face du col de Selma. Le temps, cette fois là, n'était pas des meilleurs. Une grosse couverture nuageuse enveloppait la région à partir de 1000 à 1200 mètres. C'est dire que nous devions être déposés très près des nuages. Vent et pluie étaient au rendez-vous et ne devaient pas faciliter la manœuvre des appareils.

Comme si cela ne suffisait pas, la D.Z. choisie présentait un fort dévers, obligeant les hélicos à effleurer le sol d'une seule roue. Sans doute, n'y avait-il pas, à cette altitude, d'autres zones d'atterrissages possibles. Le résultat est que nous devions sauter d'assez haut et tomber sur le sol en pente, rendu fort glissant par la pluie. Cela se traduisit, pour quelques-uns d'entre-nous, par de superbes « gamelles » dans la boue. Lorsque nous nous regroupâmes, ceux qui, comme moi, étaient restés sur leurs pieds, eurent beau jeu de se moquer des camarades enduits d'une bonne couche de gadoue. Ils ne leur restaient plus qu'à guetter l'arrivée des ondées, ce qui ne devait pas manquer de se produire, pour se débarrasser, plus ou moins partiellement, de leur gangue.

A partir du moment où il n'y avait pas de mal, nous étions toujours prêts à nous moquer du malheur des autres.

Le même spectacle se reproduisit, d'ailleurs, en fin de journée. Je ne sais pas pour quelles raisons une Compagnie fut récupérée par les bananes et déposée sur la DZ que nous avions utilisée le matin. Nous avons installé le bivouac légèrement au-dessus et nous étions aux premières loges pour voir les gars atterrir, comme nous l'avions fait ce matin. Les conditions météo ne s'étaient pas améliorées. Des rafales de vent interdisaient aux appareils de se stabiliser pendant le lâcher du stick. L'engin remontait, redescendait, s'éloignait, obligeant le largueur à suspendre la manœuvre puis la reprendre dès que le sol approchait.

Bien entendu, les gars, en atteignant le terrain, avaient toutes les peines du monde à rester sur leurs pieds. Certains n'y restaient pas du tout et faisaient de beaux plats ventres sur le sol. Et les gars du P.C. de rire ! Ceux qui riaient, le plus, étaient ceux qui avaient, ce matin, inauguré ce système d'atterrissage peu élégant.

On peut penser que nous étions sans pitié. Contemplant ce spectacle, nous faisons même des pronostics. Pourtant, au bout d'un moment, certaines chutes semblèrent plus scabreuses. Il y eut, par terre, des gars qui semblaient vraiment sonnés. Ils se relevaient, plus ou moins rapidement, et s'éloignaient en boitant.

Il arriva, tout à coup, que les rires se turent. Il venait de se produire un atterrissage brutal de plus. L'homme avait sauté au moment où l'hélico bondissait vers le haut. La chute était donc conséquente. Il gisait sur le sol fangeux, d'abord sur le



ventre, puis, en se débattant, il avait roulé sur le dos mais il ne se relevait pas. Deux de ses copains essayèrent de l'aider à reprendre pied. C'est alors que le lourd appareil redescendit. A la distance où nous étions, quelques centaines de mètres tout de même, nous eûmes la très nette impression que la roue de l'engin, côté montagne, s'approchait dangereusement du type. Impression peut-être pas fausse, à voir l'empressement de ses camarades à le tirer de là. Ils le tiraient par les bras pour essayer de le dégager de la zone dangereuse mais, patinant dans la gadoue, ils donnaient la sensation de faire du « sur place ».

Cette fois, c'était le silence de notre côté. Nous étions les spectateurs impuissants de ce qui risquait de devenir un drame. Ce genre de chose ne prend souvent que quelques secondes. Pourtant, quand nous y assistons, l'émotion nous la fait ressentir comme durant une éternité.

L'hélicoptère redescendait inexorablement et la roue s'approchait de notre camarade de façon tout aussi implacable. Un appareil, comme celui là, ne semble pas un léger insecte, loin de là. Quand les roues touchent le sol, il faut voir le train d'atterrissage s'écraser. Cette masse vrombissante, qui s'avachit de cette façon, est loin d'évoquer la moindre légèreté poétique.

A n'en pas douter, il y avait un risque d'écrasement certain pour notre malheureux camarade. Par la porte ouverte, le largueur ne peut voir le train d'atterrissage situé trop en arrière. Lui, comme le pilote, ne peuvent réaliser ce qui risque de se passer.

L'un des deux soldats qui tentent, en vain, de secourir leur camarade, se met, brusquement, à courir. Se sauve-il ? Non ! Il se précipite à l'avant de l'appareil pour essayer de faire signe au pilote. Celui-ci est placé bien trop haut pour le voir. Le gars doit donc courir encore plus loin devant. Il parvient enfin à lui faire comprendre qu'il faut remonter au plus vite.

Quand, de nouveau, l'appareil fit un bond vers le haut, nous fîmes, nous, un « Ouf » de soulagement. Soutenu par ses deux camarades, le rescapé put enfin se remettre sur ses pieds et s'éloigner du lieu de ses épreuves.

Bien que n'ayant pas reçu d'appel au secours de la part de la Cie, le Toubib, accompagné des deux infirmiers, partit se rendre compte sur place si l'on n'avait pas besoin de ses services. Il revint bientôt, nous disant que tout allait bien pour tous, qu'ils en étaient quittes pour quelques émotions. Les gars qui, tout à l'heure, se trouvaient en pleine action ont eu très peur, en vérité. Ils ont réellement vu la roue s'approcher à quelques cm du thorax de celui qui était étendu à terre.

Cela leur fera un beau souvenir de plus, conclut l'un d'entre nous. Après l'émotion, notre humour caustique avait repris le dessus. La dérision et le cynisme ne sont ils pas les deux cuirasses de la vie du soldat ?

DJIDJELLI Le 23/10/1961

Bonjour à tous deux,

*Je ne perds pas la bonne habitude d'écrire, même quand je n'ai rien à dire. Commençons, donc, par une mise en accusation. ... Pardon ! Je veux dire un accusé de réception. J'ai, en effet, bien reçu, aujourd'hui même, le colis par vous expédié et son contenu semble en bon état. Je n'ai pas vraiment eu le temps d'en juger. Tout ce que je puis dire, c'est que la plaque de chocolat aux noisettes était, jusqu'à il y a une heure, en parfait état de conservation. Maintenant, il n'en reste plus que le papier et un arrière goût de trop peu. Comme quoi, la gourmandise ne perd pas ses droits !*

*J'ai acheté, aujourd'hui, un duvet et je suis assez satisfait de mon acquisition. Le problème se trouve dans le retour. Je risque, ainsi, d'être chargé comme une bourrique et j'aurai du mal à profiter des premiers instants de liberté sous un tel fardeau. C'est la raison pour laquelle je viens de vous expédier un nouveau colis de bouquins, sans cigarettes, cette fois-ci, car nous ne les avons pas encore touchées.*

*Le temps est toujours à l'orage ici et quels orages !*

*Tous les barrages célestes doivent être rompus. Je suis, justement, dans la lecture de « La mousson ». Il ne s'agit pas, évidemment, de comparer. Tout ce que je puis dire, c'est que ... J'en suis à la 380ème page et que ce roman est fort bien fait.*

*Gros accrochage, cet après-midi, dans la forêt de Guerrouch. Une unité, faisant une petite fouille de terrain, a d'abord surpris une bande de rebelles et en a abattu plusieurs.. Toutefois, les Fells réussirent à se regrouper et à se retrancher. Des renforts furent alors envoyés en bahuts et en bananes. C'est, alors, que l'aviation et un commandement, peut-être pas très à la hauteur, firent de l'affaire un véritable cafouillage. Bilan : 14 Fells abattus, 8 armes récupérées et, hélas, 2 morts et 3 blessés de notre côté. L'observateur d'un Piper a également été gravement touché au cours de l'action. Les compagnies ont dû se retirer et laisser filer les autres rebelles car la nuit risquait d'augmenter encore le désordre dans un coin déjà quelque peu fouillis.*

*Paradoxalement, l'action rebelle et les opérations, ne sont pas toujours plus meurtrières que les accidents de la circulation et autres. Aujourd'hui encore, un Dodge 6x6 s'est retourné et a causé 8 blessés graves parmi nos camarades. Il faut ajouter que, dans une région comme celle-ci, il*

*ne fait pas bon se retourner dans un véhicule car les fossés et autres ravins sont particulièrement profonds.*

*J'espère que, pour les chasseurs de champignons, la récolte est bonne et, en attendant que « mon copain le vaguo » veuille bien me donner quelques lettres qu'il n'aurait pas confondues avec du papier hygiénique, je vous envoie, à tous deux, mes meilleurs baisers.*

**Loulou** (Libérable)

## Cafouillage dans la forêt de GUERROUCH.

Les faits, que je rapporte dans mon dernier courrier, appellent à quelques précisions : Les troupes, de notre régiment, n'étaient pas dans la course lors de l'accrochage initial dans la forêt de Guerrouch. Ce jour là, il n'y avait pas d'opération de prévue pour nous. Nos officiers se contentaient de rendre visite à la 1<sup>ère</sup> Cie, implantée du côté de Selma. Nous les accompagnions, bien sûr.

Au début de l'après-midi, un appel radio, émanant du 2/65<sup>ème</sup> RIMA (<sup>55</sup>), également implanté dans le coin, nous demandait de l'aide. Une de leurs unités venait d'accrocher une forte bande rebelle.

Immédiatement, notre Commandant mettait les sections de la Cie, la plus proche, à la disposition du Chef du 2/65. Les hélicoptères, dans la foulée, se chargeaient du transport.

---

55

Le 2/65 RIMA n'était sans doute pas une des meilleures unités crapahutant en Algérie (C'était une unité, comme beaucoup d'autres, malheureusement !).

RIMA veut dire Régiment d'Infanterie de MARine. Rien à voir avec les commandos de Marine et encore moins avec « les Marines », ces unités d'élites des américains. Cette formation se nommait, précédemment, RIC (pour Régiment d'Infanterie Coloniale), voilà pourquoi on disait toujours « la COLO ». La langue de bois et le politiquement correct, avaient déjà fait leur œuvre et le mot même de « colonial » était devenu proscrit. (Cela n'était, à n'en pas douter, qu'un commencement).

Nous savons, depuis longtemps, qu'il y a de grandes dissemblances dans la valeur de nos troupes. Nous ne manquons pas de nous interroger sur les raisons qui peuvent créer ces différences. Des appelés, des soldats, issus des mêmes milieux, ayant reçu une formation militaire identique, sont envoyés, de façon totalement aléatoire apparemment, dans des unités variées et les résultats sont complètement divergents.

Je me suis déjà exprimé sur ce sujet et ma conclusion était, alors, que la valeur d'une troupe était, avant tout, déterminée par la valeur de ses officiers. Avec ce bataillon de « la COLO », nous avons, encore aujourd'hui, la vivante illustration de ce postulat.

D'ailleurs, nos officiers, eux, ne se privent pas de stigmatiser ces soi-disant chefs d'unités dont le seul souci est de mettre, sur leurs comptes personnels, les cadavres de rebelles comme d'autres comptent les points à la pétanque.

Nous allions suivre, les uns et les autres, la suite de l'action à la radio. Dès le début, cela semblait mal engagé ! Il ne s'agissait pas d'une opération bien ordonnée où chaque unité connaissait son rôle, la zone de terrain où elle devait manœuvrer, etc. ... Non ! A partir d'un accrochage imprévu et inattendu, fait par des éléments disparates, le commandement du RIMA tentait de transformer l'essai. Le but évident était de mettre le maximum de Fells au tapis. Intention estimable, certes, mais pas à n'importe quel prix !

A peine débarquée, une de nos sections se fait allumer. Ce n'était pas les Fells qui leurs tiraient dessus mais les Marsouins ! Ce n'est pas la première fois, déjà, au début du mois il y avait eu un coup tordu comme celui-là. Cela devient vraiment une habitude !

Inutile de dire que cela « gueule sec » dans les micros.

Même les aviateurs hurlent pour demander des ordres précis ! Impossible de situer nos troupes et les rebelles ne sont, évidemment pas, des plus visibles dans cette forêt inextricable.

Pour continuer la série, le Piper, dont les observations sont si utiles, dans ce cas, annonce, qu'il est touché et qu'il tente de rejoindre le terrain de Djidjelli. <sup>(56)</sup>

Dans la forêt, c'est la pagaille. Tout le monde se tire dessus. Le Chef de l'unité du RIMA, qui a la direction de l'engagement, avoue qu'il ne sait plus où sont les nôtres et qu'il craint fort que les rebelles lui échappent.

Sa préoccupation est si forte qu'il réclame une section de mortiers en renforts.

A cette annonce, le Commandant s'inquiète et demande des explications.

Réponse :

*- Nous allons dégager la zone de combat ! Il ne faut pas que les fellouses attendent la nuit pour s'enfuir.*

Réaction immédiate du Cdt ! Je le vois, sur le champ, piquer une de ses grosses colères. Je ne dirais pas « une de ses colères habituelles » car, cette fois-ci, cela atteint des sommets comme je n'ai encore jamais vu.

*- Assez ! Hurlé t-il, dans le micro. - Moi, Chef de Bataillon DUMETZ, je vous ordonne d'arrêter immédiatement votre intervention !*

---

56

Le PIPER parviendra à atterrir sur le terrain de DJIDJELLI mais l'observateur avait été touché et son état nécessitera une évacuation immédiate sur Constantine.

*- Pas de mortiers ! Pas d'artillerie ! Pas d'aviation ! Les conneries suffisent comme cela ! Vous allez essayer de récupérer et rassembler vos troupes. **Tant pis pour les rebelles, il ne perdent rien pour attendre.***

*- Je vous promets que, s'il le faut, devant le conseil de guerre, je vous rendrai personnellement responsables de toutes les pertes qui seront subies par les nôtres.*

Le coup de semonce a dû porter car, sans autres commentaires que quelques - *A vos ordres, Mon Commandant !* en moins d'une heure, l'ensemble de nos troupes s'est replié.

Il reste assez de temps, avant la nuit, pour faire un dernier et prudent balayage du terrain. Ceci permettra de récupérer quelques armes et de ramasser quelques cadavres (dont, malheureusement, deux soldats français (<sup>57</sup>)). Les Fells, eux, inutile de le dire, ont mis à profit l'accalmie pour s'éloigner sous les hautes frondaisons de la forêt.

Cela ne suffisait, sans doute pas, pour la journée ! A peine le calme, semblait-il revenu sur les ondes, que nous entendons, tous, nos postes C10, éructer un message du genre :

*- Soldats français ! L'A.L.N. vient, une fois de plus, de vous montrer que vous ne pouvez rien contre nous !*

*- Dieu guide notre combat. Vous serez vaincus !*

*- Bientôt, vous quitterez l'Algérie comme, aujourd'hui, vous avez quitté le Guerrouch !*

Il ne manquait plus qu'eux ! Et, en plus ... Ils ont un poste de radio !

Peut-être, aujourd'hui, nous ont-ils aidés, dans ce superbe cafouillage, en envoyant de faux messages ?

Cette annonce crée, est-il besoin de le préciser, certains remous dans nos rangs.

Notre Commandant, dont la colère est retombée, se contentera de hausser les épaules et de déclarer :

---

57

Ces morts n'appartiennent pas à notre régiment, encore heureux ! Cela ne nous empêche pas d'en être fortement émus. Surtout, que nous ne sommes même pas sûrs qu'ils ne soient pas tombés sous des balles françaises.

*- Éviter la casse, c'est le plus beau de mes résultats !*

Il nous dira aussi :

*- Si j'avais laissé faire cet abruti de la Colo, il y aurait peut-être quelques Fells de plus au tapis mais il aurait, aussi, fait un massacre parmi les soldats français. »*

Ce jour-là, notre Cdt a, lui, beaucoup fait pour sa réputation dans nos rangs. Il a su nous montrer, sur le terrain, que nous n'étions pas considérés comme de la chair à canon. Il s'est, dans notre respect et dans notre souvenir, élevé au niveau du Colonel de la Casinière. Ce qui n'est pas peu dire.

Il n'y a pas si longtemps, il s'était exprimé sur le sujet. Lorsqu'il nous avait fait lire, à moi ainsi qu'à mon collègue le dessinateur-adjoint, le roman de Lartéguy, les Centurions. Il n'avait pas manqué de nous expliquer les qualités de ces nouveaux officiers qui, formés en Indochine, appliquaient leurs idées en Algérie. Une de ces idées forces était justement le respect et l'économie de la vie humaine dans nos rangs. Les idées sont une chose, les appliquer c'est autre chose. Disons qu'il avait eu le bon réflexe pour permettre à ses actes de se trouver en accord avec ses idées.

Pour faire suite à ces événements nous ne laissâmes pas longtemps les Fells savourer leur victoire (apparente). Les jours suivants, il y eut beaucoup de crapahuts dans la grande forêt. Nous finîmes, dans les semaines qui suivirent, par mettre la main sur le poste de radio (un C10, probablement volé à l'armée par des déserteurs). Il est possible qu'il y en eut d'autres mais les HLLs en firent une utilisation plus discrète et évitèrent, par la suite, de se faire remarquer.



1961\_10\_020 **Petite KABYLIE,**  
**Quelque part au-dessus de la forêt de GUERROUCH.**  
Le P.C. roulettes dans les broussailles



## « SURVIRAGE »

L'accident, que j'ai évoqué dans mon dernier courrier, nous marqua, tous, profondément.

Un accident bête ! Y-a-t-il, seulement, des accidents intelligents ?

Accident bête car il aurait pu, semble-t-il, être facilement évité. A la sortie Est de Djidjelli, la route, qui se dirige vers Taher ou Strasbourg, fait brusquement un virage à droite, suivi, quelques centaines de mètres plus loin, par un virage à gauche. Absurdité des tracés dont on ne comprend guère la raison. Il en est, d'ailleurs, de même de bien des petites routes en France.

La voie, par elle-même, est en surélévation d'environ deux mètres par rapport aux champs alentours. Elle est bâtie sur une sorte de digue qui domine les cultures de la plaine. C'est dire que la visibilité est totale et que les virages ne sont pas une surprise. Si la chaussée n'est pas très large, on voit, tout de même, arriver les autres de loin et il est facile de se croiser ou de se doubler.

Le camion, un Dodge 6x6 débâché, ce détail a son importance, a donc raté l'un des virages et s'est retourné dans un champ en contrebas. Il ramenait de Djidjelli un groupe de permissionnaires de la Compagnie Portée. Il rentrait à Strasbourg où la Cie était implantée. La distance est faible entre ces deux communes et la route, comme je l'ai dit, ne pose vraiment aucun problème.

En se retournant, le véhicule a éjecté quelques gars dans les cultures, des salades ou les melons, allez savoir. ... Pour huit d'entre eux, c'est plus grave. Ils se sont retrouvés coincés sous le lourd tas de ferraille. Ceux-là ont souffert : Fractures multiples, traumatismes crâniens et du rachis, etc. ... Il y avait, parmi ceux-ci, le sergent Lx avec qui j'avais fait le peloton d'E.O.R. à Maisons-Laffitte. Il était arrivé au Bataillon au début de 1960 avec deux autres copains du même peloton : Les sergents Rn. et Gérard P.

Notre service de santé, comme celui du régiment, ont été mobilisés pour les premiers soins. Compte tenu de la gravité des traumatismes, les blessés sont transportés à l'hôpital Laveran de Constantine par hélicoptère.

Après cette évacuation, j'interrogeais le toubib pour avoir des nouvelles de mon copain. Elles ne sont pas bonnes. J'apprendrais qu'il est sur le point d'être envoyé à Paris au Val de Grâce. Lx. souffre de fractures multiples du bassin. C'est, d'après notre toubib, un cas complexe et il ne pense pas qu'il puisse remarcher un jour. C'est le genre d'affirmation qui fait toujours mal à entendre. On voudrait ne pas y croire.

Pour ma part, je préfère penser que la médecine fait beaucoup de miracles et que ce n'est pas le diagnostic d'un jeune docteur qui compte. Mieux vaut compter sur la compétence des chirurgiens du Val de Grâce et espérer que, dans quelques temps, cet accident ne sera plus qu'un mauvais souvenir pour notre camarade.

Pour rester optimistes (et cyniques, comme toujours), nous dirons que les gars ont trouvé, là, le moyen de ne pas attendre la quille pour rentrer en France.

Si nous sommes sensibles à ces événements, c'est que nous savons que cela peut arriver à tous. Mon copain, comme moi, était de la 59 2/A. Il lui restait donc environ deux mois à faire. Nous sommes tous d'accord pour dire qu'il est préférable d'attendre patiemment la date normale pour le retour. « Mektoub », comme disent nos amis les Harkis.

Dans la même semaine, nous apprenons qu'il y a eu un grave accident de la circulation sur la route de Constantine à Philippeville. Ceci concerne une autre unité de l'Armée française. Une unité que nous ne connaissons même pas.

Notre sensibilité, exacerbée par le malheur récent de nos copains, est forcément très réceptive à ce nouvel événement. Cette route, entre les deux villes que je viens de citer, est devenue une belle voie rapide. Encore les effets du plan de Constantine. La chaussée a été élargie et les virages redressés. Il est maintenant possible de doubler facilement et de rouler sans limite de vitesse. Encore faut-il avoir le véhicule suffisamment rapide pour profiter de ces aménagements. Nos GMC, si efficaces en tout terrain, sont un peu poussifs et ne risquent guère d'atteindre des vitesses dangereuses. Par contre, les camions Simca sont très appréciés des chauffeurs car, sur bonne route, ils peuvent rouler très vite (120 km/h, selon certains).

C'est, passé le col des Oliviers, dans la longue descente en direction de Philippeville, que l'un de ces transports de troupes s'est emballé et a fait plusieurs tonneaux dans un ravin. Il y a eu des morts et, là aussi, des blessés graves. Combien ? Je n'en ai plus souvenir mais, quand on sait qu'il peut y avoir facilement 30 ou 40 gars à bord, ... De là à dire que les accidents routiers sont plus efficaces que les actions des HLLs ! ... Cette relativité des choses est perçue au niveau le plus élevé et ne peut laisser le haut commandement indifférent.

Nos officiers avaient déjà réagi en se disant qu'il fallait faire quelque chose pour que cesse cette hécatombe. Des instructions énergiques parviennent rapidement du GQG, demandant que des mesures soient prises.

Tout d'abord, dans notre secteur, une enquête est menée pour essayer de comprendre ce qui s'est passé. Le camion ramenait des permissionnaires. Le chauffeur et le chef de bord faisaient-ils partie de ceux-ci ? Il semble que Oui ! Dans ce cas, il est possible de penser que la sortie avait été arrosée, comme c'est habituellement l'usage. Il est possible de penser, par conséquent, que le chauffeur était un peu trop euphorique. Il serait arrivé beaucoup trop vite dans le virage et le camion, emporté par la force centrifuge, serait sorti du virage, à l'extérieur, et se serait renversé dans la pente bordant la route.

On voit, tout de suite, que nos malheureux camarades ont manqué de chance. Des virages trop durs, des ravins qui bordent malencontreusement les routes, tout cela peut transformer un simple incident de parcours en drame. Où nous ne comprenons plus très bien, c'est lorsque nous apprenons que le Dodge est sorti de la route à l'intérieur du virage. Alors là ! Il devait être singulièrement bourré, le chauffeur !

Bientôt, il est annoncé que tous les conducteurs de véhicules vont recevoir une formation supplémentaire. Formation assurée par le Sergent-Chef du garage cherchant à tirer les conclusions des derniers accidents. « Pour que cela ne se reproduise plus ! ». Le Chef ! J'en ai déjà parlé. Nous n'avions pas d'atomes crochus ensemble. Cela ne m'empêchait pas de lui reconnaître une sérieuse compétence dans sa branche.

Il ne faillit pas à sa réputation.

Je n'avais pas lieu d'assister à ces séances de formation. Le chauffeur de la Jeep de Commandement, lui, y assista. C'était également notre copain de chambre, il eut, donc, tout loisir pour nous expliquer, en long et en large, ce qui lui avait été enseigné. A partir de là, nous pouvions comprendre ce qui faisait la différence entre un conducteur novice et un conducteur averti. Restait à mettre en pratique et ... à rester prudents.

DJIDJELLI Le 27/10/1961

Chers Parents,

*En lisant ta lettre du 23, Maman, je n'ai pu m'empêcher de remarquer que, même, si tu laissais une petite place au bas de la feuille, le Père comme la frangine ne savaient pas en profiter. Heureusement qu'aussitôt après, j'entamais la longue lettre paternelle du 24, lettre arrivée d'ailleurs par le même courrier.*

*Pour ce qui est des cèpes, bolets et pieds de moutons, vous avez l'air de vous y connaître. Ce qui m'étonne, c'est que vous n'en ayez pas déjà fait des confitures. Il faudra essayer ! Pour ce qui est du jardin de Dammarie et de ses récoltes, Grand mère m'a déjà donné un compte rendu détaillé.*

*A propos de cigarettes, avez-vous montré à Gilbert les bracelets ? Qu'en pense-t'il ? J'aimerais assez savoir s'il s'agit bien d'argent, comme le prétendait le prisonnier, ou de métal plus vulgaire à base d'étain.*

*Mes idées, ce matin, sont totalement décousues. Je parle de choses et d'autres sans trop savoir comment enchaîner. Il fait beau aujourd'hui et nous allons pouvoir aller nous baigner (si un nouveau départ en opération n'est pas annoncé, bien sûr).*

*Le bilan définitif de l'accrochage de lundi s'établit à 23 rebelles mis hors de combat. Les deux jours suivants ont été consacrés à l'exploitation des renseignements fournis par les prisonniers. : Quelques caches furent découvertes. Bien qu'il était annoncé que 6 mitrailleuses M.G. étaient entreposées dans un gourbi du Guerrouch, rien ne fût trouvé.*

*Je viens encore d'être interrompu dans ma rédaction et je ne retrouve plus le fil de mes idées ! ? ! Y en avait-il un ?*

*La source de mon inspiration matinale, qui ne coulait que goutte à goutte, est maintenant bien tarie. Je n'ajouterai donc guère d'autres mots si ce n'est ceux nécessaires pour vous exprimer mes meilleurs baisers.*

**Loulou**

*P.S. Je joins à cette lettre quelques photos que vous avez déjà vues, je sais ! Je vous en confie simplement la garde.*



1961\_10\_030 **Le P.C. de l'E.M.T.1 à EL AOUANA.**  
Vue sur la forêt de GUERROUCH et les djebels des BABORS.



## Chapitre XVI

### Novembre 1961. Dernières aventures.



1961\_11\_010 (Carte postale) CONSTANTINE. Vue panoramique aérienne de la ville, l'entrée des gorges du Rhummel, le pont Sidi-Rached.

DJIDJELLI Le 4 novembre 1961

*Bonjour à Tous,*

*Avant même de vous dire bonjour, je dois vous dire que j'ai placé les photos couleur dans une enveloppe à votre adresse. J'espère que, cette fois-ci, elles partiront. J'ai une fâcheuse tendance à oublier la moitié de ce que je veux faire quand j'écris.*

*Après qui dois-je râler pour le courrier ? Le vaguo n'y est paraît-il pour rien cette fois ! Les retards seraient dûs aux diverses grèves et débrayages qui viennent d'avoir lieu. Vous, au moins, n'aurez pas à chercher l'origine de cette carence de courrier. Dans ce sens, cela ne peut provenir que de moi. C'est ma faute ... etc. ... Je bénéficie, pourtant, de circonstances dont je vous laisserai juger si elles sont atténuantes ou non.*

*Ces circonstances, les voici : Nous sommes partis, le mardi 31 octobre, à Constantine. Ceci pour faire du maintien de l'ordre, bien sûr, et nous ne sommes rentrés qu'hier.*

*Le voyage Djidjelli – Constantine et retour, en passant par les gorges d'El Milia, est toujours intéressant. Les paysages, du côté de Constantine, changent un peu de ceux du secteur de Djidjelli.*

*Questions manifestations, il n'y a pas eu d'évènements graves et cela ne peut se comparer au 5 juillet dernier. Officiellement, cela prouve que la population n'a pas suivi les meneurs du F.L.N. et l'on parle même d'échec pour cette journée du 1<sup>er</sup> novembre.*

*Je crois que cela est un peu exagéré, d'après ce que j'ai pu voir à Constantine. S'il n'y a pas eu d'échauffourées violentes, cela tient, avant tout, à l'attitude du service d'ordre. En effet, au mois de juillet, l'armée avait pour ordre de mâter toutes tentatives de manifestations. Cette fois-ci, les Arabes furent libres de se regrouper, lancer des slogans et brandir des étendards dans leurs quartiers. Seul le centre de la ville, les quartiers juifs et européens, leurs furent interdits. Les quelques heurts qui, inévitablement, se produirent n'eurent lieu qu'aux zones de contacts des différents quartiers. Au cours de cette « calme » journée, il y eut tout de même 3 morts parmi la population indigène. Comme la dernière fois, le lendemain vit encore quelques manifestations aux abords des cimetières.*



*Au cours des deux jours passés en ville, nous avons pu constater que l'accueil des européens était toujours bon et rappelait même celui du mois de décembre 1960. J'ai, d'ailleurs, retrouvé un pied noir avec qui, l'année précédente, nous avons eu un contact très cordial. Il fut surpris de me voir encore là, me croyant déjà libéré. Ce fut, pour lui, l'occasion d'engager, une nouvelle fois, la conversation et de se montrer sympathique.*

*Il est remarquable de voir que toute cette population, dont on dit qu'elle ne sait plus sur quel pied danser, garde espoir et surtout fait confiance à la France.*

*.../...*

*En écrivant cette lettre, je relis celle écrite le 26 octobre et j'en arrive au chapitre « livres ». Tout d'abord, j'ai reçu, lundi dernier, un colis contenant, entre autres choses, le dernier "sélection du livre". Je l'ai donc attaqué dès ce matin. Les papiers et les ficelles, n'en parlons pas. ... Toutefois, j'ai remarqué, avec amusement, que le carton m'était déjà connu. Il a fait plusieurs fois le voyage France – AFN – France. Je dois donc vous annoncer que c'était, là, son dernier voyage car il commençait à donner des signes trop évidents de fatigue.*

*Mon prochain envoi sera, sans doute, le duvet que je viens d'envelopper et qu'il ne me reste plus qu'à laisser aux bons soins du vaguo.*

*Parmi mes dernières lectures, « La mousson » avec ses 695 pages représentait un gros morceau. Je dois dire qu'il en valait la peine et que je le classe dans les meilleurs romans que j'ai pu lire ces derniers temps. Je ne vais, d'ailleurs, pas tarder à vous l'envoyer. Si tu te sens un peu de courage pour la lecture, Maman ?*

*J'ai encore deux ou trois autres choses à vous dire mais, bien entendu, je ne m'en souviens plus. Cela n'a pas d'importance et cela fournira une occasion de plus de vous écrire à nouveau.*

*N'oublions donc pas les photos et au revoir à tous trois avec, bien sûr, mes meilleurs baisers.*

**Loulou**

*(4-11-61) + 45(Au jus) # 20-12-1961*

## Où il est toujours question d'espoir et de confiance !

J'ai, précédemment, évoqué la confiance indéfectible dont les Harkis font preuve envers notre pays (plus exactement, envers celui qui dirige notre pays). <sup>(58)</sup>.

Il serait facile de prétendre que ces soldats sont des êtres frustrés, dont le sens politique n'est pas des plus développés. Certes, leur attitude peut passer pour de la crédulité, voire de la naïveté. Pourtant, ils ne sont pas les seuls, à l'heure présente, à croire en la parole du Guide.

Non ! Ils ne sont pas les seuls. La plupart des autres soldats, appelés ou militaires de carrière, Européens ou Pieds-noirs, partagent, eux aussi, cette certitude, cette foi dans la mission de notre pays. Cette opinion semble être des plus répandues au sein de notre régiment. Comment pourrait-il en être autrement ? Comment peut-il exister, ce sentiment si fort que nous nommons « esprit de corps », sans croire à la tâche que notre pays nous demande d'accomplir ici ?

Comment peut-on entreprendre quelque chose sans espérer réussir ? Espérer, c'est avoir confiance en ce que l'on entreprend et faire confiance en ceux qui nous le font entreprendre. Il n'y a pas si longtemps que j'ai abordé ce thème. C'était au mois de septembre, après notre première visite au barrage d'Erraguene. Ce besoin d'entreprendre n'est pas, ici, un vulgaire « complexe de Nicholson ». Nous ne sommes pas comme ce colonel, héros du « Pont de la rivière Kwäï », qui se lançait (et lançait sa troupe) dans la réalisation d'une tâche uniquement pour le besoin d'entreprendre sans se soucier si cette entreprise était conforme ou contraire aux intérêts de son pays.

Nous, nous savons que, ce que nous faisons là, est entièrement dicté par les intérêts de notre pays.

Comme pour me confirmer que, penser ainsi, n'est pas faire acte d'arriération mentale, voici que, même dans la population civile de l'Algérie, il se trouve des gens qui expriment encore cette foi, cette espérance, inébranlables, en la France. <sup>(59)</sup>.

---

58 - **La France, c'est De Gaulle !** Tout comme mes compatriotes, j'emploie indifféremment l'un des deux termes puisqu'ils signifient la même chose.

59 Il est facile de dire, des décennies plus tard, « *Comment vous ne saviez pas ? Vous n'aviez donc pas compris quelles étaient les intentions du chef de l'État ?* ».

Ce besoin, que nous avons, de toujours vouloir recourir à un sauveur trahit-il un mal français ? Il est vrai que nos voisins Européens n'ont rien à nous envier de ce côté. Des guides et des sauveurs, certes, ils n'en ont pas manqués : Hitler, Mussolini, Franco, Churchill ... et je ne veux évoquer que le passé récent. Il faut croire que l'humanité, issue des soi-disant pays civilisés, n'est pas plus mature que celle des pays du tiers-monde, dont l'on se gausse souvent.

Certes, je n'ai pas à fanfaronner sur ce sujet car je fais partie de tous ces français qui ont cru, un jour, en la parole du guide et qui, depuis, s'en sont remis à son bon vouloir.

Mon grand-père, qui « avait fait Verdun », a eu foi en Pétain et cela lui a valu, en 1944, quelques gros soucis. Moi, aujourd'hui en 1961, j'ai foi en De Gaulle et, bien sûr, je ne pense pas en être déçu un jour. Mes petits enfants auront-ils, eux aussi, la chance de trouver un homme à déifier ? Où auront-ils, enfin, acquis un peu

**NON ! Nous ne savions pas ! NON ! Nous n'avions rien compris !  
Et nous n'étions pas les seuls ?**

Dans son ouvrage « **Un mensonge français** », le journaliste **Georges-Marc Benamou**, en parlant de De Gaulle, déclare ceci :

« *On pourrait dire qu'il cache son jeu – ce serait de bonne politique. Or, de jeu, il n'en a pas. Ni de plan, ni de cap.*

**Acte fondateur du nouveau régime, le voyage de Juin 1958 - il y en aura six autres – donne la mesure des ambiguïtés algériennes de De Gaulle - on l'a dit. Pis, il trahit un désarroi. De Gaulle, en arrivant à Alger, ne sait pas où il va.** » (Page 167).

Ce ne sont pas, là, des propos visant à une quelconque polémique. Cela apparaît clairement dans l'ouvrage de Michèle Cointet : « **De Gaulle et l'Algérie Française** ». Si l'auteur, en historienne professionnelle, ne porte pas de jugement, l'évolution des faits, tels qu'ils sont rapportés, ne semble pas procéder d'une démarche rationnelle et pragmatique.

« *La guerre d'Algérie ne saurait se comprendre à partir des seuls phénomènes militaires ou à la seule aune d'une histoire Algérienne, Arabe ou Pied-noir. Ces champs d'observation ne donnent pas de réponse satisfaisante à des paradoxes déroutants.* »

Quels sont-ils, donc, ces paradoxes ? C'est justement ce que l'histoire ne peut expliquer.

Michèle Cointet ajoute encore : *De Gaulle critique sévèrement la décolonisation du Congo belge et la hâte avec laquelle la métropole a donné l'indépendance sans se soucier de l'absence de relève. Le départ brutal des Belges, dans l'affolement, d'un pays où il n'existait pas de cadres autochtones, a ouvert une terrible crise avec massacres d'Européens, sécession des provinces du Katanga et du Kasai, et intervention de l'ONU.*

**Ce qu'il reproche aux Belges, quelques mois plus tard, il en fera autant pour l'Algérie** (mais il ne permettra pas à l'ONU d'intervenir).

de clairvoyance et vivront-ils dans un pays véritablement démocratique qui pourra leur éviter ce genre d'errements ?

Peut-être est-ce le subconscient collectif de notre peuple qui, depuis la disparition des Rois de droit divin, nous force, régulièrement, à faire appel à un homme envoyé par la providence ? (La providence ou le hasard ou, plus simplement, la volonté d'un individu imbu de sa personne et mené par sa mégalo ?). Ainsi, nous avons eu un premier Napoléon, puis un 3ème. ... De même avons-nous eu un général Boulanger (un peu oublié depuis), puis un Maréchal Pétain et, enfin, un autre Général dont le nom, prédestiné, tendait à prouver qu'il tenait sa légitimité de nos lointains ancêtres, les Gaulois.

C'était juste un aparté et j'en reviens au sujet du jour : Notre promenade à Constantine et nos discussions avec la population d'origine européenne.

Au reste, la conduite des gens, avec qui nous avons pu discuter, est pour le moins ambiguë ! Ils gardent, envers et contre tout, leur foi en la France et pourtant ils se préparent à un « après ». Cet « après » se nomme **O.A.S.**, est-il besoin de le dire ! Les mêmes qui nous affirment : - *La France ne peut pas nous laisser tomber ! De Gaulle n'abandonnera jamais l'Algérie !* nous demandent des munitions et pourquoï pas des armes. - *On ne sait jamais !* ajoutent-ils.

Dans ces conditions, leurs déclarations relèvent, semble-t-il, plus de la méthode Coué que de convictions absolues.

Rien n'est simple, surtout pas la nature humaine. Tout d'abord, j'en ai déjà parlé, il y a la crainte d'un, toujours possible, changement de pouvoir. Que se passera-t-il après De Gaulle ?

Ensuite, malgré tous les aspects, prouvant la volonté de notre pays, (Plan de Constantine, maintien d'une Armée puissante et bien décidée à faire disparaître la rébellion), il y a tout de même un certain nombre de points inquiétants (négociations en cours, déclarations de moins en moins claires sur l'avenir de l'Algérie). Il y a, tout de même, beaucoup de choses qui tendent à démontrer que l'opinion publique manifeste une lassitude, certaine, vis-à-vis des problèmes algériens.

Il faut ajouter, à cela, l'attitude de la gauche, qui, après avoir imposé l'idée de l'Algérie « province française », se range, maintenant, de plus en plus du côté des indépendantistes. La gauche, toujours simplificatrice et manichéiste, en vient à dire, de plus en plus, que les « **bons** » ce sont les terroristes qui luttent pour

l'indépendance de « **leur pays** »<sup>(60)</sup> et les « **méchants** » ce sont les militaires français (autrement dit, nous autres, pauvres petits soldats ...), qui, vaille que vaille, essayons de maintenir l'ordre colonialiste.

J'avais évoqué, il y a à peu près un an, la « revue de presse » à laquelle notre Commandant nous faisait participer à maintes occasions. Les occasions, c'était lorsque nous étions en opérations et qu'il recevait son courrier et ses journaux. Les attentes, dans notre Jeep, étaient souvent longues et il en profitait pour parcourir les journaux et revues qu'il venait de recevoir.

L'éventail de ses lectures était assez éclectique car il tenait toujours à se rendre compte des avis divers et opposés. Avis qu'il ne partageait généralement pas. Fidèle à son caractère, il lui arrivait de s'emporter lorsqu'un article lui paraissait foncièrement inexact ou, même, particulièrement odieux. Est-ce utile de préciser que ce genre d'articles, de nature à le faire bondir, ne manquaient pas dans la presse française ? Il nous prenait, alors, à partie et nous passait les journaux incriminés en nous disant :

- *Lisez ! Lisez l'article sur tel sujet ...*

Bien sûr, il ne manquait pas de nous communiquer son opinion et, souvent, de façon véhémement. En fin de compte, la plupart du temps, nous (ou je) récupérions toute cette liasse de feuilles de chou. Il conservait seulement quelques hebdomadaires comme « Paris-Match » ou l'express. Une seule fois, il nous demanda de ne pas afficher trop ostensiblement nos lectures. Encore, était-ce au parking du G.Q.G. de Constantine. Le chauffeur d'un chef de bataillon déployant, derrière son pare-brise, « **L'Humanité** », cela n'aurait, sans doute pas, été du meilleur effet.

Avec tous ces journaux, je pense à « l'Huma » bien sûr, à « La Croix », à « Témoignages Chrétiens » et même à « Le Monde », (sans oublier le « Canard Enchaîné »), nous avons un aperçu de ce que la métropole pensait de l'Algérie. Ce

---

## **60 Pourquoi dire « leur pays » ? La terre n'appartient-elle pas à tous les humains ?**

Pourquoi des êtres, présents dans ce pays depuis 4 ou 5 générations, auraient-ils moins de droits que d'autres, simplement parce que leur origine est un peu moins ancienne dans ces lieux ?

**Chacun doit pouvoir vivre où bon lui semble, là où le hasard l'a fait naître, aussi bien que là où il a envie de vivre.**

Le nationalisme n'est qu'une exacerbation de la xénophobie, omniprésente dans l'esprit de la plupart des individus. Quand, au nom d'une certaine idée de Nation, on refuse, à des personnes que l'on qualifie « d'étrangers », le droit de vivre dans un pays, on ouvre la porte aux pires errements de l'histoire de l'humanité. Et je ne veux parler, ici, que d'une histoire récente.

n'était que dénonciations des abominations du colonialisme et de l'Armée, ce n'était qu'incitations à l'objection de conscience, voire à la désertion.

D'accord, nous étions, paraît-il, en démocratie mais que faisait le gouvernement pour lutter contre cet incivismisme, cette dissidence, arrêter ceux qui aidaient la rébellion, ceux qui bafouaient les lois de la République ?

Il y avait, là, de quoi se poser des questions !

Maintenant, on en parle beaucoup de cette armée secrète.

A Djidjelli, petite ville provinciale, nous avons l'impression que cette soi-disant armée reste du domaine de l'utopie. Les faits divers, dont on parle vraiment, ce sont les exactions des Fells. C'est, là, la réalité de tous les jours. La réputation de l'Armée secrète, qui commence à se faire, est due à la métropole et au battage qu'en font les moyens d'informations.

Après le Putsch, nous avons bien compris qu'un certain nombre d'officiers étaient obligés de rechercher la clandestinité, pour échapper à la vindicte Gaulliste. De là à vouloir faire la révolution, à faire tomber le régime de la V<sup>ème</sup>, il y avait une marge. Qui a oublié que, l'échec du Putsch, est justement dû à la non violence érigée en principe par « le quarteron » ?

*- Le sang ne doit pas couler entre Français ! Rien d'irréparable ne doit être commis !* C'était la phrase prononcée par notre Chef de Bataillon mais cela aurait pu, tout aussi bien, être la devise des putschistes.

Si, à ce moment là, où tout était encore possible, rien d'irréparable n'a été commis, par les uns ou les autres, pourquoi en serait-il autrement aujourd'hui ? Nous pensons que ces gens de l'O.A.S. sont, avant tout, des bavards. D'ailleurs, quelques-uns de ces braillards se sont déjà fait connaître au moment de l'affaire des barricades.

Quant aux exactions telles que les attaques de banques, que l'on veut bien leur mettre sur le dos, ne sont-ce pas plutôt le fait de malfrats qui profitent de l'occasion ?

Les attentats (qui ne réussissent jamais), ne serait-ce pas plutôt de la provocation de la part des « barbouzes » ? (61)

Le climat est légèrement différent à Constantine. On en parle de cette armée secrète ! On en parle comme d'une 3<sup>ème</sup> force qui pourrait, si cela s'avérait nécessaire, forcer la main au gouvernement ou, tout au moins, le faire dévier d'un cap qui ne serait pas celui souhaité par les habitants d'ici.

Ces temps-ci, à Constantine, la préoccupation principale est surtout de se procurer des armes. L'OAS est une excuse, le souci de s'armer est un souci individuel qui témoigne, c'est certain, d'une inquiétude latente mais que les habitants ne veulent pas avouer. Les uns et les autres, nous sommes sollicités. Discrètement, il est vrai. Au hasard des conversations, hasard habilement amené, nous sommes sollicités pour fournir des armes de poings (pistolets et revolvers) et des munitions.

Qui ne sait pas se servir d'un pistolet ? Tout le monde croit en être capable. Cela serait moins sûr s'il s'agissait d'un fusil ou d'un FM. Nos interlocuteurs savent, aussi, que certains d'entre-nous possèdent des armes de poings qui ont été récupérées sur des Fells. Alors, si nous ne savons pas quoi en faire ! A ce moment, nous n'avions pas, encore, été officiellement avertis qu'il ne fallait pas donner

---

61 Une opinion sur l'O.A.S. : « Certes, le slogan « Algérie française » avait une signification différente selon les différents groupes dont le seul lien était une opposition farouche à l'abandon de l'Algérie. Le souhait commun était un non-retour à l'Algérie d'avant guerre confirmé, une fois la paix revenue, par un changement radical des institutions et des mœurs dans un cadre démocratique et français.

*C'était cet espoir qui m'attirait dans l'organisation, mais l'O.A.S. était encore, et surtout, devenue, pour moi, comme un dernier rempart contre l'extrémisme du F.L.N. »*

Page 300.

*« L'objectif premier de l'O.A.S. était de faire basculer l'armée française et les Algériens dans son camp pour créer une Algérie démocratique et « fraternelle ». **L'O.A.S. était une résistance à l'abandon.** Sans le drame algérien, ni les officiers français, ni les pieds-noirs accrochés à leur terre natale, n'auraient comploté contre la République. La majorité des militaires, et des pieds-noirs de cette organisation, n'étaient ni des fascistes ni des assassins. »*

Page 312.

Extrait de : J'ai été Fellagha, Officier Français et déserteur. - Du F.L.N. à l'O.A.S. Auteur : Rémy Madoui - Éditions : Seuil Avril 2004.

d'armes aux civils. (62). Nous savons très bien que nos armes sont personnelles et qu'elles devront être restituées avant notre départ. Cette restitution fait l'objet d'un contrôle sévère et personne ne se risquerait à hypothéquer son retour pour cela. Quant à donner une arme de récupération (pour ceux qui en possèdent, car, malgré les vantardises, le fait est rare) ou à donner quelques cartouches ? Oui ! Pourquoi pas ?

Avoir une arme, c'est bien mais s'il n'y pas de munitions avec, cela ne sert pas à grand-chose. Le problème est qu'il y a autant de type de munitions que de types ou de marques d'armes. Car, bien entendu, les gens récupèrent n'importe quoi. On dirait que certains se font un plaisir d'offrir des calibres pour lesquels ne correspond aucune cartouche. De toute façon, il est permis de se demander à quoi peut servir une telle arme pour un individu isolé. Quoiqu'il puisse se passer, mieux vaut encore se fier à une troupe organisée pour maintenir l'ordre. Présentement, si l'existence de l'O.A.S., et la possession d'une pétoire, peuvent calmer les inquiétudes des uns ou des autres, Tant mieux !

Nous ne prenons donc pas l'OAS très au sérieux. Pourtant, à quelques temps de là, le Cdt fera, à propos de cette même OAS, une remarque qui ne manquera pas de nous surprendre. Il vient de finir sa revue de presse et les articles et éditoriaux, en provenance de la métropole, ne sont pas des plus enthousiasmants. Les journalistes sont unanimes, les activistes de l'OAS vont mettre l'Algérie à feu et à sang puis ils viendront importer leur violence dans la mère patrie.

La première partie du programme semble déjà bien exagérée. Tant que l'armée française remplira son rôle ici, rien à craindre ! La deuxième partie semble encore plus irréaliste. Elle est tellement outrancière que le Cdt Dumetz ne peut éviter l'un de ses célèbres mouvements d'humeur :

*- Si l'OAS veut porter la violence sur le sol de la France, tant mieux ! Cela leur montrera, aux français, ce que c'est de vivre dans la terreur !*

*- Peut-être comprendront-ils, ainsi, ce que vit l'Algérie, depuis bientôt sept ans ?*

A l'arrière de la Jeep, nous nous regardons, le radio et moi. Interloqués par ce que nous venons d'entendre. Nous ne pouvons pas ne pas relever ses propos.

---

62

Disons qu'à cette époque, on ne nous avait pas encore mis les points sur les « i ». Bientôt, des instructions bien précises arriveront pour éviter, à tout prix, que les troupes françaises se montrent « généreuses » envers les Pieds-noirs (et envers l'OAS).



Ça alors ! Il y va un peu fort notre Cdt ! Je ne sais plus lequel de nous deux a protesté le premier ? L'autre a surenchéri immédiatement. A l'avant, le chauffeur se tait. Trop timide, et trop jeune peut-être, pour oser donner son avis.

*- Mais ! Mon Commandant, les Français, ce sont les nôtres. Ce sont nos familles, nos amis ! Ce sont aussi les vôtres !*

*- On ne peut tout de même pas souhaiter que le terrorisme ravage notre pays. Si l'OAS peut aider à sauver l'Algérie, nous approuvons. Si l'OAS veut mettre notre pays à feu et à sang, là nous ne sommes plus d'accord !*

Il s'est calmé notre chef. Comme toujours, sa colère est retombée aussi vite qu'elle est venue.

*- Évidement ! Je comprends. ... Je partage votre opinion.*

Et d'ajouter :

*- Rassurez-vous, les élucubrations de ces journalistes n'ont rien de réalistes. C'est bien cela qui m'a fait sortir de mes gonds.*

Il a bien raison, ce n'est pas demain que l'on verra des commandos de tueurs débarquer sur le territoire métropolitain.

DJIDJELLI Le 7/11/1961

*Chers Parents,*

*Beaucoup de courrier, aujourd'hui, en provenance de : La Rochette, Meaux, Châteinois et Melun. Après avoir lu tout cela, il ne me reste plus qu'à prendre la plume.*

*.../...*

*Ce matin, j'ai eu l'occasion de visiter une ferme entre Strasbourg et Duquesne. Le paysage me faisait un peu penser à la photographie du dernier Touring Club : Un rayon de soleil se promenait sur les côteaux. Les vignes prenaient de magnifiques couleurs rouges et dorées tandis que les terres, bien arrosées par les dernières pluies, étendaient leur vert clair tout autour du domaine.*

*Au fond, je pense que c'est, probablement, dans une ferme comme celle-ci et, peut-être, très proche que Grand-père a vécu ses premières années.*

*Le fermier, qui possède actuellement ces terres, est venu s'installer ici après la guerre, en 1949 exactement. Le terrain est certainement d'un bon rapport mais nécessite beaucoup de travail et si, bien des fléaux d'alors ne sont plus maintenant à craindre, la sécheresse demeure toujours une menace et il faut compter avec. Le climat politique actuel n'a, bien sûr, rien d'enviable. La ferme est actuellement gardée mais l'actuel propriétaire a perdu, ici, son père et d'autres membres de sa famille. Le domaine, quelque soit son revenu, ne présente plus aucune valeur. Personne ne se soucierait de s'établir ici maintenant et, quant à retrouver quelque chose d'équivalent en France, cela semble totalement exclu. Il ne lui reste plus qu'à s'accrocher sur cette terre en attendant des jours meilleurs.*

*Le temps est, ici, toujours à la pluie, mis à part quelques rares, mais bons, coups de soleil.*

*Hier le Capitaine entrait dans notre chambre en nous montrant quelque chose et en en profitant pour nous traiter gentiment de tous les noms : « Qu'est-ce que vous F. donc ? Vous n'êtes guère débrouillards ! ... Etc. ... Etc. ». L'objet qu'il nous montrait était tout simplement un magnifique*

*escargot aussi gros que les plus gros des Bourgognes, quoique de forme différente.*

*Il nous proposait d'aller ramasser tous les gastéropodes qui pouvaient traîner, à l'issue de toutes ces pluies, dans le camp. Cela, nous y avons pensé avant lui. La perspective de leur préparation nous y avait fait renoncer. Réponse du Capitaine : « Je ne veux pas le savoir... Je paye le vin blanc et on bouffe les escargots ensemble. Débrouillez-vous ! ». Devant de tels arguments, il ne nous restait plus qu'à nous mettre au travail. La chasse à donc commencé : 187 bestioles, et des belles, capturées à cette heure. La chasse continue. Outillage : Un seau, une passoire, un marteau et une pince coupante. Vous connaissez l'histoire mais seul le seau sert réellement.*

*Il paraît qu'ensuite, il faut les faire jeûner une quinzaine de jours puis leur donner de la farine à manger pour les purger. Ensuite... Eh ! bien, nous marchons dans l'inconnu. ... Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'on ne mange pas les coquilles.*

*Maintenant, je vous laisse là. Avant d'aller dire un petit bonjour aux autres membres de la famille, je vous dis au revoir à tous trois et vous envoie mes meilleurs baisers.*

***Loulou***

## Automne à DUQUESNE.

Une belle promenade en vérité ! Oui, il s'agit bien d'une promenade. Le Commandant désirait faire une petite visite à nos troupes cantonnées aux environs de Duquesne. Nous en avons profité pour dire bonjour à un viculteur. Dans cette région, les relations avec les européens (je n'ose dire les pieds-noirs) sont excellentes. Cela peut tenir au fait que les exploitations sont nettement plus petites et plus rapprochées que dans la région d'Aïn Abid. Peut-être, aussi, que la culture de la vigne est, par nature, plus « conviviale » que celle des céréales et est plus attirante ? Nous avons toujours l'espoir de goûter le vin nouveau ou de déguster quelques grappes de raisin.

En cette première quinzaine de novembre, les vendanges sont faites depuis longtemps mais les vignes n'ont pas encore perdu leurs feuillages. La température reste clémente et les côteaux ont revêtu ces belles couleurs que j'évoque dans mon courrier. La page de garde de la revue du « Touring-Club de France », dont je parle, présentait une vue d'un petit village, perdu entre les vignes. Cela devait s'intituler : « Riquewihr à l'automne ».

Mon évocation n'est pas si absurde qu'elle pourrait paraître à certains. Comparer Duquesne en Algérie à Riquewihr en France, pourquoi pas ? D'ailleurs, nous avons beaucoup d'Alsaciens dans nos rangs qui disent, en regardant le paysage : - *C'est comme chez nous !* C'est tellement « comme chez nous » que le village d'à côté, dont nous apercevons les toits, s'appelle Strasbourg. Des gens de l'Est de la France sont venus s'installer dans la région, il y a presque un siècle. Le nouveau pays qu'ils ont fait surgir du néant, ils ont voulu qu'il soit à l'image de la belle province perdue. <sup>(63)</sup>

Évidemment, quand je me trouve dans cette contrée, je ne peux que repenser que c'est, là, que mon aïeul est né. En fait, ce Grand-Père, pour d'obscures raisons familiales, je l'ai peu connu. C'est surtout à ma mère que je pense. Dans son enfance, son père lui a raconté, maintes et maintes fois, ses propres souvenirs de l'Algérie. Pas de doute ! Elle en a été émerveillée ! Il doit y avoir, dans la famille,

---

<sup>63</sup> J'évoque, à cet instant, le Riquewihr des années 50. Mes parents m'avaient fait découvrir ce village, perdu dans les vignes, un matin de printemps.

De nos jours, il a bien changé. C'est devenu l'un des villages les plus visités de la région. Les vignes se sont beaucoup écartées. Il est entouré d'un périphérique et de nombreux parkings. Il faut bien sacrifier à la déesse Automobile. Les maisons ont gagné en décorations, couleurs, colombages, enseignes, pour flatter les yeux des touristes.

On peut toujours regretter qu'il ait perdu en simplicité !

Je pense que TAHER, s'il existe encore, n'a pas été pollué par le tourisme. S'il y a pollution, ici, elle pourrait venir de la misère peut-être ?

quelque chose qui nous donne le goût pour l'aventure. Oh ! Ce n'est qu'un petit goût, une pincée de goût, une tentation légère, qui, en fin de compte, n'a que rarement débouché sur du concret. Mes arrières grands-parents ont pris le risque de traverser la Méditerranée pour s'installer sur ces rivages inhospitaliers. Finalement, leur goût d'aventure n'a tenu que dix années, face à l'adversité. A la génération suivante, une petite sœur de mon grand-père est partie, de l'autre côté du monde, pour apprendre le français aux petits chinois. Au bout de quelques années, les conditions politiques, dans le céleste empire, n'étant plus favorables, elle a dû rentrer. Finie, pour elle aussi, l'aventure.

Ma mère voulait suivre l'exemple de cette tante. Elle souhaitait devenir enseignante pour partir au bout du monde. Il y eut, alors, une grande crise économique. Le chômage du père obligea les enfants à renoncer aux études et à trouver rapidement du travail.

Il ne restait, de tout cela, qu'un peu de regrets, un peu de nostalgie, de n'avoir pas connu les rivages ensoleillés de l'Afrique ou d'ailleurs. Et voilà que le plus pur des hasards m'avait fait connaître Djidjelli et sa région. Mes descriptions, mes récits, avaient maintenant une résonance profonde chez les miens et, particulièrement, chez ma mère. Si, avant de faire mon service militaire, je n'avais pas prêté attention à tout cela, j'avais, malgré toutes les préventions de l'époque, un tout petit peu envie de la découvrir cette Afrique. J'avais, à n'en pas douter, moi aussi, un certain désir d'aventure. Mais ! Je crois en avoir déjà parlé un peu dans l'avant-propos à mon récit. Inutile d'insister. ...

Présentement, en contemplant le pays qui m'entoure, je fais un rêve.

Quand tout cela sera fini, quand la violence sera retombée, quand la paix régnera de nouveau sur ce pays, j'y emmènerai mes parents. Je montrerai à ma mère ce qu'est devenu ce pays, défriché et mis en valeur par des pionniers, venus des quatre coins de la France et de l'Europe. Des pionniers, comme auraient voulu l'être mes arrières grands-parents.

Les rêves peuvent, quelquefois, devenir des réalités. Celui là, il le deviendra ! J'en suis sûr ! D'ici quelques années, nous pourrons entreprendre ce voyage dans un pays indépendant et libre <sup>(64)</sup>. Il y a, aujourd'hui, toutes les raisons pour l'espérer et croire que nous pourrons nous y promener tranquillement. Nous verrons ces montagnes sauvages, cette ville extraordinaire qui se nomme Constantine, nous irons vers le Sud, que je connais pas, nous visiterons toutes ces ruines splendides laissées par la civilisation romaine.

**Rêver, c'est espérer ! Espérer, c'est vivre.**

---

64

« **Indépendant et libre** » ! Cela viendra bien un jour mais quand ? Quand ce pays retrouvera-t-il le chemin de la civilisation ? Quand retrouvera-t-il le rang, qui était le sien, au temps de St Augustin, par exemple ?

Depuis cette époque, ce qui était l'IFRIQIYA, s'est enfoncée dans la nuit de la barbarie. Il y a eu à peine une lueur de jour marquée par la courte présence française. Une présence qui a tout de même laissé un nom au pays. Combien faudra t-il de temps pour que, ce qui s'appelle maintenant l'Algérie, retrouve sa dignité.

Il faudrait se dépêcher ! Mes parents, eux, n'ont pu attendre, ils nous ont quittés à peine plus de dix années plus tard.

Faudra-t-il donc, encore, un ou deux millénaires pour que l'Algérie se sorte de l'obscurantisme et du totalitarisme ?

1961

*Bonjour à tout le monde,*

*Le courrier arrive toujours par petits paquets, ce qui m'a permis, aujourd'hui, de lire, à la fois, vos lettres des 5 et 8 novembre. (papier bleu et papier vert). Je suis vraiment incapable de retenir les dates, à part celle de la bataille de Marignan, bien sûr (1515). Je m'empresse donc d'envoyer un petit mot à Grand-Mère à l'occasion de sa fête.*

*Je vois que vous vous êtes lancés dans la culture. Je vais trouver des changements, dans le jardin, à mon retour. De votre côté, l'hiver approche, maintenant, et vous devez faire les préparatifs en conséquence.*

*Je pense vous avoir déjà dit que le dernier colis était bien arrivé. Il contenait une certaine boîte, dont l'aspect extérieur me rappelle quelque chose. J'ai déjà vu cette boîte dans un précédent colis. Je croyais l'avoir vidée, me serais-je trompé ? Il est vrai que, vide, il n'était pas utile de me la retourner. En tous cas, je peux vous affirmer qu'à l'heure présente, elle est de nouveau vide. A part cela, il faut, aussi, que je félicite la cuisinière pour une autre boîte. Une toute petite boîte mais contenant une confiture de fraises ou de framboises ou peut-être les deux, à s'en lécher les babines ...*

*Puisque j'en suis à parler de cuisine, continuons ! Ce soir, nous faisons des essais. Le bureau est transformé en laboratoire. Nous allons tenter de faire des tomates à la Provençale ! Je ne sais pas encore ce que cela pourra donner ? De toute façon, il y a des œufs sur le plat en secours. Quant aux escargots, l'heure n'est pas encore venue pour eux. Pour l'instant, ils jeûnent paisiblement. Notre cuisine vient, bien sûr, en supplément de l'ordinaire. Il faut dire que, ce soir, le menu n'avait rien d'alléchant : Bœuf en sauce et carottes.*

*Maman, tu me parles de Gérard. Il s'agit, en effet, d'un camarade de « la classe » puisque nous sommes arrivés ensemble à Maisons Laffitte. Ses parents, qui habitaient Alger, viennent de regagner la France. Pour sa part, il compte aller travailler à Paris. Il a, d'ailleurs, contacté la Bull et, peut-être, nous retrouverons-nous, à nouveau, là bas. Il a pu dénicher un logement à Enghien, ce qui fait peut-être loin du lieu de travail, mais il n'est pas facile de trouver mieux.*

*Ceci m'amène, par un enchaînement logique, à vous demander si vos recherches, dans ce sens, ont donné quelque chose ? Pour le retour à la vie civile, l'habitat est un problème et d'autres camarades, de la région parisienne, s'en préoccupent également.*

*Puisque j'ai commencé à renvoyer des photos, je continue. En voici encore quelques-unes que je n'oublie pas, cette fois, de glisser dans la bonne enveloppe.*

*Sur ce, à bientôt et bons baisers.*

***Louis-René***



DJIDJELLI  
Le 11/11/1961

*Chers, Tous,*

*Onze novembre. Je ne sais pas pourquoi je pense aujourd'hui, parmi tous les 11 novembre écoulés, à celui que nous passâmes il y a ... trois ans, je crois. Celui où nous avons été à Chatenois en Simca 8. Oui ! C'est bien cela. Il y a tout juste trois ans. C'était en 1958 puisque nous avions encore la Simca et que l'année suivante ... Eh bien ! l'armée m'hébergeait.*

*Ce fut une bonne randonnée dans la pluie et le brouillard. Une promenade à la chapelle du Corbusier (Romberchamps, je crois). Et aussi, chez Grand-Mère, l'écoute des vieux disques sur le phonographe.*

*Si je pense à tout ceci c'est, sans doute, parce que j'aime évoquer la bonne ambiance de ces soirées familiales que j'espère bientôt retrouver.*

*Ici, nous sommes loin de cette ambiance, bien sûr. Le climat ne conduit pas au même confinement. Pas de brouillard, de givre ou de froid. Par conséquence, pas de bon feu et de douce chaleur.*

*Le temps est toujours le même. Nous avons, encore eu, hier, un orage à tout casser. (à commencer par l'électricité). A croire qu'un barrage s'était rompu dans les environs. Pourtant, ce matin, il n'en reste plus rien et nous nous retrouvons en bras de chemises. (Nous avons, tout de même, dû mettre la chemise). Nous envisageons, pour demain, un bain en mer et avons déjà, pour cela, posé nos permissions.*

*.../....*

*Nous avons trouvé, ici, une nouvelle occupation : le jeu de tarots. Nous commençons à nous lasser de la belote ou du barbu. Ce jeu est beaucoup plus intéressant mais il y a un sacré paquet de cartes à tenir dans la main. Enfin, on commence à s'y habituer. Si vous le voulez bien, je vous l'apprendrai en revenant. Cela permettra de passer une bonne partie de la veillée de Noël. N'anticipons pas pourtant !*

*Ce jeu se joue indifféremment à 2, 3, 4 ou 5. Si je dis 5, c'est que nous sommes maintenant 5 dans notre chambre secrétariat. Nous y trouvons le chauffeur du Commandant, un secrétaire dactylo nouvellement affecté, le dessinateur adjoint et, bien entendu, le secrétaire dessinateur, chef du secrétariat de l'Etat-Major Tactique N° 1, également chef du secrétariat opérationnel du même état-major au 150<sup>ème</sup> Régiment d'Infanterie – Régiment de Corée, ouf ! (Je veux dire : Moi-même). Il faut donc ajouter, à ces 4*

*hommes susnommés, un nouvel arrivé, un caporal, venant tout droit de France, pour prendre la relève du secrétaire - dessinateur – Chef de ... etc. ... (toujours le même), prochainement libérable.*

*Voir ainsi arriver la relève signifie deux choses : Tout d'abord, qu'il n'y a plus grand chose à faire, si ce n'est de mettre le nouveau au courant (j'ai mon adjoint pour cela), ensuite, cela veut dire, bien entendu, qu'il ne me reste vraiment plus longtemps avant le retour. C'est en principe du 37 au jus, ou au Banania plutôt.*

*Tout ce que je peux dire, et il faut que je me le répète souvent, c'est que ce mode de vie, auquel je commençais tout de même à m'habituer, va bientôt changer.*

*Pour ne pas avoir de nostalgie, il ne manquerait plus que cela, je vous quitterai en répétant le cri de tous mes camarades : « Libérez les Super Maintenus ! » Et, bien entendu, je vous envoie aussi mes meilleurs baisers.*

***Loulou***

## Nostalgie et autres projets. ...

NON ! Il ne manquerait plus que je cède à la Nostalgie. C'est proprement inadmissible ! Depuis le temps que j'accompagne tous mes camarades dans leurs récriminations, depuis le temps que, comme les autres, je crie (et j'écris) « La Quille », il ne me manquerait plus que d'avoir des regrets.

Jour après jour, nous comptons le nombre de « jus » nous restant à prendre avant le retour, avant d'en avoir fini avec ce maudit service militaire. Si j'étais resté en France, si j'avais continué à subir cette misérable vie de garnison, je pourrais crier bien haut « **La Quille** » et, ceci, sans arrière pensée.

Mais voilà !

En ce début novembre, j'entame le 15<sup>ème</sup> mois de mon séjour en AFN et je sais très bien, même si je ne veux pas l'avouer (surtout pas), que, mon passage dans ce pays, je ne l'oublierai pas (<sup>65</sup>).

C'est un lieu commun que de dire que, la beauté sauvage, la variété des paysages, l'âpreté du climat, l'originalité et le pittoresque de la population, tout cela fait que personne ne peut rester insensible à ce pays.

Bien sûr, il y a cela, mais la France (je veux dire la métropole) ne manque pas, elle aussi, de paysages grandioses, de belles et grandes villes, d'admirables témoignages du passé, etc. ... Bref ! Ce séjour en Algérie ce n'est pas qu'une simple question de tourisme. Qu'est-ce donc alors ?

Revenons un peu à tout ce qui s'est passé depuis que, un certain jeudi 20 août 1960, vers 11 heures, la côte de l'Afrique m'est apparue. Comme je l'ai exprimé dans mon avant-propos, j'étais alors « contre tout ! ».

Malgré tous mes « à priori », au fil du temps, j'ai découvert ce pays et ses problèmes. J'ai découvert une contrée en pleine mutation. Des peuples vivant encore au moyen âge, pour ne pas dire à la préhistoire. Des races multiples, issues de tous les rivages de la Méditerranée et animées d'un incontestable esprit de pionnier. Des mœurs et des religions différentes et pourtant capables de cohabiter et de se supporter, pourvu que l'on ne les lancent pas les uns contre les autres. Tous ces habitants, poussés d'une incroyable envie de « **s'en sortir** » et de profiter de tous les avantages que nous promet le progrès à venir pour cette seconde moitié du 20<sup>ème</sup> siècle.

---

65

« **NON, je n'ai pas oublié !** ». C'est bien cela qui m'a poussé à raconter cette histoire de « **Mechta Joyeuse** ».

J'ai eu tout ce temps pour réaliser quelle était la mission réelle que l'on nous demandait de remplir sur cette terre, nous « soldats malgré-nous ». J'ai compris que ce rôle que l'on nous enjoignait, bien modeste au niveau de chacun de nous, n'était ni d'être de la chair à canon, ni d'être des tortionnaires. Le rôle pour lequel notre Patrie a, ainsi, mobilisé sa jeunesse, est tout autant de sauver ce pays du cauchemar du communisme que de le faire évoluer et l'amener au niveau d'une nation civilisée et démocratique. (66).

Il est toujours difficile de définir des sentiments qui s'imposent à nous d'une manière autant progressive qu'involontaire, d'une manière pernicieuse, pourrais-je dire.

C'est pourquoi, je ne dois pas oublier de parler de l'aspect « Aventure » de notre séjour. Dans une unité opérationnelle comme la notre, cela prend une importance significative. Il ne se passe pas de semaine sans opérations, surtout depuis mai 1961, depuis que De Gaulle a décrété un « cessez-le-feu » unilatéral. (67). Depuis que nous sommes en petite Kabylie, nos déplacements ont redoublé en fréquence, sinon en distance. Que ce soit sur les routes, sur les pistes, dans le ciel et, j'oubliais, sur nos pieds, nous avons tout loisir pour parcourir, largement, la région qui entoure Djidjelli.

Ces déplacements, ces crapahuts, ces bivouacs et tout les faits divers qui occupent nos journées, qui accompagnent nos actions, tous ces événements, ne laissent aucun d'entre nous indifférents. Pour quelques-uns, apathiques, certainement, cette vie n'est qu'un purgatoire dont ils espèrent sortir très prochainement. Pour bien d'autres, j'en suis sûr (et j'en suis), cette vie est une aventure passionnante et exaltante. Cela est d'autant plus vrai qu'aujourd'hui, nous connaissons et comprenons l'utilité de nos actes et que nos chefs nous permettent de faire preuve de beaucoup d'initiatives.

---

66      *« Combien d'appelés, partis sans enthousiasme de l'autre côté de la Méditerranée, sont revenus ensuite envoûtés par cette terre d'Algérie qu'ils ont découvert, passionnés par les missions qui leur ont été confiées et qui leur ont permis de donner de la mesure à leurs vingt ans.*

*De ceux-là, je fus. »*

Par-delà les djebels    Auteur : Roger Soncarrieu

Page 15

67      Un « **cessez-le-feu unilatéral** » Cela s'appelle **une antinomie**. Comment peut-on cesser le feu si les deux parties ne se sont pas mises d'accord pour cela. Un « cessez-le-feu » ne peut être que bilatéral.

N'oublions pas que ce sont les HLLs qui ont commencé le feu en novembre 1954. Il ne peut y avoir de paix que s'ils acceptent de déposer les armes ou si nous arrivons à les éliminer physiquement, totalement et définitivement.

Il est permis de croire que ce genre de réflexions est facile quand il provient d'un « pieds-aux-secs » comme moi ou comme mes proches copains du P.C. Pourtant, dans les compagnies de combat, il est arrivé qu'au moment d'avoir la quille, des appelés aient décidé de « remettre ça ». Le fait est rare, sans doute, mais il existe et il mérite d'être signalé. J'avais eu beaucoup de mal à croire à cette histoire, la première fois que j'avais appris que certains camarades restaient au Bataillon.

Au fil du temps, tous les deux mois, une classe retourne au pays. De temps à autre, nous apprenions que untel, dans telle Cie, avait remplié. Comment était-ce possible ? Bien entendu, nous avions notre explication : Il s'agissait de laissés pour compte, voire de types un peu demeurés, etc. ...

Maintenant que notre tour allait bientôt arriver, maintenant que ce départ tant attendu approchait, je comprenais mieux les motivations de ces camarades qui préféraient rester.

Attention ! J'ai dit que je comprenais. C'est tout !

Jamais je n'admettrais avoir eu un instant la pensée, ou le désir, de demeurer sous les drapeaux au-delà de ce qui était strictement obligatoire.

En fait, je ressentais très bien qu'il y avait deux problèmes :

D'abord, le regret de notre vie ici. Je viens d'en parler. Simple regret sans conséquence, pour moi. Il faut savoir partir. Rester, c'est prendre le risque terrible de se retrouver, à se morfondre, dans une caserne, si le conflit actuel s'arrête un jour (et il faut l'espérer). Ensuite, il y a l'angoisse (petite mais réelle) de la vie civile. Pour certains, tout est simple (est-ce la majorité ?). Ils sont attendus. Ils ont même déjà une famille, ou ils en auront une nombreuse. Ils ont un travail tranquille, (trop tranquille, morne, je dirais...) qui leur suffira pour aller jusqu'à la retraite. Bref, ceux-là ne regardent jamais derrière eux (ni devant non plus).

Pour quelques autres, dont je suis, le retour à la vie civile ne les réjouit pas plus que cela. Quand on accomplit son service, la vie civile est parée de toutes les qualités. Une année de travail, avant de partir à l'armée, m'a vite fait comprendre que cette existence n'est pas si idéale que cela. Des contraintes, il n'en manque pas. Il n'y a pas de quoi être enthousiastes !

Pour l'instant, ce que j'ai connu du travail ne m'a pas passionné. Quand j'ai commencé, la Cie des Machines Bull avait embauché des stagiaires en leur promettant une formation, leur permettant d'accéder au stade d'ingénieur. Les jeunes, ceux qui n'avaient pas encore fait leur service, n'avaient pas vu grand-chose venir en matière de formation. <sup>(68)</sup>. Ils avaient dû se contenter des petits boulots ingrats et

---

68

**Patience !** Il me faudra juste attendre le nombre d'années nécessaires. En 1966, je deviendrai ingénieur en Informatique.

sans intérêts. Quand « à faire sa vie », comme disaient les copains, cela ne me préoccupait pas outre mesure (ou cela m'effrayait, peut-être ?). Se marier, avoir des enfants ... rien ne pressait !

La seule chose, qui me motivait vraiment, était de pouvoir refaire du Vol à voile. J'avais goûté aux sports aériens (avion, planeur). J'avais mon brevet de pilote de planeur mais il me restait à conquérir les brevets de performances. Là, j'étais mordu. J'attendais l'année 62 avec impatience pour pouvoir m'y remettre.

Pourtant, ce n'est pas cela qui me fit prendre ma décision, car un jour j'eus bien une décision à prendre

## KATANGA

Présentement dans notre classe, la 59 2A, il y a au moins un gars de l'EMT1, un chauffeur de GMC, qui ne me semble pas faire preuve d'une grande envie de rentrer au pays. Il est originaire du Nord, près de la frontière Belge, mais sa vraie famille, je crois bien, qu'elle est ici dans les rangs du Bataillon.

Un jour, il nous parle d'une lettre de Belgique qu'il vient de recevoir d'un ami. Comme nous sommes un peu incrédules par ce qu'il raconte, il nous montrera les documents qui accompagnaient son courrier. C'est ainsi qu nous apprenons que des mercenaires sont demandés pour le Congo ex Belge. <sup>(69)</sup>.

Ces documents, ce sont des contrats d'engagements pour aller « pacifier » le Congo, le Katanga plus précisément. Pour de l'aventure, c'est de l'aventure ! Ceux, qui en ont envie, risquent d'être servis. Comme le dit notre camarade, une affaire, comme celle là, il faut être plusieurs à vouloir y aller. Il faut se retrouver ensemble, entre de solides copains, pour pouvoir s'épauler, se soutenir.

Nous en discuterons longtemps entre nous, il reviendra à la charge et nous aurons loisir de peser le pour et le contre. Cela semble sérieux. Évidemment, les garanties concernent surtout la paye. Les garanties de revenir vivant, c'est autre chose. Nous savons très bien que c'est pour se battre et nous avons entendu parler de ce qui se passe là-bas. Reste à savoir si les cannibales font aussi bien que les Fells.

La paye, c'est autre chose. Cela commence par une prime de départ, l'ouverture d'un compte sur lequel le salaire sera versé chaque mois, etc. ... Le salaire, lui-même, mérite que l'on réfléchisse. J'ai encore en mémoire les chiffres avancés :

---

69

Il y a beaucoup de problèmes au **Congo-Belge**. Cette colonie était la propriété personnelle du roi Albert de Belgique. S'étant aperçu que cela lui coûtait trop cher, il en fait cadeau à son pays.

Au bout de quelques années, la Libre-Belgique a fait le même constat et a décidé, par mesure d'économie, de donner l'indépendance à ce pays. (30/6/1960).

Le 17 janvier 1961, le nouveau chef de ce pays, Patrice Lumumba, est assassiné. Le Katanga fait sécession.

*« Le retrait des forces belges n'avait pas sérieusement entamé l'État sécessionniste du Katanga, dont la nouvelle gendarmerie - dotée d'armes et d'équipements prélevés à Kamina - n'allait pas tarder à faire appel aux « affreux », mercenaires venus d'Europe ou d'Afrique blanche pour faire front à la rébellion des Baluba au nord ou à l'A.N.C.*

*Des forces sécessionnistes, commandées par des officiers supérieurs européens, au Katanga ou au Sud-Kasaï. ... »* © Encyclopædia Universalis 2004, tous droits réservés.

7 000 NF par mois <sup>(70)</sup>. A titre de comparaison, je touchais 600 NF mensuels avant de partir. Lorsque je rentrerai, je pourrai espérer une petite augmentation, mais ça n'ira, certainement pas, jusqu'à 700 NF. C'est donc 10 fois plus que ce que je peux espérer dans ma vie professionnelle (et je fais partie des mieux payés). Bien entendu, il n'y a pas de sécurité sociale ou de retraite. A notre âge, on ne se préoccupe pas de ces détails.

Je disais, donc, que nous en discuterons longtemps. Ceci tient surtout à ce que nous soyons très étonnés de ces conditions et très méfiants aussi. Finalement, à l'EMT1, cette proposition aura peu, ou pas, d'échos. Nous ne nous sentons pas une vocation de guerriers. Nous réalisons, aussi, que l'organisation tant décriée (et pourtant appréciée) de l'armée, telle que nous la connaissons, ici, risque fort de n'être pas la même ou de ne pas exister du tout là bas. J'avais un peu oublié cette histoire du Katanga quand mon ami Gérard m'en reparla. A plusieurs reprises, lors de ses visites au P.C., il me fit l'article sur cette solution. Il avait très envie d'aller y faire un tour. Toutefois, il pensait, lui aussi, que l'aventure ne valait la peine d'être tentée que si on la faisait avec plusieurs copains sur lesquels on pouvait compter.

Tout cela pour me proposer de partir avec lui :

- *Loulou, je te connais bien, tu es toujours partant !* me dit-il pour essayer d'emporter ma décision. Il faisait allusion à nos sorties, lorsque nous faisons le peloton à Maisons-Laffitte. Entre faire une virée en moto, dans la banlieue parisienne, et se retrouver en pleine forêt vierge, il y a une différence !

Oui ! J'étais tenté. Pourtant, quelque chose me retenait. La quille approchant, il fallait prendre une décision. Un jour, il finit par me dire.

- *Notre dernier délai, tu le sais, c'est la semaine prochaine. Réfléchis ! Si tu dis NON, je ne partirai pas moi non plus !* ».

C'est, seulement, quand je fus sur le point de faire ce grand pas, que je réalisais ce qui me retenait. Ce n'était pas ce qui pouvait m'attendre dans la vie civile. Ce n'était même pas le Vol à voile, dont j'ai parlé. Ce n'était pas, non plus, les conditions de vie dans un environnement inconnu ou les incertitudes du métier de mercenaire.

Ce qui m'a retenu, alors, c'est : **L'amour de mes parents.**

---

70

Comme on peut le remarquer, je compte en NF (nouveaux Francs). Pourtant, le changement de monnaie est encore trop récent pour que l'on s'y soit habitués (ce sera, peut-être, l'affaire d'une décennie ou deux ... qui sait ?).



Cela peut faire sourire. Cela peut paraître infantile. Étais-je donc incapable de sortir du giron maternel ? N'étais-je donc qu'un « pied tendre », voulant jouer au baroudeur ?

Tout cela est possible ! Ce qui est certain, c'est que je me suis senti incapable d'écrire à mes parents que j'allais les quitter pour continuer à faire la guerre ailleurs. J'ai, alors, imaginé la peine que j'allais leur faire, que j'allais faire, à ma Mère surtout, et, arrivé à ce point, je n'ai pas pu.

Quand j'ai revu Gérard, je lui annoncé qu'il n'y aurait pas d'aventure Katangaïse.

C'est ainsi que, dans ma famille, l'aventure restera un fantôme.

DJIDJELLI

Le 16 novembre 1961

*Salut à tout le monde,*

*Je commençais à râler : Alors quoi, il n'y a plus moyen ? Ce n'est pas la peine que j'écrive ! Pas de courrier.*

*Puis, aujourd'hui, arrive une avalanche de papiers : 5 lettres d'un coup. De quoi passer un bon moment ! Les dates de la poste s'étagaient depuis le 11 novembre jusqu'au 15, c'est-à-dire jusqu'à hier.*

*Qu'en conclure ? Ce n'est, bien sûr, pas aux expéditeurs qu'il faut s'en prendre. Quant aux P & T, ils semblent être efficaces parfois. Je soupçonne plutôt ce vieil adjudant de vaguo qui, aujourd'hui, était encore plein comme une outre. Enfin, comme on dit : R.A.B., 33 au jus. Je pourrai, bientôt, dire bien des choses au vaguo, comme à beaucoup de ses copains.*

*Des nouvelles de nos gastéropodes : Ils jeûnent. Cela doit durer jusqu'au début de la semaine prochaine, après quoi l'on passera à une autre phase du traitement : L'ingestion de farine.*

*Bien entendu, nous sommes décidés à faire la préparation de ce plat de la meilleure façon possible. Nous ne saurions concevoir de déguster ces bestioles sans les coquilles. Nous n'en sommes pas là. Je vous tiendrai au courant, au fur et à mesure de la préparation.*

*Nous avons fait, ce soir, un repas formidable et sa digestion en cours me perturbe pour le décrire clairement.*

*Nous avons, en effet, décidé d'améliorer l'ordinaire par une série de mesures qui se révélèrent finalement peu efficaces car le menu du dîner était très acceptable. Ainsi, nous fûmes contraints de manger, à la fois notre production maison et celle de l'ordinaire. Nous avons donc commencé ce festin par une assiette garnie de saucisson et pâté puis par une salade de pommes de terre à l'huile et poissons. Ensuite, une tête de veau vinaigrette et des pommes persillées. Ensuite, encore, une magnifique ratatouille niçoise (conception maison, faut-il le dire). Le fromage vint à son heure, suivi d'un bol de flan par personne (également de fabrication maison).*

*Après cela, vous comprendrez qu'il faut faire un effort pour écrire mais comme, d'autre part, il est mauvais de dormir aussitôt après un repas... Enfin, vous voyez que, sur cette question, on ne se laisse pas abattre. J'ai d'ailleurs reçu, aujourd'hui même, un colis provenant de la rue des*

*Fabriques. Inutile de dire qu'il fut bien accueilli. Je me demande même s'il est utile de faire de tels envois car nous nous croyons obligés d'ingurgiter tout ce qui est comestible dans les plus brefs délais, de peur de le perdre.*

*Ces questions de ravitaillement m'amènent à parler des prix qui se pratiquent ici. En vérité, je n'ai guère idée des prix en France, vu que, jusqu'ici, je n'ai pas eu l'occasion de faire les courses. Ce matin, nous avons fait un tour de marché, mes camarades et moi. Il semble, de l'avis général, qu'il y ait une différence sensible avec ceux d'outre Méditerranée : 50 frs le Kg de patates, 80 frs les nouvelles. 120 frs le Kg d'oranges (elles sont belles) et 80 frs le Kg de tomates ... Qu'en penses-tu, Maman ?*

*Si je continue, ainsi, à parler mangeaille, je vais finir par l'attraper cette indigestion !*

*Ici, il fait beau. Les pluies d'orages s'espacent et la température est vraiment clémente. Lundi, mardi et mercredi, nous avons fait une opération du côté de Texanna. Nous étions sur une crête à 1038 m d'altitude, en plein vent et quel vent ! Là-haut, il faisait vraiment froid. Nous avons enduré la veste matelassée et le duvet (Il était dur d'en sortir le matin). Ce vent du sud était certainement dû à la dépression régnant sur la Méditerranée et dont la radio nous avait annoncé l'existence. Bien sûr, ceci nous fait une belle jambe de le savoir. Ce qui est certain, c'est qu'il soufflait dur, ce vent.*

*Cette opération nous a permis de saisir un terroriste et un responsable de Naya, encore une bonne prise !*

*A propos d'opérations, il est de nouveau question, pour le régiment, de repartir sur le Barrage. Cela peut faire, pour moi, une sortie importante, probablement la dernière, avant de quitter le pays. Pour l'instant, nous ne sommes qu'en alerte. Nous savons ce que cela veut dire, puisque à Aïn Abid, nous y étions environ 28 jours par mois (y compris celui de février).*

*Je vous ai expédié, hier soir, un nouvel envoi de livres, qui, je l'espère, vous parviendront rapidement. Je te recommande, Maman, « La Mousson ». Ce roman est vraiment très bien et, si c'est un gros morceau à lire, cela vaut la peine de faire un effort.*

*Dimanche dernier, ayant eu une permission pour Djidjelli, j'ai justement pu voir le film qui a été tiré de ce roman. Je ne peux pas vous dire combien j'ai été déçu. Je ne comprends pas qu'il puisse être possible de saboter quelque chose de cette façon. Le seul rapport, entre le film et le li-*

*vre, est que les deux histoires se passent aux Indes. Bref, pour moi, ce film est un vrai navet. Heureusement que j'avais lu le livre auparavant.*

*N'ayez pas de craintes, en réponse à vos deux lettres des 11 et 14, je ne me contenterai pas de la seule présente missive. Attendez, toutefois, un jour ou deux que je trouve encore l'occasion d'écrire et de gaspiller du papier. Pour l'instant, je vais en rester là car, vraiment ce soir, le repas était un peu lourd.*

*Laissez-moi donc digérer et n'oubliez pas de bénir notre bon adjudant – facteur.*

*Recevez, tous trois, mes meilleurs baisers.*

***Loulou***

## Chronique d'une journée comme les autres.

Mes derniers commentaires sont peu narratifs, entre confiance et nostalgie, je me suis laissé aller à beaucoup de parlottes (il faut bien le dire).

Cette fois-ci, je vais essayer de conter, par le détail, ce qui fut une journée ordinaire parmi d'autres. Une journée émaillée, seulement, par quelques faits divers sans conséquences.

Nous sommes, une fois de plus, sur les hauteurs dominant l'oued Djendjene. Comme j'ai dû en parler, cet oued, dont l'origine se situe au pied du barrage d'Erraguene, coule d'Ouest en Est pour la première partie de son cours. Après avoir taillé une profonde vallée, parallèlement à la côte, il oblique brusquement vers le Nord et, à travers d'étroites gorges, se dirige vers la mer.

La route, qui vient de Djidjelli et va vers le Sud, une fois passé le col de Texanna, redescend brusquement jusqu'au fond de l'oued, puis suit bientôt, de très près, le lit encaissé du torrent. Arrivée là où l'oued bifurque, la route s'obstine à aller vers le Sud et abandonne donc le cours du Djendjene. Elle remonte alors un petit affluent jusqu'à un plateau assez vaste puis la route se divise en deux.

D'un côté, elle oblique vers l'Est, et passe par le col de Fedoules (939 m). Elle rejoint, ensuite, la vallée de l'oued El Kebir et permet de gagner la petite ville de MILA (ne pas confondre avec El Milia) et, de là, Constantine. De l'autre côté, c'est une petite route, très étroite, qui se dirige plein Sud. Elle escalade la montagne par une pente raide, passe le village de Tamentou et arrive au col de Tihahirane. A partir de ce col, notre route à nous, devient une piste. Assurément, ce n'est pas une bonne piste ! Aurait-elle été tracée par quelques chèvres capricieuses ? Escarpée et peu « roulante », c'est sûr ! Cela n'empêchera pas les « roulettes » de nous y rejoindre au lendemain d'un hélicoptage du P.C. Nous sommes sur les flancs du djebel Tamesguida (qui culmine à 1626 m, tout de même).

Cela doit bien faire 2 ou 3 jours que le P.C. est installé là. Nous dominons tellement bien la région que nous devinons, vers le Nord, la profonde entaille du Djendjene. Vers l'Ouest, nous distinguons, avec peine, les masses des djebels Tabbor et Tabbabor, quand il n'y a pas trop de nuages.

Aujourd'hui, en ce début d'après-midi, me voici partant pour participer à une liaison destinée à récupérer le courrier. Mon bon ami le vagemestre, celui dont je parle avec tant d'affection (je veux dire d'affectation) dans mes courriers, s'est fait un peu prier pour venir jusqu'à nous. Notre commandement a coupé la poire en deux. Les pieds au sec de la CCAS se risqueront jusqu'au confluent des oueds dont je viens de parler. Là, il y a un petit poste où nous pourrons les retrouver et rapporter le courrier.

La liaison est constituée, comme la plupart du temps, par le Dodge 6x6, équipé de sa mitrailleuse AA 52. Notre troupe, ce sont à peu près toujours les mê-

mes volontaires (vraiment volontaires, Eh oui !), une douzaine de gars qui veulent ainsi échapper à la routine d'une journée d'opération au P.C. Seul détail, nous n'avons pas de moyen radio. Bof ! Ce n'est pas important pour une simple promenade sur des routes tranquilles.

Le chef de cette liaison, c'est justement le « Chef », je veux parler du Sergent-Chef L. des trans. L'ai-je déjà présenté ? Un petit peu, je crois ? C'est un sous-off et, pourtant, il est sympathique. Le fait mérite d'être souligné. D'accord, les gars de son service ne l'apprécient pas. Selon eux, il n'est pas suffisamment compétent pour s'imposer dans le domaine très technique des transmissions. C'est, là, une chose que les appelés de son service ne peuvent admettre. Quand on est chef, on se doit de dominer la situation !

Ceux qui, comme moi, n'ont pas de dépendance fonctionnelle avec lui, l'acceptent très bien. De plus, il n'est pas du genre à vouloir nous imposer ses décisions. Si ce n'était le bien connu à priori, dont les appelés font preuve envers tous les engagés gradés, il pourrait presque être un camarade.

Notre 6x6 dévale donc la piste défoncée. Nous, c'est à dire nos postérieurs, sommes soulagés de retrouver la route goudronnée. Un petit bout de route sans histoire et nous voici au carrefour des oueds. Cet endroit stratégique est surveillé par un poste gardé par les tirailleurs.

La nature à bien fait les choses. A cet endroit précis, un petit piton a permis de placer cette fortification et aux gardes de dominer, à la fois, la route et les cours d'eau. La route traverse l'oued, qui vient du Sud par un pont et s'accroche ensuite au rocher, pour suivre le Djendjene. A l'entrée du pont, presque à la verticale du poste, il y a une guérite, protégée par des sacs de sables. De jour, une sentinelle y monte la garde.

Quand nous arrivons, il est trop tard ! Y-a-t-il eu un manque de coordination ou bien le vago était-il trop pressé de regagner la tranquillité du camp Chevallier ? J'operais plutôt pour la seconde hypothèse.

Rien de grave. Ils ont confié le courrier aux bons soins des tirailleurs. Un sous-off du poste est là, avec la sentinelle, qui nous attend, pour nous remettre les sacs et paquets qui sont déposés le long de la route.

Que font deux sous-offs quand ils se rencontrent ? Ils vont boire une bière. Le soleil tape encore bien dur aujourd'hui. Cette proposition ne peut donc être refusée par notre chef. D'ailleurs, ce type des tirailleurs semble être plutôt sympa, il vient d'inviter les soldats à venir se rafraîchir également : - *La-haut, nous avons un frigo* nous dit-il. En disant cela, il nous désigne, au-dessus de nos têtes, le fortin.

Pour y accéder, il faut emprunter un impressionnant et raide sentier qui s'élève en lacets serrés.

Personnellement, je juge que, même une mousse bien fraîche, ne mérite pas un effort qui risque trop de nous mettre en nage. La proposition est tout de même acceptée par quelques-uns d'entre nous mais ce sont des « bois sans soif ».

D'habitude, je ne renâcle pas à l'effort. Pour mon excuse, j'ai sans doute invoqué le fait qu'il fallait bien se dévouer pour garder le matériel. En fait, avec quelques copains, nous avons regardé en bas du pont avant de regarder au-dessus de nous. Qu'avons-nous vu en bas ? De l'eau qui gargouille entre les galets et surtout de grandes flaques qui miroitent. Après les récents et abondants orages de ces dernières semaines, il reste bien plus qu'un filet d'eau dans l'oued. Surtout, il semble bien que ces grandes flaques recouvrent beaucoup de trous. Des trous de profondeurs suffisantes, pour laisser espérer une bonne pêche. C'est le moment d'utiliser notre stock de grenades et de le convertir en friture.

Depuis que Claude est parti, c'est à moi qu'il revient d'entraîner les copains ! Point n'est besoin ! Les anciens, nous nous sommes regardés après avoir regardé le cours d'eau et nous nous sommes compris. Laisant le camion à la garde du chauffeur et du tirailleur de faction, nous traversons le pont et nous nous dirigeons là où il semble possible de descendre dans le lit du torrent. De l'autre côté, en effet, les rochers ne sont pas trop verticaux et un passage semble mener à une sorte de sentier au fond du ravin. Nous descendons en nous accrochant aux branches. J'aperçois des trous qui semblent de belle taille et je pense que nous pourrions même en profiter pour prendre un petit bain. Ces derniers jours, la toilette à été plutôt rudimentaire. Sur les sommets que nous fréquentons, l'eau nous est apportée au bivouac de manière parcimonieuse.

Pendant cette descente, nous n'étions plus en vue de la guérite qui est au coin du pont. Nous débouchons, maintenant, sur les bords de la rivière et, là, la sentinelle nous aperçoit de nouveau.

Qu'a-t-il donc à hurler ainsi, penché sur la rambarde ? Il fait de grands gestes et hurle tout ce qu'il peut. Avec le bruit de l'eau qui court entre les rochers, et avec la réverbération des sons sur les falaises, je ne comprends pas ses cris. Je me retourne vers G., l'infirmier-brancardier, qui me suit. Lui non plus ne comprend pas. Tout à coup, à force d'écouter, la parole de la sentinelle nous parvient fort et clair :

***- Des mines ! Il y a des mines !***

Notre enthousiasme s'est brusquement figé. Pour avoir compris, nous avons compris ! Nous opérons une prudente retraite, regardant où nous mettons les pieds et, nous efforçant de retrouver le chemin par où nous sommes venus, nous remettons sur la route. Le tirailleur nous explique : De chaque côté du pont, tout le fond

de l'oued est miné. Il y a, là, de quoi passer l'envie à des salopards de venir faire sauter le pont. Il était temps pour nous de comprendre ce qu'il nous criait ! Nous allions atteindre la zone minée. Paraît-il que des animaux ont déjà testé l'efficacité des pièges et qu'il n'en restait pas grand chose.

Nous ne regrettons pas vraiment notre baignade et notre partie de pêche. Il est temps, pour nous, de comprendre, qu'en ces lieux, nous ne sommes pas en vacances et que les gars de ce poste ont d'autres soucis dans leur vie, ou survie, quotidienne.

D'ailleurs, voici nos buveurs de bibines qui redescendent. Ils semblent bien pressés de nous rejoindre et courent autant que le permet le profil du sentier. Le Chef déboule devant nous. Il dégouline de sueur. C'est bien la peine d'être montés pour se rafraîchir !

- ***Des Fells ! Il y des Fells ! Ils arrivent sur la route !*** Nous crie t-il en débouchant devant la guérite.

Nous avons beau regarder sur la route, nous ne voyons rien. Il faut dire que, dans ces gorges, la vue ne porte guère loin. Nous nous poserions volontiers des questions sur l'état mental de notre sous-off. Peut-être a-t-il éclusé plus d'une bibine ? Il n'est pas exclu, non plus, qu'il ait bu autre chose.

Pourtant, non ! Les copains qui l'accompagnaient confirment : Il y a bien des gus qui marchent sur la route. En redescendant du poste, à plusieurs endroits, l'on voit parfaitement la route et la vue porte assez loin.

Nous n'avons même pas le temps de faire profiter les copains de nos propres émotions. Il faut comprendre de quoi il s'agit et savoir s'il y a lieu de s'inquiéter. D'abord, il faut se calmer ! Nous essayons d'obtenir des précisions sur ce qu'ils ont vu.

Combien étaient-ils ces Fells ? Une bonne vingtaine, selon le Chef. Une dizaine, selon les autres.

Au fait : Était-ce bien des Fells ? On n'en sait rien, ce qui est sûr, c'est que c'étaient des Arabes.

Avez-vous vu des armes ? Non, mais cela ne veut rien dire, ils les ont peut-être cachées sous leurs vêtements.

Nous interrogeons le tirailleur qui, lui, n'a pas l'air de s'affoler. Le bas de la vallée n'est pas une zone interdite. Il y a, de temps en temps, des paysans qui passent sur la route. De toute façon, la guérite est en liaison téléphonique avec le poste et, dès qu'il voit quelque chose de suspect, il le signale là haut. C'est ce qu'il vient de faire et ses collègues viennent de lui confirmer qu'il n'y a rien d'anormal et qu'ils n'ont vu personne sur la route.



Pourtant, notre Chef insiste. A l'écouter, nous allons être attaqués d'un instant à l'autre.

Voyant cela, je décide de prendre les choses en main. Il faut en avoir le cœur net. Nous allons avancer, sur la route, jusqu'au prochain virage pour nous rendre compte. J'organise la patrouille : En colonne par deux, un de chaque côté de la chaussée. Le 6x6 nous suivra avec un homme à la mitrailleuse. Le Chef a pris place à l'arrière du véhicule et suit le mouvement. Au premier tournant, le pont et la guérite ont disparu. Nous avançons encore. Je me dis que, bientôt, devrait se présenter une portion de route où le piton redeviendra visible derrière nous. Si, arrivés là, nous ne voyons toujours rien, nous pourrions faire demi-tour.

Je marche en tête, sur le bord de la route, du côté qui surplombe l'oued. Sur l'autre bord, côté montagne, marche mon ami D., l'infirmier. Nous progressons lentement, nos armes sont prêtes, nous avons le doigt sur la détente, cran de sûreté enlevé.

Un virage, puis un autre ! Toujours rien ! Derrière nous, les autres suivent. Le camion nous accompagne toujours à petite vitesse. Je sens que le mitrailleur est tendu, aux aguets comme nous tous. Debout, accroché à la ridelle séparant l'arrière du bahut du poste de pilotage, se dresse le Chef. Il semble avoir peur le Chef ! Une sacrée trouille, peut-être ?

Je réalise que quelque chose ne va pas. Nous sommes maintenant à un endroit particulièrement difficile. De mon côté, la route est bordée par un petit parapet de pierre et domine verticalement le cours d'eau. Il n'y a, là, aucune possibilité pour se protéger. S'il survient un problème, rester sur la route, c'est se faire canarder. Sauter, c'est se rompre les os. De l'autre côté, la route est dominée par de grandes dalles de rochers qui ne permettent, pas plus, de chercher un abri. Bien au-dessus de ces rochers, une pente abrupte, couverte d'arbustes, offre toutes les cachettes possibles à un ennemi. Cet ennemi a juste besoin de balancer quelques grenades pour anéantir notre petit groupe. Voici un endroit idéal pour une embuscade.

Je me dis, d'abord, que, si quelqu'un avait voulu nous attaquer, ce serait déjà fait. Je me retourne et regarde encore notre Chef. C'est à ce moment que je réalise que sa peur n'est peut-être pas la peur de rencontrer les Fells mais bien, plutôt, celle de ne trouver personne.

**STOP.** Je viens de donner l'ordre d'arrêter cette stupide et dangereuse progression. Tout le monde approuve. Je reviens vers le 6x6 et j'apostrophe le Chef :

*- Ce n'est pas vrai ! En redescendant du poste, vous ne pouviez pas voir ce tronçon de route ! Vous avez rêvé ou vous avez tout inventé ?*

Il bafouille :

- *Si ! Si, je vous assure ! Nous avons bien vu des gus ! Mais, attendez ! ... Ils venaient de l'autre côté ! C'est cela, ils venaient du Sud. En descendant, le sentier tourne, à un moment, de l'autre côté du piton. C'est là que nous avons dû les apercevoir !*

Je m'exclame : - *C'est pas possible !* pendant que les autres s'esclaffent.

Visiblement, notre Chef ne se sent pas à l'aise. A peine ose t-il insister et nous dire qu'il a bien vu quelque chose, quelque part ...

Il ne reste plus qu'à dire : - *On rentre !* Nous remontons tous dans le camion, après qu'il ait fait un demi-tour laborieux, compte tenu de l'étroitesse de la route. Nous revenons au pied du piton où nous nous arrêtons, un instant, pour expliquer au garde que nous n'avons vu personne et que, de toute façon, il n'y a rien à voir.

Il faut rentrer maintenant. Au moment de repartir, le chef interroge : - *Et les gus ? On va les laisser les gus ?* Il n'y a pas que lui qui proteste. Ceux qui accompagnaient le chef ne veulent pas admettre, non plus, que l'on ne cherche pas à en savoir plus. Il y en a un, en particulier, qui est très excité et veut en découdre avec tous les rebelles d'Algérie.

A ce point de mon récit, je m'aperçois que je n'ai encore rien dit d'un de nos camarades, le dénommé GASP ou GIAP <sup>(71)</sup>, je ne sais plus. Il y a, pourtant, bien des mois que l'individu accompagne l'E.M.T.1 dans ses pérégrinations. Il est suffisamment pittoresque pour que j'y consacre quelques lignes.

Il s'agit d'un ancien. Un soldat de 2<sup>ème</sup> classe et de métier. Il a fait l'Indochine (la Corée, je ne crois pas mais je n'en suis pas sûr !). Difficile de connaître exactement son parcours car il parle et brode beaucoup. Un jour, il nous décrira, par le détail, ses combats à Diem Bien Phû. Un autre jour, il nous dira qu'il s'est échappé du camp retranché avant d'être fait prisonnier. Évidemment, des baroudeurs comme lui aiment bien rouler des mécaniques devant des blancs-becs comme nous, histoire de nous faire comprendre ce que c'est qu'une vraie guerre.

Sa carrière militaire est plus limpide. Bien que ne sachant ni lire, ni écrire, il a fini par être nommé Sergent. Puis, à l'issue d'une mémorable beuverie, où il s'est battu avec je ne sais qui de très important, il est redevenu simple soldat.

---

71 GIAP est le nom du général Viet, vainqueur de l'armée française en Indochine. Il est possible que je me trompe. Il est possible, aussi, que nous surnommions ainsi notre camarade par dérision ?

Sur le terrain, c'est loin d'être un timoré. Sa fougue guerrière est tellement dangereuse que plus personne ne veut de lui dans les Compagnies de combat. C'est pourquoi il a atterri à l'État Major où il n'a pas de fonction définie, si ce n'est celle d'animer nos soirées. Pour ne froisser les susceptibilités de personne, le Cne Charbonnier nous a expliqué qu'il fallait protéger les vieux soldats comme lui (nous n'en avons plus tellement) et que son expérience pouvait nous être utile.

Dans le massif de Collo, au début de cette année, j'avais pu apprécier son impétuosité à défaut de sa prudence. Le convoi venait de faire halte sur une piste quand nous avons vu notre énergumène sauter du camion, où il était, et foncer, fusil en avant, dans les broussailles environnantes. Nous l'avons tous regardé, s'enfoncer dans la brousse, avec curiosité (l'un, d'entre nous, a bien émis l'hypothèse qu'il voulait satisfaire un besoin pressant mais ce n'était guère vraisemblable. ...). Le Commandant, lui, l'a regardé disparaître avec inquiétude et m'a immédiatement demandé d'aller voir. Je me suis avancé avec quelques copains jusqu'au moment où nous l'avons vu revenir, toujours le fusil en avant, en marmonnant : - *Les salopards ! Ils m'ont échappé !* Et de nous expliquer qu'il avait vu des gus qui nous surveillaient à travers les branchages ! Bien entendu, les dits gus avaient pris la fuite quand il avait commencé à leur courir après.

Là, je l'ai engueulé ! Je lui ai dit qu'en convoi, on n'était pas comme en opérations. J'ai ajouté que, de toute façon, on ne courait pas comme un dératé après n'importe quoi sans avertir, au moins les copains, sinon les gradés, de ses intentions.

Il m'a tranquillement répondu :

- *Et alors ! Vous étiez là pour me couvrir !* »

Je raconte tout cela pour essayer de faire comprendre à quel genre de tête brûlée nous avons affaire. Présentement, la tête brûlée a décidé de nous imposer sa volonté. Il tient absolument à nous entraîner dans une intervention « pour en avoir le cœur net ».

Comme nous pouvons le voir, le commandement de notre petite troupe est très démocratique. Surprenant dans un milieu militaire comme le nôtre ! Cela provient d'abord du fait que notre Sergent-Chef, bien que sympathique, se trouve très vite débordé dès qu'il y a le moindre problème. Dans ces cas là, il ne parvient pas du tout à s'imposer comme chef. Ensuite, mis à part notre brillant sous-officier, nous sommes tous des hommes de troupes, et des anciens pour la plupart. Dans les circonstances présentes, la démocratie n'est pas forcément la meilleure forme de gouvernement.

Enfin, après quelques discussions, nous arrivons à un consensus. Nous allons aller jeter un coup d'œil de l'autre côté, histoire de voir où sont passés les gus (s'il y en a ?). Je dis :

- *O.K. Allons voir rapidement et en camion, 3 km pas plus !* De l'autre côté, cela veut dire vers le Sud Sud-Est. Par là, la route contourne le piton et la vallée s'élargit. Un peu plus loin, il y a une bifurcation. Vers la droite, c'est la voie qui mène au col de Tihahirane. C'est donc notre chemin de retour normal vers le bivouac.

Bien entendu, c'est la voie de gauche qui nous intéresse et sur laquelle nous allons pousser notre reconnaissance. Cette voie là, qui mène au col de Fedoules, n'entreprend pas d'escalader la montagne tout de suite. Il y a, ici, un fond de vallée, assez large, occupé par ce qui semble être des pâtures et le lit de la rivière. La route est plate et les virages, peu nombreux, sont modérés. Nous roulons, donc, à vive allure. Nous nous attendons, à tout moment, à nous trouver nez à nez avec une bande de gus déambulant au milieu de la chaussée.

Nous abordons un de ces virages et ... nous découvrons, non une bande de gus mais, barrant toute la voie mais : **Un tronc d'arbre !**

Notre chauffeur se met debout sur la pédale de frein. Il réussit à stopper le véhicule presque contre l'obstacle. Nous giclons ! Nous n'avons pas attendu l'arrêt pour cela ! Personnellement, j'étais assis à l'avant de la partie arrière du 6x6, c'est-à-dire juste derrière le chauffeur. Les ridelles de côtés n'étant pas installées, j'étais les jambes pendantes vers l'extérieur. Je ne devais pas être le seul. La surprise de la découverte, de ce qui a tout d'une embuscade, autant que la brusquerie de la décélération, m'ont projeté hors du véhicule.

Je cours aussi vite que je peux. Je saute aussi loin que je peux, pour franchir le fossé bordant, à cet endroit, la route. Dans le même temps, j'ai armé mon fusil. Si j'ai évité le fossé, c'est que je sais que, dans ces circonstances, il vaut mieux l'éviter. En effet, quelques mines bien placées, à cet endroit, peuvent rendre l'embuscade encore plus destructive. Je cours, je fonce, vers les premiers arbres susceptibles d'offrir une petite protection.

Je m'apprête alors à plonger à terre, prêt à faire feu.

A cet instant, ne voilà-t-il pas que le susnommé GIAP me double en criant « **en avant !** »

Incroyable ! En entendant cela, j'obéis, je fonce. Je le talonne. Il court droit vers un petit bois nous séparant du cours d'eau. Je ne sais même pas si, derrière nous, les autres nous suivent. Nous menons la charge. Une charge silencieuse car

pas un coup de feu n'a encore retenti. Cela, je le réalise, tout à coup, en courant derrière notre baroudeur impétueux. En un instant, nous avons traversé le petit bois. Nous débouchons sur le bord de la rivière. De l'autre côté, ce sont des rochers et de la broussaille. Heureusement, j'ai un peu repris mes esprits et je me rends compte que nous agissons de manière totalement stupide.

Je hurle à GIAP de stopper et de revenir à couvert des arbres. Je lui hurle, encore, que nous sommes des cibles superbes. Je lui hurle qu'il peut y avoir, de l'autre côté, des tireurs qui attendent que l'on s'avance dans la traversée de l'oued. Il finit par obtempérer et consent à revenir se mettre à l'abri. Quelques autres copains, qui nous ont suivis, se sont déjà mis à l'affût derrière des souches ou des rocs, quand nous nous sommes arrêtés. Je l'engueule ! Je lui demande ce qui lui a pris de courir de cette façon ? Nous nous engueulons, plus exactement, car il me répond que, quand nous avons sauté du camion, il a vu un type s'enfuir vers la rivière. Si je l'avais laissé faire, il l'aurait peut être rattrapé. Il n'est peut-être pas trop tard ...

Pourquoi ne pas l'avoir descendu ? Il était trop loin ! ... Etc. ... Etc. ...

Je coupe court. Les conneries suffisent pour aujourd'hui ! Nous sommes 5, en tout et pour tout, et nous n'avons pas d'appui feu (Le camion, et son FM, ne sont même plus visibles). Enfin, nous retournons rapidement rejoindre les autres. Ils nous attendent, de part et d'autre du camion, tout en surveillant, avec un peu d'inquiétude, les environs. Le chef, en nous voyant arriver, ose demander :

- *Alors ? Vous les avez vus les gus ?* ».

Péremptoirement je déclare qu'il n'y avait pas de gus et qu'il n'y en a jamais eu ! *Pourtant, l'embuscade ?* ... tente-t-il encore de nous dire en désignant le tronc qui barre la route. Je reprends :

- *Chef ! Vous voyez bien qu'il ne peut pas s'agir d'une vraie embuscade. L'endroit est particulièrement mal choisi. Ou, alors, elle était foireuse leur embuscade !*

Il y a bien ce tronc d'arbre en travers de la route pourtant ! Il n'est pas venu tout seul. Nous inspectons, prudemment, ce tronc ainsi que les environs. C'est un arbre mort et sans branches. Il n'est pas tombé sur la route de façon naturelle, il n'a pas de racines et il n'y a pas de souches à proximité.

Après une inspection soigneuse, car nous craignons un piège, nous décidons de dégager la voie. Il est assez lourd et il nous faut l'aide du treuil du camion pour le mettre sur le bas côté.

Enfin, après toutes ces inspections et manœuvres, nous décidons qu'il n'y a plus rien à faire ici. Cela n'est pas trop tôt. Nous avons notre compte d'émotions.

Tout le monde embarque et le Dodge fait demi tour pour retrouver l'autre route qui nous remontera vers nos montagnes.

A l'arrivée au bivouac, le Capitaine est là qui nous regarde débarquer avec le courrier :

- *Alors les gars, vous avez fait une bonne balade ? Vous vous êtes bien rincés le gosier ?* nous dit-il.

Il est souriant, le Capitaine (à moins qu'il ne soit goguenard ?). Que veut-il dire exactement ? Il est désagréable de passer pour un buveur invétéré quand ce n'est pas justifié. Nous comprenons, tous, que ce n'est pas le moment de raconter ce à quoi nous avons passé notre temps. Pour le coup, il pourrait accuser notre intempérance. ... Un peu plus tard, le radio de permanence m'expliquera le pourquoi de sa réflexion : Ne nous voyant pas rentrer, il a, par radio, interrogé le poste des tirailleurs où nous avions rendez-vous. Ceux-ci ont répondu que nous étions en train de « boire un coup » et que nous n'allions pas tarder à revenir.

Voilà racontée, en peu de mots, une journée ordinaire, où il ne s'est rien passé.

Nous pourrons, encore une fois, inscrire **RAS** sur notre journal.

DJIDJELLI Le 19/11/1961

Bonjour à tous deux,

*Papier vert ! La parole est à Maman. Le bleu étant réservé à Papa. Une lettre qui arrive un dimanche, c'est assez exceptionnel mais très apprécié. De plus, la lecture de cette lettre n'a pas été sans me surprendre. Je sais que, chez nous, nous n'avons jamais eu peur de nous déplacer et que la Panhard n'en est pas à sa première sortie. Tout de même, je n'avais pas pensé à cela et ma surprise fut telle que je n'hésite pas à prendre la plume sur le champ pour vous répondre.*

*Je dois reconnaître qu'à première vue, le projet me semble assez plaisant et que, pour un peu, je l'approuverais avec enthousiasme.*

*Pourtant, à la réflexion, je ne vois pas comment ce projet pourrait être mis à exécution. Cela, à cause des difficultés techniques, bien sûr. En effet, il est vraiment difficile de prévoir la date exacte de notre arrivée à Marseille. Il faut bien que la joie du retour ne nous fasse pas perdre le sens des réalités. Je ne crois tout de même pas qu'un voyage aussi long, dans un temps aussi court, puisse être contrebalancé par les avantages de retrouvailles anticipées. Si c'était l'époque des vacances, certainement... Nous pourrions alors être certains que la Panhard saurait se diriger, pratiquement toute seule, vers Marseille.*

*Faisons donc confiance à la SNCF et allons visiter ensemble la gare de Lyon.*

*Quoiqu'il en soit, le projet, si je ne le considère pas comme tout à fait réalisable, m'a fait bien plaisir. Me voilà véritablement obligé à songer sérieusement au voyage de retour. J'ai de plus en plus de mal à m'imaginer que, dans un mois, je ne serai plus ici et que, bientôt, c'en sera fini du service militaire.*

*Je ne sais pas où j'avais la tête, l'autre soir, pour écrire « Ramberchamps » au lieu de « Ronchamp ». Je suis d'autant plus impardonnable que j'ai, devant moi, quand j'écris, sous une plaque de verre, la carte postale du camping de Ramberchamps. Carte postale que m'a envoyée Francette, lors de son dernier séjour à Gérardmer. Peut-être est-ce pour cela, après tout, que j'ai fait la confusion ?*

*Il fait, aujourd'hui, un temps superbe. Depuis quelques jours, les pluies sont rares et la température est vraiment clémente. Pour écrire, j'ai dû ôter ma veste de treillis et ma chemise. Il est vrai qu'auparavant, je venais de faire une partie de ballon.*

*Tout de même, je me demande quelle peut être la température et l'état du ciel en Seine & Marne, en ce moment ? C'est un peu cela que je n'arrive pas à me figurer. La fin de l'année est si proche qui me ramènera aux brumes et frimas de l'Île-de-France. Ici, au bord de cette côte de l'Afrique, nous subissons toujours une atmosphère idéale, que nous ne sommes même pas sûrs de trouver en plein été en France.*

*En attendant de vous télégraphier la date d'arrivée, puisqu'il faut toujours attendre quelque chose, il ne me reste plus que 4 dimanches comme celui-ci à passer.*

*Il ne me reste plus, aussi, qu'à vous embrasser bien fort tous les deux, avant de vous quitter.*

**Loulou**



DJIDJELLI Le 21/11/1961

*Bonjour à tout le monde,*

*21 novembre. Cela fera 27 au jus de demain matin, si je sais compter. C'est, hélas, toujours approximatif, car aucune date définitive n'est encore fixée. Pour passer le temps et, en attendant d'être renseignés là-dessus, nous allons partir en opérations. Durée prévue : 30 jours. Cela est long ! Rassurez-vous, pour ma part, je rentrerai avant la fin de cette opé. Remarquez, cela non plus n'est pas certain. ... Vous savez qu'en matière d'opérations, il vaut mieux ne pas faire de prévisions. D'ailleurs, nous ne savons pas encore où nous allons. ... Enfin, je pense pouvoir vous envoyer des informations là-dessus bientôt.*

*Dites-moi ! Je me pose des questions concernant la géographie régionale. Peut-être pourrez vous m'éclairer ? Chaque fois qu'un personnage important (un président d'état africain, par exemple) vient en France, mon poste de radio, qui marche très bien, soit dit en passant, annonce que notre président, celui de la 5<sup>ème</sup>, va accueillir ledit personnage à la gare de Bry sur Marne. J'imagine le genre de réception, puisqu'en ayant vues de semblables en gare de Fontaine le port (pour la venue de Tito, entre autres).*

*Où donc se situe cette gare de Bry sur Marne ? ? ?*

*Il n'y a que le réseau de l'Est, je crois, qui suit la Marne. Or, il est précisé que ce même personnage fait le voyage à bord du train bleu. C'est-à-dire sur le réseau P.L.M. et qu'il part de Marseille. Je me demande si je suis ignorant ou amnésique car j'ai bien lu, à plusieurs reprises : Bry sur Marne.*

*Nous nous levons, demain, à 5 h 00. Il y a longtemps que nous n'avons plus l'habitude d'un réveil si matinal. Aussi, bien qu'il ne soit que 20 h 30, les copains commencent déjà à se coucher. Ils ont raison, d'ailleurs, car il n'y a rien de mieux à faire. Tout d'abord, je vais me laver. Ce qui sera fait pour demain matin. Ensuite, je ferai comme eux.*

*Bien sûr, avant de me coucher, je n'oublie pas de vous dire bonsoir et je vous embrasse tous les trois.*

**Loulou**

## La nuit fut chaude !

Une fois de plus, je ne saurais situer, avec précision, la date du fait-divers que je vais conter ici.

Une fois de plus, nous sommes en opérations. Pour une fois, ce soir, nous ne monterons pas le bivouac en haut des montagnes. C'est vers le bas, à la limite entre les collines entourant Djidjelli et les premiers contreforts de la Kabylie, que nous passerons la nuit.

Cela se situe à un endroit, au pied de la montagne, où un petit piton a permis d'installer un poste abritant la valeur d'une section. Ce soir, nous nous retrouvons nombreux au bivouac. Nous sommes trop pour pouvoir tous nous installer sur l'inévitable DZ, à côté du poste, tout en haut du piton.

Il faut dire qu'aujourd'hui, les deux États Major, celui du Régiment et celui de 1<sup>er</sup> Bataillon, sont ensemble avec toutes leurs « roulettes ». Cela fait donc du monde et du matériel. On peut, d'ailleurs, s'interroger de l'intérêt d'installer un bivouac aussi près du camp de base ? Ce sont, là, des décisions d'ordre supérieur et nous sommes bien incapables de les juger ou même de les comprendre.

Pour pallier le manque de place, il est décidé, en haut lieu, que les tentes des officiers des deux P.C. seront installées sur la DZ, juste sous les murs du Bordj. On ajoute, à cela, une grande tente pour la permanence des transmissions. Les autres services resteront en bas du piton sur une plate-forme qui a été plus ou moins déboisée. Par plus ou moins, je veux dire qu'il doit y avoir quelques années que la déforestation a été faite. Les bruyères ont repoussé et dépassent maintenant les 50 cm. Tout autour de cet emplacement, ce sont les chênes-lièges qui nous entourent.

Les véhicules sont alignés, dans la bruyère, de chaque côté de la piste qui va au poste. Le PC du Régiment d'un bord, le PC du Bataillon de l'autre. La température est toujours clémente. Nous ne monterons, donc, pas les gaitounes, d'autant que nous repartons demain matin à l'aube. Nous avons tout de même les lits picots. Nous, les gars de l'EMT1, nous nous sommes aperçus, il y a quelques semaines, qu'à chaque fois que ceux du Régiment sortaient en opérations, ils emportaient ces lits représentant un confort accru. Pourquoi se gêner ? Nous avons donc décidé de faire comme eux. Il faut, tout de même, un GMC supplémentaire pour transporter ce matériel. Cela n'est évidemment possible que, lorsque nous effectuons un déplacement « P.C. lourd », c'est-à-dire avec toutes nos roulettes.

Là haut, sur la DZ, la sécurité est assurée par les gens qui veillent à l'intérieur des tours du bordj. Ici en bas, il est nécessaire d'avoir nos propres sentinelles. La proximité de la forêt nous oblige à quelques élémentaires précautions. Il

est décidé qu'il y aura une sentinelle, de chaque P.C., de part et d'autre du campement, compte tenu de la répartition des véhicules.

Nos adjudants de Cie s'occupent de l'affectation des tours de garde. C'est alors qu'une forte altercation éclate, côté de l'E.M.T.1. Fort heureusement, il ne m'a jamais été demandé de m'occuper de la garde étant moi-même partie prenante. Faisant partie des hommes de troupe, je monte la garde comme les autres camarades. C'est tant mieux car il y a, là, une source de conflit fréquente dont les sous-offis ont bien du mal à se dépêtrer. Présentement, cela gueule très fort ! Les échanges verbaux, entre un chauffeur et notre Adjudant de Cie, sont particulièrement bruyants. Ayant été de service la nuit précédente, je ne suis, normalement, pas concerné. A moins que ... C'est pour cela que je préfère écouter de loin, de très loin, ce qui se passe.

Enfin, il semble qu'un accord soit trouvé. L'adjudant a certainement conclu par un : - ***Je ne veux pas le savoir ! Ce sera comme ça et pas autrement !*** L'autre est bien obligé d'accepter. Ce qui ne l'empêche pas de hurler une dernière protestation du genre : - ***Vous allez me le payer !*** Personne ne sait ce qu'il veut dire et l'Adjudant se contente de tourner les talons.

Nous nous installons pour passer la nuit le plus confortablement possible. Je place mon lit picot le long d'un camion, côté extérieur. La forêt est à une bonne cinquantaine de mètres. Le lit, une fois dressé, émerge à peine de la bruyère que j'ai été obligé de bien piétiner auparavant. Pas question de lire, ce soir, car il y a peu de lumière dans ce camp improvisé. Le fusil dans le sac de couchage, comme d'habitude, je m'endors.

C'est très désagréable, quand on dort profondément, d'être réveillé par un fracas assourdissant qui nous claque aux oreilles.

J'avais beau dormir profondément, j'ai la certitude que je me suis réveillé d'un coup. J'ai tout de suite compris de quoi il retournait. Sans me lever, j'ai roulé avec mon sac en bas du lit, j'ai ainsi plongé dans les bruyères en tenant mon fusil contre moi. Ce qui m'a semblé être, d'abord, une rafale de P.M. est devenu, en un instant, un véritable vacarme de coups de feu venant de tous les coins du campement.

La nuit est noire. Il doit être 2 ou 3 heures du matin. En plus des coups de fusils et des rafales, qui claquent dans tous les coins, il y a des flammes qui s'allument et qui s'éteignent très rapidement. Ce sont les départs des tirs. Justement, devant moi du côté de la forêt, cela fait plusieurs fois que je vois ces éclairs :

3 ou 4 fois, un arrêt, puis ça recommence. C'est un P.M qui tire, dans notre direction, par petites rafales.

Le Fell doit être à la lisière du bois et nous arrose très tranquillement. Celui là, je vais me le payer ! Il ne tire sans doute pas dans ma direction car je n'entends pas les balles siffler. Je ne dois pourtant pas le louper. J'attends que la flamme de son arme apparaisse de nouveau et je m'apprête à tirer 3 ou 4 coups en pressant la détente très vite. Il faut que je sois très rapide. Aussitôt après, je dois me jeter sur le côté. En effet, si je le rate, lui aussi verra la flamme de mon fusil et risque fort d'expédier une rafale dans ma direction.

Il tire de nouveau. Je l'aligne posément et je m'apprête à presser sur la détente.

A ce moment précis, quelqu'un allume la lumière.

Depuis le poste, ils viennent de lancer une fusée éclairante. Toute la scène apparaît, pendant quelques secondes, dans une lumière crue. Quelqu'un crie, aussitôt, « *Halte au feu* ». Ce cri est repris et, en un instant, tous obtempèrent. D'autres fusées vont suivre nous permettant de nous ressaisir. Je ne crois pas que ce soit les divers commandements qui ont fait cesser le feu mais bien plutôt la réapparition de la lumière.

Dès la première seconde où la lumière a jailli, j'ai vu ! J'ai vu celui sur qui j'allais tirer. C'est un gars de chez nous ! Bizarrement, il se trouve à mi-chemin entre les arbres et le camp. Très bizarrement aussi, il est tourné de notre côté, sa MAT pointant en direction du camp. A la seconde suivante, d'ailleurs, il a fait demi-tour. Il regarde vers la forêt et son arme est pointée vers la forêt. Ce gars, c'est celui qui a eu l'altercation avec l'adjudant au moment de la distribution des tours de garde.

Je fonce sur lui et lui demande s'il est fou et pourquoi est-il à cet endroit ?

- *J'ai entendu du bruit, alors je me suis avancé* me répond-t-il.

C'est l'explication qu'il fournira aux adjudants et aux autres camarades. Personne ne sera dupe. Il a réussi son coup. Il s'est ainsi vengé d'un tour de garde qu'il disait injustifié. Si l'Adjudant a payé par un réveil en sursaut, il n'est pas le seul.

Après tout ce vacarme, le camp a essayé de se rendormir, ce n'est pas gagné pour tous. Personnellement je rumine pendant un certain temps. Je ruminerai encore pendant une partie de la matinée. J'ai failli tirer sur un copain. Avec un peu de chance, j'aurais pu le tuer. Quel abruti ! Il a pris un risque énorme en s'avancant hors des limites du camp. Pourquoi a-t-il fait cela ? Voulait-il se suicider ? Ce n'est

tout de même pas possible ! Pourtant, le salaud, il tirait dans notre direction, je crois ?

Ce copain, c'était une grande gueule, je le savais déjà. La preuve en était son altercation avec l'adjutant. Des grandes gueules, ils n'en manquaient pas à l'EMT1. Je n'ai jamais trouvé qu'avoir du caractère était un défaut. De là à faire une ânerie comme celle de cette nuit !

C'est à partir de cet incident, je crois, que je m'en suis voulu d'avoir été un incorrigible optimiste. Je m'en suis voulu d'avoir trop facilement, et si longtemps, cru que les individus n'agissaient toujours que de façon rationnelle.

*Au-dessus de L'Oued DJENDJENE  
Le 26/11/1961*

*Bonjour à tous,*

*Nous sommes en opérations, ainsi que je le prévoyais dans ma dernière lettre. Tout d'abord, je m'aperçois que je n'aime vraiment pas écrire en opérations. Il faut pourtant bien que je réponde à votre lettre du 22, reçue hier.*

*Si nous sommes partis pour assez longtemps, nous ne sommes pas bien loin, puisque à 25 kms, à vol d'oiseau, au sud de Djidjelli.*

*Il y a beaucoup de monde sur le terrain et cela a déjà donné quelques résultats. Ici, au P.C. sont réunis je ne sais combien de corps divers. Il y a, en tout, 220 personnes à nourrir par les cuisines. Cela commence à être sérieux et il y a affluence lors de la distribution.*

*Soit dit entre nous, je n'ai jamais vu une telle organisation. Il doit s'agir de l'opération « records » car ils sont tous battus ! Ceux de ... bêtises, bien sûr. Je ne regrette vraiment pas d'avoir assisté à cette dernière opération : Ce sera un bon souvenir pour plus tard.*

*La première journée, les conditions météorologiques nous furent défavorables. Montages des guitounes sous une pluie battante et dans une gaoue épaisse et collante. Depuis, le temps s'est rétabli et l'on n'arrive toujours pas à supporter le pull-over. Cette nuit, je crevais de chaud dans mon duvet qui n'est pourtant pas trop épais.*

*Je m'en lèche encore les babines. Hier, j'ai mangé un de ces civets de sanglier ! Il avait mariné trois jours dans le vin. Bref ! Quelque chose qui n'a aucun rapport avec la boîte de ration. Il faut dire que, ces derniers temps, pas mal de ces bestioles ont sauté sur des mines et ont fini en beefsteaks, ou autres plats alléchants. Quant aux escargots ! Eh bien ! Ils jeûnent toujours les pauvres. Je ne sais pas s'ils seront préparés un jour. Sans doute serai-je parti d'ici là.*

*22 au jus, cela approche !*

*Après ce rude effort, je vais pouvoir envoyer promener ce stylobille qui ne veut pas marcher tout seul et ce papier qui n'arrête pas de se tortiller sur mon genou.*

*Au revoir, donc, et bons baisers à tous.*

**Loulou**



1961\_11\_500 BIVOUAC de l'EMT1 Au dessus de l'Oued DJENDJENE

## PLEIN CIEL.

Ce matin, nous roulons dans un épais brouillard. Nous venons, probablement, du fond de la vallée, du fond de l'Oued Djendjene. Il y a quelques instants, encore, la route était dégagée, puis nous sommes entrés, d'un seul coup, dans le nuage qui couvrait le ciel au-dessus de nos têtes. Je dis : probablement, car je ne me souviens pas, précisément, ni des raisons, ni des détails, de notre expédition matinale. Cela n'a guère d'importance, c'est un déplacement parmi tant d'autres ! Tout ce qui m'a vraiment marqué, c'est notre parcours dans ce brouillard.

Nous montons ! Nous roulons à vive allure sur une piste qui monte régulièrement et obstinément. C'est cette rayure oblique que les photos montrent sur le flanc du djebel Tabbabor. Une belle piste, en vérité, taillée directement dans le roc. La pente est constante, certes, mais la voie est bien obligée de suivre les formes de la montagne. Ce qui, de loin, donnait l'impression d'un tracé rigoureusement rectiligne n'est, en fait, qu'une succession de virages. Heureusement, l'empierrement

est excellent et permet au chauffeur de consacrer toute sa dextérité aux sinuosités du parcours.

Nous montons ! Ce n'est pas la première fois que nous empruntons ce trajet et le conducteur de notre 6x6 mène son engin à bonne allure. A cette heure, il n'y a pas encore de camions ou d'engins civils à emprunter cette voie et la radio nous a informés que nous sommes les seuls militaires sur la route. C'est un souci de moins, car la piste ne permet que, très difficilement, le croisement de deux véhicules et les refuges sont rares.

Nous montons ! Assis à l'arrière, débâché, de notre Dodge d'escorte, nous sommes l'équipe habituelle, ou à peu près. A l'avant, c'est le célèbre S/Chef L. qui est le chef de bord. Nous n'entendons que les hurlements du puissant moteur lorsque des rétrogradages sont nécessaires. Le reste se déroule dans cette sorte d'atmosphère ouatée, si caractéristique des parcours dans le brouillard. Depuis que nous avons pénétré dans cette purée, l'humidité et la froideur nous imprègnent et nous rendent silencieux.

La montée continue. Tassés sur notre banquette, pliés en avant, le fusil entre les jambes, nous sommes silencieux, presque prostrés. Comme mes camarades à côté de moi, j'attends l'instant où, enfin, nous quitterons ce maudit brouillard, où la lumière réapparaîtra et où nous pourrions terminer notre voyage dans des conditions plus agréables. Il est curieux de voir combien le moindre écart climatique peut influencer sur notre moral, combien nous sommes sensibles à l'absence de lumière, surtout !

Cette montée semble interminable. Cette piste du Tababor nous l'avons déjà faite pourtant. Elle est très impressionnante et le paysage est superbe. A un certain moment, nous surplombons le nouveau lac dont les dimensions semblent conséquentes, bien qu'il ne soit pas encore totalement rempli. Aujourd'hui, pas de paysage à contempler et, malgré l'allure soutenue, la piste n'a jamais été si longue.

Brusquement, nous émergeons en pleine lumière !

Nous sommes ressortis par le dessus de la nuée et, un instant, nous sommes aveuglés. La lumière du soleil, qui frappe l'é�incelante blancheur des nuages, nous inonde de partout. C'est à la fois un soulagement et un saisissement

Le soulagement, c'est de retrouver la lumière, source de vie, et de ressentir, malgré l'altitude, sa chaleur nous pénétrer le corps et chasser l'humidité qui nous oppressait.



Le saisissement, c'est de nous retrouver, si soudainement, dans l'espace. Le camion continue à monter. Il continue sa course effrénée et nous avons l'impression d'aller, ainsi, vers le ciel sans que rien ne puisse nous arrêter.

Nous dominons, maintenant, cette mer de nuages qui semble s'étendre à l'infini. Un archipel de rochers dénudés en émerge ça et là, comme les récifs d'un océan déchaîné. L'étendue blanche éblouissante au-dessous de nous, l'espace, bleu profond, du ciel au-dessus, nous nous sentons comme perdus, comme flottant entre deux éléments.

Cette impression de « plein ciel » il m'est arrivé de la ressentir en avion. Lors d'un de mes premiers vols, un camarade, pilote chevronné, avait voulu me faire goûter au plaisir de passer au dessus de la couche.

Aujourd'hui, pourtant, nous gardons le contact avec le sol, heureusement ! Nous sommes sur une piste de rocs durs et bien réels. Cela n'est pas, pourtant, pour nous rassurer.

La piste est une entaille brutale dans le rocher. Du côté montagne, nous ne voyons que la verticale de la saignée faite dans la masse. De l'autre côté, la surface, sur laquelle notre véhicule avance, se termine simplement par le vide. Pas de parapets, pas la moindre protection. La pente rocheuse, si elle n'est pas complètement verticale, n'offre rien à quoi le regard puisse se raccrocher. Rien pour retenir l'imprudent qui s'approcherait trop près de la bordure.

Je dois bien avouer, qu'à cet instant, j'ai ressenti comme une légère contraction du côté des abdominaux. Je ne dois pas être le seul ? Le gars, qui est assis en face de moi, qui, l'instant précédent, semblait somnoler, s'est redressé. Brusquement, il se met à brailler :

**- *Ralenti ! Trop vite ! Tu vas trop vite ! Tu veux tous nous tuer !*** hurle-t-il au chauffeur.

Interloqué, celui-ci obtempère tout en protestant :

**- *Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? Je roule normalement !***

Celui qui vient de faire cette intervention, si remarquée, est, lui-même, un chauffeur de GMC. C'est, aussi, un ancien qui n'a rien d'un timoré. Il a eu peur ! Ou, plutôt, il vient d'exprimer la peur de tous. Ce coup de gueule, que certains se sont empressés d'approuver, cela nous fait du bien. Le chauffeur a ralenti, il a obtempéré à nos récriminations. Pourtant, nous ne pouvons pas vraiment lui repro-

cher une vitesse excessive. De plus, nous sommes toujours en montée et c'est quel-  
qu'un d'habile en qui on peut avoir confiance.

La soudaineté de notre arrivée en plein ciel Kabyle nous a fait l'effet d'un  
coup de poing au ventre. Si nous sommes restés un instant estomaqués, il nous  
fallait réagir et le pauvre chauffeur nous a servi d'exutoire.

Le camion reprendra, bientôt, sa vitesse de croisière. L'effet de surprise est  
passé et nous ne tardons pas à arriver à un col. Nous allons maintenant quitter cette  
voie vertigineuse et emprunter une piste plus classique, quoique en moins bon état.  
C'est une autre façon de limiter la vitesse si l'on ne veut pas casser le matériel.

Durant notre promenade, nous avons fait le tour du Tababor (1960 m) et  
sommes passés entre ce djebel et le Babor (2004 m), le point culminant de la pe-  
tite Kabylie. La grande Kabylie, elle, n'atteint jamais que 2505 m (Mt du Djurdju-  
ra) et nous n'en sommes éloignés que d'environ 80 Kms à vol d'oiseau. D'une  
façon générale, nous évoluons dans tous ces fabuleux décors mais, souvent, la rou-  
tine et l'accoutumance nous empêchent de vraiment les voir.

Le mérite de cette randonnée matinale sera qu'elle restera gravée, suffisam-  
ment longtemps, dans ma mémoire pour que je puisse encore l'évoquer bien des  
années plus tard.

*En opérations le 19/11/1961*

*Bonjour à tous,*

*Quel travail que d'écrire ! Je n'ai rien d'autre à faire de la journée ! Je me rase à cent sous de l'heure (manière de parler, car mon salaire de Super A.D.L. est largement supérieur à cette somme).*

*Je disais donc que je ne sais pas quoi faire et pourtant je n'ai aucun courage pour répondre à vos nombreuses lettres. Il faut pourtant que je m'y attelle, en ce moment ces lettres arrivent par paquets qui s'accumulent. Quelle payaye ! (Et mon stylo bille qui ne veut pas marcher...). J'ai reçu les lettres du 22, le 25 et celles du 20 le 27. Je ne sais plus où j'en suis et, de plus, je peine avec cette saleté de stylo bille qui ne doit pas supporter l'altitude.*

*A part les lettres, je viens de recevoir aujourd'hui, en même temps, 3 colis. Rien que cela ! Je vous en supplie : Arrêtez ! Je ne vais jamais pouvoir épuiser leurs contenus d'ici la Quille.*

*Nous avons cueilli des champignons. C'est la première fois que j'en trouvais, ici, en A.F.N. Il s'agit de champignons des prés, genre de boules de neige. Ne les connaissant pas suffisamment, nous en avons fait cadeau aux sous officiers. Ils ont l'air d'être en bonne santé...*

*A part cela, l'opération se poursuit et n'offre pas grand chose de nouveau, par rapport aux autres opérations. Je vais sans doute demander à redescendre à la base car je ne me suis jamais autant fait suer. Enfin, c'est du 19 au jus. Nous devons, paraît-il, partir le 18 décembre de Djidjelli pour Philippeville et, de là, pour Marseille. Cela fait juste et je me demande ... ? ... ? Enfin, on verra bien !*

*Il fait exceptionnellement beau et chaud. Adieu veste, vache, chemise... (les vaches n'ont rien à voir là dedans...). Bien qu'à 800 m d'altitude, nous sommes à l'abri dans la vallée encaissée de l'oued Djend-jene.*

*Avant de m'énerver plus... sur cette triple cochonnerie ... de stylo bille, je voudrais juste ajouter ces quelques mots :*

*Au revoir, à bientôt et bons baisers à tous trois.*

**Louis-René**

## Faits divers ...

Nous arrivons à la fin de l'avant dernier mois de mon récit. Je m'aperçois qu'il me reste des tas de petites choses à raconter. Ne sachant pas, bien souvent, les remettre dans l'ordre chronologique, je vais essayer d'évoquer, ici, les derniers événements auxquels je repense.

### Un attentat au marché.

Le marché de Djidjelli est bien plus important que celui d'Aïn Abid. Il nous arrive, fréquemment, de déléguer quelques uns des nôtres « pour faire les courses », pour « améliorer l'ordinaire », si l'on préfère.

Parmi le personnel des PC, il y a toujours des volontaires. Certains se sont fait une spécialité d'acheteur et se chargent de nos commissions.

Comme tous les marchés, celui-ci grouille de monde et est très pittoresque. J'ai conté, au début de mon séjour, la découverte de celui d'Aïn Abid. Aujourd'hui, je suis blasé et daigne rarement jeter un coup d'œil à celui de Djidjelli.

Un jour, dans cette foule, nos commissionnaires entendent des coups de feu. A la suite de cela, il y a une certaine effervescence, est-ce une émeute ? Heureusement non ! Après l'arrivée d'une patrouille, le calme revient et il devient possible de comprendre ce qui vient de se passer : Il y a eu un attentat, un supplétif s'est fait tirer dessus. Cela peut sembler banal dans l'Algérie de 1961. N'exagérons pas, il n'y a pas des coups durs à tous les instants. C'est même le contraire, nous avons souvent tendance à oublier que les rebelles existent. Banal, sûrement pas ! A voir l'émotion de nos copains, de retour du marché, il est facile de comprendre qu'il s'est passé quelque chose, à la fois grave et peu ordinaire. Les explications ne vont pas tarder à venir :

Je viens de dire qu'il y a eu un problème avec un supplétif. Supplétif ou Harki, peu importe ! Ce qui est sûr, c'est qu'il s'agit d'un militaire français et qu'il

n'a été que légèrement blessé. Il était armé et, d'une rafale de MAT, il a descendu son agresseur.

Le malheur est que, tirant dans la foule, il a aussi abattu une femme et un enfant. Choquant ! Oui, et l'histoire va faire beaucoup de bruit à travers le camp. J'imagine que cela fera du bruit, aussi, dans la population civile. Les commentaires vont bon train et les jugements, rapides et faciles, pleuvent. Quand on possède une arme à feu, il faut être maître de ses nerfs ! Comment peut-on, ainsi, envoyer une rafale au beau milieu de la multitude, alors qu'il est certain que des balles atteindront des innocents ?

Il est commode de discuter, après coup, de ces événements et d'émettre des opinions catégoriques. C'est autre chose de les vivre. On ne peut véritablement savoir comment l'on est capable de réagir dans certaines situations que lorsqu'on les vit, réellement, ces situations. Se faire tirer dessus, ressentir l'atteinte du coup dans sa chair et rester calme, c'est beaucoup demander à un simple être humain.

Ce qui ne manque pas de nous surprendre, dans cette affaire, c'est que le terroriste n'avait qu'un petit revolver. Il a tiré de loin, tout comme s'il n'avait pas voulu tuer mais simplement blesser ou ... faire peur ... peut-être ?

S'il a tiré de loin, il n'a pas vraiment tenté de s'enfuir mais a cherché la protection de la foule.

Ce qui vient de se passer me rappelle quelque chose. Ce n'est pas si loin, seulement quelques semaines, quand nous avons passé plusieurs jours à recopier le cahier de ce responsable de la rébellion. Que disait-il ce Fell, instruit à l'école française (et à l'école soviétique) ? Il disait que, dans l'action subversive, il faut toujours chercher à provoquer l'ennemi. Il faut faire en sorte que ce soit l'ennemi, lui-même, qui soit entraîné, malgré lui, aux exactions les plus graves.

N'est-ce pas ce qui vient de se passer ? N'est-ce pas, là, la forme la plus subtile de l'attentat terroriste ? Le HLL meurt en héros, abattu par les balles de sa cible. Cible qui devient, alors, aux yeux de la population, un ennemi sanguinaire. Il est mort, certes, mais il a atteint son but. But qui n'est pas de supprimer un ennemi mais d'attiser la haine entre les peuples. (72)

---

72

Il s'agit d'un « **attentat suicide** ». Si ce genre ne semble pas encore très usité à cette époque, il ne demande qu'à se développer. L'apogée de ce style semble être atteint un certain 11 septembre du 3<sup>ème</sup> millénaire. Malheureusement, rien ne nous permet de croire à l'extinction de cette horrible pratique. Le terrorisme « subtil », que je décris ici, est, lui aussi, très employé. A chaque fois, le partisan sait pertinemment que son action déclenchera des représailles envers des individus qui, au départ, ne prennent pas parti.

Le Kamikaze, qui se fait sauter dans un grand magasin ou dans un bus de Tel- Aviv, sait très bien que son action ne se résumera pas à quelques israéliens tués. Son action déclenchera inmanquablement des représailles qui seront la semence d'où s'élèveront de nouveaux martyrs, qui feront grandir la révolution.

Certes, il est possible de distinguer plusieurs types de terrorisme :

- Le terrorisme qui s'attaque à une armée n'est qu'une forme de guerre (civile ou non). C'est le terrorisme de la résistance française contre l'armée d'occupation Allemande. C'est aussi le terrorisme de l'IRGOUN d'Israël contre l'armée Anglaise. Les militaires sont là pour se battre. Si, en face d'eux, il n'y a qu'une armée de l'ombre, c'est peut-être parce que leurs ennemis n'ont pas la possibilité de se constituer en armée traditionnelle. On pourrait, aussi, prendre l'exemple des partisans qui ont mis, ainsi, en échec l'armée de Napoléon, pendant la guerre d'Espagne. Ce terrorisme-là est acceptable, dans la mesure où la guerre est acceptable, bien entendu.
- L'autre terrorisme, celui qui s'attaque à des populations civiles, est inexcusable. Les massacres de femmes, d'enfants, de vieillards, plus généralement d'individus sans défense, tout cela ne peut pas être excusé. C'est malheureusement celui qui tend à se répandre le plus sur la planète. La subversion qui vise à propager la haine, à dresser les populations les unes contre les autres, par la terreur et l'horreur, n'est que la forme la plus vile de l'infamie que l'humanité ait jamais produite.

Il existe, aussi, un « terrorisme d'état ». Quand un gouvernement s'en prend à une fraction de la population, de son propre pays, et veut la faire disparaître, n'est-ce pas aussi du terrorisme ? Les trop célèbres camps de la mort ne sont, sans doute, qu'une forme élaborée de ce terrorisme « civil » qui, plutôt que de s'attaquer à des objectifs stratégiques, s'en prend à une population sans défense et prétend la faire disparaître du lieu où elle a toujours vécu. **Le terrorisme serait-il l'avenir de la planète ?**

## TOUBIB et Brancardiers.

Autres faits divers : Un jour, notre Toubib, de retour d'une intervention, semble particulièrement surpris. Il ne sait que répéter :

- *Ça alors ! Ça alors ! Il faut le voir pour le croire !*

Bien évidemment, nous convergeons, tous vers nos camarades de l'équipe « SANTÉ », histoire de voir ce qui se passe. Dans l'ambulance, il y a deux prisonniers blessés à qui les infirmiers ont donné les premiers soins sous la direction éclairée du Docteur. Jouant aussi bien les gardiens que les secouristes, ils les accompagneront ensuite pour les remettre au secteur de Djidjelli.

Les blessures des deux types ne sont pas trop graves mais notre Commandant tient beaucoup à ce que tout se passe, toujours, dans le respect des principes humanitaires : On blesse ou on tue d'abord, puis on soigne (quand c'est encore possible) et, enfin, on interroge. En les envoyant au secteur, c'est-à-dire au CRA, nous ne sommes pas tout à fait certains qu'il ne faudra pas recommencer ce cycle mais, là, ce n'est plus de notre ressort.

D'où vient, donc, l'étonnement du Médecin-Lieutenant ? Il en a, pourtant, vu bien d'autres !

**Ce sont les pieds !** Je dis bien : Ce sont les pieds des prisonniers qui le font, ainsi, s'exclamer. Les deux types ont été blessés aux pieds. Une habitude des nôtres qui cherchent, de préférence, à faire des prisonniers en visant bas. Effectivement, ils ne doivent être que légèrement blessés car ils ont cherché à s'enfuir. Nos grenadiers voltigeurs ont dû les poursuivre pendant près de deux heures, avant de pouvoir les coincer.

Des coriaces ! Pourtant, ce ne devait pas être des gens très importants, compte tenu de la qualité de leurs armes, des vieux fusils de guerre, dont ils avaient épuisé les cartouches. Étaient-ils, donc, animés par une telle volonté révolutionnaire (chose rare actuellement) pour courir, ainsi, malgré la douleur que pouvaient engendrer ces blessures mal placées ? Ou était-ce la peur de tomber entre les mains des gars du Bataillon ? Allez savoir ! Nous ne pouvions qu'admirer leur courage.

Cela n'expliquait, pourtant, toujours pas l'étonnement du médecin.  
Enfin ! Nous l'eûmes cette explication :

- *Ils ont les pieds plats.*

Ces deux coureurs de brousse (qui, d'ailleurs, couraient nu-pieds dans les djebels) avaient une malformation qui était, selon la faculté, un handicap des plus graves à la marche. Quant à la course, n'en parlons pas ! Ce mode de déplacement leur était tout simplement impossible.

*- Dans l'armée française, ils auraient été purement et simplement réformés.*

Comme quoi les règles ne sont pas toujours les mêmes dans toutes les armées du monde ou, alors, la rébellion n'avait peut-être pas lu tous les traités et manuels du service de santé.

J'ai souvent parlé des interventions du service de l'O.R. mais ces camarades ne sont pas les seuls à effectuer des déplacements impromptus. Il arrive, fréquemment, que notre service de Santé soit, lui aussi, sollicité pour aller sur le terrain. Il y a bien des infirmiers dans les compagnies. Ils sont là pour soigner les petits bobos ou pour apporter les tout premiers secours. Dès que les choses sont un peu sérieuses, la Jeep du Toubib, suivie de l'ambulance, s'élanche sur les pistes. Quelquefois, ce mini convoi est assisté par notre véhicule d'escorte. Les Croix rouges peintes sur le toit et les côtés de l'ambulance ne sont, surtout pas, une garantie contre les coups durs. (73).

D'ailleurs, en toutes circonstances, nos gars sont armés. Le Lt, en tant qu'officier, n'a qu'un P.A. mais les autres ont MAT ou fusils. Surtout pas, ai-je dis ! En effet, je me suis laissé dire que, par le passé, les rebelles avaient souvent fait une cible privilégiée des véhicules ainsi repérables. Ils comptaient, sans aucun doute, sur la naïveté des soldats français, croyant qu'une simple convention, dite de Genève, suffisait à les protéger.

Mise à part sa capacité à attirer le feu des HLLs, l'ambulance est un véhicule potentiellement dangereux. Celui qui monte dans cette caisse, même s'il n'est pas malade ou blessé, risque de se retrouver mal en point à l'arrivée. Mes camarades infirmiers, à leurs débuts, en ont fait la dure expérience. Je me souviens les avoir vus, l'un ou l'autre, descendre en vitesse, à la première halte, et se précipiter sur le bord de la piste pour rendre « tripes et boyaux ».

---

73

La 1<sup>ère</sup> convention de Genève date de 1864 (presque un siècle). Elle avait, pour but, l'amélioration du sort des blessés. Elle avait, pour conséquence, la création d'une croix rouge internationale et le respect, sur les champs de bataille, des équipes de santé. Pour observer ces prescriptions, encore fallait-il avoir signé la convention. Nous ne pouvons tout de même pas demander à des HLLs de respecter les lois.



Être transporté dans un véhicule tôle, entièrement fermé, et être brinquebalé sur les pistes, balancé par une suspension volontairement assouplie, tout cela est suffisant pour déclencher des remontées désagréables du liquide gastrique.

Il y a longtemps qu'eux ne s'y laissent plus prendre. Moi-même, j'ai toujours décliné l'invitation au voyage car je n'ai jamais été tout à fait sûr de pouvoir contrôler mon estomac. C'est, bien entendu, un sujet de distraction pour beaucoup et, chaque fois qu'un bleu arrive au P.C., il lui est aimablement proposé le confort de l'ambulance.

S'il y a, souvent, des interventions sanitaires à faire, c'est peu souvent pour des blessures de guerre, du moins quand il s'agit des nôtres. Pour l'année 1961, en tous cas, il n'y a eu, parmi nos unités, que quelques blessés. Par contre, surtout depuis que nous sommes en petite Kabylie, plusieurs chutes graves ont eu lieu. Et je ne parle pas des accidents de circulation tel celui du 23 octobre dernier.

Je me souviens encore avoir vu mes camarades rentrer un matin d'une de ces interventions. Pas frais, ils étaient ! Ils avaient été appelés, la veille au soir, pour un accident grave, un voltigeur qui était tombé dans un ravin. Aucun héliportage n'était envisageable. C'était arrivé à la tombée de la nuit et le ravin n'était accessible qu'à pied, et encore. Il avait fallu trouver un passage pour atteindre le blessé. Il avait fallu pratiquer les premiers soins dans des conditions particulièrement difficiles. Il s'agissait d'une fracture de la colonne vertébrale. Il avait donc fallu l'immobiliser sur le brancard puis le transporter, à bras d'hommes, en prenant le plus de précautions possibles.

Le hisser, dans l'obscurité, sur un terrain des plus escarpés, rendu glissant par les dernières pluies, tout cela fut loin d'être une partie de plaisir. Certes, ils eurent toute l'aide que purent leur apporter les camarades du blessé mais les bonnes volontés peuvent quelquefois se révéler dangereuses. Quand, enfin, ils arrivèrent à remonter l'accidenté sur un terrain praticable, le jour apparaissait. Cela eut l'avantage de permettre une EVASAN par hélico sans plus attendre. Porter sur un brancard quelqu'un qui ne peut pas marcher, une fracture ou même une simple foulure, cela peut prendre très vite des allures de cauchemar, pour peu que le relief ne coopère pas.

Quand je dis qu'il y a rarement des blessures de guerre, cela ne veut pas dire jamais. Justement, il y a quelques jours, lors d'un engagement, un type a été blessé par balle. Immédiatement, notre équipe sanitaire se rend sur place pour les soins et pour juger de la gravité de la blessure. La Cie, où il venait d'y avoir ce pépin, nous avait annoncé, par radio, une balle dans la cuisse, ce qui avait de quoi être préoccupant. Arrivé sur place, le Toubib nous communique qu'il n'y a pas de quoi s'affoler. Ce n'est donc pas si grave.

Bientôt, il nous informe qu'il a terminé ses soins et que le voltigeur pourra reprendre le crapahut d'ici quelques jours (des jours d'hôpital, tout de même. ...).

Dur, dur ! Le Toubib !

Quand ils reviennent, le Lt à le sourire. Il a l'air de prendre cette blessure comme une plaisanterie. - *Ça a failli !* dit-il. Si c'est cela qui l'amuse, chapeau ! Un camarade vient peut-être d'échapper à la mort et c'est tout ce qu'il trouve à dire.

Les infirmiers confirment que, vraiment, il s'en est fallu de peu. La balle est passée entre les deux cuisses. Elle est passée, très haut, entre les deux cuisses. Pas au milieu, heureusement, elle a touché l'intérieur d'une cuisse évitant, de peu, d'atteindre la virilité du gars. Cela aurait pu être pire, disent-ils tous !

Paradoxalement, cette histoire fera beaucoup de bruit dans la troupe, aussi bien au PC que dans les Cies. Pourtant, ce « peu de chose », a bien, « a failli » être grave, c'est sûr. Ce qui bouleverse certains d'entre-nous, c'est, justement, ce qui aurait pu être. Se faire trouser la peau passe encore mais, perdre une partie de soi-même et risquer de revenir au pays sexuellement diminué, cela dépasse tout ce qui est supportable.

Je suis, personnellement, surpris de telles réflexions. Je comprends la peur rétrospective des gars et le sort peu enviable de ceux qui subissent de telles blessures. Je me refuse, pourtant, à accorder plus d'importance à cette atteinte qu'à une autre. Mon camarade LX, qui, le bassin brisé, ne remarquera probablement pas ou celui qui, les vertèbres cassées, risque de passer le restant de sa vie allongé, n'ont, selon moi, pas un sort plus enviable.

Nous ne pouvons guère nous empêcher d'attacher, à cette partie de notre corps, une importance des plus grandes (pour certains, il est à croire que c'est, là, leur seul sujet de conversation). Il faut, malgré tout, rester objectif et admettre que bien d'autres situations peuvent être aussi dramatiques.

## Un forcené.

Hier, la Cie portée a abattu un Fell. Faits divers qui ne semble pas nécessiter de commentaires particuliers.

C'est pratiquement plusieurs fois par semaine, sinon tous les jours, que les nôtres débusquent des rebelles. Bien souvent, ils sont faits prisonniers, ce qui permet d'occuper les gens du C.R.A. Quelquefois, pourtant, nos voltigeurs doivent se résigner à les abattre et renoncer, ainsi, à leurs confidences. C'est ce qui a dû se passer hier mais nous n'en savons pas plus. Nous n'en connaissons que la sécheresse du rapport journalier.

Ce matin, comme bien souvent, il y a briefing au P.C. Les chefs de Cie arrivent un à un dans la salle de réunion. A son habitude, le sergent Gérard s'est débrouillé pour accompagner son chef de Cie. L'ami Gérard vient nous faire un brin de causette. Il va pouvoir nous conter les derniers événements et nous expliquer ce qui s'est passé hier. Il n'est pas besoin, pour cela, de le prier, l'histoire d'hier, il l'a vécue et, maintenant, il éprouve un furieux besoin d'en parler.

Il avait, donc, avec son équipe, coincé un individu qui avait pris la fuite alors que la patrouille approchait d'un village. Scénario classique, fait divers banal d'une chasse à l'homme quasi quotidienne. Il ne faudrait pas croire que, seule, la 4<sup>ème</sup> Cie accrochait les Fells et que, seule, l'équipe de Gérard obtenait des résultats. Si je relate, ainsi, bien souvent, ses exploits, c'est que, grâce à mon ami j'avais les informations à la source.

Donc l'individu, cerné de toutes parts, réfugié dans un trou de rochers, n'avait plus qu'une chose à faire : Se rendre. Ça, c'était un vœu pieux ! La raison ne s'accorde pas avec le fanatisme. A peine nos gars s'approchaient de son refuge, tout en lui criant de déposer les armes, qu'ils furent accueillis par une bordée d'injures et une volée de plombs. Les injures, cela n'était pas trop grave. A part Gérard qui parlait assez bien Arabe, les autres en savaient, tout de même, assez pour comprendre de quoi il s'agissait. Les balles, qui leurs sifflaient aux oreilles, étaient plus désagréables. Rafales de MAT et coups de fusils n'eurent pas raison de sa hargne.

L'essentiel était qu'il fut bien encerclé et la section, maintenant regroupée sur les lieux, s'assura qu'il n'avait aucun itinéraire de fuite possible. A tirer avec autant de frénésie, il aurait vite fait d'épuiser ses provisions. Il suffisait d'attendre un peu et, bientôt, il serait facile de le cueillir. Après avoir calmé les ardeurs de sa troupe, il se contenta, un temps, d'inviter le rebelle à abandonner le combat. Peut-être, n'y mettait-il pas suffisamment les formes ? A ces invitations, le type ne sa-

vait que répondre par des jurons, de plus en plus grossiers, invoquant toute la parenté de ses ennemis et la qualifiant de sexuellement tarée. Il n'oubliait, d'ailleurs pas, d'accompagner ses injures d'une bordée de coups de feu.

Ce petit jeu dura une bonne partie de l'après-midi, nos camarades ne désespéraient pas de réussir à le capturer, même si, pour cela, ils devaient l'abîmer un petit peu. De plus, le gus avait l'air de bien tirer et, à plusieurs reprises, nos gars entendirent les balles siffler très près. Quant à lui, il restait singulièrement invisible et, à aucun moment, il ne leur fut possible d'apercevoir une surface suffisante de son individu pour pouvoir calmer son ardeur.

Ils n'allaient pas y passer la nuit ! Le temps s'écoulant, ils durent renoncer à le prendre vif. Tant pis s'il était pris mort puisqu'il n'y mettait aucune bonne volonté. Après discussion avec le chef de section et celui de la Cie, il fut décidé d'en finir. Deux ou trois V.B. (grenades à fusils) le ramenèrent au calme. Les V.B. sont des armes très efficaces mais ont l'inconvénient de faire beaucoup de dégâts. Le résultat n'était pas beau à voir. Il était évident que l'individu ne parlerait plus. Nos camarades n'étaient pourtant pas au bout de leurs surprises. Ils cherchèrent l'arme du terroriste qui leur avait donné tant de fil à retordre. Ils la trouvèrent ! Une pétoire ! Ce n'était qu'une pétoire de petit revolver à barillet. Pas possible ! Nos camarades n'en revenaient pas ! C'est cette arme misérable qui avait tenue en échec, toute une après-midi, une section entière de l'armée française.

Il y avait aussi une musette contenant encore un nombre impressionnant de cartouches. Il pouvait, ainsi, tenir le siège encore longtemps. Impressionnant ! Devant la détermination, le courage ou l'obstination de ce type, nous sommes bien obligés de céder à un sentiment d'admiration. (74).

---

74

Finalement, les rebelles, compte tenu de la chasse incessante qui leur est faite, peuvent adopter l'une des trois attitudes suivantes :

- Les individus se rendent aux forces de l'ordre. Pour cela, ils cèdent leurs armes, c'est évident, mais aussi les informations qu'ils détiennent. Ces gens là, qui parlent spontanément, rejoignent le plus souvent nos rangs. Ils viennent grossir les effectifs des Harkas et sont désignés sous le terme général de « ralliés » (Les vrais ralliés sont ceux qui viennent sans qu'il soit besoin de leur courir après ». Il en existe, même encore à l'époque où se situent mes narrations, un assez grand nombre.

- Les individus se rendent, ils acceptent de déposer leurs armes (bien forcés, quand ils n'ont plus de munitions) mais refusent d'en faire autant en ce qui concerne les informations qu'ils peuvent détenir. Il appartient, alors, à nos services spécialisés de les convaincre de parler. Cela peut-être très facile ou très difficile. Toutes les graduations existent en ce domaine, de celui qui se décide de parler à la première menace à celui qui ne parlera que sous la contrainte.

- Et puis, il y ceux qui, envers et contre tout, lutteront jusqu'au bout, obstinément et désespérément. Ceux là, sont comme notre type d'hier, leurs raretés ne manquent pas d'attirer, un tant soit peu, notre respect.

Pendant des millénaires, la guerre a été la négation de la civilisation. Tout était alors permis, sans que personne n'y trouve à redire. « Malheur au vaincu ! ». Le prisonnier pouvait subir tous les sévices : La mort (c'était un moindre mal), la torture (le plaisir, pour le vainqueur, de faire souffrir) et la diminution physique (Yeux crevés, mains coupées, etc. ... pour l'empêcher de reprendre les armes), l'esclavage, enfin.

Puis, voilà qu'au début du 20<sup>ème</sup> siècle, des hommes de bonne volonté (mais, peut être, faibles d'esprit), décidèrent qu'il fallait définir une fois pour toutes, les « LOIS de la GUERRE ». Ainsi, ce qui était le démenti de toutes les lois, avait maintenant ses codes et ses principes (1919 : Convention de Genève relative au traitement des prisonniers de guerre).

Comme chacun sait, les lois sont mal faites. Celle-ci n'échappe pas à un grave défaut.

Le prisonnier est maintenant une personne qui, en déposant les armes, obtient, en échange, la vie sauve et le respect, tant physique que moral.

Cela, c'est la théorie. La loi sur les prisonniers de guerre est, en fait, inapplicable. Le combattant, qui se rend à l'ennemi, abandonne ses armes mais garde, par devers lui, les informations qui sont en sa possession.

Or, ses informations peuvent être d'une importance, pour son ennemi, plus vitale, que l'armement qu'il cède. Cela est vrai dans toutes les guerres mais cela est particulièrement vrai dans une guerre comme celle-ci (dite guerre subversive).

Conséquence, l'ennemi est obligé d'utiliser des méthodes coercitives envers le prisonnier et se met, ainsi, en contradiction avec les conventions internationales que son pays a signées.

Tout provient du fait que les législateurs ont estimé que « la mémoire » fait partie intrinsèque de l'individu, au même titre que n'importe quelle partie de son corps. De cette mémoire, ils en ont fait un tout, un paquet mal ficelé, dirons-nous, et l'ont rendu inaliénable.

S'il est possible d'admettre que les souvenirs personnels doivent être protégés car ils font partie de la personnalité de l'individu, il ne peut en être de même des informations concernant le champ de bataille. Cette mémoire, ces informations, souvent cruciales pour l'adversaire, **c'est au vainqueur de pouvoir en disposer, de la même façon qu'il dispose des armes du prisonnier.**

Tout serait beaucoup plus simple si, à chaque fois qu'un combattant se rend, il cède, non seulement ses armes, mais aussi (et surtout), toutes les informations qu'il a en mémoire et qui concernent le champ de bataille.

*Quelques commentaires, de plus, sur la fin de ce mois.*

## Faits d'hiver.

Il faut bien parler, de temps en temps, de la pluie et du beau temps. Avec les sorties continuelles de ces derniers temps, nous passons l'essentiel de nos journées, et de nos nuits, dans la nature. En conséquence, nous sommes très tributaires des caprices de la météo.

En France, le mois de novembre est, traditionnellement, un mois, « triste ». Brumes et frimas sont au rendez-vous. Cela sent l'hiver. Ici, le climat est beaucoup plus capricieux. Nous avons des journées grises et humides mais aussi de très beaux et violents orages. Des jours où le soleil brille et brûle comme en plein été. Des nuits quelquefois fraîches et même glaciales. Évidemment, comme nous sommes tantôt au niveau de la mer, tantôt à plus de 1000 m, cela perturbe, quelque peu, notre jugement en la matière.

Le dernier jour de ce mois, justement, il fait un temps superbe. Nous devons traîner nos pataugas sur les hauteurs de l'Oued Djendjene. Durant la journée, nous sommes en bras de chemise, voire torse nu. Il nous faut améliorer nos bronzages avant le retour dans la mère patrie.

Quand vient le soir, la fraîcheur des montagnes nous oblige à nous rhabiller un peu. Toutefois, la beauté de la nuit, le ciel pur, la sérénité des lieux, tout cela nous invite à prolonger la veillée assez tard. Autour du feu, les uns et les autres, les métropolitains, les pieds-noirs, les Harkis, nous nous retrouvons tous réunis et les discussions vont bon train. C'est par des soirs, comme celui-ci, que nous pouvons refaire le monde, ou, tout au moins, nous interroger sur son avenir, sur notre avenir.

Au-dessus de nous, il n'y a que la voûte céleste car les hauteurs environnantes ont disparu dans l'obscurité.

Inutile de monter les guitounes par cette belle nuit. Seules, les tentes des officiers ont été dressées. Nous optons pour dormir à la belle étoile.

Il serait plus exact de dire « Aux belles étoiles », vu le nombre de points qui scintillent au dessus de nos têtes. Je regrette de n'avoir pas beaucoup de connaissances en astronomie, cette discipline n'était pas au programme du Bacc., que j'ai passé. Je reconnais, tout de même, la grande Ourse et la petite. Je sais situer l'étoile polaire (très basse sur l'horizon) et repérer la voie lactée. Mon érudition, en la matière, s'arrête là. Dommage quand je vois ces myriades de points lumineux qui nous surplombent, j'ai envie d'en savoir plus sur notre univers. Bien enveloppé dans le sac de couchage militaire, le fusil contre moi, je m'endors en contemplant

la voûte étoilée et en me rappelant ce vers de Hérédia : « *Ils regardaient monter, du fond de l'océan, des étoiles nouvelles* ». Combien j'aimerais m'enfoncer dans ce pays, aller vers le Sahara et apercevoir, au moins, la Croix du Sud !

Au petit matin, les rêves sont finis. Réveillé par le froid, je soulève la capuche de mon sac de couchage et je découvre une aube grise et maussade. Ce que je vois, surtout, ce sont de petits points blancs qui virevoltent ça et là. Le sol est tout blanc, nos sacs sont recouverts d'une couche de neige, pas épaisse mais très froide. Il faut s'extraire de nos couchages et affronter les rigueurs du climat. J'avais, heureusement, pensé à protéger mes chaussures. Ce n'est pas le cas de tous mes camarades. Les jurons fusent en découvrant les godasses dont l'intérieur est garni d'une bonne couche de flocons.

Nous nous retrouvons bientôt, les uns se frottant les mains, se battant les côtes, les autres sautillant dans leurs godillots qui font « flocc ... flocc ... ». Heureusement, le cuisinier réagit vite à ce genre de situation et houspillant, à son habitude, son aide (dit « le jockey »), il sort du camion un des réchauds et tout ce qu'il faut pour préparer le jus.

Les tentes des officiers, si elles les ont protégés de la neige, ne sont pas chauffées. Cela se voit au Colonel, qui nous accompagne cette fois, comme bien souvent. À peine sorti de son abri, lui aussi, bat des ailes comme un pingouin.

Je me suis déjà moqué de la dégaine du « Père du régiment ». Comme je l'ai déjà fait, je peux continuer. Avec ses guêtres et son casque lourd, il a vraiment l'allure d'un combattant de la dernière guerre (je veux parler de celle de 39-45). En effet, son casque semble vissé sur sa tête. Personne au Bataillon, à part lui, ne met cet ustensile à cet endroit. Cela nous sert à faire la lessive ou la toilette, etc. ... Le seul lieu où le port du casque est obligatoire est le barrage tunisien. Au moins, ce matin, cet engin le protège t-il des flocons qui continuent à tourner. A son âge, il peut s'enrhumer facilement.

L'avantage que nous avons, quand les officiers partagent nos conditions de vie, c'est qu'ils sont plutôt moins résistants que nous et que cela les pousse à prendre des décisions. Le froid persistant et la neige continuant de tomber, en fin de matinée, l'ordre est donné : Nous levons le camp et rentrons à la base. Nous avons vite fait de rembarquer le matériel et bientôt nous redescendons vers Djidjelli.

En quittant les montagnes, nous avons quitté la neige et, en arrivant dans la plaine djidjellienne, le soleil apparaît en même temps que la mer. C'est un soleil agressif que nous retrouvons, c'est sa chaleur que nous ressentons. En longeant les

dunes qui bordent la plage, une envie s'impose à tous. Dans notre Jeep, le Commandant se retourne vers ceux de l'arrière et déclare tout souriant :

*- Cet après-midi, après le repas, vous pouvez aller vous baigner.*

Pas de doute, c'est un chef mais, cela, je le savais depuis longtemps !

Voilà comment nous finissons le mois, ou plutôt comment nous en commençons un nouveau, (le dernier pour moi), en passant une bonne après-midi à la plage.



1961\_11\_080 DJIDJELLI. Camp CHEVALLIER, le P.C. Secrétaires - Bidasses au travail.



## Chapitre XVII

### Décembre 1961 La Quille.



1961\_12\_001 La côte, quelque part entre Djidjelli et Cavallo. Le phare de BOU AFIA.

S.P. 86116

DJIDJELLI

Le 1<sup>er</sup> décembre 1961

*Salut à tous,*

*Nous sommes le premier jour du dernier mois. Oui, c'est bien le dernier ! Encore trois dimanches à passer et je pourrai vous dire bonjour autrement que sur le papier. C'est, donc, du 16 au jus de demain matin.*

*Vous avez déjà dû le remarquer, par mon écriture et aussi par l'entête de ma lettre, je ne suis pas, ce soir, sur le terrain. Un simple passage à Djidjelli. Nous sommes arrivés cette après-midi et repartons demain matin. Ce sera pour moi le baroud d'honneur, si j'ose dire. Je dois rentrer définitivement à la base lundi tandis que les autres continueront l'opération de nettoyage du secteur.*

*Il est déjà tard et je vais apprécier le lit. Toutefois, vous m'avez tellement abreuvé de courrier, ces derniers jours, qu'il faut que je prenne, tout de même, le temps de vous répondre quelques mots. Il est inutile, bien sûr, de répéter avec quelle joie ce courrier est reçu, surtout en opérations.*

*.../...*

*Il faut que je mette une chose au point. Je fais partie de la classe 59 2 A., classe devant être libérée en décembre 1961, après 27 mois et des poussières de service militaire.*

*Ne confondez donc pas cette classe avec une quelconque 63 4D, ou autre, qui est loin d'être sortie de son uniforme.*

*Ceci dit, je n'en dirai pas plus si ce n'est que je vous souhaite, à tous, une bonne nuit et que je vous embrasse bien fort.*

**Loulou**

## C'est la FIN. ...

C'est le dernier mois, c'est la dernière opération. ...

Je parle pour moi, rien que pour moi. Pour les copains, ceux qui ne sont pas de la classe 59 2A, ceux qui restent ici, tout continue, tout continuera comme par le passé.

Depuis que nous sommes arrivés en petite Kabylie, le rythme incessant des opérations, tous ces départs, tous ces retours, toute cette exceptionnelle existence mouvementée, sont devenus l'ordinaire de notre existence.

Il nous semble normal que cela puisse continuer, ainsi, très longtemps. Cela continuera, à n'en pas douter, jusqu'à l'éradication totale du terrorisme. La jeunesse de notre pays représente un réservoir pratiquement inépuisable pour cette lutte, pour la pacification de l'Algérie. Certains partent, d'autres les remplacent ... Nous allons justement vers les classes de l'après-guerre (celle de 39-45) et le baby-boom gonflera bientôt les rangs de notre victorieuse armée. Serait-ce une raison pour espérer une diminution de la durée du service ? 28 mois, c'est long !

Je suis d'un naturel plutôt optimiste et il est inévitable que je termine mon séjour par une note optimiste. Cet optimisme, pourtant, ne doit pas m'empêcher de réfléchir. Effectivement, il m'arrive de m'interroger : Par exemple, je me demande quand le terrorisme actuel finira-t-il ? Cela semble une lutte sans fin ! Verrons-nous, un jour, le calme et la sérénité régner de nouveau sur ce pays ?

Le Général n'a-t-il pas dit qu'il faudrait compter 4 ans de paix avant d'envisager un changement du statut actuel de l'Algérie. Où en sommes-nous donc actuellement ? <sup>(75)</sup>

Quand nous étions à Aïn Abid, nous avons tout à fait l'impression que nous l'avons enfin atteint ce point à partir duquel on allait pouvoir décompter le temps de paix. Nos promenades sur les hauts plateaux, nos visites à Constantine, le calme de la Mechta Joyeuse, tout cela nous prouvait bien que notre armée avait réussi dans sa tâche.

---

75

C'est bien ce qu'il a dit dans son intervention télévisée

: - *Quatre ans après la fin des combats, après que moins de deux cents personnes par an auront été victimes d'embuscades ou d'attentats.* Un grand nombre de ses collègues étoilés l'ont cru !

Nous étions victorieux ! Les autorités militaires ne se faisaient pas faute de le clamer, haut et fort. Les grandes opérations du plan Challe se terminaient et nous ne demandions pas mieux que de reconnaître l'évidence. Il n'y avait, d'ailleurs, pas de quoi se glorifier de cette victoire. Il avait fallu 7 ans pour en arriver là. Il avait fallu disposer d'une armée de près de 500 000 hommes, équipés d'un énorme matériel, pour écraser des bandes de rebelles, de quelques milliers d'individus, qui n'avaient, pour eux, que la connaissance du terrain. Bien sûr, ils avaient des armes, pas seulement des fusils de chasse, mais aussi des armes individuelles modernes et efficaces, des MP 40 ou 43, des mitrailleuses MG, etc. ...

En face de cela, nous, nous n'avions que des canons, des chars, des avions et même des hélicoptères. Malgré cela, nous étions vainqueurs. Surprenant non ! Nous y avons mis le temps, c'est vrai ! Notre brillante armée ne devait pas savoir ce qu'était une guerre subversive et tout ce puissant matériel ne servait pas à grand chose. Au début, dans les années 1955 et 56, l'affaire semblait bien mal engagée et l'opinion publique, française et mondiale, découvrait comment quelques bandes de coupeurs de route <sup>(76)</sup> pouvaient mettre ce pays à feu et à sang. Comment les choses avaient-elles pu évoluer et la situation était-elle parvenue à s'inverser ? D'après ce que j'avais compris, ce n'était pas le nombre d'hommes engagés (bien mal engagés) qui avait permis ce changement. La victoire, dont nous parlions alors, tenait principalement à deux éléments :

- La fermeture des frontières, c'est-à-dire la construction et le renforcement progressif des deux barrages. Cette mesure avait permis, peu à peu, de tarir le flux des HLLs en provenance des « pays frères ».

- La défaite en Indochine, une guerre autrement plus violente. Paradoxalement, une défaite offre toujours un intérêt pour le perdant. C'est celui de pouvoir chercher les raisons de son échec et d'en tirer les leçons. (A condition d'en être capable). Une poignée de combattants avait vécu cette défaite et étaient bien décidés à ne pas recommencer en Algérie les erreurs du passé. Ces combattants, appelons-les Centurions <sup>(77)</sup>, mirent bientôt en pièces les bandes du FLN (au prix de méthodes pas toujours très orthodoxes). Et tout cela s'était passé pendant que le gros de la troupe restait sur ses positions prudentes et ... orthodoxes.

Un troisième élément a, enfin, consolidé la situation. Si je le cite en dernier, c'est qu'il n'est pas à mettre directement au compte de notre puissance militaire. Je veux parler de toutes les mesures qui sont recouvertes par le vocable de

---

<sup>76</sup> « **Les coupeurs de route** », c'est la signification du mot Arabe «**Fellagha** ».

<sup>77</sup> Allusion au roman de Lartéguy : « **Les Centurions** ».

« pacification » : La création et le déploiement des SAS, l'action sanitaire et sociale, l'enseignement, le développement économique et, d'une manière plus générale, l'engagement de la population auprès de nous (Harkis, Moghaznis, etc. ...). Cet engagement a, d'ailleurs, été grandement facilité par l'arrivée de De Gaulle au pouvoir. Là, c'est un autre sujet qui risquerait de m'emmener trop loin. ...

### **Nous étions, donc, victorieux !**

C'est un bien grand mot que de parler de victoire ! Il ne s'agit pas d'une prouesse, je viens de l'expliquer. Il ne s'agit pas, non plus, d'un triomphe ou d'un succès définitif et total, comme a pu l'être la reddition de l'Allemagne Nazie, par exemple. Simplement, c'est un lent retour à « la normale ». Un retour à une situation où les forces de l'ordre maintenaient l'ordre public comme il se doit, alors, que précédemment, c'étaient les hors-la-loi qui faisaient la loi dans le pays.

Si c'est tout de même une victoire, elle est vraiment très discrète. Quand je suis parti pour l'Algérie, en août 60, j'étais loin d'en avoir conscience. Personne en France ne parlait de cela. Il m'avait fallu quelque temps, sur place, pour comprendre. La question que je me suis posé, alors, la question que je me pose toujours <sup>(78)</sup>, est : Pourquoi tant de discrétion ? Pourquoi n'en avoir jamais officiellement parlé ? La victoire, elle, existait, de façon évidente, à partir de l'instant où des combattants de l'ALN, parmi les principaux, demandaient la « paix des braves ».

En juin 1960, « l'affaire Si Salah » prouvait, sans ambiguïté, que cette victoire était bien acquise. On ne peut s'empêcher de se dire que si, à ce moment-là, la demande d'une partie de la rébellion de déposer les armes avait été connue, cela aurait eu un retentissement immense et aurait profondément modifié la suite du conflit. Par la volonté du seul chef de l'État, cette démarche est restée secrète. Quand l'affaire m'a été contée, j'ai eu la naïveté de croire les explications qui m'étaient données. De Gaulle, qui était connu pour son intransigeance, ne pouvait pas accepter de négocier.

Mais alors ! Pourquoi entamer des négociations (dites secrètes) avec le GPRA ? Le Général était-il « un petit malin » ou s'était-il enferré dans une situation d'où il lui était malaisé de sortir ? Difficile d'y comprendre quelque chose ! Nous lui gardions notre confiance mais une confiance aujourd'hui entachée d'un peu de méfiance.

Moi, gaulliste convaincu, je ne pouvais m'empêcher de m'interroger. Après tout, douter n'est pas pécher ! N'arrive-t-il pas à un prêtre, dont le rôle est de porter la parole de dieu, de douter de ce même dieu, à certains moments ? De toute façon, en ce qui concerne le chef de l'État, il n'y a jamais eu de dogme de l'infailibilité comme pour le chef de l'Église (tout au moins, je ne crois pas, quoi que ...).

Ce qui est certain, c'est que, maintenant, le conflit s'enlise. Il ne suffit pas d'être victorieux, il faut l'être à temps. Ce temps n'est-il pas passé ? Nous avons peut-être raté l'occasion ? Nous sommes dans une situation qui n'a guère évolué, apparemment, depuis une année, une situation qui peut durer très, très, longtemps. Depuis que nous sommes à Djidjelli, depuis que nous opérons en petite Kabylie, nous avons perdu les belles certitudes que nous pouvions avoir à Aïn Abid.

Rares sont nos sorties sans résultats. Si ce n'est pas le Bataillon, c'est la Légion ou d'autres unités, qui affichent de beaux tableaux de chasse : 10 HLLs par-ci, 10 HLLs par là. ... Il semble qu'il y en ait partout, qu'il en ressorte de partout. Cette impression est particulièrement vraie dans la forêt de Guerrouch ou dans le massif des Babors, en fait, elle est vraie en tous lieux. De plus, ils ne se contentent pas d'être de la chair à canon comme devrait l'être une armée défaite et traquée. Dès que nous relâchons un peu la pression, c'est eux qui passent à l'action. Même, hors de leurs refuges, ils font preuve d'un activisme incessant et d'une agressivité redoutable.

Les premières semaines, qui ont suivi notre arrivée, ont été marquées par plusieurs attentats sanglants visant la population civile. Nous étions en droit de penser qu'ils cherchaient à nous inquiéter, à susciter notre appréhension. Nous avons pensé alors, et nos chefs ont pensé de même, que les troupes, qui nous avaient précédés manquaient de dynamisme (<sup>79</sup>). Nous arrivions et cela allait chan-

---

<sup>79</sup> Ils manquaient de dynamisme en vérité. Il en était, ainsi, de beaucoup d'unités, frieuses ou prudentes, comme on voudra. Pourtant le pire n'était pas dans cette attitude mais dans l'accusation qu'il m'a été donné d'entendre : Selon certains, il existerait des chefs d'unités qui ne se contenteraient pas d'éviter le contact avec les Fells. Ils iraient jusqu'à payer le FLN pour être plus tranquilles. Pure médisance, j'en suis persuadé ! Car, alors, une telle pratique serait plus qu'un manque de dynamisme, ce serait de la **trahison** pure et simple.

Fin 2004 paraît un N° spécial de Science & Vie : «ALGERIE, la dernière guerre des français ». Je tombe de haut en y lisant un article où Paul DELOUVRIER, délégué général, déclare avoir payé le FLN. ...

C'est bien pire que tous les racontars auxquels je n'avais pas voulu croire à l'époque. Si cette « révélation » s'avérait exacte, c'est véritablement de **trahison** qu'il s'agit et au plus haut niveau.

ger ! Malgré nos efforts, les montagnes n'ont pas été vidées de leurs habitants indésirables et, dans les villes, dans les campagnes, les attentats ont continué (Il y a eu une légère diminution tout de même). Pire ! Ils osent même s'en prendre aux forces de l'ordre. Pas au Bataillon mais à d'autres unités de la région.

Pas plus tard que la semaine dernière, ils ont encore réussi un coup sévère contre les forces de l'ordre. Un soir, à l'entrée d'un regroupement, des femmes rentraient des travaux des champs. Comme d'habitude, l'accès du village était surveillé par deux sentinelles placides et flegmatiques. Arrivées à la hauteur des gardes, deux de ces femmes dévoilent, de dessous leurs vêtements, des PM et les abattent. Évidemment, les deux Fells déguisés n'attendent pas l'arrivée des renforts pour s'emparer des armes et s'enfuir. Ils laisseront seulement leurs oripeaux en souvenir.

Tout cela pour expliquer que, ce nettoyage, nous sommes loin d'en voir la fin. Combien faudra-t-il d'années pour extirper tous les nuisibles qui hantent la région ? (<sup>80</sup>).

L'essentiel est d'espérer et d'y croire. Nous savons que notre action n'est pas vaine. Nous savons que ces efforts que nous faisons et ces risques que nous prenons tous, gradés et hommes de troupes, seront récompensés par le résultat attendu. L'essentiel est de continuer. Si ce n'est pas nous, ce seront nos suivants qui verront le résultat de la volonté et de la détermination de notre pays.

---

80

Après tout, quand les Français sont arrivés dans la région, il y avait encore des lions. Mon grand-père a couru, dans ces montagnes, après les panthères. Tous ces animaux féroces, considérés à l'époque comme des nuisibles, ont bien été exterminés. Alors, il ne faut pas désespérer. ...



1961\_12\_010 Au dessus de l'oued Djendjene. Vérification de l'amarrage des tentes au bivouac.  
En opération : Ils continuent (les copains) !



DJIDJELLI, Le 5/12/1961

*Bonsoir à tout le monde,*

*J'écris ! Et alors ! Ça, on s'en aperçoit !*

*Je veux dire, par là, que ce soir je mets à jour ma correspondance. Elle en a bien besoin car mes dernières tribulations m'ont fort éloigné du courrier.*

*Tout d'abord, je vous félicite pour l'expédition régulière et abondante des lettres, provenant de la rue des Fabriques. Expédition d'autant plus appréciée que je ne pouvais pas facilement y répondre.*

*Je proteste, pourtant, une nouvelle fois et avec énergie. Je ne fais pas partie de la classe 59 2 B. ou sinon je risquerais vraiment de n'être pas de retour ce mois-ci. Donc ! Pour ne pas être en retard pour le dîner, parlons de la 59 2 A. C'est bien ma classe mais il paraît qu'actuellement, il n'y a pas tellement de bateaux pour nous faire traverser la mare. En conséquence, il n'est pas du tout certain que nous soyons seulement à Marseille pour le 25 décembre. Cela est même si peu certain que le contraire est presque sûr. « Regrettable » me direz vous ! Certes... Je suis le premier à le regretter.*

*Opinion générale : « Ah ! Les vaches ! Ils veulent nous en faire baver jusqu'au bout. On s'en F... car la quille on l'aura ! (Les anciens l'ont bien eue) ».*

*De toute façon, j'ai, dans ma valise, un jeu de tarots et je compte tout de même retrouver suffisamment tôt la « Villa Ma Campagne » pour vous apprendre les règles de ce jeu. Nous pouvons, au moins, espérer faire une bonne partie pour la veillée du Jour de l'An.*

*Depuis hier matin, 8 h 45, je suis « pieds au sec », véritablement et définitivement. Vu les bons et loyaux services rendus à la patrie, durant presque 28 mois, pendant lesquels, d'ailleurs, je n'ai fait que mon devoir et encore... parce que l'on me le demandait, le Capitaine m'a averti qu'à partir du lundi 4 décembre, les opérations seraient finies pour moi.*

*Ceci me fut annoncé vendredi dernier et il fut entendu que j'effectuerai un dernier « baroud d'honneur » durant les journées de samedi et dimanche. Pour un dernier « baroud », il en valait la peine. Mes fonctions, à cette occasion, furent encore accrues : « Adjudant de Compagnie » (ou à peu près). C'est-à-dire que je me suis retrouvé responsable du convoi, du bivouac, de l'appro, bref de tout le fonctionnement logistique et de je ne*

*sais plus quoi d'autre encore... Enfin, quand on me jette des fleurs, je les ramasse...*

*La nuit du samedi au dimanche fut, à cette occasion, pour moi, la dernière nuit sur le terrain : Couchage à la belle étoile par une température assez douce.*

*Pour le dimanche, je ne fis pas moins de trois héliportages. Ce qui doit porter à plus de vingt le nombre de mes voyages dans ces engins. Nous avons, en effet, commencé la journée par les transbordements de plusieurs quintaux de semoule, découverts dans une cache. La Banane, qui nous avait transportés, n'avait pu se poser qu'à plus de 500 m de l'objectif. Nous at-trapâmes chaud à porter les sacs de 50 kg jusqu'à l'appareil. Il faut ajouter que le terrain était idéal pour ce genre de transport : des bruyères plus hautes que moi, des broussailles épineuses et serrées, le tout coupé de ravine-ments et de rochers bien cachés par la végétation. Talqué à la semoule : Nous étions, comme de vrais boulangers. Après le retour, toujours hélipor-tés, nous avons réutilisé ce mode de transport pour poser le P.C. au-dessus d'un piton avec vue sur la mer.*

*De cette dernière journée, je conserverai en souvenir des images ma-gnifiques sur toute cette région. La journée était belle et claire. Les derniè-res pluies, ayant reverdi la nature, les couleurs étaient superbes. Depuis les 330 m. du piton, nous distinguons les villages de Taher, Strasbourg, Du-quesne et la ville de Djijidjelli. Tout ce pays de petites collines empourprées par les vignes, où les pâturages marquaient de larges taches d'un vert lumi-neux, apparaissait dominé par les chaînes dentelées des hautes montagnes qui se découpaient sur le ciel clair. Côté Nord, la mer, d'un vert émeraude, traçait, sur le même ciel, une ligne d'horizon, nette et décisive.*

*Dernières visions, dernière opinion : « C'est un beau pays » (Je me-sure mes mots). Tous les pays ne sont-ils pas beaux ? Certes, cela est tou-jours vrai quand il s'agit de son pays, là où l'on est né. Ici, ce n'est pourtant pas mon pays, mais il est tellement beau que j'aurais peut-être aimé y naî-tre ? Ce que font les hommes sur ces terres, les tueries, les crimes, n'y changeront jamais rien. La beauté du pays restera immuable alors que les uns et les autres avec leurs intérêts, leurs opinions, leurs passions auront tous disparus.*

*Notre Capitaine partait en permission hier, tandis que les camarades continuaient l'opération en cours. Pas d'émouvante cérémonie d'adieu, bien*

*sûr ! Nous avons, simplement, conduit le capitaine au terrain d'aviation de Taher et nous nous sommes quittés par un simple, mais combien sincère, au revoir. Comme vous vous en doutez, je ne nourris aucun sentiment pro-militaire et je n'ai jamais eu une grande considération pour l'armée et ses salariés, inutile d'insister là-dessus. Je dois, pourtant, reconnaître qu'il ne faut jamais généraliser et que l'on peut trouver, dans ce milieu, des individus qui sont humainement supérieurs à bien d'autres, même dans le civil. ... Enfin, cela fait toujours quelque chose de se séparer de quelqu'un de sympathique et que l'on sait ne plus jamais revoir.*

*Quitter les camarades, cesser ce mode de vie, spécial certes, mais peu routinier, tout cela ne peut laisser indifférent. Je n'ai pas l'intention de rempiler, rassurez-vous. ! Loin de moi cette idée ! Pourtant, je constate, à mon grand étonnement d'ailleurs, que je ne pourrai oublier facilement ces quelques 848 jours.*

*Maintenant, je me rends vraiment compte que la Quille est là. Plus que deux dimanches à passer à Djidjelli. C'est comme si c'était fait. Je n'attends plus qu'une chose : Vous apprendre à jouer aux tarots.*

*A bientôt ce jour ! En attendant de vous embrasser tous, je vous envoie, par ce papier, mes meilleurs baisers.*

***Louis-René***

## Dernier Bivouac ...

Eh OUI ! Tout arrive ! Le 3 de ce mois, eut lieu la dernière opération (dernière pour moi uniquement, cela s'entend). C'était une bien petite opération, tout au moins à son début car, si j'ai regagné la base hier matin, les copains, eux, continuaient et sont encore, aujourd'hui, quelque part dans les djebels.

Nous étions partis, avec les roulettes, en PC léger. L'EMT1 était seul, et il n'y avait, comme gradés, que le Commandant Dumetz, le Capitaine Charbonnier (je crois) et le Toubib. Pas d'O.R. et surtout, pas de sous-offs. Dès le départ, le Cdt m'avait dit de m'occuper de l'organisation du convoi. Les Jeeps, le 6x6 d'escorte, 2 ou 3 camions et l'ambulance, voilà ce qu'on appelle un « PC léger / Roulettes ». Pour cette première nuit, nous sommes retournés au piton près duquel nous avons passé une nuit agitée, il y a de cela 15 jours peut-être ? (Le 21 novembre pour être précis).

Cette fois-ci, nous n'étions pas trop nombreux et avons pu tous nous installer sur la D.Z. du petit poste, tout en haut de l'éminence.

En descendant de la Jeep, le Cdt s'est retourné vers moi :

- *THEUROT, vous faites installer le bivouac pour la nuit et, demain matin, nous devons être prêts à partir à 8 heures précises.*

A la vérité, ce n'était pas, là, un très gros travail. Depuis le temps, les gars ont l'habitude et savent ce qu'il faut faire. Ce rôle d'adjudant de Cie est celui de la mouche du coche, tout au moins quand il n'y a pas de problèmes.

Pour le lever, c'est quelquefois un peu plus difficile et il peut arriver que la mouche en pique quelques-uns pour les faire sortir de leurs rêves. Il faut préciser qu'à l'heure habituellement prévue pour le réveil nous avons, et je ne suis pas le dernier, largement le temps de repiquer un ou deux petits sommes. Quand la hiérarchie est au grand complet, pour un départ à 8 heures, le réveil est commandé à 4 heures du matin. Cela s'appelle la transmission des ordres (vers le bas).

Le Commandant dit : « Départ à 8 heures ! ». Le capitaine annonce : « Réveil à 5 h 30. » Le lieutenant transmet à l'adjudant : « Lever à 5 h 00 ». L'Adjudant traduit par 4 h 30. Le Sergent chef dit alors :

- ***Tout le monde debout à 4 h 00.***

Depuis longtemps, j'avais estimé que, pour lever le camp, il ne nous fallait pas plus de 2 heures. Réveil, petit déjeuner, démontage et rangement du matériel compris.

Cette fois-ci, et pour une fois, je vais pouvoir mettre mes principes en application. Je vais donc annoncer à chacun que pour le lendemain, exceptionnellement,

le lever aura lieu à 6 heures pour un départ à 8 heures. J'en appelle à la bonne volonté des gars :

- *Vous aurez 2 heures de plus à dormir mais, après, il faudra vous secouer !*

Il n'y a pas d'objections, heureusement ! Deux heures pour démonter un P.C. léger, ce n'est certes pas un exploit et je n'avais pas d'inquiétudes.

Seulement, quand vint le matin, j'eus bien du mal à secouer les copains. La force de l'habitude les rendaient tous indolents. Je n'avais même pas les Harkis à ma disposition pour faire avancer le travail. Dommage car ils ne renâclaient jamais à l'ouvrage !

A 8 heures moins 10, tout est paré. Je vais trouver le Cdt qui attend dans sa Jeep. Je lui présente mes respects et je peux lui annoncer que nous sommes prêts à partir. Les moteurs tournent et, à 8 heures précises, le Chef de Bataillon lève le bras et prononce son rituel - *En avant !*

Dès que nous roulons, il se retourne vers moi, qui ai pris ma place coutumière, à l'arrière de la JEEP. Il me dit :

- *C'est bien ! Nous étions à l'heure !* Il s'empresse d'ajouter :

- *C'était tout de même un peu juste.... Je me suis demandé si vous alliez y arriver. La prochaine fois, prenez une marge de sécurité.*

Aurait-il oublié que c'était la dernière fois ?

## Dans la semoule.

Je profite du beau temps pour faire mes derniers vols. La « Banane » est un engin bruyant et n'est pas vraiment prévu pour le tourisme. C'est tout de même un engin volant et, attendant de pouvoir reprendre mes activités aéronautiques en aéroclub, je ne crache pas dessus.

Le voyage est gratuit (aux frais de la princesse) mais, en échange, il faut bien faire un effort. Le transport des sacs de semoule n'est pas, à vrai dire, une activité de tout repos. Pendant qu'avec les copains, j'ahane sous le poids des sacs, je songe qu'il est heureux qu'il ne soit jamais question de coût dans les activités militaires. Le prix de l'heure d'hélicoptère n'est déjà pas donné quand il s'agit d'une Alouette mais, avec ce genre de birotors, je me demande bien combien cela peut aller chercher ?

Tout cela pour dire que le kilogramme de semoule, offert par les Fells, doit tout de même revenir à un certain prix. Pour la SAS, à laquelle nous livrons la marchandise, c'est tout bénéfice. Ils pourront faire des distributions aux habitants de leur regroupement sans rien avoir à déboursier pour acheter cette pitance.

Mon raisonnement n'est pas complet. ... Comme me le fera remarquer plus tard un camarade, ce que nous faisons, c'est comme vouloir remplir une bassine sans fond.

Il a raison : Nous récupérons les denrées que les Fells ont caché. Nous pensons, en vidant leurs caches, les affamer et, généreusement, nous redistribuons ce que nous avons pris. Cette farine ou cette semoule, à quoi cela va-t-il servir ? A nourrir les gens peut-être ! Pas seulement ! Car les HLLs ont tôt fait, à chaque distribution, de prélever leurs dîmes, d'où retour à la case départ. D'autres caches se rempliront bientôt et il en sera ainsi jusqu'à la disparition du dernier rebelle (Cela arrivera bien un jour !).

## A bâtons rompus ...

Puisque je suis dans mes réflexions, cela me fait penser à ce que nous a dit, l'autre jour, le Cdt. Cela devait être, encore, à l'issue de sa revue de presse.

Certains journalistes rappelaient que, selon De Gaulle, l'Algérie coûtait fort cher à la France. <sup>(81)</sup>. Bien entendu, ils en profitaient pour expliquer que notre pays avait mieux à faire que d'aider tous ces gros colons à maintenir les Arabes sous leur joug.

Notre pays avait mieux à faire que de dépenser des sommes folles dans tous les grands travaux du plan de Constantine et de dépenser d'autres sommes, toutes aussi folles, dans l'entretien d'une armée de tortionnaires de près de 500 000 hommes.

Évidemment, notre chef ne pouvait pas ne pas réagir à des propos aussi tendancieux (et venimeux). Passons sur les gros colons et les tortionnaires, c'est la rengaine habituelle.

Le plan de Constantine, nous qui pouvons en admirer l'avancement à tous moments, nous ne pouvons comprendre que des français puissent le dénigrer.

L'armée, elle, nous voulons bien admettre qu'elle coûte cher au pays !

- *Ne croyez pas cela !* nous dit le Cdt et il ajoute :

*- Nous faisons marcher l'économie du pays. Nos usines d'armements, St Étienne, Tulle, Chatellerauld, etc. ..., fonctionnent à plein, pour nous. Pensez à toute la logistique (le matériel, les appros, les vêtements et autres choses ...) que nécessite notre présence sur le terrain.*

---

81

**De Gaulle :** Au cours de sa conférence de presse du 11 Avril 1961, il persiste et déclare, clairement, que : - *l'Algérie nous coûte, c'est le moins qu'on puisse dire, plus cher qu'elle ne nous rapporte* ».

En disant cela, De Gaulle n'a-t-il pas un raisonnement de **colonialiste** ? J'avais, jusqu'ici, cru comprendre que le rôle de notre pays était de « **porter la civilisation** » dans les contrées défavorisées de la planète. Il était bien évident que cela ne pouvait que coûter. Vouloir que cela nous rapporte plus que cela nous coûte, **c'est ravaler notre action à la seule préoccupation financière d'une domination esclavagiste.**

Et il ajoute encore :

*- N'oubliez pas que nous vivons dans une période de récession économique. 400 ou 500 000 jeunes, occupés pendant 2 ans, c'est autant de chômeurs en moins ! ».* (82).

Ses propos ont du mal à passer. Je suis, généralement, en total accord avec lui mais, là, je ne peux m'empêcher de lui faire observer :

*- Mon Commandant, le rôle de l'armée française en Algérie, dans une guerre qui nous est imposée, je le comprends et je suis persuadé qu'il est indispensable. Pourtant, ne pensez-vous pas que cet important effort économique serait plus profitable à notre pays et à ses habitants, s'il était tourné, orienté, vers des activités et des développements plus pacifiques ?*

C'est une des rares fois où nos opinions semblent diverger. Ma réaction s'explique probablement par mon incapacité à tout saisir dans l'imbroglio politique actuel.

Effectivement, le Cdt me fait observer que ce n'est pas parce que l'on fera des économies de ce côté, que notre pays ne trouvera pas, par ailleurs, une autre façon de vivre au dessus de ses moyens.

*- Par exemple : Prenez la mise au point de l'arme atomique. C'est une dépense militaire fastueuse, croyez-moi, surtout si l'on tient compte de la réalisation des vecteurs (Avions, fusées, sous marins atomiques). Cela n'a rien à voir avec les besoins et les coûts de l'armée en Algérie.*

Une fois lancé, il enchaîne :

---

82

**Récession économique !** N'en déplaise à Jean Fourastié qui, bien plus tard (en 1979), a prétendu que les années 50, 60 étaient au cœur **des trente glorieuses** (1945 à 1975).

Glorieuses pour qui ? Le PNB s'est sans doute considérablement accru (après tout, à la libération, il partait d'une valeur proche de zéro). Glorieuses pour le Capital certainement mais qu'en était-il du peuple français ? C'est en plein dans cette période de gloire (1954), que l'abbé Pierre lança son appel et créa Emmaüs pour lutter contre la misère d'une importante catégorie de la population.

J'ai commencé à travailler en 1958 et, à cette époque, l'avenir semblait plutôt morose. Des entreprises déposaient le bilan, d'autres licenciaient ...

Certes, cela n'a guère changé, depuis ces années de gloire. Que ce soit en 1990 ou en 2000, le spectre de la récession économique est toujours là ! Une seule chose a changé : Les chômeurs, des années 50, n'étaient ni recensés, ni secourus.



- *On peut se demander pourquoi posséder l'arme atomique ? Pour se protéger des Russes ? Alors à quoi rime la stratégie de défense tous azimuts ? Avons-nous d'autres ennemis disposant de l'arme nucléaire ?* (<sup>83</sup>).

- *Nous n'avons aucun espoir d'arriver, un jour, à égaler la puissance militaire de l'URSS.*

- *Seuls, les américains peuvent réellement nous protéger. C'est bien la raison pour laquelle nous faisons partie de l'OTAN.*

*Alors, avoir notre bombe n'est qu'une question de **Prestige National**.* »

Il réfléchit un instant et reprend :

- *Dans l'entourage du Président, il est beaucoup fait allusion à ce prestige, à la nécessité, pour la France, de retrouver sa place dans le concert des nations et dans la cour des grands, suivant les expressions dont nous abreuvons les journaux.*

- *Les projets ne manquent pas pour que notre pays puisse rivaliser avec les plus grands. Vous verrez que, quand le conflit ici prendra fin, des **réalisations pharaoniques** seront lancées. Ces projets dépasseront, largement, le budget actuel des forces armées. Ils (les hommes politiques) en rêvent tous. Heureusement que le Président tiendra, envers et contre tous, ses engagements vis-à-vis de l'Algérie. Les autres auraient vite fait de tout brader, de se débarrasser de ce fardeau (comme ils disent) pour se lancer dans ces grandes réalisations.*

- *Que nous rapporterons, de plus, ces grandes réalisations ? Pour le français moyen, je veux dire. Sans doute feront-elles tourner la machine économique, tout autant, que la guerre d'Algérie le fait.*

- *Ici, nous oeuvrons pour la paix, nous construisons un pays nouveau qui profitera à tous, Arabes comme Européens. Notre action est autrement plus constructive, pour la paix du monde, comme pour la prospérité économique de chacun, que cette pluie de projets auxquels nous aurons droit si nous arrêtons notre effort pour sortir l'Algérie de l'ornière.* (<sup>84</sup>)

---

83

En 1961, la France est la 4<sup>ème</sup> puissance à posséder l'arme nucléaire (après les États-unis, l'Angleterre et l'URSS).

84

L'expression « **Pluies de projets** » pourrait tout à fait être remplacée par « **Averses de fiascos** ». En effet, au fil des années, tous ces fastueux projets devinrent autant de fiascos. Je citerai simplement : Le paquebot France, le supersonique Concorde, le plan calcul. ... Ce dernier (le plan calcul), visant à doter notre pays d'une informatique d'État, fut, bien plus qu'un fiasco, **une véritable fumisterie** (Et je sais de quoi je parle !).

Je n'avais plus qu'à me ranger à son avis. Une fois de plus, je reconnaissais qu'il devait avoir raison. De toute façon, je manquais totalement d'arguments pour continuer cet entretien.

## **ADIEU mon Capitaine.**

Le terrain d'aviation de Taher est un bien petit aérodrome mais c'est un aérodrome tout de même. Exploité par Air Algérie (filiale d'Air France), il permet de relier rapidement la région un peu enclavée de Djidjelli avec le reste du pays. Il comporte une seule piste, pas trop longue, et seuls les DC3 peuvent s'y poser. L'aérogare est réduite à une petite guérite en bois où un employé de la Cie pointe les billets des passagers.

C'est, de là, qu'au matin de ce 4 décembre 1961, notre capitaine part pour rejoindre Philippeville, puis la France, pour une permission de 2 ou 3 semaines, je ne sais plus.

Sachant qu'il partait, j'avais tenu à l'accompagner dans sa Jeep, pour pouvoir lui dire au revoir. Émouvante, cette dernière poignée de main :

*- THEUROT, quand je rentrerai de permission tu seras de retour chez toi. Nous ne nous reverrons pas. Merci encore !*

Incapable de trouver autre chose à répondre que « *Au revoir mon Capitaine* », nous nous serrons la main. Une poignée de mains dont je me souviendrai longtemps, j'en suis sûr, mais pourquoi m'a-t-il dit merci ? Je n'ai jamais fait qu'obéir aux ordres. ???

Sacrée Algérie, tout de même ! Ces 500 jours (ou presque) sur les 848 de mon service, m'auront certainement rendu très intelligent. En disant cela, je pense au dicton « **Il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis** ».

Pour avoir changé, j'ai changé ! Où sont donc toutes mes idées préconçues, tout mes préjugés, qui me hantaient si bien quand j'ai abordé les rivages d'Afrique ?

**Rien ne résiste à ce pays. Rien n'a résisté aux réalités que j'ai découvertes ici.** <sup>(85)</sup>.

Si ! Il y a une opinion que j'ai pu conserver, à laquelle j'ai pu m'accrocher, à travers toutes les tribulations que nous, et notre pays, avons vécues. Une opinion si forte au départ que je n'y renoncerai jamais, j'en ai l'absolue certitude.

Je suis **Gaulliste** ! Je suis resté **Gaulliste** ... En disant cela, je ne peux m'empêcher de penser à une chanson du temps où j'allais au catéchisme :

*« Je suis Gaulliste ! Voilà ma gloire, mon espérance et mon soutien » ...* (air connu !). C'est facile, et je m'en excuse, mais cela résume bien, malgré tout, mon état d'esprit à quelques jours de la quille.

---

85

La bonne solution, pour ne pas changer d'avis, est de ne pas y aller voir. C'était, d'ailleurs, l'opinion de Simone De Beauvoir qui disait (à peu près) à quelqu'un qui l'invitait :

*- Je n'ai pas besoin d'aller en Algérie pour comprendre ce que sont les atrocités d'un système colonial.*

D'autres qui sont venus, ont vu et ont changé d'avis. Je ne citerai que Soustelle. Revoir l'exemplaire d'un homme de gauche, et grand ami de De Gaulle, qui poussera la franchise de ses nouvelles opinions jusqu'à devenir un ennemi acharné du même homme.

DJIDJELLI, Le 9/12/1961

Chers Tous,

*Cela commence bien ! Je ne sais déjà plus quoi dire alors que je n'ai pas commencé à écrire. Pourtant, voyons un peu ! Si j'ai décidé d'écrire, si j'ai pris du papier et un stylo, c'est certainement pour dire quelque chose. Mais quoi ?*

*Cela ne doit pas avoir d'importance. Ce qui compte, c'est d'avoir envie d'écrire et de parler de quelque chose de sensé. Causons de la pluie et du beau temps, par exemple. Peut-être que le reste viendra tout seul un peu après.*

*Nous avons, jeudi, eu un magnifique orage. Un véritable déluge atmosphérique. Le courant électrique en a d'ailleurs profité pour suivre, lui aussi, le fil des eaux. C'est ennuyeux car, depuis ce jour là, point de courant, point de lumière.*

*Le plus inquiétant, c'est que la mer, à cette occasion, à été démontée. Une belle mer comme celle là, on n'en trouve pas partout. Enfin, je souhaite qu'ils la remontent avant notre départ. Je dis ça... mais valser sur les flots ne me dit rien qui vaille. A en juger par la taille des vagues qui passaient, hier, par-dessus la jetée de Djidjelli, le tas de ferraille qui doit nous transporter à Philippeville risque de faire mauvaise figure. Tout cela, me direz-vous, est une question de principe. Principe d'Archimède bien sûr :*

***- Tout corps plongé dans un liquide et ne réapparaissant pas au bout d'un certain temps est considéré comme perdu.***

*Étant un fantassin, je ne puis être à cheval, même sur les principes. Il n'en reste pas moins vrai que je préfère le plancher des vaches. Depuis le temps que l'on est là, nous aurions eu largement le temps de faire le tour de l'Égypte et même de la Turquie, puis de rentrer chez nous. C'est toujours pareil, on s'y prend au dernier moment ! Résultat : Le contingent de la classe 59 2 A embarquera seulement le 26 décembre, à Philippeville, sur le bateau El Djezaïr. Ce n'est peut-être pas un bateau trop pourri, souhaitons-le ! Mais le 26 décembre, en voilà une date stupide ! A propos ! J'ai appris une chose qui me fait bien plaisir : Je serais R.D.C. le 19 janvier 1962. Oui, je dis bien R.D.C. ! Voilà au moins un grade honorable qui vaut bien celui de cabot.*

*Enfin, j'ai réussi à remplir quelques lignes de papier blanc et, ceci, avec très peu d'idées au départ. L'essentiel, me direz-vous, ce n'est pas ce que l'on écrit mais le fait d'écrire, donc de penser à vous. Bien sûr ! mais avec un tel raisonnement, la prochaine fois, je pourrais toujours vous envoyer une feuille de papier blanc (avec ma signature, tout de même).*

*Je n'en suis pas encore là, rassurez-vous et, avant ma signature, je vais tout de même vous envoyer, à tous trois, mes meilleurs baisers.*

**Loulou**

## La mer est démontée.

Mauvaises nouvelles, les contingents précédents sont partis entre le 15 et le 20 de leur dernier mois. En conséquence, nous de la 59 2A, nous espérions bien être chez nous pour Noël.

Avec le mois de décembre, pluie et vent sont arrivés sur la côte et la navigation en haute mer devient problématique. C'est ici, ce que l'on appelle l'hiver. Cette saison ne ressemble pas vraiment à ce que nous connaissons dans nos régions. A Djidjelli, il ne fait jamais froid (parole d'autochtone). Quand il ne pleut pas, nous allons dans le camp en bras de chemise. Si nous supportons la tenue de drap (tenue 46), c'est parce que tels sont les ordres pour être autorisés à sortir en permission.

Depuis quelques temps, nous autres les quillards de la 59 2A, nous étions inquiets. A chacune de nos sorties, nous poussions quelques reconnaissances de l'autre côté de la ville. Sur les digues et les enrochements, qui protègent le port, nous pouvions admirer les vagues bondir et nous faire arroser par les embruns. La mer était véritablement furieuse. Moi, qui avais toujours vu la Méditerranée calme et lisse sous un ciel uniformément bleu, je la découvrais, maintenant, capable de colères aussi violentes que l'océan atlantique.



1961\_12\_02 DJIDJELLI. Un camarade en permission face à la mer démontée.

Ce qui nous inquiétait, c'était le mode de transport que nous devions prendre pour gagner le port d'embarquement de Philippeville. Pour échapper à l'enclavement où se trouvait la ville de Djidjelli, le plus simple était, en effet, de gagner Philippeville par la mer. Cela évitait le passage des trop célèbres et dangereuses gorges d'El Milia.

Depuis que nous étions installés à Djidjelli, deux classes étaient ainsi parties : La 59 1B, à laquelle appartenait l'ami Claude, puis la 59 1C, avec l'ami Albert. Le voyage, par eau, se faisait dans des péniches du genre LCT. Du genre, si l'on préfère, de celles utilisées lors du débarquement en Normandie. Il s'agissait, donc, de bateaux non pontés, ouverts à tous les paquets de mer.

Si le temps ne s'améliorait pas, notre transport risquait fort de n'être pas une partie de plaisir.

Dans les jours qui suivirent, le temps ne s'améliorât pas, en effet. La Marine, ne voulant pas prendre de risques (et elle avait certainement raison), le départ fut, par prudence, retardé d'une bonne semaine. Bientôt, nous fumes bien marris d'apprendre que le bateau (un vrai, celui-là), prévu pour nous faire faire la grande traversée, ne nous attendrait pas.

C'est, ainsi, que nous sûmes que le prochain bateau serait l'El Djezaïr et qu'il ne partirait que le 26 décembre. C'était loupé ! Nous ne serions pas à Noël chez nous.

**Restait encore à espérer que la mer serait calmée pour nous permettre d'embarquer avant la fin de l'année ?**

DJIDJELLI  
Le 11/12/1961

*Bonjour, chers Tous,*

*Cette fois c'est du sûr ! Je ne sais plus si je vous l'ai déjà dit, votre lettre du 8 ne me le confirmant pas, nous n'embarquerons de Philippeville que le 26 au soir sur l'El Djezaïr. Rien à ajouter à cela.*

*Que peut-on dire, d'ailleurs ! L'essentiel est de rentrer chez nous un jour... Le plus pénible est que, partant d'ici le 19, nous resterons presque 8 jours à nous morfondre au centre de transit de Philippeville.*

*Enfin, changeons de sujet, ne t'en fais pas, Maman, pour les bons colis. Tout d'abord, ils ne m'ont rien coûté et puis il est toujours possible de les refiler à d'autres personnes de ta connaissance qui peuvent avoir un fils en A.F.N. En effet, l'employé de la poste n'est pas assis sur son règlement et il n'y a aucune difficulté à employer ces bons d'une unité à une autre.*

*Ainsi, le château d'Aunoy est chauffé au mazout pour le plus grand confort des pieds de Ben Bella. Je crois me souvenir qu'il s'agit du domaine à l'entrée de Champeaux, là où tu avais, Maman, récolté des pommes de cèdres du Liban. Une prison ? ? ? Paraît-il ? ? ?*

*Je ne sais pas si beaucoup de ces messieurs les politiciens ont une idée de ce qu'est une prison ? Ils en ont, pour le moins, une conception stratosphérique. Où est-il donc le bon vieux temps des oubliettes ? Cela aurait largement suffi pour ce type de personnage. Il faut savoir ce que l'on veut. Pendant que Ben Bella et ses petits copains se promènent de châteaux en châteaux à travers la France, les événements en Algérie tournent à l'aigre. Le F.L.N., son G.P.R.A., le M.N.A. et maintenant l'O.A.S. (et aussi l'anti O.A.S.), avec leurs tueurs, leurs terroristes, leurs grenades, leurs mitraillettes et leurs pains de plastics, tout cela fait beaucoup de monde et surtout beaucoup de mal.*

*Je crois que ceux qui ont semé la tempête peuvent être fiers de leur œuvre. Ce n'est pas la peine d'essayer de détourner l'attention de ce qui se*



*passé chaque nuit à Oran ou à Alger en racontant qu'au Congo, le cannibalisme redevient à la mode. En fait, ce qui se passe ici ne vaut guère mieux et le pire n'est peut-être pas encore arrivé. Car, le plus grave est que l'on ne peut espérer que cela finisse rapidement. Une telle tourmente ne peut retomber aussi vite. Le FLN est certainement arrivé à ce qu'il voulait : Dresser les deux communautés l'une contre l'autre par toutes les actions terroristes possibles. Évidemment, l'on est tenté de dire que les Européens ne se sont pas toujours montrés très intelligents et sages dans cette affaire. Encore faut-il les comprendre et, à leur place, nous en aurions tous fait autant.*

*Au vingtième siècle, les savants et les techniciens ont peut-être réalisé de belles choses. Toutefois, ce progrès n'a, en rien, fait évoluer les mentalités et, en ce qui concerne la violence, l'humanité ne peut se gausser des siècles passés*

*Assez dégoisé, cela n'avance pas à grand-chose. Je vais me contenter, maintenant, de vous dire bonsoir à tous trois et de vous embrasser bien fort.*

***Loulou***

## **Prison dorée.**

Mon père est employé de commerce dans la plus grande quincaillerie de Melun. Dans son dernier courrier, il m'annonce que des artisans ont en charge un gros chantier dans la région. Ces artisans, ce sont des clients de la quincaillerie. Ils y viennent commander la majeure partie des fournitures dont ils ont besoin. Bien entendu, à l'occasion de leurs allées et venues au magasin, ils discutent avec les vendeurs et expliquent le pourquoi de cet afflux de commandes.

C'est ainsi que mon père apprendra que, ces entrepreneurs, de différents corps de métiers, ont été chargés de restaurer le château d'Aunoy.

Il s'agit d'une gentilhommière, sans style particulier, datant probablement du 19<sup>ème</sup> siècle. C'est, tout de même, une demeure imposante, située dans les bois entre les villages de Champeaux et Blandy Les Tours. C'est, aussi, une demeure quelque peu décatie, à laquelle nous n'avons jamais prêté beaucoup d'attention, d'autant qu'il s'agit d'une propriété privée.

Depuis peu de temps, il y a beaucoup d'activité dans ce château. Cette grosse commande, pour les petits entrepreneurs du coin, ne manque pas de surprendre. Il y a urgence, les travaux doivent être exécutés le plus rapidement possible. Pas le temps de faire des appels d'offres ou des devis ! Prévoyez, s'il le faut, de travailler la nuit et les week-ends. Soignez la qualité du travail. Employez les matériaux les meilleurs et les plus luxueux. Telles sont les instructions du donneur d'ordres et, le donneur d'ordres, c'est : ... L'État.

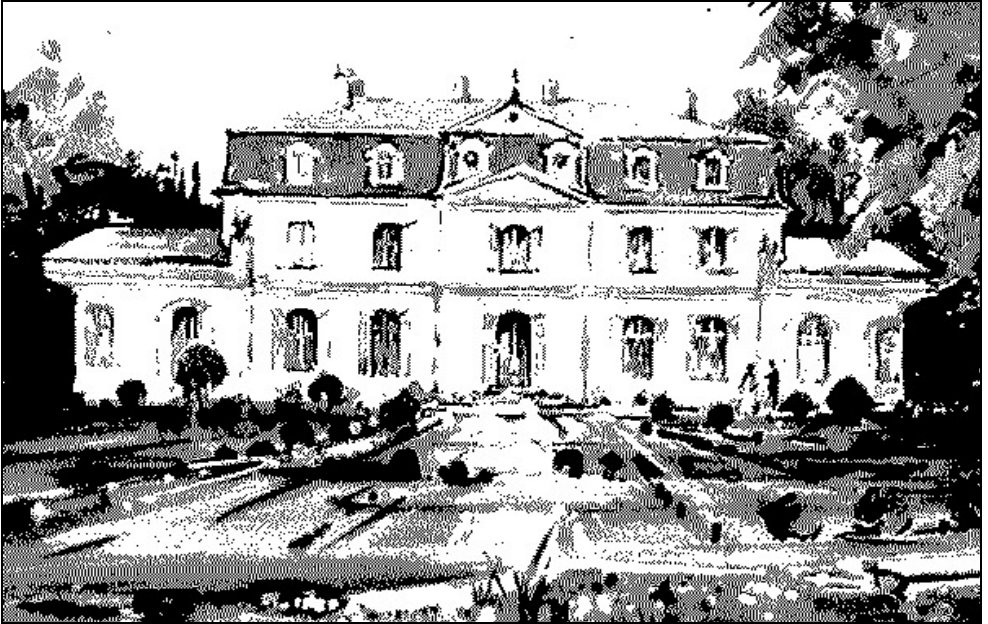
Réfection des toitures et des extérieurs comme des intérieurs, installation du chauffage central et de multiples salles de bain, tout cela n'est pas sans susciter de nombreuses questions.

Il y aura encore plus de questions et de supputations quand le commanditaire annoncera que la raison d'être de tout ce remue ménage est Top Secret.

Quand une compagnie de CRS s'installera dans les villages des environs, quand des rouleaux de barbelés seront déployés tout autour de la propriété, la curiosité de la région sera à son comble. Certains iront même jusqu'à supposer que le château va devenir une résidence secondaire pour le chef de l'État. Cela lui évitera de longs déplacements vers Colombey.

Heureusement, les journalistes, pour une fois, firent bien leur boulot. Bientôt, les habitants de la Seine et Marne (et du reste de la France) apprirent que le Top Secret (l'hôte de ces lieux) s'appelait Ben Bella.

Voilà pourquoi, j'appris pratiquement simultanément, par le courrier de mes parents, et par les journaux venus de métropole, quelle cage dorée était si gentiment offerte à l'un de nos principaux ennemis. <sup>(86)</sup>.



1961\_12\_030 Le château d'AUNOY

---

86

40 ans plus tard, le château d'AUNOY, comme celui de la belle au bois dormant, s'est rendormi au milieu de ses bois.

Attend-il que la politique lui envoie un nouvel hôte de marque à héberger ?

Toutefois, je me garderais bien de vouloir comparer Ben Bella à une « **sleeping beauty** ».

*La Quille : 4 au jus.*

## *Rayé Des Contrôles*

*DJIDJELLI. Le 14/12/1961*

*Bonjour, à Tous,*

*Pendant que j'écrivais à Mamie, je me disais : Bah ! Cela doit être ma dernière lettre, ou presque. Que vais-je pouvoir faire maintenant que je n'ai plus de courrier à rédiger ?*

*Voilà ! Le « vago » qui passe et ... « allez donc » : 5 lettres d'un coup. Dont trois de la rue des Fabriques. Une du 6 décembre (1961), une du 11 et une du 13. Les délais d'acheminement du courrier sont toujours étranges ! Il va bien falloir que je réponde. Cela me fera passer le temps.*

*Quand ladite année 1961 à commencé (c'était un premier janvier, je m'en souviens) je me doutais un peu qu'elle aurait une fin. ...*

*Eh bien ! La voici, cette fin tant attendue. Elle est maintenant très proche. Ce n'est pas trop tôt.*

*Attention ! Attention ! Ne vous posez pas de questions comme tu le fais, Maman, dans ta lettre du 11. D'abord, cela est inutile et puis il faut absolument s'abstenir de critiquer. Il suffit de faire un effort de compréhension : Il s'agit de l'armée. C'est ça qui explique tout. Oui, oui, oui ... Je vous le dis, en vérité, l'organisation militaire est quelque chose d'éminemment respectable. Sachez le bien, tout est prévu ! C'est cela qui est admirable. Tout est prévu ... (tout au moins, tout ce qui ne peut pas arriver). Le seul défaut dans cette cuirasse, à toute épreuve, est que ceux qui la font fonctionner, cette armée, sont souvent des fonctionnaires avec beaucoup trop d'esprit fonctionnaire.*

*Bravo ! Vous avez presque trouvé : R.D.C. veut dire Rayé Des ... non pas des cadres (je n'en fais pas partie) mais des Contrôles. Je ne savais pas, Maman, que remonter le réveil te donnait autant d'inspiration.*

*C'est maintenant la mer qui est remontée et il fait de nouveau aussi beau qu'avant le dernier orage. Je connais bien des pays qui auraient besoin d'un soleil comme celui-ci.*

*A part les trois lettres de la rue des Fabriques, il y en avait également deux autres : l'une de Chatenois, l'autre de St Auban sur Durance où un certain Jean Theurot se promène, en ce moment, en planeur.*

*Je ne suis pas sûr de recevoir, maintenant, beaucoup d'autres courriers. J'espère, en tous cas, que Marie-France et les examens font bons copains. Quant à la voiture, je peux toujours voir à ramener un bourricot ou deux si elle s'obstine à renâcler ?*

*Cela suffira pour ce soir. N'ayez pas peur, il faudra bien que je vous mette encore un petit mot ou deux pendant les longs jours de Philippeville.*

*Au revoir, donc et bons baisers à tous.*

***Loulou (R.D.C.)***

*Commentaires du 14/12/1961*

**R.D.C.**

« Rayé Des Contrôles », voilà un grade que nous apprécions tous ! Pourtant, ce n'est pas pour tout de suite. Il nous faudra attendre jusqu'au 19 janvier prochain pour en avoir définitivement terminé avec le service militaire.

Pourquoi cette date, alors que nous espérons bien être de retour avant la fin de l'année ? Ce sont, là, les subtilités des décomptages faits par les comptables de l'État français.

La durée totale du service est, en théorie, de 28 mois et 28 jours. Pourquoi ne pas dire 29 mois d'ailleurs ? A la fin décembre 1961, la classe 59 2A (la mienne) aura effectué, tout juste, 28 mois de service, puisque nous avons commencé le 1<sup>er</sup> septembre 1959.

Et les 28 jours alors ? Ce sont les jours de permission libérable. Du 1<sup>er</sup> janvier au 19, cela fait bien 28 jours ! Non ! ... Si ce n'est pas tout à fait exact, c'est le dernier de mes soucis ! <sup>(87)</sup>.

Ces 28 jours sont, d'ailleurs, l'objet de bien du chantage de la part de l'autorité militaire.

Les Sous-offs, surtout, ne se privent pas d'essayer de nous faire marcher en nous rappelant que la permission libérable n'est pas un dû mais un témoignage de satisfaction. Seuls, ceux qui ont eu un comportement irréprochable, durant tout leur service, peuvent espérer en bénéficier, et encore ! ...

Quand j'étais en France, ces remarques pouvaient, à la rigueur, m'inquiéter (mais la fin du service m'apparaissait tellement lointaine ...). Je n'avais pas toujours eu un comportement irréprochable. Le ministre Mesmer, lui-même, ne devait-il pas s'occuper de mon cas, d'après ce que m'avait promis le Capitaine de l'époque ?

Aujourd'hui, quand quelque gradé s'essaye à ce genre de plaisanterie, cela me fait bien rire (cela m'agace un peu aussi). Cause toujours ! J'ai, depuis longtemps, reçu mon certificat de bonne conduite signé de la main même du Colonel Rollin.

Je ne doute pas, non plus, que les officiers, dont je dépends directement, soient satisfaits de moi.

---

87

Subtil le décomptage des jours, à passer et réellement passés, sous les drapeaux ? Probablement, car je n'ai toujours pas compris !

Il n'y a pas si longtemps, lors de l'un de mes derniers voyages en Jeep, le Cdt Dumetz nous faisait remarquer que le comportement des appelés était tout à fait exemplaire. Tant par notre attitude que par notre allant, nous contribuions, tous, à maintenir **ce fameux esprit « Bataillon »** et lui, chef de ce Bataillon, ne pouvait que nous en féliciter tous.

Nous n'étions que trois appelés dans la Jeep à entendre ce compliment. Les deux autres, le chauffeur et le radio, étaient des bleus. Moi, l'ancien, j'étais tout à fait disposé à considérer que les paroles de notre chef m'étaient plus particulièrement adressées (la modestie à des limites).

Depuis que je le fréquente, je sais que le Cdt évite toujours soigneusement tout ce qui pourrait être interprété comme du favoritisme (pour les uns et par les autres). Tout cela pour dire que je me sens tout à fait tranquille quant à la réalité de cette permission libérable.

Ces derniers temps, il est d'autres sujets de frictions avec ces sacrés Sous-offs. Il y a, d'abord, ce bon Adjudant vaguemestre (le vago) avec qui j'entretiens des rapports houleux. Maintenant que nous connaissons, presque, la date de notre départ, je dois m'activer pour ce fameux départ.

Ces derniers jours, j'envoie de nombreux colis à mes parents. Il faut, en effet, que je rapatrie tous mes bouquins et il y en a ! J'en profite pour expédier, aussi, quelques petits cadeaux, trouvés au foyer du camp ou dans les magasins de la ville.

Le Vago est tout à fait excédé de me voir venir pratiquement tous les jours et, quelquefois, plusieurs fois par jour, pour solliciter son service. Il ne peut se retenir de réflexions du genre :

- *Si tout le monde faisait comme toi, moi, je devrais travailler jour et nuit !*

Et moi de lui répondre :

- *C'est votre boulot et je n'ai pas fini mes expéditions !*

D'accord ! Je ne fais rien pour améliorer mes relations avec l'Adjudant. Des copains, plus souples que moi, savent obtenir tout ce qu'ils veulent du vaguemestre. Quelques bibines ou, mieux encore, quelques apéros ensemble, voilà des choses qui facilitent bien les relations humaines.

Depuis quelques temps, un autre problème vient envenimer nos rapports. Ce problème a pour nom OAS ! Un responsable de cette organisation a osé annoncer, récemment, qu'ils iraient répandre le terrorisme dans la métropole même (Nous avons eu l'occasion d'en parler avec le Cdt). Cela n'a pas été sans inquiéter, fortement, nos dirigeants métropolitains. En conséquence, des consignes, de plus en plus précises et de plus en plus dissuasives, sont émises par le gouvernement et nous arrivent de manière urgente et impérative.

Nous, les quillards de la 59 2A, nous sommes prévenus. Nous serons fouillés avant notre départ. Nous serons aussi fouillés à l'embarquement et à l'arrivée, à

Marseille, les gendarmes seront là pour nous fouiller encore, nous et nos bagages. Et attention aux colis que de petits futés voudraient expédier avant de partir !

Notre Adjudant ne pouvait manquer cette occasion pour chercher à m'ennuyer. Un matin, où je veux expédier un colis un peu lourd (des bouquins, ça pèse !), il me fait toute une sérénade en prétendant qu'il doit y avoir des grenades dans mon colis. Je suis sommé de l'ouvrir sur le champ ! Je n'ai vraiment aucune envie de défaire ce paquet que j'ai si soigneusement emballé. Je vois bien qu'il est décidé à faire du scandale et, moi, je suis décidé à ne pas me laisser faire.

D'accord ! Je vais l'ouvrir mais je le ferai en présence du Commandant. Je demande à l'Adjudant de m'accompagner et nous verrons ensemble ce que contient mon paquet. Là, je bluffe ! Je sais que le Cdt n'est pas là ce matin mais je parie que le vago n'est pas au courant. Gagné ! Ce dernier préfère renoncer à une confrontation qui risque de le couvrir de ridicule.

Avais-je seulement eu, un jour, l'idée d'expédier des grenades ? Tout de même pas ! Je ne me serais pas vu les utiliser pour la pêche en Seine. Après tout, je me suis peut-être vanté de la possibilité de le faire. Peut-être, aussi, qu'un copain a rapporté mes paroles à l'Adjudant. Si c'est le cas, je peux être content de moi. Il a bien marché !

Ce qui est sûr, c'est, qu'après tout ces avertissements, aucun d'entre nous n'oserait rapporter une arme en souvenir, de peur de prolonger indûment son temps de service. Par arme, je veux parler d'un pistolet, bien sûr, car une MAT ou un fusil, c'est vraiment trop encombrant.



## Tout nus !

A propos d'armes, nous ne tarderons pas à recevoir l'ordre de restituer, tout notre équipement opérationnel, au magasin du fourrier.

C'est ainsi que nous nous retrouvons, comme nous sommes venus, c'est-à-dire sans les attributs qui faisaient de nous des guerriers. Si je dis cela, c'est que, durant tout ce temps, l'arme individuelle ne nous a guère quittés. Nous avons pris l'habitude de toujours avoir fusil ou P.M. avec nous, ou proche de nous. Lors de nos premiers contacts, durant les classes, tenir une arme de guerre nous paraissait pour le moins incongru et un peu paniquant. Au fil du temps, l'arme est devenue véritablement une partie de nous-mêmes. C'est tout juste si nous ne nous demandons pas si nous allons pouvoir vivre sans.

Sans nos armes, nous avons un peu l'impression de nous sentir à poil ! <sup>(88)</sup>. Nous rouscaillons un peu de nous trouver ainsi dépouillés. Les classes précédentes n'ont pas eu notre problème. La remise des armes s'est faite environ deux jours avant leur départ. Notre départ était initialement prévu pour le 16 décembre. Il est maintenant reporté au 22. Il était donc prévu que nos armes soient rendues le 12. Très bien ! Seulement, malgré notre départ retardé, il faut toujours rendre les armes à la même date. Nous allons rester près de 10 jours désarmés. Et alors, nous dira-t-on ! Vous ne voulez pas repartir en opérations ? Et puis, Les bleus vont arriver, il faut bien les équiper. Ce ne sont pas les opérations qui nous préoccupent, ce sont les permissions. Qu'allons nous faire pendant 10 jours ? Nous ne pouvons tout de même pas rester au camp à nous morfondre. Tant pis, nous ferons avec ... Je veux dire sans. Il faut bien se réhabituer à la vie civile ...

---

88

Qu'aurait pensé FREUD d'une telle assertion ? Il aurait très certainement prétendu que je fais une certaine confusion entre les attributs militaires et les attributs sexuels ?

Comme je ne connaissais guère cet individu à l'époque, je pouvais tout à fait me permettre cette réflexion.

DJIDJELLI, LE 18/12/1961

*Salut à tout le monde,*

*Les jours sont longs. Jusqu'alors, le temps était long, bien sûr, mais les occupations ne manquaient pas et les jours se passaient les uns après les autres sans que l'on s'en rende compte. Or voilà ! Depuis une semaine on recommence, non seulement, à recompter les jours, mais aussi à prendre conscience de la durée de chaque jour. ... Bref ! Nous attendons ! Cela est, bien sûr, causé par un manque total d'activité. Nous avons rendu le paquetage et l'armement et n'avons gardé que le minimum pour être prêts à embarquer.*

*Pourquoi ne pas partir tout de suite, alors ?*

*A propos, il y a du changement : Nous ne quittons Djidjelli que le 21 au matin et nous nous rendrons à Philippeville par la route, c'est-à-dire en passant par Constantine. C'est un parcours assez exceptionnel. C'est la première classe qui part de cette façon depuis que nous sommes ici. Enfin cela fera deux jours de moins à attendre à Philippeville.*

*Ta lettre, Maman, est arrivée hier, c'est à dire suffisamment à temps. D'ailleurs, avec notre départ reculé, j'ai encore le temps de recevoir du courrier. Vous ne le saurez qu'après, bien sûr ! Les voyages maritimes sont plus rapides que vous ne le croyez et l'El Djezaïr a la réputation d'être un bon rafiote. Il met 18 h pour la traversée. A l'aller, j'avais mis 26 h, par beau temps, à bord du Général CHANZY. Celui-là était un véritable « bateau lavoïr ».*

*Il paraît que l'appareillage aura bien lieu le 26 à 20 h. Nous arriverons, si la mer est belle, le lendemain c'est à dire le 27 vers 3 h de l'après midi. Si, à Marseille, nous ne disposons pas d'un train spécial, nous pourrions sans doute prendre celui qui part aux environs de 21 h de la gare St Charles pour arriver aux environs de 7 h, le lendemain matin, en gare de Lyon.*

*C'est donc au petit matin du 28 qu'il faut compter me voir surgir dans la capitale. Tenez-vous prêts !*

*Ceci dit, je vous annonce que je ne rapporte pas d'armes avec moi. Il n'y a pas de place dans le paquetage. C'est peut être dommage, mon fusil était sans doute efficace contre les vautours mais, contre les perdreaux, ce serait une autre histoire. En fait, pour ce qui est des armes, il ne nous est rien précisé. Par contre, pour les munitions et les explosifs, il nous est formellement interdit d'en ramener en métropole. Certains craignent, sans doute, que les habitudes de l'Algérie (grenades dans le café, par exemple) s'exportent de l'autre côté de la méditerranée.*

*Dites-moi : Je croyais que la correctionnelle était remplacée par le tribunal de grande instance ? Est-ce une erreur de ma part ou un archaïsme de la part de quelqu'un d'autre ?*

*Félicitations à la frangine. Et la conduite ? Est-elle lâchée ?*

*A part cela, il ne me reste plus qu'à vous dire que la mer, bien que remontée, est encore pas mal agitée ... Hissez la grande voile ... larguez les amarres ! Nous arrivons !*

*Et ... bons baisers à tous trois.*

***Loulou (R.D.C.)***

*Commentaires du 18/12/1961*

## **Dernières informations pour le départ**

Il faut bien l'avouer, nous étions inquiets. Le voyage par mer s'annonçait scabreux. A chaque fois que nous allions contrôler l'état de la mer, nous en revenions déçus. A peine la Méditerranée se calmait-elle un jour que, le lendemain, l'eau se ruait de nouveau à l'assaut de la jetée.

Avec un tel temps, nous aurions du mal à trouver un créneau de calme nous permettant de gagner Philippeville. Les matafs ne nous aidaient pas à retrouver le courage. Les péniches de débarquements n'étaient pas des navires, selon eux, tout juste des boîtes à savon. A cette époque de l'année, il ne fallait pas caresser l'espoir qu'ils nous conduisent à bon port. De plus, le voyage, déjà par beau temps, n'était pas de tout repos. Nous serions vite trempés par les embruns et les vagues qui passeraient par-dessus bord. Cela aurait au moins l'avantage de nettoyer les dégueulis car nous allions, de surcroît, nous payer un sacré mal de mer.

D'accord, ils en rajoutaient beaucoup les gars de la marine. Ils affichaient un évident mépris pour nous autres les biffins.

Aussi, l'annonce qu'en fin de compte, le voyage se ferait par la route, avait de quoi nous rassurer. Le moment où nous quitterions le camp Chevallier, la date et l'heure d'embarquement, de débarquement et même le nom du bateau, tout cela devenait précis et sûr.

Rassurés, nous décidâmes d'organiser notre banquet d'adieu.

Si nous n'étions que 4 au PC de l'EMT1 à rentrer en France, il y avait aussi ceux du PC du régiment et d'autres appartenant à divers services de la CCAS. Nous étions donc quelques-uns décidés à fêter dignement ce départ. Il y avait justement un restaurant réputé en ville. C'est tout à fait ce qu'il nous fallait pour une bonne bouffe entre copains.

Depuis que nous avons rendu les armes, j'étais ressorti plusieurs fois en permission, on s'en doute ! Pas tout seul, bien sûr, mais, à chaque fois, il y avait quelques collègues armés qui faisaient partie de ces sorties.

Cette fois-ci, personne n'était disponible. Beaucoup étaient en opérations, ceux qui restaient étaient, soit de garde au camp, soit de permanence.

Ai-je hésité ? Je ne crois pas ! Pas plus que les copains, en tous cas ! Nous étions une dizaine de quillards à vouloir, ainsi, marquer notre proche retour à la vie civile.

## **Dernières émotions sur la terre d'Algérie.**

Au jour dit nous voilà donc, joyeux permissionnaires, partis pour une mémorable journée en ville.

Quand nous rentrons, c'est déjà le soir. La nuit tombe vite à cette époque de l'année. Nous regagnons tranquillement le bercail. La route longe le quartier Arabe puis monte vers le camp Chevallier en accomplissant deux virages. Le premier à angle droit vers la gauche. Le deuxième est un grand lacet vers la droite qui amène en vue de l'entrée du cantonnement. Au premier virage il y a, sur notre droite, un transformateur de béton que nous venons juste de dépasser.

Tout à coup, des ombres surgissent de derrière le transfo. Ce sont des gosses. Rien d'inquiétant !

Pas vraiment le temps de s'inquiéter ! Nous réalisons simplement que les gamins lancent quelque chose dans notre direction. Des cailloux ?

C'est, en entendant le sifflement de ces objets qui nous roulent entre les jambes, que nous comprenons ! **Des grenades !** Très désagréables ce bruit ! Cela donne l'impression que des serpents, des crotales pour le moins, se faufilent entre nos pieds.

Le bruit des grenades qui fument, nous connaissons ! Pourtant, ce soir, nous ne contrôlons pas la situation. Sans attendre les explosions, c'est immédiatement une forte décharge d'adrénaline qui nous assaille et qui nous pousse à courir, dans une réaction panique de fuite.

Fort heureusement, les mois que nous avons passés dans ce pays nous ont appris que, dans une telle circonstance, ce n'est pas dans la fuite qu'il faut chercher son salut. Les copains, qui sont devant moi, viennent de plonger dans le fossé qui borde la route du côté droit. Moi, je suis, à cet instant, sur le bord gauche de la route. Là aussi, il y a un fossé et j'effectue immédiatement un magnifique plongeon sans me soucier de l'état de ce refuge.

PAF ! ... PAF ! et de deux ! PAF et encore PAF ! La quatrième grenade vient de péter.

C'est fini ! Je relève la tête. Ce n'est pas le moment de s'éterniser dans le coin.

Et PAF ! J'ai distinctement vu l'éclair de l'explosion sur le bord du fossé ! Il y en avait une cinquième !

C'est fini, car les gosses sortent de derrière le transfo, où ils s'étaient réfugiés, et se sauvent à toutes jambes en direction de leur quartier. Je les vois s'enfuir et je les aligne ! Il y a un lampadaire juste au virage et leurs petites silhouettes se détachent nettement dans la lumière. Mentalement, je les vise, je suis sûr de les abattre si je tire.

### **Je ne tire pas ... car je n'ai pas d'arme.**

Aucun d'entre nous n'est armé, je me permets de le rappeler.

Simultanément aux explosions, un bruit monte du quartier indigène. Ce sont les femmes qui se mettent à pousser des YOU-YOU. Raison de plus pour détaier comme des lapins. C'est une course ? Non, une débandade vers le camp tout proche !

Quand je me suis redressé pour prendre mes jambes à mon cou, comme on dit, j'ai effectué un formidable dérapage. La faute en est à nos chaussures de sortie. Les semelles de cuir, armées de fer aux talons et à la pointe, ne supportent pas une telle accélération. « *Quand ça patine, il faut passer la vitesse supérieure !* » J'applique immédiatement cette procédure, que j'ai souvent entendu expliquer par notre Sergent-chef du service Auto. C'est à grandes enjambées que je poursuis ma course pour suivre les copains qui se ruent vers la sécurité du camp.

Toujours en cavalant, nous arrivons, enfin, au cantonnement. Quand nous l'atteignons, le poste qui en garde l'entrée est en effervescence. Le gradé de permanence est entrain de rassembler une patrouille qui part immédiatement sur un 6x6 équipé d'une mitrailleuse.

Nous nous regroupons et nous nous comptons. Nous sommes tous là et entiers. Chacun y va de son commentaire, chacun donne ses impressions. Il faut faire retomber la tension que nous venons d'accumuler (<sup>89</sup>).

---

89

En d'autres temps, nous aurions bien mérité la présence d'une cellule de soutien psychologique.

Le 6x6 revient et nous trouve toujours à raconter et discuter de l'événement.

La patrouille n'a rien vu d'anormal à signaler (RAS). Les YOU-YOU se sont tus à l'arrivée de la troupe et le quartier a retrouvé son calme. Finalement, les grenades n'étaient que des offensives. Rien de bien méchant. Plus de peur que de mal, etc. ... (Réconfortants les copains !).

Autant aller se coucher !

L'événement continuera à alimenter les conversations quelques temps encore. Je m'interroge ? Aurais-je tiré si j'avais eu mon arme ?

Il serait malhonnête de ma part de prétendre le contraire !

**Oui !** J'aurais tiré. Les cibles potentielles que j'ai, si distinctement vues, n'étaient pas des enfants mais des terroristes (pour moi et, à cet instant là, bien entendu). Peur et réflexes m'auraient fait accomplir, sans hésiter, un acte que j'aurais beaucoup regretté plus tard. (90).

Je viens de conter, là, des faits qui, par leur intensité, sont restés solidement gravés dans ma mémoire. Beaucoup plus confus, par contre, furent les jours qui suivirent. L'effervescence de nos esprits ne retomba que lentement. Quand j'essaie de reconstituer mes souvenirs, je m'y perds un peu.

J'ai bien l'impression d'avoir vu, dans ces moments là, le Cpte Charbonnier et de l'avoir entendu me dire : - ***THEUROT, je te l'avais pourtant dit que nous étions en guerre !***

Pourtant ? Il devait, alors, être en permission (je l'avais accompagné au terrain d'aviation le 4 décembre et je lui avais dit Adieu). Ou bien ? Était-il déjà rentré ?

---

90

Plus tard ! A l'occasion de je ne sais plus quelle INTIFIDA, lorsque j'entendrai des journalistes Français accuser les soldats Israéliens de tirer sur les enfants Palestiniens, je comprendrais ! Je comprendrais pourquoi des soldats peuvent être amenés à faire cela.

Seuls des observateurs blasés, non concernés et **pas du tout objectifs**, peuvent se permettre de rapporter ces faits et porter des jugements.

Accuser ces soldats d'être des criminels, c'est trop facile ! **Les criminels, ce sont les individus qui arment les bras des enfants** et qui leur demandent de se sacrifier pour une cause qu'ils ne peuvent comprendre.

J'ai pu, tout aussi bien, avoir rêvé. J'ai cru l'avoir entendu dire cette phrase qu'il avait si souvent employée et qui, cette fois-ci, était véritablement de circonstance.

Là encore, les rebelles cherchaient la provocation. Les grenades, qui furent employées, ne sont pas bien dangereuses à l'air libre. Leur but était bien de provoquer une violente réaction de notre part. Nous ne pouvions savoir quel type de grenades était utilisé. S'il s'était agi de redoutables « défensives », il pouvait y avoir des blessés graves et des morts parmi nous.

Comme lors de l'attentat du marché, que j'ai narré à la fin du mois dernier, le but n'était pas de tuer **mais de faire tuer**.

Nous aurions pu abattre des enfants (innocents, comme toujours) alors même que nous n'aurions essuyé aucune perte.

Après un coup pareil (s'il avait réussi), il aurait été loisible de comparer les soldats français à des S.S. <sup>(91)</sup>.

Maintenant, je suis (nous étions) bien décidés à rester tranquilles. Plus de sortie jusqu'au départ. Le calme et la protection du camp nous suffisent. Nous sommes décidés à attendre sagement.

Deux jours après ces émotions, voilà l'ami Gérard qui débarque au secrétariat. Il est, lui aussi, de la 59 2A, puisque nous avons fait nos classes ensemble à Maisons-Laffitte (je dois me répéter ?). Que vient-il me dire. Ses copains de classe de la 4 (La Cie portée) ont prévu une bouffe en ville pour fêter la quille. Il est sympa le Gérard. Il m'invite à les accompagner.

C'est NON ! Et de lui expliquer le souci que nous venons de vivre.

Il sait ! Il est au courant, bien sûr. Rien de grave (selon lui), puisque ce n'était que des grenades offensives et qu'il n'y a pas eu de blessés ! Il en parle à son aise. Cela prouve bien qu'il est difficile de se mettre à la place des autres. Dans les faits, objectivement, il a raison. Quand on se trouve directement impliqué, c'est autre chose.

---

91

De là à se demander si les S.S. d'ORADOUR étaient les vrais coupables ???  
... Mais laissons cela !.... C'est une autre histoire !



Il devra insister un peu pour vaincre mes réticences. Il y arrivera, bien sûr. Partant du principe qu'il ne faut pas rester sur un échec, je finis par accepter. Je n'y mets qu'une condition : Trouver une arme. Un copain accepte de me prêter une MAT pour la journée et me voilà transformé en permissionnaire libérable et armé. Je m'arrangerai pour porter mon P.M. bien en évidence. Je n'ai pas envie d'être obligé de tirer sur n'importe qui.

DJIDJELLI  
Le 20/12/1961

*Bonjour à tous,*

***Eh bien ! Ce coup-ci, c'est parti ! Tout est bouclé.***

*Par miracle, la valise ferme et il est préférable de ne plus l'ouvrir. Le sac marin est bourré lui aussi. Demain matin à 7 h (au petit jour), c'est le grand départ pour le premier voyage (Djidjelli - Philippeville). Cela fait tout de même plaisir.*

*Ce soir, le Commandant a offert un « pot » à l'occasion du départ de ceux de l'E.M.T.I. « Pot » est l'expression officielle mais c'est « coupe » qu'il faut lire puisqu'il s'agissait de Champagne.*

*Ce n'est pas l'habitude que des officiers marquent, ainsi, le coup pour le départ de quelques hommes de troupe.*

*Le tout est accompagné des bons vœux, pour la nouvelle année, bien sûr, pour le retour à la vie civile aussi. Tout cela fait également bien plaisir.*

*... Bon ! je n'ai décidément jamais de chance avec ces saletés de stylos bille ...*

*Enfin, comme c'est tout ce que j'avais à dire...*

*Bons baisers à tous trois.*

***Loulou***

## Le POT.

Les 4 quillards de la 59 2A sont là, ce soir, pour boire le champagne offert par le Commandant. Il y a : Dn et Gr les infirmiers brancardiers, Co le mécano du service Auto et Theurot le secrétaire en chef, moi-même, si l'on préfère, (the last...), bien sûr.

Ce pot se passe dans le bureau de l'EMT1. Les collègues du secrétariat, ceux qui restent, sont invités, comme sont invités nos voisins du PC du régiment. Non, il n'est pas d'usage que les officiers marquent ainsi le départ de quelques appelés, hommes de troupe de surcroît. Je n'irai pas jusqu'à prétendre que j'y suis pour quelque chose. Cela risquerait trop de passer pour de l'orgueil déplacé et exacerbé.

Il serait tout aussi injuste, envers mes 3 camarades, de tirer la couverture tout à moi. Les infirmiers brancardiers ont eu leur part de labeur, interventions, secours divers, comme j'ai pu l'évoquer. Les mécanos, je n'en ai pas beaucoup parlé dans mes récits. Pourtant, eux aussi, ont un boulot qui n'est pas toujours de tout repos. D'une façon générale, ils se tiennent en arrière à s'occuper des véhicules en panne, en conséquence, je les ai moins fréquentés. La réunion de ce soir confirme bien que notre Commandant considère que les appréciations qu'il a portées, l'autre jour, sur le comportement des appelés, sont justifiées. Rappelez-vous, c'était au début de ce mois. ...

La perspective de rentrer chez nous nous réjouit, c'est certain. La perspective de partir avec de tels témoignages de satisfaction, de la part de nos chefs, ne fait qu'ajouter à notre contentement.

Nous autres, les appelés qui sont venus ici, « malgré nous », nous n'avons fait que notre devoir, certes ! Ce devoir nous l'avons fait avec conviction et conscience parce que l'on a su nous faire comprendre le rôle que l'on nous demandait de remplir ici. A cette occasion, le Commandant ne pouvait manquer d'exprimer ses sentiments sur la situation militaire et politique du pays.

**« La France est encore là pour 50 ans ! »**

Cette affirmation résume rapidement l'essence de son allocution. Les arguments, je les ai, bien souvent, développés tout au long de tous ces mois. Inutile de les rappeler une fois encore. Si vous n'êtes pas convaincus, vous ne le serez jamais.

Nous, nous sommes totalement convaincus, c'est l'essentiel. Nous repartirons complètement rassurés sur l'avenir de l'Algérie et de la France.

## Dernier parcours en ALGERIE.

7 heures du matin ! Nous sommes tous prêts depuis longtemps et attendons, la valise et le sac marin à nos pieds, l'ordre d'embarquer dans les GMC bâchés. La route n'est pas, pour nous, une découverte. Maintenant, nous ne faisons plus du tourisme. Les conditions du voyage nous importent peu, tout ce qui compte c'est l'arrivée.

Premier arrêt, les gorges d'El Milia. J'ai oublié de dire que le convoi est important, plusieurs GMC et quelques véhicules d'escorte. Il n'y a pas que les quillards du 156<sup>ème</sup>, tous ceux des autres unités de la région de Djidjelli, nous ont rejoints. Même, ou surtout, un convoi important, comme celui-ci, ne passe pas les célèbres gorges sans précautions. Notre arrêt est dû à l'attente, où nous sommes, que les forces qui contrôlent le passage appliquent « les procédures ».

Je rappelle donc ces procédures :

- Les aviateurs survolent, puis exécutent quelques passages dans les gorges, histoire de voir si on ose leur tirer dessus.
- Lorsque l'aviation a donné son feu vert, la gendarmerie mobile ouvre le passage avec ses petits blindés ou ses A.M.
- Le convoi suit et d'autres gendarmes l'accompagnent.

Aujourd'hui, les aviateurs ne sont pas au rendez-vous. Nous attendons longtemps, dans nos camions au bord de la route, sans savoir ce qui se passe.

Enfin, nous apprenons que nous allons passer mais nous apprenons aussi que le convoi ne sera pas « couvert » par l'aviation. Dans les camions, cela rouspète fort : « *Nous sommes bien de la chair à canon !* ». A partir du moment où l'on n'a plus besoin de nous, nous ne représentons plus aucune valeur pour le haut commandement. Ainsi, cette procédure est faite pour protéger des soldats en armes. Il n'y a aucune raison de la respecter pour des quillards désarmés.

Nos reproches ne sont, toutefois, pas trop véhéments. Si quelques-uns, du fond des camions, insultent les autorités (absentes) et les gendarmes (ces planqués !), ils préfèrent ne pas trop se faire remarquer. Il serait dommage de retarder le retour par quelques jours de prison. Nous autres du Bataillon ne pouvons que penser à la mésaventure d'Abdel, qui avait été oublié, pendant presque un an, dans la prison de Sétif.

Les gorges sont passées sans problèmes, nous savons bien qu'il n'y a pas toujours des embuscades.

Nous poursuivons notre route vers Constantine où nous n'irons pas. A la hauteur du Hamma, bifurcation vers le Col des Oliviers. Bientôt, nous atteindrons Philippeville où nous devons passer Noël en attendant la grande traversée.

## La côte s'éloigne ...

Aucun souvenir de ces jours passés à Philippeville. ...

Au jour dit, le bateau est là et son départ est même avancé. Il doit appareiller dans l'après-midi au lieu du soir. Tant mieux, nous arriverons plus tôt à Marseille et, avec un peu de chance, nous aurons tout de suite un train.

Le sac marin à une main, la valise à l'autre, de longues files de soldats de toutes armes montent vers *l'El Djezair*. Ils redescendent, bientôt, toujours en file vers les fonds du navire. Beaucoup arborent des quilles, accrochées au cou. Symbole d'une liberté retrouvée, bien que toute théorique, certaines sont imposantes et diversement décorées. A croire que ces soldats ont passé tout leur séjour à fabriquer cet emblème !

Il y a une histoire qui court à propos de ces quilles. Un gars, qui en avait fabriqué une, de taille imposante, la portait à son cou malgré son poids. En descendant sur le quai de Marseille, devant une haie de gendarmes, voilà la cordelette qui casse. L'objet heurte lourdement le pavé et se brise en plusieurs morceaux. Ce qui y était caché dedans apparaît alors !

Qu'y avait-il à l'intérieur ? : Une MAT démontée !

Les pauvres pandores n'en croyaient pas leurs yeux ! Inutile de dire qu'ils eurent tôt fait de coffrer l'infortuné troufion sans même lui demander ce qu'il comptait faire de son matériel (Peut-être voulait-il mettre le PM au dessus de sa cheminée ?).

Je n'ai jamais eu foi en cette histoire, maintes fois racontée. J'ai toujours cru quelle avait été inventée par des gradés qui voulaient faire peur à des bidasses un peu trop rétifs.

Nous descendons à fond de cale. La lumière apparaît comme tamisée. Dans cet antre, ça chante, pardon, ça braille, à tue-tête. Ça ne ressemble, pourtant pas, à un quelconque bouge ou beuglant. Rien à voir ! Des rangées de chaises longues, serrées les unes contre les autres sont, là, qui nous attendent. Nous, les bérets noirs, en jouant des coudes, nous nous regroupons pour trouver assez de place et rester ensemble. Bien tassés dans nos transats, il ne nous reste plus qu'à attendre.

Cela vibre de plus en plus. Enfin, le bruit de ferraille recouvre les paroles de : - *tiens ! tiens ! voilà la quille ! ... tonitruées par des centaines de poumons.*

C'est un signe qui ne trompe pas. Le bateau s'ébranle !

Avec mes camarades infirmiers, nous confions nos bagages et nos emplacements à quelques copains et montons sur le pont. Sur ce pont, il n'y a pas foule. Nous nous retrouvons à quelques-uns, appuyés sur le bastingage arrière. Nous sommes sortis du port. Le bateau s'éloigne, laissant son sillage blanc sur une mer toujours aussi bleue. Nous regardons, une dernière fois, la terre d'Algérie, ces montagnes qui nous dominent encore. ...

A côté de moi, l'un des copains me dit :

- *C'est fini pour cette fois ! ... Mais, t'en fais pas, nous reviendrons !*

Certainement, nous reviendrons ! Nous la reverrons cette belle terre d'Algérie. Quand la paix sera revenue, nous pourrons prendre le temps, cette fois ci, de le visiter, ce pays. Pour moi, en cet instant, c'est une certitude et cela me permet de chasser toute nostalgie.

Bientôt, les montagnes s'abaissent, la côte s'éloigne. ...

## La FIN du voyage.

Quand nous redescendons dans la cale, les choses ne s'arrangent pas. Le bateau doit avoir pris sa vitesse de croisière. Le vacarme des moteurs et les vibrations ont diminué. Pour la soldatesque, cela n'a fait qu'empirer. Cela boit, cela chante, cela hurle et ... cela dégueule. De longues traînées de liquides fangeux se répandent dans les allées.

Nous nous tassons dans nos chaises pliantes. Il faut prendre son mal en patience et, surtout, il faut tenir et retenir son estomac pour que le contenu ne remonte pas. Pour mieux résister, nous avons évité de nous remplir de bibine ou de gros rouge, ce qui est loin d'être le cas général.

Le liquide, dont j'ai parlé, se faufile entre les sièges au gré du roulis ou du tangage. Cela sentait le renfermé quand nous sommes descendus, maintenant, c'est une odeur aigrette et surette de bile et de vinasse qui se répand. Ajouter, à cela, que le bateau remue tout de même un peu. Nous sentons le plancher s'élever puis s'enfoncer de façon traîtresse. ...

Comme la chèvre, nous tiendrons toute la nuit ! Certes, nous n'avons pas trop dormi, dans les conditions inconfortables de ce genre de transport.

Après ce beau voyage, c'est Marseille et le camp Ste Marthe. Il n'y a pas de train avant le soir. Enfin, on finit par nous transporter à la gare St Charles. A propos ! Jusqu'ici, nous n'avons eu **aucun contrôle**. Ni à Djidjelli, ni à Philippeville, ni à Marseille. Nous aurions pu emporter tout le matériel de guerre nécessaire à fonder une belle révolution !

C'est un train civil que ceux, qui vont vers la capitale, vont emprunter. C'est le « rapide » Marseille - Paris qui part vers 21 heures. Quand nous montons, il est déjà plein. Les civils, « Ah ces civils ! », ont pris toutes les bonnes places. Les compartiments ne sont plus accessibles. Pour les trouffions, il ne reste que les couloirs. Le train s'ébranle pour un voyage de 12 heures. Nous avons mal dormi la nuit précédente et, pour cette nuit, notre sommeil s'annonce difficile. Le système « D », nous connaissons : Nous déployons des journaux sur le sol et nous nous asseyons dessus.

La fatigue aidant, nous glissons sur nos journaux et le milieu de la nuit nous trouve complètement étalés. Quelqu'un me secoue.

- *Il faut se lever ! - Hein ! Nous sommes déjà arrivés ? - Non, mais c'est la marée montante.*

Un coup d'œil autour de moi et je comprends. Cela recommence comme dans le bateau ! Les toilettes débordent et le liquide arrive jusqu'à nous.

Enfin, nous finirons par arriver, pas très frais, en gare de Lyon. Terminus ! Tout le monde descend.

Dans la bousculade de la sortie, je quitte les copains. Je ne sais plus lequel m'a dit, en partant ? :

- *C'en est fini de la **promise cuitée** !*

Je lui réponds :

- *Tu as raison, une fille qui boit ! il vaut mieux s'en débarrasser.*

Il hausse les épaules en guise d'au revoir, comme s'il n'avait pas compris ma réponse. C'est vrai ça ! Si sa fiancée ne supporte pas la boisson, il n'a qu'à en changer !

Peut-être, est-ce moi qui n'ai pas compris ? J'ai l'esprit trop embrumé par le manque de sommeil. Aussi, quelle idée de me parler de sa fiancée à cette heure ? C'est le dernier de mes soucis !



## Chez Soi !

Enfin chez soi, enfin parmi les siens !

« **La Villa Ma Campagne** » ainsi nommons-nous, dans notre famille, notre demeure, vaut bien finalement « **la Mechta Joyeuse** ».

Première chose à faire : Se doucher et se changer, mettre des vêtements civils.

Il y a 10 ou 15 ans, quand nos parents sont venus s'installer, dans cet appartement du quartier Nord de Melun, il n'y avait aucun confort.

Bien qu'en location, mon père a creusé une fosse septique, installé des WC et ... même ... une douche.

Après le plan de Constantine, me voici à parler du « Plan du Père » !

---

Dois-je dire qu'au début des années 50, il y avait encore, à Melun, des logements où les habitants sortaient le matin pour vider les seaux dans les caniveaux ? Gamins, cela nous amusait beaucoup de voir leur contenu couler jusqu'à la bouche d'égouts la plus proche.

Car, nous avions des égouts ! Tout de même ! D'ailleurs, nous faisons de bonnes pêches, là où ces égouts débouchaient dans la Seine.

Cet aparté pour dire, une fois de plus, qu'aujourd'hui, les villages perdus de Kabylie, n'avaient pas forcément à nous envier le confort qui n'existait pratiquement pas en France, au début de la décennie précédente.

---

Nous avons, donc, la possibilité de nous doucher. Fabuleux ! Le seul problème était que ladite douche se trouvait dans une pièce non chauffée. J'exagère ! L'hiver, un petit radiateur électrique d'appoint permettait de maintenir la pièce « Hors gel ». Si l'hiver était trop froid, il fallait fermer l'eau et attendre des jours meilleurs.

Même « hors gel », la température restait fraîche et j'avais trouvé, depuis longtemps, la solution pour entrer sous la douche : Chanter !

Raconter cela, c'est faire un clin d'œil à ma petite sœur qui m'a souvent entendu « fredonner » ainsi.

Ce matin du 28 décembre 1961, la température autorise donc le lavage des pieds à la tête. Et puis, cette température me rappelle nos montagnes Kabyles.

Quand je suis décrassé, ma Maman m'a préparé du linge propre.

Plus tard, elle me demandera ce qu'elle doit faire de ma tenue 46 (tenue de sortie ou tenue de drap) et des autres vêtements ?

- *Tu entasses tout dans le sac marin, je vais le fermer et le mettre au fond du grenier.*

- *Nous verrons plus tard pour le rendre. De toute façon, pour l'instant, je ne suis qu'en permission libérable.*

Je dis tout cela sans conviction. En fait, à cet instant déjà, j'ai fait une croix sur le passé.

Pour finir par ce par quoi j'ai commencé, je citerai, une dernière fois, les paroles de la chanson de Francis Lemarque, toujours de circonstance :

« *Quand un soldat revient de guerre, il a ... : Dans sa musette un peu de linge sale...* ».



FIN DU RÉCIT.



## Chapitre XVIII

3<sup>ème</sup> partie :



***EPILOGUE & CONCLUSION***

## Quelques mots encore ...

Me voici donc arrivé au terme de l'évocation de mes souvenirs des quelques 16 mois que j'ai passés en Algérie. Que serait-ce si j'y avais passé 24 ou 28 mois, comme la plupart de mes camarades ?

J'ai l'impression d'avoir été bavard, même si clichés et documents m'ont aidé à dépasser allègrement les 800 pages.

Pourtant je n'ai pas tout dit ! Je n'ai pas dit ce qui, pour moi, constitue l'essentiel : « **Comment j'ai perdu la foi** ». Je veux parler, bien entendu, de la foi que j'éprouvais envers celui qui conduisait alors notre pays.

**« Cela est arrivé quand celui qui menait la barque l'a délibérément jetée sur les rochers. »**

A compter de ce jour là, plus rien, pour moi, ne fut pareil. Comme ces amants déchirés qui passent de l'amour à la haine, je suis passé de l'admiration (pour ne pas dire de la dévotion) envers le grand homme, à l'abhorration la plus totale.

Je m'en excuse auprès de tous ceux qui ont gardé leur fidélité inconditionnelle à De Gaulle. Moi ! Je n'ai pu résister à la force des événements qui sont venus pulvériser tout ce à quoi j'avais tellement cru durant ces derniers mois.

Me voilà donc obligé de rajouter encore quelques pages à mon récit. Je m'en excuse mais j'espère pouvoir ainsi expliquer, sinon justifier, mes opinions qui pourraient sembler outrées à certains.

Ces explications, vous les trouverez donc dans l'épilogue qui va suivre et dans sa conclusion.

*Louis-René Thévoz*

## **Chapitre XIX**

### **EPILOGUE**

#### **Les temps qui suivirent ...**

##### **Je suis civil.**

Après avoir ramené « dans ma musette un peu de linge sale », c'est le retour à la vie civile.

J'ai retrouvé le chemin de la Cie Bull. Le climat qui y règne maintenant est plutôt morose. Quand j'étais parti, pour cette interruption de plus de 28 mois, c'était l'euphorie. La Société concevait alors une « machine à traiter l'information » qui devait être l'une des machines les plus puissantes au monde. C'était un domaine qui avait le vent en poupe.

Aujourd'hui, l'ambiance n'était plus la même. La réussite ne semblait pas être au rendez-vous. Des fonds importants avaient été investis mais, pour l'instant, les clients ne se bousculent pas.

Heureusement, malgré les difficultés économiques qui se dessinaient, la réintégration, de ceux qui avaient effectué leur service national, n'était pas remise en question. Seul détail, notre employeur ne sait pas trop quoi faire de nous. Il y avait eu, à « l'époque des vaches grasses », embauche pléthorique de stagiaires. La solution, pour nous occuper, est la formation. Cela correspond à mes attentes et me réjouit. Je vais, peut-être, comprendre ce à quoi peut bien servir ces mystérieuses machines qui sont destinées à « traiter l'information » (suivant l'expression en vigueur alors).

En attendant de comprendre, l'information ne manque pas ces temps-ci. Je veux parler de l'information politique. Le sujet principal est, on s'en doute, l'Algérie.

Mes nouveaux collègues ne cessent pas de m'interroger. - *Toi qui en reviens, tu dois avoir une opinion ?* Si j'ai une opinion ? J'en ai même plus d'une et je ne demande que d'en parler ! Il se trouve que « mes opinions » ne coïncident pas vraiment avec le « tout venant » de la pensée de mes compatriotes. Quand j'expose mon point de vue sur l'Algérie, quand j'affirme mes convictions sur le devenir de ce pays, mes interlocuteurs m'écoutent gentiment mais semblent plutôt incrédules. Si je me laisse aller à proclamer mon credo : - ***La France est en Algérie pour 50 ans encore ...*** là, ils ne répondent pas. Ils se contentent de hausser les épaules. Je n'irai pas jusqu'à dire que je les entends murmurer quelque chose comme : « *Le pauvre, ... Il a dû souffrir là bas...* ».

L'un de mes collègues est un « camarade syndiqué CGT ». Je peux dire que c'est un ami. Je peux dire, aussi, que nos idées divergent souvent mais, est-ce utile de le préciser. On s'entendrait bien à condition de ne pas parler de politique. Ces temps-ci, c'est un sujet difficile à éviter. Autant dire que nous avons de sacrées engueulades avec mon nouveau copain !

Bientôt, du côté d'Evian, cela va négocier sans arrêt. Que pouvons-nous comprendre à l'avalanche d'informations contradictoires en provenance de ce lieu ? Chacun reste sur ses positions :

- *Oui, il y aura un cessez-le-feu, un jour, quand les Fells décideront, ou seront obligés, de déposer les armes.* Ça c'est mon opinion et je ne me gêne pas pour l'exposer haut et fort.

- *Il faudra bien que la France cesse de se conduire comme un état fasciste et donne l'indépendance aux peuples qu'elle martyrise !* Ça, faut-il le préciser, c'est l'opinion de mon interlocuteur, (ou c'est l'opinion de son parti). Ce qui est difficile



à admettre, c'est que cela devient, de plus en plus, l'opinion de ceux qui m'entourent, au bureau, ou ailleurs.

Pourtant, les derniers événements semblent me donner raison. Le 8 février, à Paris, une « manifestation anti-OAS » est sévèrement réprimée par les forces de l'ordre. A la station de métro Charonne, tout près de notre lieu de travail donc, il y a eu des morts.

Je crois pouvoir clore le bec des plus excités de mes collègues en leur faisant comprendre que, si le gouvernement montre une telle fermeté, c'est qu'il n'est pas décidé à abandonner quoi que ce soit. C'est bien la preuve que l'OAS n'est pas l'ennemi. Bien au contraire, c'est sans doute le dernier rempart qui permettra de sauver l'Algérie.

L'ennemi, c'est le FLN, il ne faut pas confondre ! J'ai beau jeu de rappeler, qu'au mois de novembre dernier, la manifestation organisée par le FLN à Paris a, elle aussi, été réprimée avec violence.

Mes propos sont diversement appréciés. De toute façon, je suis très clair : Malgré que j'y sois invité par mes collègues, je n'irai pas à la contre-manifestation organisée par un grand nombre d'associations, politiques ou non. Ces gens-là voudraient que leurs désirs deviennent des réalités et pensent que quelques rassemblements populaires vont faire fléchir le pouvoir. (Dois-je rappeler que « ce pouvoir » n'a pas fléchi devant le Putsch des généraux).

## Le cessez-le-feu.

C'est dans ce climat que nous arriverons à un certain matin. ... Nous sommes le 19 mars 1962 et, ce matin-là, nous sommes ensemble, avec mon père, pour prendre notre petit déjeuner.

Mon père vient d'allumer le poste et aussitôt les informations tombent :

« **Cessez-le-feu !** ». Tout d'abord, nous n'entendons que ce mot.

Le cessez feu en Algérie vient d'être signé. C'est, à la fois, une annonce saisissante et émouvante, et aussi une annonce inquiétante.

« Le cessez-le-feu » : Bravo ! Enfin, c'est arrivé !

Oui, c'est arrivé mais à quelles conditions ?

Les hommes politiques parlent, les journalistes font leurs commentaires. De nouvelles informations arrivent. On va en savoir plus.

Ce matin-là, je rate mon train, je serai en retard au bureau. Tant pis !

Les informations arrivent et, bientôt, nous submergent. Ce n'est pas possible !

### **Tout ! Nous cédon tout !**

Ce n'est pas un cessez-le-feu, c'est une défaite ! Ce n'est même pas un armistice, c'est une capitulation sans conditions !

Nous aurions aimé nous réjouir d'un tel événement. La fin de la guerre, qui peut ne pas la souhaiter ? Comme tous les français, nous, mon père et moi, comme mes proches, nous appelions la paix de tous nos vœux.

Pourtant, nous n'avions jamais imaginé que, cette paix, il faudrait la payer par le renoncement, l'abandon, la trahison, de toutes les idées, de tous les idéaux, auxquels on nous avait fait croire toutes ces années passées.

Innocemment, je pensais, hier encore, que l'annonce du cessez-le-feu serait le signal qui prouverait que la rébellion, mise à genoux par nos forces, renonçait définitivement à la violence et à la destruction. Je le pensais et je n'avais pas manqué une occasion de proclamer ma conviction.

Aujourd'hui, nous nous regardons avec mon père. Si, par le passé, il lui était arrivé d'avoir des doutes (après tout, il n'était pas le seul) il s'était, comme Manman, et depuis longtemps, rangé à mes arguments. Nous nous regardons et nous ne

comprenons pas. Comment est-ce possible ? Était-il nécessaire de faire une si longue guerre pour en arriver là ?

Tout ! Nous abandonnons tout ! L'Algérie qui était, il n'y a pas si longtemps, une partie de la France (de Dunkerque à Tamanrasset) et même le Sahara (qui ne faisait pas partie de l'Algérie). Après cela, mieux vaut renoncer à comprendre !

Ce matin-là, un monde s'écroule. Mais, après tout, en quoi cela nous concerne-t-il ? Pourquoi se préoccuper de l'Algérie ? Ce n'est pas notre pays ou plutôt cela ne l'est plus. Ce n'est pas parce que quelques-uns de nos ancêtres ont tenté de vivre dans cette région du monde qu'il faut en faire une fixation. Ce n'est pas parce que j'y ai passé quelques mois qu'il faut en faire une affaire. Le passé, c'est le passé. Le mieux est d'oublier tout cela, puisqu'il n'est pas possible de changer le cours des événements. Autant se faire une raison et tout effacer de sa mémoire.

Faisons donc comme tous les français, autour de nous, réjouissons-nous que notre pays ait retrouvé la paix et ne nous posons pas de questions.

## La paix, enfin. ...

Comme chacun sait, la paix n'a pas de prix.

Je m'interroge, toutefois ! Quelles économies aurions-nous pu faire en arrêtant la guerre plus tôt ? En arrêtant tout il y a quatre ans, par exemple. En arrêtant tout lorsque De Gaulle a pris le pouvoir !

Voilà où nous en sommes arrivés : Par ces « accords d'Evian », la France vient d'accéder à toutes les exigences posées par le FLN au début de la guerre.

De Gaulle n'avait-il pas dit : - *Qui peut croire que la France en viendra à traiter avec les insurgés... à admettre que le droit de la mitrailleuse l'emporte sur le droit du suffrage.* (5 septembre 1960).

Après cela, on s'étonnera que j'aie perdu la foi ! (Rappel de la page 16 de mon Avant-propos).

Je préfère oublier ...

Je veux oublier mais je ne puis éviter de penser ! Je pense aux copains du Bataillon. Je suis persuadé qu'ils ont continué, jusqu'au bout, leurs courses dans les

djebels. L'arrêt des hostilités à dû les surprendre, tous, les soldats comme les gradés. Quel choc ! Tous ces efforts, tous ces risques, pour en arriver là !

Comment vivent-t-ils cette infamie, les copains, les gars qui sont là-bas et nos officiers ? A partir de cette date fatidique, je m'interrogerai très souvent. Combien de fois me demanderai-je comment ont-ils accepté le déshonneur qui est le nôtre aujourd'hui ? Cette question, je me la poserai souvent et, à chaque fois, je penserai à notre Commandant. J'aimerais pouvoir discuter avec lui de la situation. J'aimerais, comme au temps de nos expéditions en Jeep, que ses certitudes, que sa clairvoyance, soient encore capables de nous convaincre.

Je ne me fais pas d'illusions et je pense que, pour lui comme pour les autres, le désarroi doit être grand !

Oublier, ce n'est pas si facile. Justement, ma formation actuelle, sur le traitement de l'information, m'apprend que la mémoire d'une machine peut s'effacer sur une simple commande, ce qui n'est jamais possible d'obtenir avec la mémoire humaine.

La volonté la plus déterminée n'y peut rien. Notre mémoire ne s'efface pas à notre gré. Le temps, tout au plus, l'altère. La maladie ou la mort peut la détruire. ... Ce n'est donc pas une simple décision, même à la suite d'une profonde déception, qui supprimera toutes réminiscences au passé.

De plus, l'actualité, ne nous lâche pas. Tous les jours nous rappellent ce qui se passe « là-bas » et ce qui se passe ici, dans notre pays, à la suite de ces foutus « accords d'Evian ».

Seul acte concret de ma part. Mon sac marin, contenant mes affaires militaires, que j'avais jusqu'ici négligé de rendre, j'ai décidé de l'enfourer tout au fond du grenier. Je ne veux plus en attendre parler ! S'ils le veulent, les gendarmes se déranteront pour venir le chercher.

## **Une drôle de paix, vraiment !**

En 39 – 40, nous avons eu la « drôle de guerre ». C'est maintenant une drôle de paix.

Tous les jours apportent une nouvelle flambée de violence. Ce coup-ci, l'OAS se déchaîne, Bab El Oued se révolte. **Le 26 mars des soldats, portant l'uniforme de l'armée française, massacrent la foule française.**

Je reste persuadé que la fusillade de la rue d'Isly n'est pas une lamentable bavure. Pour avoir vécu les émeutes de Constantine le 5 juillet 1961, je sais très

bien que le choix des unités, chargées de maintenir l'ordre, est déterminant. Ce choix, des bleus du contingent et des tirailleurs algériens, n'a pu être décidé qu'à un haut niveau. C'est comme cela que l'on transforme un maintien de l'ordre en répression.

« *Il fallait bien leur donner une leçon à tous ces pieds-noirs et OAS* ». Voilà ce qui va nous être seriné en guise d'excuse, l'amalgame est commode !

Quelqu'un a prétendu, plus tard, que : - *La fusillade du 26 mars, rue d'Isly, à fait plus de victimes que le massacre d'Oradour-sur-Glane qui fut, à la fin de la dernière guerre, cité comme l'exemple de la barbarie nazie.*

Le 8 avril, plus de 90 % des français de France approuvent les accords d'Evian. Les français d'Algérie, eux, n'ont pas le droit de s'exprimer. Sans doute, n'étaient-ils plus concernés ?

Bien entendu, je fais partie des quelques 10 % qui n'ont pas dit OUI. Ce n'est qu'une opposition de principe, car mes compatriotes, s'ils ont dit OUI aux accords, pour la plupart, ils ne les connaissent pas, ces accords. Ils ont dit OUI au cessez-le-feu et à la paix retrouvée (la paix en France, bien entendu).

Les choses se précipitent. Les dirigeants de l'OAS se font arrêter comme des enfants de chœur. Des activistes de cette organisation, venus porter la bonne parole (et quelques bombes) dans la métropole, se font cueillir à leur descente du bateau à Marseille. On en retrouve un dans un coffre de voiture devant la préfecture de police de Paris. Certains s'entêtent à vouloir faire disparaître le chef de l'État. Ils échouent bêtement car le Vieux « à la Baraka », paraît-il. En attendant de faire mieux, le CNR condamne à mort le général De Gaulle pour « **crime de haute trahison** ». Les dirigeants, de ce CNR, ce sont Georges Bidault et Jacques Soustelle, des amis de longue date du Général.

Tout cela ne semble pas très sérieux, du moins en France. Seule une petite fille paiera très cher un attentat loupé (encore un) contre le ministre de la culture. En Algérie c'est, semble t-il, plus sérieux. En mai, dans les grandes villes, l'OAS pratique la politique de la terre brûlée. Le Bachagha Boualem décide de gagner la France. Un journal titre : « **Les rats quittent le navire** ».

En juin, nous votons de nouveau. Il y prend goût le vieux ! Le OUI (franc et massif, toujours), accorde, une fois de plus, les pouvoirs spéciaux. Ce n'est pas, là, prouver que nous sommes en paix !

Le 8 juin, la préfecture et la bibliothèque d'Alger sautent.

Le 29 juin, la mairie d'Alger saute, des soldats français meurent écrasés sous les décombres.

Le 28 juin, nous abandonnons Bizerte. Encore un beau cadeau !

Les exécutions vont bon train dans les forts de la banlieue parisienne. Lors de l'une d'elles, il y a un lamentable loupé. Les soldats, désignés pour cette corvée, reçoivent chacun, comme d'habitude, un fusil armé d'une seule cartouche. Ils tirent tous à côté, le condamné ne s'écroule pas. Ne nous réjouissons pas ! La cérémonie sera reportée de quelques jours.

A partir de juillet, aussitôt après la proclamation officielle de l'indépendance, voilà les pieds-noirs qui débarquent à Marseille. Impossible de le cacher, le gouvernement prétend, pendant un temps, que ce sont des gens qui viennent passer leurs vacances en France. ...

Non, ce ne sont pas des vacanciers ! Il s'agit bien d'un exode comme nous n'en avons pas connu depuis longtemps. On ne peut pas dire que cette arrivée massive soit très appréciée des métropolitains. Encore heureux que, pour l'instant, cela ne concerne que le littoral méditerranéen. Pour les parisiens, cela paraît normal : Les gens du midi sont tous des fainéants, c'est bien connu, quant aux pieds-noirs, n'en parlons pas. Ils ont pris l'habitude d'avoir des esclaves ! Alors ...

Là où les choses ne vont plus, c'est quand les journaux commencent à annoncer que ces foutus pieds-noirs « montent à Paris ». Les bons petits français qui m'entourent n'apprécient pas du tout. -  *Ils ne pouvaient pas rester chez eux !*  disent-ils en oubliant, qu'il n'y a pas si longtemps, les mêmes disaient : -  *l'Algérie ce n'est pas leur pays !*

Ce qui les inquiète, ces bons petits français, c'est que ces émigrants risquent de leur prendre leur travail, déjà qu'il y a du chômage ! Et en plus, ils réclament des indemnités, ces rapatriés !

Durant cette période, les pieds-noirs font beaucoup parler d'eux. Pour être plus précis, les journaux et la radio parlent beaucoup des rapatriés. Eux, ils s'en passeraient bien (c'est, du moins, ce que j'essaie d'expliquer à mon entourage). Par contre, autant que je m'en souviens, il n'a guère été question des harkis, à cette époque. Pour eux, il ne devait pas y avoir de problème. Ils étaient chez eux en Algérie, ils y restaient.

Il n'y aurait eu dans la presse française, d'après ce que j'ai pu lire depuis, qu'un seul article sur les massacres des harkis. Cet article aurait été publié par le Figaro, en juillet 1962. L'information n'a été reprise par aucun autre organe d'informations. Pourtant, quelqu'un (ou une nation) s'inquiétât pour les Harkis. Je lis, à la page 235, de l'ouvrage de Georges-Marc Benamou « **Un mensonge français** » :

*« Le monde entier redoutait un massacre des harkis. Fin Mai 1962, **le président John Fitzgerald Kennedy** lança un appel solennel pour les sauver. Son reten-*

*tissement est oublié ; mais c'est la prise de position publique de Kennedy, et la pression internationale suscitée, qui obligèrent, alors, le gouvernement français à accueillir les harkis, « au compte-gouttes », en Juin 1962. Il fut même proposé de les accueillir aux États-unis. »*

Enfin, après tous ces désastres, une bonne nouvelle : Le 23 août, la radio annonce que le chef de l'État a été victime d'un attentat. Ma réjouissance ne dure pas. Un nouveau communiqué nous apprend que De Gaulle a miraculeusement échappé « **aux tirs de ses assassins** ». Les miracles sont toujours pour les mêmes !

Il n'y aura pas de miracle pour le colonel Bastien-Thiry, le **déicide**. Il sera fusillé le 11 mars 1963, après un jugement des plus rapides. Fort heureusement, après le Putsch, la peine de mort pour crime politique avait été rétablie en France (gouverner c'est prévoir...).

Plus tard, beaucoup plus tard, je lirai l'ouvrage de Jean-Pax Mefret sur Bastien-Thiry « **Jusqu'au bout de l'Algérie française** ». Je ne pourrai qu'admirer la dernière déclaration du colonel devant la Cour militaire de justice (audience du 2 février 1963). Tout est dit, tout est prévu, sur ce drame que fut l'abandon de l'Algérie par la France.

*- Tous ces événements, tous ces drames, nous les devons à l'OAS ! Bien entendu, la France n'y est pour rien si des fous sanguinaires veulent mettre le pays à feu et à sang. Quelle aubaine pour le gouvernement de pouvoir tout expliquer de cette façon. Si l'OAS n'existait pas, il faudrait l'inventer (ne serait-ce pas ce qui a été fait, d'ailleurs ?).*

Je n'approuve pas la violence pour la violence mais je comprends que, quand le désespoir est trop grand, des individus puissent être amenés à des actes insensés. Prendre la défense ainsi des rapatriés, puis de l'OAS, ne m'attire pas des amitiés dans mon milieu, c'est évident ! Il est quelquefois difficile de se taire ! J'ai trop le sentiment que mes compatriotes sacrifient toutes les notions de justice, auxquelles je croyais, à leur confort matériel et leur tranquillité.

## Le bateau s'éloigne. ...

*« Je ne sais pas où je vais ; je sais ce dont je m'éloigne : L'ablation de la mémoire française d'Algérie. Inimaginable il y a seulement trois ans, cela semble désormais inéluctable. Le Guide opère. »*

Le Onzième Commandement. André ROSSFELDER, page 528.

L'Algérie a largué les amarres et le bateau s'éloigne... Belle image, en vérité, mais le bateau semble plutôt aller à la dérive.

Le temps passe et, peu à peu, le calme semble revenir. L'OAS a traité avec le FLN (on aura tout vu !). La chape de plomb du communisme s'est abattue sur le pays. C'est la formule employée, mais, en même temps, une autre chape recouvre cette nouvelle nation : La religion ! Lors de mon séjour, il ne m'avait pas semblé que la pratique de ce culte était profondément ancré dans le pays. Pour gagner les masses, le FLN avait relancé l'Islam sous forme de la Djihad, de la guerre sainte. Pourtant la religion n'avait, jusqu'ici, pas fait bon ménage avec la doctrine Marxiste-léniniste. Quand il s'agit de prendre le pouvoir, toutes les doctrines, et toutes les religions, sont supportables. Et la lutte pour le pouvoir ne fait que commencer. Entre Algériens, il y aura des explications. Bientôt, ce sera la guerre. Le peuple algérien n'en avait sans doute pas assez ! C'est au tour du Maroc, ce pays frère, de devenir l'ennemi.

L'Algérie ne fait plus la une de l'information. Pour moi, aussi, l'Algérie ne fait plus partie de mon quotidien. Je sais, maintenant, que je n'irai pas y faire du tourisme avant longtemps. J'ai changé de service, j'apprends maintenant la programmation et cela me passionne.

Là, aussi, je m'éloigne. Je m'éloigne de mes anciens collègues qui me prenaient un peu trop pour un fasciste. Dois-je dire qu'avant de partir j'avais, devant eux, tenté de justifier le principe de la torture (dans certaines circonstances). Quelle horreur ! (ou quelle erreur !).

## **Le sens de l'histoire.**

Les années passent et nous savons maintenant que l'histoire a un sens. Le sens que lui a donné le général De Gaulle, cela va de soi.

Je ne sais pas d'où sort cette expression ? Il est évident que c'est une trouvaille qui permet de tout faire passer. Jusqu'alors, j'avais cru comprendre que l'histoire se déroulait dans le seul ordre chronologique. Les événements, qui peuvent survenir, se suivent mais ne se ressemblent pas. Tout au moins, ne s'enchaînent-ils pas forcément dans un ordre qui laisserait à penser qu'une instance supérieure les dirige. Prenons, par exemple, la notion de démocratie, inventée, il y a fort longtemps, par Athènes. Les historiens ont pu dire : - *Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, le peuple a pris en main son destin.*

Cela n'a duré que quelques siècles et il aura fallu combien d'autres siècles pour que ce concept réapparaisse ? Encore, est-ce une réapparition par éclipses. Le



1<sup>er</sup> empire succédera à la révolution française. Le second empire succédera à la 2<sup>ème</sup> république. Le 3<sup>ème</sup> Reich succédera à la république de Weimar. Le 20<sup>ème</sup> siècle, qui se voulait un siècle de progrès, a vu fleurir les pires utopies sociales, les pires régimes totalitaires. Gorges Orwell nous a prédit, pour 1984 (ou un peu plus tôt, ou un peu plus tard ...) un monde cauchemardesque et nombre d'indices semblent prouver qu'il pourrait avoir raison.

Quelqu'un a dit, un jour : - *il arrive que la roue de l'histoire revienne en arrière*. Si ce n'était que cela, nous pourrions dire qu'il ne s'agit que de ratés, de soubresauts, de bavures. Non ! L'histoire a pour seul sens que celui du temps qui s'écoule. De brillantes civilisations se construisent puis disparaissent. De longues périodes d'obscurantisme et de barbarie les remplacent.

Napoléon 1<sup>er</sup> avait supprimé, de l'enseignement, la matière « histoire ». Cette occultation avait le mérite d'être franche et efficace. Trop franche peut-être ! Depuis, différents régimes totalitaires ont préféré réécrire l'histoire. C'est autrement plus subtil. ... et, ça marche ! La preuve : Voyez le nombre de nos intellectuels qui s'y laissent prendre et qui s'efforcent de diffuser la bonne parole apprise dans les manuels du pouvoir.

Honoré de Balzac écrivait déjà : - *Il y a deux histoires, l'une que l'on enseigne et qui ment, l'autre que l'on tait parce qu'elle recèle l'inavouable*.

L'histoire officielle, celle que l'on enseigne, est celle qui justifie les actions du régime. Celle que l'on tait, est celle qui irait, si elle était connue et admise par tous, à l'encontre des options choisies par le pouvoir en place.

Aujourd'hui, l'expression « **histoire officielle** » est remplacée par la locution « **Sens de l'histoire** ». Là encore, nos contemporains font preuve d'une belle avancée dans le domaine de la subtilité. Dire qu'il existe une histoire officielle serait avouer qu'il en existe une autre. Affirmer que l'histoire a un sens, c'est interdire de rechercher une vérité qui apparaîtrait immédiatement comme un contresens.

Assurément, parler du sens de l'histoire, c'est être « à la mode ». La mode c'est ce qui est aujourd'hui et ce qui ne sera plus demain. La mode, c'est le temps présent. Le temps, (c'est une tautologie), n'existe que par le présent. Le passé n'existe plus et le futur n'existe pas encore. ...

Nous chevauchons le sommet d'une vague. Comme une lame de fond, comme un raz de marée, le temps présent efface le monde ancien et ne nous permet, même pas, d'entrevoir le futur. Nous ne savons pas où nous emmène le rouleau du temps. Est-ce le flux ou le reflux ? Ce qui était juste hier, est devenu injuste aujourd'hui, Qu'en sera-t-il demain ?

Ainsi donc ! « **L'histoire** » **est en marche** ..... Et dans le bon sens, cela va de soi ! Jusqu'à ce jour, aucun Président de notre 5<sup>ème</sup>, et indivisible république,

ne reviendra sur cette histoire officielle, telle qu'elle a été voulue par le plus grand d'entre-eux.

Aux commandes de l'État, le Général Président mène notre pays dans la voie triomphale que lui dicte son « sens de l'histoire ». Les mécréants, dont je dois faire partie, disent : « Il fait des siennes » :

En 1964, les États-unis veulent commémorer le 20<sup>ème</sup> anniversaire du débarquement en Normandie. Il n'y aura aucune présence officielle de notre pays à ces cérémonies. Les Américains n'ont donc joué aucun rôle dans la libération de la France ?

Michel Sardou chantera : « *Si les RICAINS n'étaient pas là ...* ».

Bientôt De Gaulle vire les Américains de notre beau pays.

Le tour des Anglais ne tardera pas à venir. Lors d'une visite au « Canada français », le grand homme incitera ce pays à l'indépendance. Les « rosbifs » n'apprécieront pas !

De toute façon, la France s'opposera à l'entrée des mêmes « rosbifs » dans le marché commun.

Tout cela n'empêche pas ces « veaux » de français de lui renouveler leur confiance. (Ne serait-ce pas, plutôt, grâce à tout cela ?).

Jacques Dutronc chantera : « *Et toujours le même Président ...* ».

En juin 67, à la suite de la guerre des 6 jours, la France du Général De Gaulle rompt les relations diplomatiques avec Israël, notre allié de 1956 (du temps de la guerre d'Algérie). L'Égypte, et ses alliés Arabes, avaient promis d'exterminer le peuple israélien. Le général Moshé Dayan, prenant les devants, a neutralisé les ennemis. Cette défense, par l'attaque, peut sembler légitime mais Israël n'a pas de pétrole.

A noter que la France fut le seul état non socialiste, n'appartenant pas au tiers monde, à condamner, ainsi, l'état Hébreu. Israël avait vaincu grâce aux avions français de Dassault. La France allait livrer ce type d'avions à la Libye qui se ferait un plaisir d'en prêter quelques-uns à l'Égypte. Ainsi tous, les belligérants seraient, à armes égales, prêts pour une prochaine guerre.

Dans le même temps, l'embargo sur des vedettes, fabriquées à Cherbourg, serait tourné de manière rocambolesque.

## 1968.

Comme chaque année, le Président nous a présenté ses vœux et, comme chaque année, il a annoncé une « année sociale ». Pourtant après 10 ans de règne gaulliste, la situation sociale et économique du pays n'a rien de bien réjouissante.

La France vient d'inventer le mot informatique (mot accepté en 1966 par l'académie française). C'est plus rapide et facile à dire que « traitement automatique de l'information ». Le mot n'empêche pas que cette activité a de gros problème dans notre pays.

Les Américains ont racheté BULL, le gouvernement a lancé le « plan calcul ». C'est une façon de dire M. ... à tous les Anglo-saxons. On est capable de se passer d'eux ! ...

Il n'y a pas que l'informatique qui a des problèmes. A cette époque j'habite dans le 17<sup>ème</sup> et, tous les jours, je passe devant la mairie de l'arrondissement. Tous les jours, il me semble, que les files d'attentes s'allongent. Tous ces gens qui, quel que soit le temps, font la queue sur les trottoirs, ce sont des chômeurs. Ce sont des gens comme moi, des salariés, mais qui n'auront pas de salaire en fin de mois. Ils attendent pour pointer, pour espérer retrouver un peu de boulot. ... Et cela ne s'améliore pas !

En mars, puis en avril, de cette année 1968, les mouvements sociaux se succèdent, le mécontentement est de plus en plus profond.

Certains prétendent que, si les choses vont si mal, c'est la faute des pieds-noirs. Il faut bien trouver des boucs émissaires ! Cela n'empêche pas de s'interroger. Un million d'individus qui, peu à peu, se sont répandus dans tout le pays, un million de gens entreprenants et bien décidés à faire « leur trou », cela ne peut pas être anodin. Cela représente une vague d'émigration comme la France n'en a jamais connue.

A cela, je réponds : Peut-être ? ... mais nous l'avons voulu ! Le pays doit assumer la conséquence de ses actes. Et puis, gouverner c'est prévoir. Nos dirigeants n'ont-ils donc pas prévu ce qui allait se produire en abandonnant l'Algérie ?

Le mois de mai est un mois idéal pour les grèves et les manifestations. Ceux qui n'ont pas de soucis de travail peuvent se gausser : - *Les gens se croient déjà en vacances, il n'y a pas encore assez de jours de congés, ils ne veulent plus rien faire !* etc. etc. ....

Cette fois-ci, les mouvements s'amplifient, les grandes usines débrayent, les petites entreprises aussi. Bientôt, c'est le blocage général. Les dépôts pétroliers sont fermés. Il n'y a plus de carburant. Ça, c'est grave ! Plus d'essence, plus rien ne

marche. C'est ainsi que nous arrivons « aux journées de mai 68 ». Les étudiants prennent le relais des ouvriers, ou plutôt, amplifient le mouvement.

Une fois de plus, ce que je raconte là, ce n'est pas l'histoire officielle. Au moment de parler de mai 68, je relis les livres d'histoire de mes enfants. Plus particulièrement, je citerai : « **L'histoire de 1945 à nos jours – Classes de terminales – Collection GREGH** ». Dans cet ouvrage : Mai 68, c'est l'agitation gauchiste de Nanterre, c'est un chahut étudiant d'abord sans portée, puis ce sont les émeutes du quartier latin. ...

**Pas d'accord !** Il y a eu des émeutes au quartier latin, c'est indéniable. Mais ça, c'est la partie émergée de l'iceberg. Ce ne sont tout de même pas les étudiants qui ont bloqué toute l'activité la région parisienne et même de la France. Et les accords de Grenelle, était-ce aussi pour satisfaire les étudiants ? Le relèvement du SMIG, dans des proportions jamais atteintes, était-ce aussi pour faire plaisir à nos potaches ?

Voilà, encore une fois, comment l'histoire officielle s'écrit.

Étranges ces jours de mai ! Je travaille alors à la DGI (Direction Générale des Impôts), rue de pyramides, juste en face du ministère des finances.

Je vais avoir 30 ans et je n'ai plus l'âge pour aller lancer des pavés sur les CRS. Ce n'est pas l'envie, mais peut-être le courage, qui me manque. En vérité, je me méfie beaucoup de toutes ces manifestations de masse, de ces foules en délire, de ces forces de l'ordre qui chargent et qui tapent avec hargne et sans discernement. Je me souviens trop de certaines journées à Constantine. ...

Mes collègues, fonctionnaires aux finances, m'entraînent, certains midis, à aller visiter le quartier latin. Nous irons pleurer à l'Odéon, sous l'effet des gaz lacrymogènes, résidus des bagarres de la nuit. Nous irons écouter les harangues des trotskistes et des anarchistes dans la cour de la Sorbonne.

Oui, c'est bien la partie émergée de l'iceberg, c'est bien la façade illuminée de la révolution. Nous avons, durant quelques jours, l'impression d'être dans un monde qui craque. Nous sommes persuadés que le pouvoir, issu d'une révolution, il y a dix ans, va s'écrouler de la façon même dont il est né.

De Gaulle vient de « s'enfuir » en Allemagne. Ce n'est pas officiel, mais c'est tout comme. Encore un petit effort et le système va s'écrouler. ...

**Tout à coup ! Tout est fini.**

Les dépôts pétroliers sont ré-ouverts, le précieux liquide circule de nouveau dans l'organisme de notre société. Les ouvriers retournent dans les ateliers et les

usines. Les étudiants tenteront bien encore quelques manifestations. Dany le rouge se risquera encore, quelques temps, à narguer les CRS. Pourtant, l'élan est cassé. L'iceberg n'a plus de partie immergée. Sans la base, tout s'affaisse et bientôt le calme revient.

De Gaulle est revenu de son week-end à Baden-Baden et tout est rentré dans l'ordre. Là encore, je cite l'histoire officielle. Que s'est-il réellement passé? Rien, dira-t-on ! Simplement, la France ne voulait pas de la « chienlit ». La manifestation du 30 mai aux Champs-Élysées le prouve.

J'apprendrai, tout de même, quelques jours plus tard, que ce revirement de situation est dû aux paras (encore eux !).

J'ai encore quelques amis parmi les « camarades syndiqués ». Si, au début, les syndicats furent complètement dépassés par leurs bases, ils n'ont pas tardé à reprendre les choses en main. S'il doit y avoir une révolution, ils se doivent d'en être à la tête (même s'ils n'en connaissent pas les raisons).

L'un d'entre-eux me racontera comment, étant piquet de grève à l'entrée des dépôts de Gennevilliers, ils ont vu, au matin, arriver les Paras de Massu qui leurs ont demandé, gentiment mais fermement, de dégager (et cela, rapidement). Depuis la bataille d'Alger, leur réputation n'est plus à faire, aussi les grévistes présents se sont-ils empressés d'ouvrir les portes et de laisser partir les camions citernes.

Le même interlocuteur me soutiendra que, tous les points cruciaux de la périphérie parisienne, ont été « libérés » de la même façon par les chars des parachutistes.

Était-ce vrai ? Cela semble possible et cela expliquerait bien la rapide remise en ordre du pays. Pourtant, j'ai beau avoir écouté la radio, lu les journaux, plus tard recherché dans les ouvrages historiques, je n'en ai jamais eu confirmation.

Qu'avait donc été faire De Gaulle à Baden-Baden ? Il avait bien rencontré Massu. Le canard enchaîné avait même rapporté, à sa façon, l'entretien entre les deux hommes. Je ne résiste pas au plaisir d'évoquer, ici, le texte publié par l'affreux « petit canard » :

De Gaulle : - *Alors Massu toujours aussi con ?*

Massu, claquant des talons : - *Toujours Gaulliste mon Général !*

A part cela, il ne s'était rien passé (officiellement). Ils avaient, sans doute, pris le thé ensemble. ...

C'est presque ce que l'on peut conclure quand on lit les différents ouvrages publiés par Massu sur cette affaire. Il (le Général) est venu et il est reparti.

Il me faudra attendre près de 32 ans, pour trouver un indice me confirmant la version du syndicaliste.

Une personne, habitante de Dammarie, avait l'habitude de se rendre en vélo à son travail, situé à Perthes en Gâtinais. Le trajet nécessitait la traversée de la N7. Un matin de mai 1968, il lui a fallu attendre plus d'une heure avant de pouvoir passer. Les chars et les camions des militaires formaient une ligne continue, venant de Fontainebleau, ils se dirigeaient vers la capitale.

J'ai triomphé, en entendant cela. C'était donc vrai ! Les paras de Massu étaient bien venus remettre la France au travail.

Plus tard, après avoir lu le livre de Michel Jobert (« Ni Dieu ni Diable »), j'ai admis, volontiers, qu'il ne s'agissait pas forcément des « chars de Massu ». Mes témoins ont vu des chars, certes, mais ceux-ci pouvaient très bien venir de garnisons plus proches que celles d'Allemagne. A cette époque toute formation militaire appartenait, pour les civils, à Massu.

Bon d'accord, il y a une histoire officielle. ... mais pourquoi occulter, ainsi, l'autre histoire (la vraie, selon moi) ? Est-ce donc parce qu'elle recèle, vraiment, l'inavouable ?

**C'est fini, croyez vous ! Tout est dit sur mai 68. ...**

**Attendez ! ...** Pour moi, les événements de mai 68 ne s'arrêtent pas là. Dans le mois qui suivit, il y eût encore quelques soubresauts.

J'ai dit, précédemment, que je travaillais à la DGI. Pour être plus précis, mon employeur se nomme Honeywell S.A. J'y suis entré il y a 2 ans et, actuellement, je suis détaché au service informatique du Ministère des finances. Ce service est le plus important client, en France, de ce constructeur d'ordinateurs américain.

Étrange retour des choses, notre constructeur national, la Cie des Machines Bull, a été abandonné à ses difficultés par le régime gaulliste. Suite à cela, une puissante société américaine, Général-Electric a racheté Bull. Grosse colère de notre guide qui, en réponse à cette « trahison », a lancé le célèbre « **Plan Calcul** ». Ce plan vise à donner, à la France, une industrie informatique indépendante.

En 1968, ce plan, matérialisé par la CII, n'a toujours pas permis la réalisation d'ordinateur français (il n'y en aura jamais, d'ailleurs ...). Heureusement que la puissante industrie américaine est là pour permettre à l'État français de faire appel aux portefeuilles de ses contribuables.

Justement, il y a quelques problèmes. En cette fin du mois de juin 68, c'est la panique. De nouveaux programmes ont été écrits et ils ne fonctionnent pas. Impossible d'imprimer les avertissements des impôts sur le revenu.

Le chef du bureau de la DGI revient d'une réunion au plus haut niveau. Le ministre, lui-même, un certain Giscard d'Estaing, était là, extrêmement inquiet.

Après tous les événements des mois passés, les caisses de l'État sont vides. Les documents doivent absolument être envoyés aux contribuables, en temps voulu, sinon nous allons à la catastrophe.

Appelé à la rescousse, je passerai, avec quelques collègues, trois jours à travailler, 24 heures sur 24, pour faire fonctionner ce maudit programme.

Les citoyens, redevables, recevront leurs avertissements en temps voulu. Tout est bien qui finit bien, pour le trésor public.

Bien plus tard, en repensant à ces problèmes, je me suis dit que j'étais peut-être, passé là, à côté d'une occasion inespérée pour faire tomber ce pouvoir gauliste tant honni. Réflexion tout à fait théorique en fait, qui sur le champ, ne m'a même pas effleuré. Quand bien même ... ma confiance professionnelle m'aurait interdit un quelconque sabotage.

Le régime était-il vraiment si malade pour que le ministre des finances soit paniqué d'une telle façon ?

## **La chute.**

L'année suivante, nous aurons un nouveau référendum. Cela faisait longtemps ! Pour une question futile, le Général Président retourne à Colombey.

Dois-je préciser que j'accueille le vote de mes compatriotes avec plaisir. Y aurait-il une justice en matière de politique ? La roue de l'histoire se déciderait-elle, enfin, à tourner dans un autre sens ?

Il semble que, ses amis et ministres, n'ont rien fait pour le dissuader de mettre son pouvoir en jeu. C'est bizarre, tout de même ?

Il me faudra quelques années, après qu'il ait définitivement quitté la scène de ce monde, pour comprendre.

Habile, très habile ! Comme un sportif, qui se décide à raccrocher avant que le poids des ans ait effacé la gloire passée, notre Président s'est arrangé pour abandonner le pouvoir sans en avoir l'air. Il aurait, sans doute, pu le faire plus simplement, plus normalement. Par ce référendum, où la majorité s'est exprimée à 0,1 % près, il nous fait croire que sa décision lui est imposée par les électeurs. Rien ne l'obligeait à démissionner. En le faisant, il prouve que la moitié des français est ingrate. Il laisse, à l'autre moitié, le regret de cette action. Autrement dit, il les renvoie tous, dos à dos. Ou ses successeurs continueront sa politique et il pourra être

satisfait ou, tout ce qu'il a fait, sera perdu et il sera regretté. Les deux solutions satisferont son ego et elles ont 50 % de chance chacune.

Enfin, il est parti ! C'est tout ce qui compte ! Le chêne est abattu, comme a dit quelqu'un ! (Oui, mais il reste les racines. L'arbre est tombé mais la souche est solidement implantée dans le sol de la France).

Cette impression de libération, que le départ volontaire de De Gaulle entraîne, je ne suis pas le seul à le ressentir. Il ne s'agit pas d'un sentiment de revanche et, encore moins, de vengeance envers celui qui a abandonné l'Empire colonial français. On ne refait pas le passé. A partir du 19 mars 62, c'en était fini de l'Algérie. Si le référendum, qui a suivi, avait refusé l'autodétermination, il aurait été difficile, voire impossible, de s'y soustraire. La France, par la voix de ses plénipotentiaires, s'y était engagée et l'opinion internationale n'aurait pas accepté.

Le soulagement qui est ressenti, par cette démission, ne porte pas sur le passé mais bien sur le présent. Mai 68 en a été le reflet. Une bonne moitié de la population ne croit plus à toutes les promesses, ne comprend pas toutes ces incohérences, toutes ces erreurs. Ce départ, c'est l'espoir qui renaît dans une société usée, une société bloquée.

(Oui, mais il reste les racines. ...)

## Oubli et éveil.

Je n'ai jamais eu l'intention de faire une leçon d'histoire contemporaine, il y a des ouvrages pour cela (quoique je n'en aie pas toujours une haute opinion !). Je veux, seulement, en continuant à évoquer « les temps qui suivirent », montrer que l'obscurité a continué, longtemps encore, à recouvrir les faits qui ont amené au drame de la fin de l'Algérie française.

J'espère y découvrir, aussi, la lueur qui annoncera l'apparition du jour où il sera possible de dire toute la vérité sur le sujet.

De Gaulle parti, l'oubli, cet oubli qui avait été une volonté délibérée du régime, devint une habitude. L'Algérie c'était le passé. « Li fat met » disent les Arabes, le passé est mort. La France est définitivement tournée vers l'avenir. Le présent, quant à lui, ne manque pas d'intérêt.

L'Algérie indépendante, on en parle peu. De la guerre, pas du tout. Les pieds-noirs, eux, se sont parfaitement intégrés à la société française. Ils nous ont



apporté le couscous et la kemia. Le samedi, les rues retentissent des concerts de klaxons des mariages. Voilà la culture qui est venue de là-bas.

Intégrés ou effacés ? Qui étaient donc ces colons et descendants de colons ? Ils devaient avoir une bien grande honte de leur passé pour éviter, ainsi, de l'évoquer ? Ils évitaient soigneusement de faire parler d'eux autrement, que par une réussite socioprofessionnelle, dans leur pays d'exil. J'ose prétendre, qu'à cette époque, dans les années 70, 80, ces français rapatriés ne font rien pour lever le voile de l'oubli. Leur attitude ne peut que conforter la partie de l'opinion française qui approuve, sans conditions (c'est-à-dire, sans se poser de questions), l'indépendance de l'Algérie.

Ce voile, ce sont les harkis, ou plutôt leurs enfants, qui le déchirent les premiers. Des manifestations, quelquefois violentes, apprennent aux français moyens, comme moi, qu'ils existaient. Je n'ai guère, jusqu'alors, prêté attention à ces gens-là (qui faisaient pourtant partie de mes camarades en Algérie). Il y avait, paraît-il, quelques camps, qui avaient été installés dans le midi, pour recevoir, dans les meilleures conditions possibles, ces déracinés. C'était, paraît-il toujours, des gens qui avaient eu à se reprocher des faits peu glorieux du temps de la guerre et qui avaient eu peur de rester dans leur pays. Comme je l'ai expliqué, au moment de l'indépendance, nous n'avions pratiquement pas eu d'informations sur eux. Pourtant, j'ai vécu cette époque en n'ayant aucune tendresse pour le pouvoir. J'ai cru comprendre le drame que vivaient les européens. J'ai eu de la sympathie pour les désespérés de l'OAS. Je n'ai pas compris ou ressenti qu'il puisse y avoir un problème pour les harkis, nos frères d'armes.

Simple anecdotes que ces manifestations ! Le gouvernement fit des promesses et tout rentrât dans l'ordre. Par moment, le voile de l'oubli se lève puis retombe. Il doit être trop grand ou trop lourd. Pourtant, peu à peu, il commence à avoir bien des déchirures, ce voile.

J'ai évoqué, dans l'introduction à la **Mechta Joyeuse**, « *La guerre sans nom* » le film de Patrick Rotman et Bertrand Tavernier, sorti en 1992. Pour moi, c'est un point de départ mais la discussion est difficile. Il y a des gens qui cherchent, à tout prix, à ce que le voile retombe et à ce qu'il soit fixé solidement. C'est particulièrement vrai à la télévision. Les organisateurs s'arrangent toujours pour inviter des représentants du FLN. Il n'y a pas que le FLN qui a intérêt à ce que l'histoire officielle, telle qu'elle a été définie par le régime gaulliste, demeure inchangée. Paradoxalement, ce ne sont pas les gaullistes qui sont le plus acharnés dans le respect du dogme. Ce serait plutôt du côté de la gauche que l'on trouve cette forme de fondamentalisme. Pour ceux-là, la partie cachée de l'histoire recèle bien quelque chose d'inavouable !

## Colère !

Depuis quelques années, je me suis inscrit à une association d'anciens combattants qu'il n'est pas utile de citer. Cela n'a rien d'original. C'est tout simplement la seule qui fait suffisamment de publicité pour pouvoir drainer le maximum d'anciens d'Algérie. A l'époque, cette association se bat pour obtenir la reconnaissance de l'état de guerre pendant les « événements » d'Algérie et pour l'amélioration des conditions d'attribution de la carte du combattant.

Un jour, je lis, dans le journal des anciens Combattants que publie cette association, un article qui parle du Lieutenant Bourdoiseau. Ce que j'apprends confirme les interrogations que je m'étais posées, depuis longtemps, sur la période comprise entre mon départ et le cessez-le-feu :

**Ils ont continué jusqu'au bout !** (« Ils » ce sont les gars du Bataillon, bien entendu). La photo ci-dessous en témoigne :



**28 février 1962.** Dernière opé de l'EMT1 de G. à D. Cdt DUMETZ, Aspi LASSAGNE (off trans), Col ROLLIN ("dit LEDRU"), Cne OPS Charbonnier, 5, 6 pilotes du DIH AIR, Lt BUREL (PC volant).

Ce récit me bouleverse et me révolte. Je ne peux que me répéter : **Tout cela pour rien !**

Je ne résiste pas au besoin de prendre ma plume (je veux dire, mon ordinateur) et d'exprimer ma rancœur et mon dégoût.

Je reproduis, ci-après, la copie du courrier que j'ai envoyé au journal.

*Louis-René THEUROT*

*Paris, le 09 Février 1994*

*58, Bld de Charonne*

*75020 – PARIS*

*Monsieur,*

*Je lis toujours, avec beaucoup d'intérêt, la rubrique « J'ai rencontré pour vous ».*

*Le numéro 324 de février, concernant le lieutenant Bourdoiseau, m'amène à vous écrire.*

*J'ai, moi-même, servi au régiment de Corée jusqu'en décembre 1961. Je n'ai pas connu Bourdoiseau, mais nous étions plus d'un millier, je crois, et les unités stationnaient en des lieux différents.*

*Ce récit remue, bien sûr, mes souvenirs et me pousse à plusieurs réflexions.*

*Je voudrais, d'abord, préciser que nous avons aussi des pieds-noirs parmi nos camarades, comme nous avons, également, des algériens, appelés et harkis. Des planqués, il y en a eu partout, et il faut se garder de généraliser.*

*Lorsque je suis rentré, à trois mois du cessez-le-feu, nous étions encore, très souvent, en opérations. Ce rythme semble donc s'être prolongé jusqu'aux derniers jours.*

*Malgré les opérations, cette époque était certainement beaucoup plus décontractée que d'autres périodes de la guerre.*

*Je me suis rendu compte, beaucoup plus tard, en lisant les récits de ceux qui ont vécu les premières années du conflit, qu'en fait nous avons vraiment participé à ce que l'on a appelé la phase de « pacification finale ».*

*Nous n'étions pas harcelés, comme avaient pu l'être nos aînés, et « avons l'initiative ». Nous pratiquions, plutôt, la « chasse à l'homme »,*

*c'était l'expression que nous employions. L'homme (armé) restant, tout de même, le plus dangereux des gibiers.*

*Toutefois, la guerre, au sens classique du terme, existait encore bel et bien sur le barrage tunisien. C'était, là, quelque chose de particulièrement impressionnant et qui, toutes proportions gardées, nous faisaient réaliser ce qu'avait pu être Verdun.*

*Les morts, de la dernière heure, sont toujours des morts inutiles car leur sacrifice ne peut plus rien changer à l'issue finale. Il y a certainement eu des morts la veille du 11 novembre 1918, c'est, là, ce que l'on peut appeler le destin. En Algérie, pour les morts de 1962 et des dernières années, il serait trop facile d'en appeler au destin.*

*Il y avait trop longtemps que la décision, quant à l'issue du conflit, avait été prise et nous n'étions là-bas que pour permettre, à notre gouvernement, de sauver la face.*

*Je suis parti en Algérie, comme beaucoup, sans enthousiasme pour le but que nous étions censés poursuivre. Au retour, sans croire fermement à l'Algérie française, mes opinions avaient sensiblement évolué.*

*A cette époque (fin 1961), nous étions tous convaincus que « **la France était encore là-bas pour 50 ans, au moins...** ».*

*Il s'agissait, là, de la déduction logique de ce que nous pouvions voir, et constater, dans ce pays et il n'y entraît aucun fanatisme. Tout nous incitait à croire à cette prédiction : non seulement l'effort militaire mais, aussi, l'effort économique et social.*

*Nous connaissions l'affaire **Si Salah...** et, si le chef de la République avait refusé de négocier avec les rebelles, n'était-ce pas la meilleure preuve qu'il voulait une victoire totale et définitive.*

*Aussi, je comprends bien quel devait être l'état d'esprit du lieutenant Bourdoiseau, et de bien d'autres probablement, continuant à agir sans pouvoir croire qu'il puisse y avoir, un jour, des « accords d'Evian ».*

*Tout cela pour dire qu'il serait trop simple que ce récit ne suscite, en nous, qu'un sentiment d'amertume devant l'inéluctable. C'est bien, plutôt, un sentiment de révolte qui s'impose devant la trahison dont nous avons été les jouets.*

*Aujourd'hui, tout est fait pour oublier ces événements, en commençant par ne pas leur donner de nom, puis en refusant le statut de combattants à ceux qui y participèrent.*

*Après tout, si l'on ne peut pas appeler cela la guerre, nous pourrions tout aussi bien dire aussi que les soldats de 39-40 n'ont jamais fait que de la figuration !*

*En fait, cette amnésie s'explique : N'est-il pas normal que nos dirigeants actuels, qui se disent descendants du gaullisme, aient du mal à évoquer un passé qui fut la HONTE de la France ?*

*Louis-René THEUROT*

- *Les 2 parties encadrées ont été remplacées par des pointillés dans le N° 325 du journal.*

Je croyais que le courrier des lecteurs, dans ce journal, était une tribune libre. Je croyais que les opinions exprimées n'engageaient que leur auteur.

Sans doute, n'avais-je pas été tendre envers nos dirigeants ? Sans doute, avais-je osé parler de **TRAHISON** ?

Ce journal n'a fait paraître qu'une partie de mon courrier. Ainsi édulcoré, mon texte perd toute agressivité, devient sans signification. Ce que j'ai écrit, c'est parler pour ne rien dire !

La censure, que je n'avais pas connue quand j'étais en Algérie, je la trouvais, là, 32 ans après, dans cette organisation, chargée de défendre la mémoire des anciens combattants.

J'ai été tenté de répondre, de protester. ... A quoi bon ? Maintenant, j'ai compris ce qu'était la langue de bois (je m'en doutais un peu). Ce n'est pas eux qui soulèveront le voile.

Ainsi donc, le Lt Bourdoiseau est mort le 28 février 1962 sur le territoire de la commune de Duquesne. (Au passage, je rappelle que c'est le village où est né mon grand-père). A cet endroit, que je connais bien, est-ce le dernier mort de notre Bataillon qui est tombé ?

Dix ans après avoir eu connaissance de ces faits lamentables, j'ai appris (grâce à l'ouvrage, en cours de rédaction, d'Alain PICAUD) qu'il y avait eu d'autres morts après cette date. Le 1<sup>er</sup> mars, 4 autres soldats de la 2<sup>ème</sup> Cie ont trouvé la mort dans une embuscade.

Le 3 mars, le 156<sup>ème</sup> RI/RC partait pour Constantine.

**C'en était fini de la petite kabylie. C'en était fini des opérations.**

Le Lt Bourdoiseau sera décoré de la légion d'honneur (à titre posthume) par le ministre des Armées, Pierre Messmer.

Au passage, je me souviens d'une émission de télé où cet ancien ministre était interviewé. Il affirmait, véhémentement, qu'il n'avait jamais donné d'instructions à l'armée pour combattre, jusqu'à la fin, la rébellion !

Comme je l'ai raconté, quand j'ai évoqué notre activité dans cette région, le Régiment de Corée n'a guère ménagé ses efforts dans sa lutte contre les rebelles.

Il semble bien que rien n'ait permis, à mes camarades et à leurs chefs, de comprendre que tout cela était totalement inutile. Ils ont été jusqu'au bout de leur mission. Ils ont obéi à des ordres supérieurs et officiels, sans que jamais le doute ne se glisse dans leur détermination.

Le document, qui suit, communiqué par un ancien officier du Bataillon, confirme bien que, « même » les « autorités », ont apprécié le « travail » fourni par notre unité.

SP 86.116 le 27/3/62

156° R.I - Régiment Du CORÉE

E.M.T.I.

I.- ORDRE du JOUR

Le 156° R.I - Régiment de Corée a quitté le 11 Mars 1962 le Secteur de DJIDJELLI, où il était arrivé le 5 Juillet 1961. Pendant ces neuf mois ce Régiment au glorieux passé n'a pas failli à sa tradition.

Sous les ordres de leur Chef, le Colonel ROBIN, les soldats au béret noir ont été une hantise perpétuelle pour les rebelles, dans une des régions les plus difficiles de l'Algérie.

Menant une lutte énergique et créant, pour l'adversaire une insécurité totale, multipliant les embuscades, les patrouilles, les reconnaissances, les opérations de jour et de nuit, le 156° R.I - Régiment de Corée a toujours gardé l'initiative et imposé sa volonté aux rebelles. Au prix de peines, de fatigues et de sacrifices souvent douloureux mais toujours glorieux le Régiment a assuré aux populations de la Région une protection efficace et maintenu partout le calme.

En quelques mois - du GUERROUCH au SIDI ALI, du MEZRICH au FAMESQUIDA - les endroits les plus perdus du secteur étaient devenus familiers à cette Unité d'élite qui allait traquer les rebelles jusque dans leurs repaires les plus éloignés, mettant 97 d'entre eux hors de combat, en capturant 42, récupérant 53 armes de guerre dont 1 F.M et 15 P.M. ainsi que de grandes quantités de munitions, démantelant les organisations politico-administratives et le support logistique de l'adversaire, grâce à la destruction de nombreux merkez, d'infirmières rebelles et de centaines de tonnes de vivres et de matériel.

J'adresse au 156° R.I - Régiment de Corée l'expression de ma complète satisfaction pour son esprit agressif et le mordant dont il a fait preuve dans l'accomplissement de ses missions. Je lui exprime ma fierté de l'avoir compté parmi les troupes placées sous mes ordres.

En disant à tous ses officiers, sous-officiers et Hommes de Troupe le regret que j'éprouve de les voir quitter le secteur de DJIDJELLI.

Je salue la mémoire des Morts du Régiment,  
Je m'incline devant son drapeau.

SP 86.870, le 10 Mars 1962

Le Colonel DENNER

Commandant le secteur de DJIDJELLI

**Tout cela pour rien !** Ils ont continué jusqu'au bout, jusqu'au moment où on les a envoyés ailleurs ! Jusqu'au moment où on leur a dit : « **La lutte contre la rébellion, c'est fini !** »

Mon sentiment de colère revient à chaque fois que j'évoque, d'une façon ou d'une autre, tout ce gâchis.

D'après mes calculs, il y a eu, dans notre unité toujours, 48 tués au combat depuis mai 1958. Je ne compte pas les accidents, les blessés, etc. ...

Tout cela pouvait être évité, je ne peux que le croire puisqu' « **il** » savait !

Nous savons maintenant qu'il savait ! Rien n'est moins sûr mais c'est ce que disent (ou avouent) ses fidèles : - *Il avait, avant même de revenir au pouvoir, décidé de lâcher l'Algérie.*

**Peut-on dire merci à De Gaulle pour ces 48 morts inutiles ?**

## **Une association d' « Anciens Combattants »**

A la réflexion, si j'ai été censuré, c'est peut-être parce que j'ai évoqué le **19 mars 1962** ?

Quant à dire que « *la France était encore là pour 50 ans* » cela peut, sans hésitation, être pris pour une provocation émise par un nostalgique d'une époque révolue.

Peu à peu, les intentions des dirigeants de l'association se dessinent. Les revendications du début n'étaient qu'une mise en train. L'objectif, c'est de faire reconnaître le 19 mars 1962.

La demande, à son début, est assez discrète. Qu'un jour soit réservé à la commémoration de la guerre d'Algérie me semble un souhait justifié, comme l'étaient les demandes précédentes, la reconnaissance de l'état de guerre, la carte du combattant. A force de persévérance, ces demandes ont fini par être acceptées.

Toutefois, une requête a totalement échoué, je veux parler de la retraite anticipée (celle de la CNAV). Là, ce n'est plus un problème de principes mais de gros sous !

Pourquoi pas, me disais-je ? Pourquoi ne pas commémorer le cessez-le-feu du 19 mars, même si certains objectent qu'il y a eu encore bien des morts après ce



jour ? Le 19 mars peut être retenu, comme n'importe quel autre jour, dans la mesure, tout de même, où l'on prend la précaution de rappeler tout ce que jour fût et ne fût pas.

Le doute est en moi ! C'est le ministre des anciens combattants, Mr. **Pasquini**, un pied noir, qui me fait réaliser la signification du choix (mauvais, selon lui) de cette date.

Dans une interview, du 15 mars 1997, au Figaro, le ministre déclare :

- *Le 19 mars est un jour de deuil pour les pieds-noirs.*

C'est, encore plus, les paroles haineuses, la violente réaction du journal, envers les propos du ministre, qui me font basculer.

Pour moi, à partir de cet instant, c'est clair ! En faisant reconnaître le 19 mars comme jour de commémoration du cessez-le-feu, ils veulent, du même coup, faire accepter le bien fondé des accords d'Evian. Ils veulent justifier tout ce qui s'est passé (après, pas avant) au seul argument que la guerre était finie (en théorie).

Totale incompréhension ! Je suis de ceux qui pensent que cette date est un jour de honte. Eux, ils veulent en faire un jour de gloire.

Les deux guerres mondiales ont leur jour de commémoration. Ce sont des jours de victoire. Il n'est pas d'usage, en France, de commémorer les défaites. Qui se souvient de la date de la capitulation de Paris en 1870 (à moins que cela soit en 1871) ? Pourquoi ne pas fêter, dans la dignité, cela va de soi, l'Armistice de Rondes (pas celui de 1918 mais celui du 22 juin 1940) ?

Quitte à commémorer les « accords d'Evian », pourquoi ne pas en faire autant pour les accords de Montoire ? Pour moi, Hitler, valait bien le FLN ! (Les accords de Montoire ont été respectés plus longtemps et par les deux partis).

*« Fêter les dates historiques des batailles et génocides est un devoir qui n'a de sens que s'il sert à ne pas reconduire les erreurs, lâchetés et autres circonstances qui les ont provoquées. »*

Editorial d'Alain GINESTAR. (Paris-Match 28/4/2004)

## Les HARKIS.

En janvier 2000, au salon du vieux livre à Melun, je rencontre le Colonel Bernard Moinet.

J'ai dit que, peu à peu, le voile de l'oubli se soulevait. A dater de ce jour-là, pour moi, un grand pan du voile s'est déchiré d'un coup. La lecture de l'un de ses ouvrages, sans doute, le plus important, me plonge dans un étonnement proche de l'ahurissement le plus complet.

Évidemment, en 2000, nul ne pouvait ignorer que les harkis avaient eu de gros problèmes au moment de l'indépendance. En tout cas, pas moi ! Je ne l'ignorais plus ! Les médias, depuis longtemps, avaient divulgué ce qui avait été si soigneusement caché lorsque la France avait abandonné l'Algérie (et, avec elle, les algériens qui avaient cru en sa parole).

Ce qui avait été rapporté concernait surtout les sévices subis par nos compagnons de combat dans leur propre pays.

« *Ahmed ? connais pas. ...* », c'est le titre de l'ouvrage en question, raconte le calvaire, de quelques-uns d'entre eux, qui avaient pu se réfugier en France. **Leur calvaire en France !** C'est cela que je n'imaginai pas (pas à ce point), c'est cela qui me révolte !

En vérité, je ne sais pas ce qui me révolte le plus : Les difficultés que notre pays leur a fait subir ou bien le silence qui a délibérément recouvert ces faits ?

Puisqu'il y a eu silence, il ne peut s'agir que d'un silence coupable.

Après cette rencontre avec le Colonel Moinet, je laisse tomber l'association et j'adhère à une autre qui, elle, est contre ce maudit 19 mars. Dommage car le journal était intéressant. C'est lui qui m'a permis d'apprendre l'histoire de Bourdoiseau. Dommage, peut-être, mais leur principale revendication me devenait, à proprement, parler intolérable.

D'autres ouvrages paraissent bientôt révélant encore des faits sur l'affaire des harkis. Il est difficile de croire qu'il puisse y avoir encore des faits cachés à l'aube du 3<sup>ème</sup> millénaire.

Je citerai entre autres :

- « Les oubliés de la guerre d'Algérie » de Raphael Delpard (2003).
- « La dernière Harka » de Paul Aballain (2004).
- « Les harkis, une mémoire enfouie » de Jean-Jacques Jordi et Mohand Hamoumou (2001).

Sana oublier, « Mon père, ce harki » de Dalila Kerchouche (2003).

Ce dernier récit, par opposition à celui du Colonel Moinet, décrit le calvaire des harkis, accueillis « officiellement » en France, et soigneusement parqués (ou cachés, si l'on préfère). A travers la description de ce qu'a vécu sa famille, je comprends qu'il y a bien eu une volonté délibérée, du gouvernement d'alors, d'isoler ces gens du reste de la population française.

La vérité sur les harkis ne devait pas transparaître. Ces gens-là n'existaient pas !

**Informé, et faire connaître le drame des harkis, c'est admettre l'échec des accords d'Evian. C'est dire que le gouvernement s'est trompé. C'est avouer l'erreur et le fourvoiement du « guide » de la nation.**

Il faut aller plus loin ! Ils (les harkis) iront plus loin ! En 2001, le collectif des harkis dépose une plainte contre la France pour crimes contre l'humanité.

## ESPOIR.

Oui, le voile se déchire. Il se déchire, lentement, par petits morceaux et certains essayent à tout prix de le raccommoier.

En novembre 2003, Georges-Marc Benamou publie son livre : « Un mensonge français ». Je me précipite pour l'acheter et le lire.

Un pavé dans la mare ! Mais, dans quelle mare ?

Le titre, et le contenu du livre, prouvent bien que cet ouvrage s'adresse aux français. Alors pourquoi, lors d'une émission télévisée, le journaliste Benamou est-il invité à discuter avec des représentants du FLN ? Faut-il en conclure que c'est eux qui ont le plus intérêt à cacher le mensonge ?

Malgré ces contre-feux, la vérité progresse depuis quelques années :

- La journée commémorative de la guerre d'Algérie est fixée au 5 décembre. La date ne rappelle aucun événement particulier, ainsi, personne ne devrait y trouver à redire. La FNACA, pourtant, n'accepte pas la décision présidentielle et continue à fêter le 19 mars.
- Le Président de la République proclame une journée des harkis. C'est la reconnaissance du drame des harkis. Ce n'est qu'un début, il faut l'espérer, mais c'est déjà cela !

- Dans le gouvernement Raffarin, le ministère des anciens combattants est offert à un ancien militaire français d'origine musulmane. (Ce n'est pas un harki au sens propre du terme, mais il l'est par généralisation).
- Les pieds-noirs, eux-mêmes, commencent à parler (enfin certains. ...). Ils se regroupent de plus en plus pour publier leurs souvenirs « sur la vie d'avant ».

Oui ! C'est l'espoir ! L'espoir qu'un jour arrivera où l'histoire vraie sera connue, où l'on comprendra le pourquoi de cette histoire officielle, la raison de ce mensonge.

En attendant, à défaut d'autre chose, pour reprendre la réflexion que j'ai faite dans mon avant-propos, je répéterai :

*« Merci Mr le Président ».*

Rappelons-nous ce qu'en pense un acteur célèbre du drame de l'Algérie :

*« ... Je l'ai su, mais je n'ai pas voulu d'abord y croire : La nation française est morte en Algérie au printemps 1962. »*

*« Le Onzième Commandement. »*

André Rossfelder

J'espère, sincèrement, que notre Président, ou d'autres dirigeants, continueront dans la voie qui semble s'ouvrir et qu'un jour ce jugement d' André Rossfelder sera mis en défaut :

**« Je pense que, seule la vérité, peut rendre l'honneur à la nation française. »**

*« Le courage, c'est de rechercher la vérité et de la dire. » (Jean Jaurès 1913).*

## Chapitre XX

### CONCLUSION : *Pour en finir ...*

Malgré le temps écoulé, je n'ai jamais cessé de me poser beaucoup de questions sur tout ce qui s'est passé à l'époque où se situe mon récit. Ces questions resteront-elles toujours sans réponses ?

#### ***Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ?***

- Pourquoi l'abandon de l'Algérie ?
- Pourquoi tout ce gâchis ?
- Pourquoi nous sommes-nous tant trompés ?

Toutes ces questions, je n'ai pas manqué de me les poser, bien des fois, au cours de toutes ces années. Toutes ces questions peuvent être résumées en une seule :

## Pourquoi De Gaulle a-t-il fait cela ?

Je ne cherche pas à trouver des réponses à cette interrogation. Je préfère laisser cela aux historiens. Le jour où, une réponse, véritable et objective, sera trouvée, j'ose espérer « **qu'il en sera, ainsi, fini du mythe gaulliste !** ». Pour l'instant, si l'arbre est abattu, il reste les racines qui s'enfoncent profondément dans la conscience collective des français. (Si je me répète ainsi, c'est bien pour me faire comprendre. ...)

Nous nous sommes trompés ? Non ! C'est un euphémisme ! Il faut lire (et il faut dire) « **Nous avons été trompés !** ».

**Trahir n'est rien !** Ceux qui le font trouvent toujours de bonnes raisons à cela !

**Être trahi, cela c'est l'inacceptable !** Pour celui qui découvre qu'il est, ou à été, trahi, c'est l'écroulement de toutes ses valeurs, de ses espérances, de sa foi. Certains, pour l'avoir été, passent à l'opposition violente. D'autres, dont l'engagement est peut-être moins fort, se contentent de protester et d'encaisser. Aucun ne peut oublier !

## Mais, que reste t-il du gaullisme ?

Les bonapartistes, il en existe encore, viennent de commémorer, en 2004, le bicentenaire du sacre de Napoléon. Ils n'ont pas manqué, à juste titre, de souligner tout ce que notre société française du 3<sup>ème</sup> millénaire doit à l'Empereur. Le Code civil, les grandes écoles, (comme polytechnique), les académies, de grands lycées, les préfetures, le conseil d'état, la cour des comptes, tout cela (et j'en oublie certainement. ...) nous vient du 1<sup>er</sup> Empire.

Pourtant, malgré cette œuvre, nombre d'historiens ne se privent pas de nous dire qu'il faut regarder au-delà de « *l'histoire officielle* », ne se privent pas de dénoncer les aspects négatifs de cette période.

Aujourd'hui, je me pose la question : Reste-t-il quelque chose de l'œuvre Gaullienne comparable à ce qu'il reste du passage de Napoléon dans l'histoire de France ?

J'ai, précédemment, évoqué les grands projets et les grands fiascos de l'ère gaulliste, donc, inutile de revenir là-dessus !

Malgré mon désaccord profond sur l'Algérie, j'ai longtemps cru à la justesse de l'orientation économique donnée à la France par le chef de l'État. « Le capitalisme d'État » qui a été, à l'époque, érigé en doctrine, a été mis à bas par un de ceux qui se réclame du gaullisme. Certes, c'est de la faute à personne si la mondialisation a imposé ses contraintes économiques. ...

A part cela, que reste t-il ? La « **décolonisation** » ? Nous y voilà !

Est-ce une œuvre ou bien plutôt, **une fuite en avant** pour éviter tous les problèmes qui ne pouvaient que surgir devant l'évolution du monde.

Avant d'en parler, je ne veux pas oublier ce qui reste vraiment de son œuvre : L'arme atomique ! Notre pays, grâce à cette arme de destruction massive, s'est hissé au rang des grandes nations. Voilà une belle référence ! Le problème est qu'aujourd'hui, il n'est plus guère possible de faire « péter » une bobinette sans que les « verts » nous montrent du doigt.

Il n'y a même plus de clients à qui nous pourrions exporter notre technologie. Tout au moins n'y a t-il plus que des mauvais clients qui oublient de payer leurs dettes (J'ai cru comprendre que l'Irak en a fait partie. ...).

## **Grandeur et Décolonisation.**

Il ne reste, donc vraiment, comme souvenir du gaullisme, que la décolonisation. Les questions, que nous devons nous poser sur ce sujet, sont : A quoi cela a-t-il servi ? Pour les colonisateurs, d'une part, pour les colonisés, d'autre part.

La réflexion, trop connue de De Gaulle disant qu'il ne voulait pas de « *Colombey les deux mosquées* », est révélatrice d'une conception très étriquée de sa vision du monde. Le monde, selon le gaullisme, se réduit à la France, à la grandeur de la France, à la grandeur de son chef.

La conception gaullienne de la grandeur, pour la grandeur, est tout à fait contestable et a été contestée, même, par certains intellectuels. Je citerai, pour exemple, Simone WEIL :

**Simone Weil**, constatant le prix que le Général De Gaulle attachait à « *la grandeur* », a écrit :

- *Notre conception de la grandeur est la tare la plus grave, et celle dont nous avons le moins conscience, comme d'une tare.*

Effectivement, le Général De Gaulle, bien loin d'en avoir conscience comme d'une tare, s'en est vanté comme d'une vertu, que tout Français, et lui le premier, doit avoir pour la France.

Or **Simone Weil** ajoute ceci, qui sonne presque comme une injure : - *Notre conception de la grandeur est celle- là même qui a inspiré la vie entière d'Hitler .*

Extrait de « **Douze patriotes condamnés par les gaullistes** ». Auteur : Robert Mengin , Page 280

*Simone Weil : (ne pas confondre avec l'ancien ministre) Écrivain, philosophe, disciple d'Alain, a travaillé à Londres dans les bureaux de la « France Libre ».*

La grandeur est une donnée essentiellement subjective.

A l'intérieur du pays, c'est du nombrilisme.

A l'extérieur, qu'en est-il de la grandeur de la France ? Vu de l'étranger, c'est tout le passé historique et artistique qui en fait un « grand pays ». Ce sont les châteaux, les cathédrales, ce sont les artistes, les philosophes, qui font la renommée de notre pays. Victor Hugo est plus important que Charles De Gaulle, la « Légende des siècles » est plus importante que les « Mémoires de guerre ».

Quarante ans après l'indépendance de l'Algérie, on voit pousser, comme des champignons, les mosquées sur le sol de France. Qu'a-t-on évité en laissant tomber l'Algérie, comme on a laissé tomber toutes les autres colonies ?

N'était-t-il pas possible de chercher à réaliser un développement harmonieux entre tous ces pays ?

Citons de nouveau « **Douze patriotes condamnés par les gaullistes** ».

**Jean Monnet**, (l'un des pères de l'Europe), disait de l'Algérie, après le débarquement en Afrique de Nord :

- *Voyez ce pays ? Il pourrait être dix fois plus prospère et plus civilisé. ... Après la guerre, il faudra économiquement le lier à la métropole. Seulement économiquement, du reste. Politiquement, il faudra qu'il soit totalemt indépendant. Mais, économi-*



*quement, France et Algérie ne devront être qu'un seul marché; et le port de Marseille, aussi bien que celui d'Alger, devra être internationalisé.*

Que l'on ne m'objecte pas le conservatisme de la population européenne d'Algérie. Argument maintes fois répété, qu'il n'était pas possible de faire évoluer l'Algérie du fait de l'opposition d'une fraction de ses habitants. Passe encore, sous la 4ème République, les gouvernants n'avaient, peut-être, ni le pouvoir, ni le courage, de se lancer dans de profondes réformes de la société. Mais, sous la 5ème ? La seule volonté du Président a su imposer l'abandon de ce pays, l'exode, sans espoir de retour, d'un million d'habitants. Cela prouve bien que tout était possible, c'était seulement une question de choix et de volonté.

Bien sûr, « on » ne refait pas l'histoire ! Je réclame seulement le droit d'en parler et de réfléchir à tout ce qui s'est passé, tout ce qui a été fait. ...

Et, pour les colonisés, qu'en est-il ? « On » a fait confondre, à tous ces peuples, le mot Liberté et le mot Indépendance. En Algérie, la liberté existe-elle aujourd'hui ? Je n'en suis pas convaincu ! Tout ce que je sais, c'est qu'il n'est guère possible de s'y promener librement, et, pour un européen, ou pour des harkis, d'y vivre, de s'y rendre et d'en revenir.

Tout ce que les indépendantistes reprochaient (et reprochent toujours) à la France, ils ne l'ont pas, ou très peu, réalisé depuis.

Il existe, dans ce pays, des fortunes colossales (On en parle peu, c'est étonnant !). Il existe, aussi, un taux de chômage et une misère des plus importantes (c'est ce qui fait la différence entre les Algér(rois) et les Algér(riens), selon certains).

La démocratie est pour le moins curieuse. Un seul candidat pour les élections présidentielles. Des élections législatives annulées quand le résultat ne convient pas au pouvoir. Le suffrage « universel » tant réclamé, du temps de la colonie, n'existe pas pour les femmes !

Je me suis déjà exprimé sur la scolarisation, elle n'est pas plus complète (plutôt moins) qu'elle ne l'était du temps des français.

L'armée et la police sont omniprésentes, comme dans un pays toujours en guerre. ...

Dans nos autres anciennes colonies d'Afrique noire, la situation est encore moins brillante. Ces pays ne défrayent la chronique, souvent, que par les coups d'états et les révolutions.

Avons-nous raison de nous interroger, de nous demander où va l'Afrique ? Sous prétextes d'humanité, de droit des peuples, et du « sens de l'histoire », nous les avons lâchés, **nous les avons abandonnés à eux-mêmes.**

Certains pensaient, alors, que les états européens devaient se replier dans un protectionnisme étroit et frileux. Certains réclamaient une protection, de plus en plus vaine, contre l'émigration de tout un continent vers les pays nantis.

« Le monde est un village » et un peuple ne peut vivre en ignorant ce que deviennent les autres.

L'abandon de nos devoirs, envers les autres peuples, devoirs autrefois appelés « colonisation », n'est-il pas, en partie, responsable de la montée du fondamentalisme religieux ? N'avons-nous pas préparé le terrain au terrorisme international en limitant nos contacts avec ces pays aux seuls rapports commerciaux et financiers ?

C'était, là, établir une dépendance, de peuples à peuples, bien plus grande et plus implacable, que celle qui existait précédemment.

Le 25/11/2004, Boutros-Gahli, secrétaire général de l'ONU, a dit à un homme politique français :

*- Si vous n'aidez pas l'Afrique, l'Europe connaîtra une vague d'immigration telle que, cette fois-ci, vous n'arrêterez pas les Arabes à Poitiers !*

Nous avons abandonné l'Afrique ? Tout ces peuples, qui vivent dans une misère de plus en plus grande, n'ont qu'une idée : « Gagner l'Europe ! ».

Oui ! En cédant aux revendications des indépendantistes, nous avons abandonné tous ces peuples. Ils ont confondu indépendance et isolationnisme, liberté et hyper nationalisme. Plus précisément, certains ont tout fait pour entretenir cette confusion, qui ne pouvait que servir leurs intérêts, et leur soif de pouvoir.

Il ne s'agit pas de regretter le colonialisme véritable, où un peuple est sous l'entière domination d'un autre et où, ce même peuple, ne retire rien de cet assujettissement.

Ne peut-il exister une forme de relation où un pays évolué aide un peuple qui n'a pas atteint un niveau de civilisation suffisant ? Une relation où ce pays guide et mène l'autre peuple pour lui permettre d'arriver au stade où il pourra vivre de façon autonome dans le respect des droits démocratiques, des droits de l'homme !

## Les « malgré nous ».

Par cette expression, je veux rappeler que les appelés métropolitains ont été défendre les valeurs françaises en Algérie alors même qu'on ne leur avait pas demandé leur avis.

*« Partout où ils se sont trouvés et, bien souvent, dans des conditions difficiles, les appelés du contingent firent ce qu'on leur demandait de faire : de faire la guerre, bien sûr, mais aussi de construire des routes, des ponts, des écoles, des villages, de soigner, d'enseigner, d'administrer.*

*De tout cela, les appelés, comme l'armée française toute entière, n'ont pas à rougir mais à être fiers. »*

*Par-Dela Les Djebels (Page 26) de Roger Soncarrieu*

Certes, nous n'avions pas le choix (pas plus que le reste de l'armée d'ailleurs !) mais, à partir du moment où on nous avait confié une tâche, nous nous sommes efforcés de faire ce que l'on attendait de nous. De cela, nous devons en être fiers. Par là même, nous avons eu, peut-être involontairement, la chance de vivre, pour un temps, un idéal. Si notre pays a si rapidement changé d'optique, et abandonné tout ce à quoi il nous a demandé de croire, il ne peut nous en vouloir, il ne peut nous le reprocher.

Au contraire, il nous en doit reconnaissance !

Car nous, appelés du contingent, ou soldats de métiers, nous ne pouvons admettre de servir de boucs émissaires et de servir d'exutoire aux erreurs (ou aux trahisons) de nos dirigeants.

### ***Rappel :***

***Nous voulons que notre pays nous aime autant que nous l'aimons.***

J'avais promis, à ceux qui auraient la patience de me lire jusqu'au bout, de leur dire qui a prononcé cette phrase. Il s'agit de **RAMBO** (Sylvester Stallone). Tout au moins, est-ce dans un de ses films que j'ai entendu ce héros (cinématographique), de la guerre du Viêt-Nam, exprimer ce besoin de considération.

Je trouve que cette réflexion convient tout à fait à notre situation, nous les **Anciens d'Algérie**. Nous qui avons, et qui sommes encore, tellement maltraités par une certaine opinion publique.

---

*J'ai terminé ce récit le 27 mars 2005, à DAMMARIE Les Lys*

**Louis-René THEUROT**

# Chapitre XXI

## ANNEXES

### -1- LEXIQUE de quelques mots fréquemment utilisés.

<b>Singulier</b>	<b>Pluriel</b>	<b>Signification</b>
Moussebel	Moussebiline	Partisans
Al Thawra		La révolution
Chouf		Guetteur, poste de guet
Moudjahed	Moudjahidine	Révolutionnaires
Harki	Harka	Groupe de soldats
Fida	Fidayane	Terroristes, volontaires de la mort
Fellagha		Coupeur de route. Les FELLs, dans notre jargon
Moghaznis		Supplétifs
Djoundi	Djounoud	Soldat
Medersa		École coranique
Marabout		Chapelle ou homme religieux
H.L.L.		Hors La Loi
Mechta		Habitation en dur
Gourbi		Habitation de bric et de broc

## -2- LEXIQUE des ABREVIATIONS

### Utilisées dans l'ouvrage.

Sigle	Signification	Observations
4x4	Véhicule à 4 roues, dont 4 motrices	Marque DODGE
6x6	Véhicule à 6 roues, dont 6 motrices	«
AA 52	Arme Automatique modèle 1952	2 options : FM ou mitrailleuse. Alimentation à bandes. Calibre 7,5 mm
ALN	Armée de Libération Nationale	Ainsi, la rébellion se désignait t-elle !
AMX 13	Char léger	
ANGR C9	Poste de radio longue portée	Modulation d'amplitude
ANPR C10	Poste de radio moyenne portée	Modulation de fréquence
B 26	Avion B 26	Avion de bombardement américain bimoteurs
CRA	Centre de Renseignements et d'Actions	
DZ	Dropping Zone	Zone de saut, Pour le parachutage ou le poser des hélicos
EBR	Engin Blindé de Reconnaissance	Véhicule à 4 roues sur pneus et 4 roues tout terrain. Utilisés par les SPAHIS.
EMT	État Major Tactique	
EOR	Élève Officier de Réserve	
EVASAN	ÉVAcuation SANitaire	
FLN	Front de Libération nationale	
FM	Fusil Mitrailleur	
GMC	Général Motor Company	Camion de transport de troupes
GPRA	Gouvernement Provisoire de la République Algérienne	
GQG	Grand Quartier Général	Camp FRAY de Constantine
HLL	Hors La Loi	Ainsi, la France désignait-elle la rébellion !
L 19	Avion CESSNA L19	Avion d'observation améri-

		cain Plus généralement appelé : PIPER
L.C.I.	Landing Craft for Infantry : bateau de débarquement pour infanterie (182 hommes ou 75 tonnes de matériel).	Autrement dit : Péniche de débarquement
L.C.M.	Landing Craft for Mechanized equipment : chalands de débarquement pour matériel motorisé (30 tonnes de chargement ou 60 hommes).	«
L.C.T.	Landing Craft for Tanks : chalands de débarquement pour cinq chars de 30 tonnes.	«
L.C.V.P.	Landing Craft for Vehicules and Personnel : capacité : un camion de une tonne ou 36 hommes.	«
LOT 7	GMC pour le dépannage.	Camion grue du garage. Ferme la marche du convoi.
MAS 36	Fusil à répétition modèle 1936	Calibre 7,5 mm
MAS 49	Fusil automatique modèle 1949	Calibre 7,5 mm
MAS 56	Fusil automatique, sans recul, modèle 1956	Notre équipement Calibre 7,5 mm
MAT 49	Pistolet Mitrailleur modèle 1949	Notre équipement Ce PM équipe la majeure partie des forces françaises. Calibre 9 mm
MP 40 MP 43	« Machin Pistol » Modèle 1940 et 1943	Pistolet Mitrailleur Allemand
OAS	Organisation de l'Armée Secrète	On commençât à en entendre parler après l'échec du PUTSCH d'avril 61
OR	Officier des Renseignements	Désigne le service dirigé par cet officier
PA	Pistolet Automatique	
PC	Poste de Commandement	
PM	Pistolet Mitrailleur	
PP8	Poste de radio pour communications locales	
RIMA	Régiment d'Infanterie de Marine	Anciennement RIC : Régiment d'infanterie Coloniale

Roulettes	L'ensemble des véhicules d'une unité	
SAS	Sections Administratives Spéciales	
SSS	Société Saharienne de Sécurité	Surveillance des installations pétrolières et des grands travaux
T6, T28	Avion T 6 et T28	Avion de chasse d'origine américaine

### -3- Références bibliographiques

Titres	Auteurs	Volumes & pages
La Mal Aimée. Histoire de la 4 <sup>ème</sup> République	Joseph Barsalou	I-18
La Guerre sans nom	Patrick Rotman et Bertrand Tavernier	I-22, II-379
Les Poneys Sauvages	Michel Déon	I-52
La Négociation	Olivier Todd	I-53
Aviateurs en guerre	Patrick Charles Renaud	I-57, I-154
La Guerre d'Algérie en photos		I-121
Commando Georges	Général R. GAGET	I-122
Soldats en Algérie	Jean-Charles Jauffret	I-166, II-47
Pour comprendre la Guerre d'Algérie	Jacques Duquesnes	I-187
Ferhat, Instituteur Indigène	Albert Truphemus	I-187, I-401
Dictionnaire Hachette Multimédia		I-190
Encyclopédia Universalis		I-191, I-260, II-265
Les Grands Malheurs	Bernard Clavel	I-193
Le Zero et l'Infini	Arthur Koestler	I-196
On a torturé en Algérie	Jean-Pierre Vittori	I-198
Le Figaro Magazine du 29/10/94		I-264
Le Onzième Commandement	André Rossfelder	I-264, I-265, I-420, I-428, II-140, II-184 II-369, II-390
Ils croyaient en l'Algérie	Général Etienne Dousséau	I-297
Les Français d'Algérie	Jeannine Verdes-Ieroux	I-298, II-20
Journal « l'Ancien d'Algérie » Mai 1997		I-299
Revue « La guerre d'Algérie » N° 5 Octobre 2002		I-299



Revue « La guerre d'Algérie » N° 3 Juin 2002		I-317
Cavalier en Algérie	Capitaine Michel Delacour	I-309
Revue « L'Illustration » 1930 N° spécial du centenaire de l'Algérie		I-317, II-20
Les Mercenaires Les Centurions	Jean Lartéguy	I-367
Le Mal Jaune	Jean Hougron	I-367
Dieu est né en exil	Vintilia Horia	I-368
Atlas 2000 Hachette		I-369
De mémoire d'Eléphant	Hervé Bourges	
Le livre blanc de l'Armée Française en Algérie		I-400
J'ai Mal à la France	Général Bigeard	I-407
La Brière	Alphonse de Chateaubriand	I-410
La Guerre d'Algérie	Pierre Le Goyet	I-426
Les loups sont entrés dans Bizerte.	Philippe Boisseau	II-72
La forêt de GUERROUCH. Revue GEO de février 1991	Slimane Zeghidour	II-82, II-139
La route de Constantine et la côte Est de l'Algérie. Publications du Centenaire de l'Algérie.	Georges ROZET.	II-100
INTERNET	<a href="http://www.sos-magots.com">www.sos-magots.com</a>	II-148
Les Âmes Mortes	Nicolas Gogol	II-174
Par-delà Les Djebels	Roger Soncarrieu	II-182, II-262, II-397
Douze patriotes condamnés par les gaullistes	Robert Mengin	II-185, II-394
Le Temps Des Cactus	Robert Henry	II-210
De Gaulle et l'Algérie Fran- çaise	Michèle Cointet	II-245
J'ai été Fellagha, Officier Français et déserteur.	Rémy Madoui	II-249
Les Centurions	Jean Lartéguy	II-313
Science & Vie : «ALGERIE, la dernière guerre des français		II-315
Editorial de Paris-Match du 28/4/2004	Alain GINESTAR.	II-387
Les oubliés de la guerre d'Algérie	Raphael Delpard	II-388

Mon père, ce harki !	Dalila Kerchouche	II-388
La dernière Harka	Paul Aballain	II-388
Les harkis, une mémoire enfouie	Jean-Jacques Jordi et Mohand Hamoumou	II-388
Ahmed ? Connais pas !	Colonel Moinet	II-388
Un mensonge français	Georges-Marc Benamou	II-389

# *Sommaire du 2<sup>ème</sup> volume*

## Liste des chapitres

<b>N°</b>	<b>Mois</b>	<b>Titre</b>	
XI	Juin 1961	Retour en Algérie	Page 5
XII	Juillet 1961	L'Adieu à la Mechta Joyeuse	Page 33
XIII	Août 1961	La petite Kabylie	Page 97
XIV	Septembre 1961	Espérer et entreprendre	Page 133
XV	Octobre 1961	Promenades en forêt	Page 187
XVI	Novembre 1961	Dernières aventures	Page 239
XVII	Décembre 1961	La Quille	Page 305
XVIII	3 <sup>ème</sup> partie	Épilogue et Conclusion.	Page 357
XIX	Épilogue	Les temps qui suivirent ...	Page 359
XX	Conclusion	Pour en finir ...	Page 389
XXI	Annexes et table des matières		Page 397



**FIN du 2<sup>ème</sup> et dernier Volume.**





### *Collection : Mémoire du Bataillon de Corée.*

**La mémoire des combattants, un concept qui n'est, certainement, pas nouveau. Voyons ce qu'en pensaient les grognards de l'Empereur :**

- Après leur démission, les ouvriers de l'épopée ont eu le loisir de rassembler leurs souvenirs :

Le plus grand nombre les a racontés ; d'autres, heureusement, les ont écrits. *« Plût à Dieu, disait un soldat du XVI<sup>ème</sup> siècle, que, nous, qui portons les armes, prissions cette coutume d'écrire ce que nous voyons et faisons ! Car il me semble que cela serait mieux accommodé de notre main (j'entends du fait de la guerre) que non par des gens de lettres ; car ils déguisent trop les choses et cela sent son clerc. »*

Ce souhait de Montluc ne s'est point réalisé aussi complètement que les historiens l'auraient désiré.

.../...

...Certains renonçaient par paresse, impossibilité de s'exprimer, ou scepticisme...

...Il en est de mieux doués, plus décidés, ambitieux, qui se lancent et dont l'inexpérience, la maladresse même, sont à la fois un charme et un gage de vérité. Justesse du mot, franchise de l'impression, sincérité du sentiment, cela sans fioriture de style ni afféterie d'élégance...

Tels quels, ces mémoires sont de précieux documents. -

« **SOLDATS DE NAPOLEON** »

de J. Lucas-Dubreton







**AUTO-EDITION.**

par

**Louis-René THEUROT**

172, Av Victor Hugo - BP 65 - 77192 DAMMARIE LES LYS CEDEX

Adhérent de l'**A.A.A.** (*Association des Auteurs Indépendants*)

**ISSN : 1264-5354**

Dépôt légal : 3<sup>ème</sup> trimestre 2006

Ré-édition du 1<sup>er</sup> septembre 2010.

Version N° A-06 du 30/06/2010.

Imprimer en septembre 2010 par : IMPRIMERIE GRAPHI THERMO - 92000 NANTERRE.

**Prix France T.T.C. 35 €**

